Georges Bataille

L'Apprenti Sorcier

TEXTES, LETTRES ET DOCUMENTS (1932-1939) RASSEMBLÉS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS PAR MARINA GALLETTI

Les Essais

Éditions de la Différence
Michel Butor, *Le Marchand et le génie*  
(*Improvisations sur Balzac I*).  
Michel Butor, *Paris à vol d'archange*  
(*Improvisations sur Balzac II*).  
Michel Butor, *Scènes de la vie féminine*  
(*Improvisations sur Balzac III*).  
Claude Michel Cluny, *Le Livre des quatre corbeaux*  
(*Poe, Baudelaire, Mallarmé, Pessoa*).  
Marcel Paquet, *Le Fascisme blanc*  
(*Mésaventures de la Belgique*).  
Pierre Nahon, *Les Marchands d’art en France*  
(*XIX et XX siècles*).  
François Sentein, *L'Assassin et son bourreau*  
(*Jean Genet et l’affaire Pilorge*).  
Patrick Waldberg, *Dada (La fonction de refus)*.  
Patrick Waldberg, *Le Surréalisme*  
(*La recherche du point suprême*).  
Michel Butor, *Le Sismographe aventureux*  
(*Improvisations sur Henri Michaux*).
L’Apprenti Sorcier
Georges Bataille

L'Apprenti Sorcier
DU CERCLE COMMUNISTE DÉMOCRATIQUE À ACÉPHALE

TEXTES, LETTRES ET DOCUMENTS (1932-1939)
RASSEMBLÉS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS PAR MARINA GALLETTI

PRÉFACE ET NOTES TRADUITES DE L'ITALIEN PAR NATÁLIA VITAL

Les Éssais

Éditions de la Différence
LE ROI DU BOIS
par Marina Galletti

À Franco,
en souvenir de Saint-Germain-en-Laye.
« On le sait aujourd’hui : Bataille est un des écrivains les plus importants de son siècle [...] Nous devons à Bataille une grande part du moment où nous sommes ; mais ce qui reste à faire, à penser et à dire, cela sans doute lui est dû encore, et le sera longtemps. » C’est par ces paroles que Michel Foucault saluait, en 1970, la parution, chez Gallimard, des Œuvres complètes du fondateur de Critique, la revue dirigée ensuite par Jean Piel. Tous les écrits de jeunesse de Bataille, qui étaient jusqu’alors dispersés dans des revues ou des publications difficiles à trouver étaient ainsi présentés au public réunis en un seul corpus : les premiers romans provocateurs, les articles pour la revue Documents, la réflexion théorico-politique de La Critique Sociale de Boris Souvarine, l’engagement personnel dans les groupes fondés pour contrecarrer l’état fasciste qui enserrait l’Europe : Contre-Attaque, le Collège de Sociologie, Acéphale. Depuis lors, ainsi que Foucault l’avait prévu, l’œuvre de Bataille a fait du chemin. Au premier ont succédé les onze autres volumes des Œuvres

complètes, auxquels se sont ajoutées les rééditions des lieux « communiels » mêmes où l'écrivain avait élaboré quelques-uns des points les plus enflamments de sa pensée: tout d'abord la notion de dépense inproductive, renversement de la primauté économique de l'utile du capitalisme bourgeois, notion autour de laquelle devait se développer, dans l'après-guerre, La Part maudite, le projet le plus ambitieux de la maturité.

Cependant, comme l'a remarqué Philippe Sollers, peu d'écrivains ont suscité autant d'équivoques et de censure que Bataille. Et ce, par une étrange alchimie où le plan biographique a agi, dès le début, comme l'interdit majeur à l'œuvre. On sait que Breton s'appuie sur une pathologie supposée — la psychasthénie — lorsque, dans le Second Manifeste du Surréalisme, il prend position contre les articles de l'« assis » de bibliothèque » parus dans la revue Documents. Ce jugement devait contribuer de manière déterminante à la méconnaissance de Bataille. Mais il ne serait pas le seul à peser négativement sur l'écrivain. Plus riche en conséquences devait être celui émis sur l'engagement politique que l'intellectuel avait pris dès l'époque où il militait au Cercle communiste démocratique : la lutte contre le fascisme. Cette fois encore, les premiers à alimenter la suspicion devaient être — au moment du


témoignage d’une extraordinaire valeur humaine. Ils nous renvoient aux dessous qui précèdent et accompagnent la réponse communautaire au fascisme : à l’homme « malgré tout isolé », incertain sur le chemin à suivre, qui désespère en se sentant incompris ou abandonné par ses amis... et qui en même temps est décidé à agir, prêt – dans une défense passionnée du rôle moral de l’intellectuel devant le déclin des valeurs universelles – à affirmer : « [...] qui peut se charger de ses tâches si nous ne nous en chargeons pas ? »

Les destinataires des lettres de Bataille et ses principaux interlocuteurs sont le philosophe Pierre Kaan et le journaliste et poète Jean Rollin. Il est difficile de résumer en quelques lignes l’immense figure morale de Kaan, spécialiste de Nietzsche, lecteur de Marx, de Lénine, de Trotsky, coauteur d’une traduction du latin d’Une vie humaine (1926) du philosophe portugais Uriel Da Costa. Le témoignage de Raymond Aron éclaire le rôle que Pierre Kaan joua dans la Résistance, avec son frère cadet André, lui aussi philosophe1 : « L’un et l’autre, étrangers aux calculs de la politique, animés par le sens moral, sans l’ombre d’une pensée égoïste ou basse, incarnaient le type idéal du philosophe au combat »2 – ces qualités caractérisent en vérité toute l’existence de Pierre Kaan, placée sous le signe d’un seul

1. Bras droit de Jean Moulin, Pierre Kaan (1903-1945) a été en contact avec plusieurs mouvements clandestins de la Zone Sud. Quant à André Kaan, auteur de deux traductions de l’œuvre de Hegel (les Principes de la philosophie du droit parus pendant l’Occupation avec une préface de Jean Hyppolite et le Droit naturel édité en 1971), il a milité avant d’être arrêté par la Gestapo et déporté à Buchenwald, dans la Cohors Asturie.


1. L’article est paru à titre posthume dans AA.VV., « Visages de la Résistance », La liberté de l’esprit, n° 16, Lyon, La Manufacture, 1987, précédé de l’article de Françoise Boutot et François George « Pierre Kaan ou la lucidité active ». 
écrit avant le passage à la clandestinité sous les pseudonymes successifs de Dupin, Brulard, Biran, révélateurs de ses prédilections littéraires ou philosophiques. Entre-temps il avait été exclu de l'enseignement : baptisé mais libre penseur, il avait refusé de produire – conformément aux décrets antisémites d'octobre 1940 – son acte de baptême (il serait réintégré en 1943, après avoir fait appel au Conseil d'État). Arrêté par la Gestapo le 29 décembre de la même année, emprisonné à Fresnes et déporté ensuite à Buchenwald, il ne reviendra jamais en France.

La correspondance entre Bataille et Kaan, bien que présentant des lacunes, couvre une période de plusieurs années : 1932-1937. Elle constitue une partie importante de cet ouvrage (vingt lettres de Bataille, cinq brouillons de Kaan). L'adhésion, à la fin 1931, de Bataille au Cercle communiste démocratique est à l'origine de la rencontre entre les deux intellectuels. La première partie de ce livre s'ouvre justement par le Cercle, qui – sous l'impulsion de Souvarine – « fut le lieu d'élaboration d'une éthique de la politique, quasi disparue dans le mouvement ouvrier ».


Les lettres et les textes de la deuxième partie sont bien plus précieux : ils jettent une nouvelle lumière sur Contre-Attaque et sur sa position à l’égard du fascisme et du stalinisme, proche de celle du groupe de la Gauche révolutionnaire de Marcou Pivert, l’aile gauche de la S.F.I.O., qui s’était constituée en 1935 autour du mot

d'ordre « dictature du prolétariat »

1. Comme cela a déjà été souligné par Jean-Pierre Le Bouler dans son commentaire à « L'Enquête sur les milices (un inédit de Georges Bataille) », Cahiers Georges Bataille, n° 1, s.d.

Quant à Jean Rollin, c’est la lecture de Position politique du surréalisme de Breton qui détermine son adhésion à Contre-Attaque, où il se lie surtout à Bataille. Fidèle de Jean Paulhan, auteur d’un article sur la révolte des Asturies paru dans La lumière et d’un roman resté inédit, Le coup de matraque, lecteur de Sade, il a publié très jeune des poésies dans Les feuillots inutiles. Proche de Trotsky et du Parti communiste, dont il est éloigné après la ratification du pacte d’assistance franco-soviétique, pacifiste, libertaire et révolutionnaire, pendant toute la durée de la guerre d’Espagne, il est correspondant à l’étranger de l’agence de presse Havas, dirigée par son père. Il n’est donc pas présent lors de la naissance de

la société secrète Acéphale, bien que son nom apparaîsse dans la revue homonyme. « Intronisé » par Patrick Waldberg dans la forêt de Marly pendant un bref séjour en France en novembre 1937, il est à l’origine de contacts entre la société secrète Acéphale et la F.A.I.¹ Son séjour en Espagne lui inspire aussi un livre sur la guerre civile, demeuré inédit, et une histoire de l’anarchisme, jamais menée à terme. En août 1939, peu après son retour en France, il rejoint, pour le compte de l’agence Havas, les États-Unis où, lorsqu’éclate la Deuxième Guerre mondiale, il adhère à France Forever, association hostile à Vichy. Il entre ensuite, ainsi qu’un autre adepte de la société secrète, Pierre Andler, à l’Office of War Information et, en accord avec Saint-John Perse, fonde avec Albert Grand France speaks, une des premières revues sur les mouvements clandestins de Libération en France. Collaborateur de V.V.V., entre 1944 et 1946, toujours avec Andler, il est à Londres collaborateur de Pierre Lazareff dans la section européenne de l’Office of War Information. De retour en France après la fin de la guerre, il travaille à France-Soir, puis à la radio, et se consacre à l’activité théâtrale et poétique².

La correspondance entre Bataille et Rollin réunie ici est restreinte (quatre lettres de Bataille, un seul brouillon de

¹ Ces contacts devaient se concrétiser par une lettre des anarchistes espagnols, qui a été traduite par Rollin, mais dont le texte n’a pas été retrouvé (conversation privée avec Jean Rollin, Paris, octobre 1994).

Rollin), mais extrêmement importante de par les documents qui s'y rattachent : rédigés par Bataille, ces documents — ainsi que d'autres repérés dans les archives d'Andler et dans celles de Jacques Chavy — nous introduisent en fait dans l'activité de la société secrète Acéphale, peut-être le seul groupe — comme l'écrit Blanchot — qui ait compté pour l'écrivain, et sur lequel la réserve reste aujourd'hui encore quasi absolue. Ces documents exigent du lecteur la prudence qu'implique toujours l'approche de la sphère du sacré : puisqu'il s'agit justement de mettre en pratique cette « sociologie sacrée » théorisée, dans le sillage de Mauss et de Durkheim, par le Collège de Sociologie dans le but de contrecarrer la dérive de laïcisation de la société contemporaine. Une lecture qui ne tiendrait pas compte de la part de jeu, dans le sens dadaïste du terme, et de ferveur juvénile qui dût accompagner l'entreprise communautaire, en une sorte de volonté de dépassement des ambitions du surréalisme, serait néanmoins trompeuse. Nous ne sommes pas sans savoir que, comme les textes déjà parus sous ce titre, les nouveaux documents ne dissipent pas le mystère qui enveloppe la société secrète : ils rappellent tout au plus que l'histoire d'Acéphale reste encore entièrement à écrire... Grâce à ces avertissements, le lecteur — nouvel adepte — pourra à son tour s'aventurer dans le sancta sanctorum — les ruines de l'ancienne


Lien souterrain entre la première activité de Bataille et sa production pendant les années de la guerre, l’ensemble des lettres et des documents réunis ici oblige à repenser les expériences communautaires des années trente comme un tout. En premier lieu parce que la continuité d’un groupe à l’autre est assurée par les protagonistes des divers projets communautaires de l’écrivain, et par Laure, alias Colette Peignot : c’est autour d’elle, silencieuse « inspiratrice » des publications des différents groupes¹, que se consomme, en 1934, la rupture dramatique entre Bataille et Souvarine² ; sur sa mort prématurée, en 1938, se referment les rôles de la société secrète Acéphale³. Mais ce n’est pas tout. Au-delà de la récurrence des noms, un fil conducteur relie, plus étroitement qu’on ne pourrait le penser, la période d’engagement de Bataille au Cercle communiste démocratique – dont sa collaboration à La Critique Sociale fut le reflet – à Contre-Attaque, et Contre-Attaque aux préoccupations exprimées au sein du Collège de Sociologie et dans Acéphale. Ce fil – auquel Bataille fait allusion dans une note qui place la revue Acéphale à la suite des Cahiers de Contre-Attaque⁴ et qui est explicité par le texte constitutif

2. Cf. le « Prologue » de Boris Souvarine à la réédition de La Critique Sociale.


L’OFFENSIVE RÉVOLUTIONNAIRE OU LA MORT !

« Que faire ? face au fascisme étant donné l’insuffisance du communisme » : c’est cette angoissante question — soulevée par Bataille, Kaan et Jean Dautry3 —

---


qui amorce, au printemps 1935, l'urgence d'une communauté où repenser, compte tenu de la défaite des espérances socialistes, la stratégie de la gauche. L'idée de Contre-Attaque est née, et elle sera mise en pratique comme correctif des « monstrueuses anomalies » du Bleu du ciel, le roman que Bataille vient juste de terminer et qui a pour fond certains lieux stratégiques de l'Histoire de ces années-là – des cercles d'extrême gauche parisiens, à Vienne le lendemain de l'assassinat de Dollfuss et Barcelone au moment de l'insurrection catalane d'octobre 1934, sans compter Londres et Trèves, liées, l'une à la mort, l'autre à la naissance de Marx. Illustrant un mécanisme qui devait être amplement discuté dans le cadre du Collège de Sociologie, la violence du désespoir, en devenant expérience collective, change de signe, assume une valeur dynamique. Autrement dit, l'angoisse qui sert de fond, dans Le Bleu du ciel, à la mauvaise conscience de Troppmann à l'égard de la classe ouvrière et à la nécrophilie politique même de Lazare – la militante d'extrême gauche dans laquelle la critique a reconnu les traits de Simone Weil –, en se coagulant en Union de lutte des intellectuels révolutionnaires, « se compose comme une force autonome » – conformément à ce que Bataille lui-même présageait deux ans auparavant dans La Critique Sociale. En effet, tandis que le manuscrit du Bleu du ciel est laissé de côté, Contre-Attaque prend corps autour de Bataille et de

Caillois\textsuperscript{1}, pour se concrétiser – après la désertion de ce dernier et l’adhésion de certains membres du Cercle communiste démocratique et du groupe Octobre, de surréalistes et de sympathisants, ainsi que de quelques indépendants – dans le manifeste du 7 octobre\textsuperscript{2}, mise en œuvre d’une stratégie aguerrie qui, en rupture avec le P.C.F. ainsi qu’avec le programme défensif du Front populaire, vise à remédier à l’insuffisance théorique du marxisme et à opposer au fascisme « une vaste composition de forces, disciplinée, fanatique ». La réunion de Bataille et de Breton autour de cette plate-forme est favorisée, d’une part, par la dissolution du Cercle, d’autre part, par la situation critique dans laquelle se trouve le surréalisme après la rupture avec le Parti communiste. Comme on le sait, cette rupture avait été scellée en août – en écho à la tragédie du suicide de René Crevel – par le tract \textit{Du temps que les Surréalistes}


avaient raison. Celui-ci révélait les conditions dans lesquelles, en juin, au Congrès des écrivains pour la défense de la culture, il avait été permis à Éluard de lire le discours de Breton, ainsi que les commentaires que ce même discours avait suscités dans l’hebdomadaire *Monde*, assujetti à Moscou. Mais il attaquait surtout le pacte d’assistance mutuelle signé en mai 1935 par Laval et Staline et ce qu’il impliquait : l’abandon de la part du Parti communiste du mot d’ordre « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile », l’isolement de l’Allemagne et le réarmement de la France orienté contre celle-ci, dont la ratification de la convention anglo-allemande représentait le contrecoup immédiat.


Le 6 février 1934.


nécessité d'une étude de l'hitlérisme (de l'état affectif qui
détermine la genèse à ce qui en lui est réaction contre
le rationalisme et mise en œuvre d'une véritable mystique)
- la fondation d'un « club d'écrivains et artistes révolutionnaires »,
indépendant de toute organisation politique :
projet dont la première idée est peut-être de revenir à
A.A.E.R que Breton avait conçue avec André
Thirion, et que Vaillant-Couturier s'était approprié en la
transformant en A.E.A.R.\textsuperscript{1} Non moins significative est la
rencontre de Breton avec Léon Blum, rencontre dont
l'objectif est de faire part à ce dernier des espoirs que les
intellectuels révolutionnaires mettent en lui au sujet de
l'unité d'action. « Dans la recherche de nouvelles affiliations possibles en vue de former, dans la gauche, un mouvement de masse », Breton devait aussi accepter de diriger la page littéraire de \textit{La Flèche}, le journal du mouvement Front commun contre le fascisme, que Gaston Bergery avait fondé en 1933, mais le projet n'eut pas de suite\textsuperscript{2}. D'autre part, un autre document surréaliste revient avec insistance sur l'« unité d'action de la
classe ouvrière », \textit{l'Enquête sur l'unité d'action}, d'avril
1934, nouvelle condamnation implicite de la politique
des communistes à l'égard de la social-démocratie.
Cependant, en mai 1935, dans \textit{l'Allocution au « Círculo
de Amistad XIV de Abril »}, Puerto de la Cruz », qui devait
bizarrement rester en dehors du volume \textit{Position politique du surréalisme}, Breton, en retraçant les étapes des efforts
qu'il avait accomplis avec Benjamin Péret pour réaliser

\textsuperscript{1} André Breton, \textit{Entretiens}, Paris, Gallimard, 1969, p. 170.
\textsuperscript{2} Robert Stuart Short, « Contre-Attaque », in AA.VV., \textit{Entretiens
sur le surréalisme}, sous la direction de Ferdinand Alquié, Paris,
Mouton, La Haye, 1968, p. 147.
un front unique des forces ouvrières contre le fascisme, montrait qu’il croyait encore à une entente possible avec le P.C.F. et évitait de faire allusion au vent de « débâcle » déchaîné sur le monde révolutionnaire par le pacte d’assistance entre Laval et Staline:

« Nous sommes, Benjamin Péret et moi, de ceux qui avons travaillé [...] à rendre cette unité possible et effective. C’est nous qui sommes allés trouver, en particulier, les dirigeants socialistes français Léon Blum, Marcel Pivert ainsi que les militants anarcho-syndicalistes Monatte, Chambelland pour les persuader de l’importance que les intellectuels attachaient à une action concertée entre eux et le Parti communiste dans le sens de la lutte antifasciste, action concertée qui [...] s’est réalisée ultérieurement.¹ »

Le mois suivant, à Paris, à la veille du Congrès des écrivains pour la défense de la culture, par la correction infligée à Ehrenbourg, il mettait brusquement fin à une idylle qui n’avait jamais été très heureuse, et déclarait, en opposition au repli des communistes sur des positions patriotiques : « Nous, surréalistes, nous n’aimons pas notre patrie. » Il explicitait simultanément son adhésion au manifeste du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes contre tout retour à l’« Union sacrée ».²

¹. André Breton, Œuvres complètes, t. II, p. 584.
Dans ce virage, dicté par l’arrivée d’Hitler au pouvoir et précipité par les mouvements insurrectionnels du 6 février, on peut déceler les prémisses de la réconciliation avec Bataille.

Henri Dubief est explicite : « Les idées de Contre-Attaque étaient celles de Bataille » : « [...] par goût du risque ou par générosité, [Breton] accepta la lutte sur un terrain où son rival « avait les meilleures armes »1. En effet Bataille, s’il ne pouvait se vanter de la notoriété de Breton, avait sur celui-ci l’avantage du prestige qu’il tenait de sa compétence dans l’analyse politique. Non seulement il avait derrière lui la fréquentation quotidienne du Cercle, le bref passage à Masses, la collaboration à La Critique Sociale, la lecture des volumes que Silvio Trentin et Gaetano Salvemini avaient consacrés au fascisme2, mais, avec l’essai « La structure psychologique du fascisme » – tentative de représentation de la superstructure sociale et de ses rapports avec l’infrastructure économique –, il s’était mesuré à l’analyse même du fascisme. Il n’est pas possible de traiter ici du mérite de cette analyse, parmi les plus denses et innovatrices de l’époque. Nous nous limiterons à rappeler que, reprenant une réflexion commencée, plusieurs années auparavant, dans le Dossier de l’œil pinéal et dans celui de la polémique avec André Breton, cette analyse s’appuie simultanément sur la psychanalyse, la phénoménologie et l’école sociologique française pour se greffer sur une dialectique complexe de l’homogène et de l’hétérogène, qui peut en partie être ramenée à la division entre profane

1. Henri Dubief, p. 56.
et sacré, ce dernier devant s’entendre dans la double aception de sacré gauche ou bas (ce qui suscite la répulsion) et de sacré droit ou haut (ce qui suscite l’attraction). « La société homogène est la société productive [...] », écrit Bataille, en une référence explicite à la bourgeoisie ; vice-versa l’hétérogène, dont la structure est identique à celle de l’inconscient, recouvre « tout ce que la société homogène rejette soit comme déchet, soit comme valeur supérieure transcendante » : « la violence, la démesure, le délire, la folie [...] »

Cette distinction permet à Bataille d’affirmer : « Opposés aux politiciens démocrates, qui représentent dans les différents pays la platitude inhérente à la société homogène, Mussolini ou Hitler apparaissent immédiatement en saillie comme tout autres. Quels que soient les sentiments que provoquent leur existence actuelle en tant qu’agents politiques de l’évolution, il est impossible de ne pas avoir conscience de la force qui les situe au-dessus des hommes, des partis et même des lois [...] ». Et, comparant la force magnétique des leaders fasciste et nazi à ce que Freud, à propos de l’armée et de l’Église, avait appelé l’identification de la masse avec le chef, il conclut : « Cette monarchie, cette absence de toute démocratie, de toute fraternité dans l’exercice du pouvoir – formes qui n’existent pas seulement en Italie ou en Allemagne – indiquent qu’il doit être renoncé, sous la contrainte, aux besoins naturels immédiats des hommes, au bénéfice d’un principe transcendant, qui ne peut être l’objet d’aucune explication

2. Ibid., p. 348.
exacte.1 » Forme accomplie de souveraineté monar-
chique, le fascisme s’appuie simultanément sur l’homogène et sur l’hétérogène haut pour se constituer – comme l’écrit Roberto Esposito – en théologie politique2. Au contraire des révolutions libérales qui se font contre une tyrannie, le fascisme se manifeste lorsque l’homogénéité se désagrège : il est même, pour être exact, une réponse à la décomposition sociale. Les conditions de son affirmation au détriment de la révolution prolétarienne renvoient à la profonde transformation survenue dans la vie politique avec le passage de l’autocratie à la démocratie. Pour reprendre le schéma de Bataille, alors que dans l’autocratie l’homogénéité est étroitement liée à l’hétérogène haut (le roi), reléguant l’éventualité de la subversion au seul cadre de l’hétérogène bas (le prolétariat), dans les démocraties, où l’instance souveraine hétérogène (la nation) est atrophiée, la subversion, outre vers l’hétérogène bas, peut se tourner, grâce à une instance militarisée (le parti), vers l’hétérogène haut. Dans ce dernier cas, deux révolutions divergentes s’opposent à la société homogène, et l’analyse de la réalité historique montre que la subversion fasciste – laquelle, contrairement au socialisme, se caractérise par la réunion des classes – l’emporte le plus souvent sur la subversion ouvrière : « Ainsi, à mesure que les possibilités révolutionnaires s’affirment, disparaissent les chances de la révolution ouvrière, les chances d’une subversion libératrice de la société.3 »

1. Ibid., p. 348-349.
La brusque prise de conscience de l’impasse dans laquelle se trouve le mouvement ouvrier français devant la « révolution de droite » amorcée par les mouvements insurrectionnels du 6 février 1934 est le leitmotiv de la correspondance Bataille-Kaan relative aux années 1932-1934 et des notes rédigées par Bataille en 1934. Mais cette prise de conscience était déjà manifeste dans les conclusions pessimistes de l’essai « La structure psychologique du fascisme » : dans le spectacle de la désagrégation de l’homo-gène, rendu flagrant par l’instabilité du cadre politique et par le discrédit des institutions démocratiques mêmes, fortement ébranlées par le scandale Stavisky et par la chute, le 27 janvier, du cabinet Chautemps. Elle était aussi manifeste dans la confusion entretournée par la division de la gauche, division qui était apparue au Congrès mondial de tous les partis contre la guerre tenu à Amsterdam le 27 août 1932 malgré l’appel de Romain Rolland à un « Front unique contre la guerre », et qui avait été confirmée, en novembre de la même année, par le projet des communistes dissidents de la Fédération communiste indépendante de l’Est et de Boris Souvarine de créer un nouveau parti communiste. Même les tentatives successives, plus nettement orientées vers la construction d’un front commun contre le fascisme (de celles des trotskistes, partisans d’une unité d’action politique, à celles, plus spécifiques, du Congrès antifasciste européen tenu à Paris en juin 1933, et à celles du Front commun lui-même, qui avait attiré des personnalités comme Marceau Pivert et Jean Bernier, mais qui avait été désavoué par les socialistes, les communistes et par l’extrême gauche même1), n’étaient pas

parvenues à détourner le P.C.F. de sa tactique traditionnelle de « classe contre classe ». L’attaque du 7 février 1934 de L’Humanité contre le successeur de Chautemps, Daladier (qui avait pourtant révoqué le chef de la police Chiappe, complice de l’Action française lors de la manifestation organisée le 4 février aux alentours du Palais-Bourbon), et la manifestation convoquée seulement par les communistes pour le 9 février constituaient une preuve de plus du sectarisme qui continuait à lacérer le P.C.F.

D’ailleurs, le cadre international renforçait la conviction de Bataille (et des intellectuels de gauche en général) que le 6 février constituait une véritable tentative de coup d’État « fasciste ». En premier lieu venait l’exemple de l’Allemagne. Ce n’est pas par hasard que Blanchot parlera, à propos de Contre-Attaque, de « [...] réponse tacite et implicite à la sur-philosophie qui conduit Heidegger à ne pas se refuser (momentanément) au national-socialisme, à y voir la confirmation de l’espérance que l’Allemagne saura succéder à la Grèce dans son destin philosophique prédominant »1. Non moins déterminant était le spectacle de l’Italie mussolinienne où la mise en scène du culte du Duce connaissait précisément alors sa première grande affirmation. Ce n’est pas sans raison que, au printemps 1934, Bataille se rendit à Rome pour visiter l’Exposition de la Révolution fasciste et que ses lectures sur le thème du fascisme connurent à ce moment une accélération fébrile : La lutte de classes en Italie de Pietro Nenni, Dictateurs et dictatures de l’après-guerre de Carlo Sforza, L’Italie fasciste de Georges Roux, Mussolini, du rebelle au despote d’Adolf Saager... En effet, la menace représentée par l’Allemagne et l’Italie est

1. Maurice Blanchot, p. 27.
sous-jacente au front unique des forces de gauche. Invoqué – sur le fond du scandale Stavisky – par le mani-
Abb éléments 
manifeste Peuple Travailleur, Alerte !, juste après les mouve-
Abbements insurrectionnels du 6 février 1934, il fut approuvé
Abb par les membres du Cercle communiste démocratique,
dont Bataille1 lui-même, et par ceux de la Fédération
Abb communiste indépendante de l’Est sur le point de fusion-
Abb ner. Bataille est encore plus explicite – après la grève géné-
Abb rale du 12 février qui avait scellé à l’improvisée l’union
Abb des socialistes et des communistes – dans quelques notes
Abb rédigées à chaud, sous le coup de l’émotion suscitée par
Abb la foule qui avance lentement et avec solennité vers la
Abb porte de Vincennes en chantant l’Internationale : « Ce
Abb n’est plus un cortège, plus rien de simplement humain :
c’est toute l’imprécaction du peuple ouvrier et pas seule-
Abb ment dans sa colère déchaînée, DANS SA MAJESTÉ MISÉ-
Abb RABLE qui s’avance [...] », note-t-il, pour constater tout
Abb de suite après l’absence d’efficacité réelle de ce moment
Abb d’effervescence communienne où, « loin de se rendre
Abb compte d’une réalité catastrophique, la multitude rouge
Abb prend conscience de sa force, précisément au moment où
Abb celle-ci lui échappe2 ». Ce passage soudain à « une impres-
Abb sion de foire » est dicté par la conscience de la précarité
Abb de l’unité réalisée et du caractère « trop vaste et informe »
Abb de la foule ; il est renforcé par la défaite retentissante du
Abb mouvement ouvrier allemand « le plus ancien et le plus
Abb puissant » d’Europe, « abattu d’une seule fois, comme
Abb un bœuf à l’abattoir ». Défaite qui, à la nouvelle des

échauffourées entre socialistes et nationalistes à Vienne, se traduit par l'image d'une véritable contagion révolutionnaire, semblable à celle qui avait été amorcée en 1848 dans toute l'Europe : « Il semble que la venue au pouvoir des national-socialistes en Allemagne ait provoqué en France un choc moral auquel la journée du 6 février ne serait pas étrangère. Réciproquement le fait de voir dans Paris à feu et à sang, l'émeute triompher, a dû rendre impuissante dans les milieux social-démocrates d'Autriche, l'opposition à la solution insurrectionnelle.¹ »

Et derrière l'Allemagne se profilent l'Italie fasciste, l'État mussolinien qui, en s'appropriant l'expérience bolchevique, « n'est que la réédition de l'État développé (malgré lui) par Lénine », et la Russie bolchevique qui, ayant subi une évolution contraire à sa doctrine, — comme par une sorte de réciprocité dans le mimétisme — s'est rapprochée du fascisme. C'est ce que Bataille énonce dans le fragment [Le fascisme en France], lui aussi de 1934, où, en esquissant une interprétation cyclique de l'histoire, il résume la phase actuelle par cette angoissante question : « Le terme des déchirements provoqués par le capitalisme et la lutte de classes, le terme du mouvement ouvrier, ne serait-il pas, simplement, cette société fasciste — radicalement irrationnelle, religieuse — où l'homme ne vit que pour et ne pense que par le Duce?² »

Une lettre de Bataille à Kaan, dans la première partie du livre, nous introduit dans le vif de cette prise de conscience qui est déjà passage à l'action : écrite vraisemblablement le 14 février 1934, deux jours après la grève générale, elle marque, au-delà des incertitudes

¹. Ibid., p. 262.
qu'elle laisse transparaître quant à la voie à suivre, la liqui-
dation des positions traditionnelles de la gauche et, en
mettant sur le tapis la question « mythologique » si
savamment exploitée par le fascisme, la première vague
conception du programme autour duquel devait se faire
l'association Bataille-Breton : « Je n'ai pas de doute quant
au plan sur lequel nous devrions nous placer » écrit
Bataille dans cette lettre en mettant l'accent sur la manip-
pulation des masses ouvrières par le fascisme, « cela ne
peut être que celui du fascisme lui-même, c'est-à-dire le
plan mythologique. » Ce n'est pas un hasard — ainsi que
cela a déjà été remarqué1 — si c'est justement le souvenir
de la grève générale du 12 février qui articule en 1935 la
position de Contre-Attaque dans l'intervention de Bataille
sur « Le Front populaire dans la rue » reprise dans le pre-
mier et unique des Cahiers de Contre-Attaque. Dans le
passage d'un texte à l'autre, l'image de la foule qui avance
lentement vers la porte de Vincennes se renforce et, en
même temps, change de signification. Dans le premier
fragment, sur le bref moment d'effervescence commu-
nielle déterminé par la réunion des cortèges communiste
et socialiste, prévalait le constat d'une unité qui est insuf-
sissante à barrer la route au fascisme. Dans le texte de
Contre-Attaque ce même moment devient la « tragédie
humaine qu'est nécessairement la Révolution », opposée
t à la stérilité des plates-formes politiques des « profe-
sionnels » de la Révolution : « Ce qui porte les foules
dans les rues, c'est l'émotion soulevée directement par des
événements frappants, dans une atmosphère d'orage, c'est
l'émotion contagieuse qui de maison en maison, de

1. Francis Marmande, Georges Bataille politique, Lyon, Presses
Universitaires de Lyon, 1985, p. 58.
faubourg en faubourg, fait d’un hésitant, d’un seul coup, un homme hors de soi.1 » Ce renversement s’explique à la lumière de la notion de *mouvement organique* que Bataille avait mûri dans l’intervalle entre le premier texte et le second. Sous-jacent à l’élaboration de cette notion, est, en partant de la force libérée par la première manifestation ouvrière contre le fascisme, tout le processus de rapprochement des gauches qui, avant d’arriver à la formule simplement défensive du rassemblement du 14 juillet 1935, avait enregistré « le salut de Staline au drapeau de l’armée française ». La notion de mouvement organique est corroborée, derrière l’instabilité des formations politiques de gauche, par l’insuffisance même des intellectuels de l’A.E.A.R. qui était apparue lors du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture. Autour de cette notion se précise la science des formes autoritaires qui – esquissée par les travaux de Durkheim et de Mauss sur les sociétés primitives et par ceux de Freud sur les structures coercitives de l’armée et de l’Église – avait abouti, avec « La structure psychologique du fascisme », à la tentative de mettre à jour le tissu de la société actuelle. Tissu, comme devait l’écrire Bataille en faisant allusion au caractère sacré dont étaient investis les leaders fascistes et nazis, « de la même nature que celui des sociétés primitives », « mythique et rituel ». Il fallait en tenir compte pour conférer au rassemblement du Front populaire cette charge passionnelle qui seule pouvait endiguer la force contagieuse du « fascisme » des Croix de Feu : « L’opium du peuple dans le monde actuel

---

n'est peut-être pas tant la religion que l'ennui accepté. Un tel monde est à la merci, il faut le savoir, de ceux qui fournissent au moins un semblant d'issue à l'ennui. La vie humaine aspire aux passions et retrouve ses exigences.1 » Dans cette stratégie, l'Allemagne et l'Italie orientent significativement à nouveau l'axe de la réflexion. Liée à un état d'émotion violente et non plus à des intérêts de classe, reflet des besoins immédiats, fortuits, provisoires, d'une « masse donnée, en un lieu et dans un temps donnés », et non du prolétariat, la notion de « mouvement organique » définissait en fait une forme de lutte politique dont le fascisme et le nazisme apparaissaient comme les seuls exemples accomplis. À partir de là, le défi de Contre-Attaque sera d'arracher cette forme de lutte au fascisme et de la convertir en lutte antifasciste. Activer un sacré autre que celui de l'« absorption de l'individu par l'État » en s'appuyant sur les aspirations des masses françaises, étrangères aux humiliations et à la colère revendicatrice latente des masses allemandes et italiennes, c'est sur quoi devait insister la [Note] envoyée par Bataille à Kaan en mars 1936 : « Les droites ont su mettre à profit l'expérience communiste et emprunter une partie des méthodes de leurs adversaires. Nous sommes assurés que la réciproque est aujourd'hui nécessaire. Les moyens de propagande et la tactique des fascistes doivent être mis à profit au bénéfice de la cause des travailleurs. » D'où la recherche d'un langage nouveau qui débarrasserait le marxisme de ses stéréotypes. D'où surtout le recours à un plan d'exaltation collective à travers la mise en scène de ces « cérémonies névrotiques » auxquelles Breton, dans une intervention à Contre-Attaque, fait

1. Ibid., p. 410.

**Le conflit italo-éthiopien.**

Si les mouvements insurrectionnels de février 1934 constituent l’antécédent de Contre-Attaque, son acte de naissance est présidé par ce qui a été défini comme la guerre coloniale la plus imprégnée de rhétorique de l’histoire : le conflit italo-éthiopien, aboutissement d’un dessein dans lequel confluaient « les mythes de l’empire et de l’esprit romain et les frustrations subies ou perçues par la classe politique italienne de la défaite d’Adoua au traité de Versailles. » Les termes par lesquels Breton, dans la « Préface » à *Position politique du surréalisme*, insiste sur sa rupture avec le P.C.F et inscrit la fondation de la nouvelle Union de lutte des intellectuels révolutionnaires dans le débat ouvert au sein de la gauche française par la question éthiopienne et par le spectre de la guerre que celle-ci introduit, sont significatifs :


« Devant l’atterrante remise en cause – par ceux-là mêmes qui avaient charge de les défendre – des principes révolutionnaires tenus jusqu’ici pour intangibles [...], devant l’impossibilité de croire plus longtemps à un prochain raffermissement, en ce sens, de l’idéologie des partis de gauche, devant la carence de ces partis rendue tout à coup évidente dans l’actualité par l’impuissance de leurs mots d’ordre à l’occasion du conflit italo-éthiopien et de sa possible généralisation, j’estime que cette question de l’action à mener doit recevoir, de moi comme de tous ceux qui sont d’humeur à en finir avec un abject laisser-faire, une réponse non équivoque. Cette réponse, on la trouvera en octobre 1935, dans ma participation à la fondation de CONTRE-ATTaque [...]. »

Non moins emblématique est la première intervention de l’écrivain à Contre-Attaque, intervention visant à retra- cer, à partir du 6 février 1934, le contexte dans lequel s’est consommée la déclaration de guerre de Mussolini et à dénoncer les intérêts impérialistes de la Société des Nations :

« Les journées de février 1934, la formation d’un front populaire qui se couvre de pièges au fur et à mesure qu’il s’élargit, l’armement croissant des ligues fascistes, la déclara tion de mai 1935 de Staline à Laval accentuant au possible à elle seule le dernier tournant de la politique soviétique, la requalification stupéfiante par ceux mêmes qui lui déniaient toute autorité, de la Société des Nations comme organisme susceptible, dans une entreprise de brigandage comme celle de l’Italie, de punir l’agresseur tout

en consolidant la paix : tout cela définit aux yeux les moins exercés une situation nouvelle, extrêmement agitante, une situation qu’il importe de dominer à tout prix.1

La correspondance entre Bataille et Kaan permet d’entrer dans le vif de la « réponse non équivoque » que pour reprendre l’essentiel du discours de Breton — Contre-Attaque devait opposer à l’impuissance des partis de gauche et des intellectuels antifascistes en ce qui concernait la question de l’Éthiopie. La lettre que Bataille adresse à Kaan le 5 mars 1936 est particulièrement intéressante à ce sujet. Elle révèle que le troisième des Cahiers de Contre-Attaque, demeuré vraisemblablement à l’état de projet, devait porter sur l’agression de Mussolini et sa « possible généralisation ». Pour la rédaction de ce document qui, précédé d’une introduction et suivi d’une série de notes, engageait tout le groupe et l’impliquait dans le plus violent débat que la France eût connu depuis l’affaire Dreyfus, Bataille indique aussi un nom, lié à la biographie de Laure : Jean Bernier, l’artisan, en 1925, de l’éphémère rapprochement entre Clarté et le surréalisme2.

Avant d’aborder le contenu possible du troisième des Cahiers de Contre-Attaque, il n’est peut-être pas inutile de rappeler brièvement quelques-uns des points les plus importants du débat autour de ce conflit même, dont les prémisses sont, en décembre 1934, le fait que le fascisme passe de la notion de « marchandise non exportable » à celle de

1. Ibid., p. 586.
phénomène universel, et, en janvier 1935, les accords de Rome, l'événement politique – d'après Carmine Senise – auquel Mussolini aurait le plus tenu quand il était au pouvoir. Avec ces deux événements se précisait l'évolution, que Michel Leiris ne manquerait pas d'évoquer dans la *N.R.F.*, vers ce que Mussolini avait désigné dès 1927 comme le « point crucial ». C'est ce que laissait aussi entendre Bernier dans l'article « L'Italie rejoint le camp de Versailles » qui, dans le no 10 de *La Flèche*, présentait les accords de Rome comme de véritables accords de guerre. En effet, avec la ratification des accords de Rome et surtout avec le traité maritime anglo-allemand, qui remettait en discussion le front de Stresa, la question de l'Éthiopie occupa une place dominante dans toute la presse française, la plaçant, comme l'écrit Emmanuel Berl, devant un tragique dilemme : « Si, comme affirme Schopenhauer, l'essentiel de la tragédie est une volonté qui se divise contre soi-même, la France s'y trouve dans une situation essentiellement tragique. Elle veut la paix. Pour l'assurer elle a besoin de l'Italie et de l'Angleterre, unies par elle dans une même amitié, opposées l'une à l'autre dans un conflit de plus en plus absurde mais de plus en plus aigu.» Mussolini, de son côté, dès le mois de mai, laissait entrevoir à la Chambre la possibilité d'un rapprochement avec Hitler et,


2. Cf., dans le numéro du 15 février 1935 de Giustizia e libertà, p. 4, l’article « Da Montreux a Parigi », publié sans le nom de l’auteur.

Mais c’est surtout avec l’embrasement des discussions autour des sanctions contre l’Italie, après l’entrée des troupes italiennes en Éthiopie et la condamnation de cette agression par la Société des Nations, que le débat prend un ton très violent, laissant paraître – comme le note avec amertume Benjamin Crémieux –, plus que l’« esprit de justice et de raison », « la passion de parti »1. La veille de la prise de position de Laval sur le conflit même, la droite met le feu aux poudres, en écho à l’invitation à la guerre africaine de Marinetti et aux déclarations enflammées de D’Annunzio stigmatisées dans Commune, avec le manifeste « Pour la défense de l’Occident », attaque virulente – au nom de la mission civilisatrice de l’Italie – contre le « faux universalisme juridique » de


1. Le Temps, 4 octobre 1935, p. 2.
3. Parue dans L’Œuvre le 5 octobre 1935, mais sans le retentissement du premier manifeste.
essentiellement par le « besoin de lancer devant tout le monde le cri de la conscience chrétienne », comme l’affirme un des signataires de la déclaration, Joseph Follier, ils dénoncent – se dissociant de la position du clergé italien sur la question – le sophisme de l’inégalité des races du manifeste fasciste, les mensonges sur le rôle civilisateur de la colonisation, les méfaits du colonialisme. Relancée par la réplique de Maulnier dans L’Action française et par les interventions récurrentes d’Henri Béraud et Raymond Recouly dans les hebdomadaires de droite, mais aussi par l’écho du Congrès de Bruxelles contre la guerre d’Éthiopie et les oscillations de Bernard Shaw, la polémique déclenche le 4 novembre la prise de position de l’Association internationale des écrivains pour la défense de la culture. Cette position est réaffirmée lors de trois interventions au Palais de la Mutualité, qui suscitent l’apôtre réaction de Candide : la


« Réponse aux 64 » de Malraux, réfutant l'équivalence civilisation/européisation soutenue par le manifeste « fasciste » ; « Le clerc de la guerre d'Éthiopie » de Benda, déplorant la non-application des sanctions de Genève contre l'Italie et démasquant le nationalisme d'inspiration allemande adopté par les « superpatriotes » français1 ; « Prééminence du problème colonial » de Bloch, une défense du rôle de militant de l'intellectuel face « à la pseudo-civilisation blanche des fascistes et au racisme aryen des nazis ». D'autre part, dans la *N.R.F.*, Ramón Fernandez attaque, en novembre 1935, l'absence de pensée politique des intellectuels de droite et de gauche et envisage l'action de l'Angleterre comme une garantie contre l'agression fasciste, et Albert Thibaudet, opposant au mouvement centrifuge de l'affaire Dreyfus celui centripète du conflit italo-éthiopien, y constate en janvier 1936 la convergence du manifeste « fasciste » et du manifeste communiste de l'équipe de *Vendredi* autour d'une unique foi : la foi « dans une des dictatures qui se partagent la plus grande partie de l'Europe2 ».

Parmi les positions collectives il faut signaler, entre autres, « l'action directe de classe contre l'agresseur impérialiste » à travers « le boycott et la grève des produits venant d'Italie, les munitions et denrées allant en Italie ».

---


dont – en opposition aux intrigues contre-révolutionnaires de Laval-Hoare – Marceau Pivert se fait le porte-parole dans *La Gauche révolutionnaire*¹ ; ainsi que l'appel au désarmement général lancé par le conseil exécutif de *Front social*, qui refuse autant la politique « d'immobilité armée » de Laval et de la Société des Nations que l'éventualité d'une guerre pour renverser le fascisme en Italie, et se déclare contre la condamnation unilatérale de l'entreprise coloniale de Mussolini².

Mais d'autres prises de position venaient de plus loin. Laissant de côté la question – à laquelle Étiemble fait allusion – de la constitution autour du fascisme d'un mythe antirimbaldien³, il convient de rappeler que, déjà en 1933, le livre de Henry de Monfreid, *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie*, portait sur le problème de l'Éthiopie et dénonçait le rôle de l'Angleterre et de l'Italie dans le développement, au détriment de la France, d'un parti nationaliste et xénophobe. Expulsé d'Éthiopie, accusé de s'opposer à l'assimilation de ce pays par l'Europe et à sa renaissance sous l'égide de la Société des Nations, Monfreid revient en 1935 sur la question dans *Le drame éthiopien* pour analyser plus spécifiquement « les origines du conflit aujourd'hui imminent ». Lorsqu'éclate la guerre il en devient – dans *Paris-Soir* – le témoin en « chemise

brune », comme le remarquent Giustizia e libertà (20 septembre 1935) et Commune (janvier 1936), où Jacques Bartoli et Étiemble s'appliquent à démolir, l'un, « l'aventurier » dans le genre Lawrence, l'autre, « le gangster de bas étage » auteur des Guerriers de l'Ogaden¹.

Au débat politique, qui – comme par « un phénomène d'aimantation » – avait « instantanément, brutalement divisé les clercs de France »² suscitant, comme dans le cas de François Mauriac³, des conversions inespérées, ne reste pas non plus étrangère une science particulièrement attentive à l'Éthiopie et sur laquelle pèse le soupçon de connivence avec le colonialisme : l'ethnographie⁴. En 1933, il avait été donné beaucoup de relief à la mission Dakar-Djibouti dans la revue Minotaure ; en 1935, à la faveur du prix Gringoire, Les flambeurs d'hommes de Marcel Griaule, une évocation de sa première mission en Éthiopie, avait eu un certain écho dans la presse. Toujours en 1935, Griaule publiait Jeux et divertissements abyssins. L'Afrique fantôme de Michel Leiris date de 1934 ; il y

---

2. Benjamin Crémieux, p. 4.
avait noté le 13 décembre 1932, à proximité de la frontière avec l’Érythrée : « [...] le gouvernement tient à ce que nous soyons bien gardés ; on pense ici en effet que les Italiens voudraient nous faire assaillir pour avoir une raison d’envahir le pays... » Leiris, qui devait revenir à plusieurs reprises sur l’Éthiopie, ne cessera pas d’insister sur son hostilité à toute politique coloniale et à la non-application des sanctions contre l’Italie. Quant à Griaule, il sera appelé à jouer le rôle de _super partes_ à la Société des Nations. Il est d’ailleurs certain qu’en 1938 il conçuvra le projet de venir en aide à la Résistance éthiopienne contre les envahisseurs, projet que la politique du gouvernement français à l’égard de l’Italie ne lui permet pas de réaliser.

Il reste le fait que, indigné par le _Mémorandum_ rédigé par les fascistes italiens en justification de leur action « civilisatrice », il réplique dans _La Revue de Paris_ et dans _Marianne_ avec fermeté, comme le constate Giustizia e libertà. À la demande du


Dans la tentative de ramener le débat à l'exposition objective des faits, le Bulletin de l'Union pour la vérité — peu de temps avant que l'appel de Mussolini aux étudiants d'Europe ne poussât Vigilance à demander l'application de l'embargo sur le pétrole — en reprenant les points essentiels de la question, soulignait que le conflit italo-éthiopien avait contraint la France à un examen de conscience collectif, et partagé l'opinion publique française entre deux pôles : celui de ceux qui étaient contre les sanctions, unanimement réunis autour du manifeste « Pour la défense de l'Ocident », et celui des partisans des sanctions qui, beaucoup moins unanimes au sujet des mesures à appliquer contre l'Italie, laissaient paraître le

2. « Réponse des intellectuels français à la menace de Mussolini », Vigilance, février 1936, p. 12. À l'appel lancé le 31 janvier 1936 par Mussolini, devaient aussi répliquer Nizan dans Vendredi (7 février), Giustizia e libertà (7 février) et les jeunes communistes de l'Avant-garde (8 février).
profond malaise provoqué par la position politique de l'Italie, appartenant « à la fois à la catégorie des nations victorieuses et à celle des nations insatisfaites ».

Aucun texte sur le conflit italo-éthiopien ne figure parmi les nombreuses notes que Bernier a rédigées sur le fascisme, dont certaines sont étonnamment proches des thèmes débattus par Contre-Attaque\(^1\). Il serait par conséquent hasardeux d'avancer des hypothèses sur les thèses du troisième des Cahiers de Contre-Attaque, thèses qui devaient présenter, d'après Bataille, « un point de vue rigoureusement étranger aux imbéciles compromis avec les différents impérialismes ». Mais il n'y a pas de doute que, tout en se dissociant des positions exprimées par les différentes formations politiques (et par la comédie du césarisme soviétique), ces thèses devaient comporter, outre la condamnation explicite de l'impérialisme fasciste, une prise de distance à l'égard de la Société des Nations considérée comme un « bastion des puissances colonialistes », selon l'expression qu'un autre membre de Contre-Attaque, Michel Collinet, avait utilisée dans l'article « L'Angleterre, la S.D.N. et la Paix » :

« Créée par les alliés victorieux pour consolider l'infâme traité de Versailles qui assurait leur domination européenne, la S.D.N. », écrivait Collinet en dénonçant les coulisses impérialistes de l'action de « défense de la paix et de la démocratie » menée par l'Angleterre, « est cette taverne de brigands dont parlait Lénine, où se font et se défont les alliances politiques et militaires qui aboutiront aux nouveaux partages du monde et aux nouveaux massacres.\(^2\) »

---

1. Écrits inédits (archives de Dominique Rabourdin).
De même, quelques années plus tard, Bernier devait écrire dans l’article « Espagne rouge et noire », rassemblant en une seule condamnation le traité de Versailles et le pacte d’assistance mutuelle scellé entre Laval et Staline :
« [...] Staline avait jeté par-dessus bord dès 1935 toute activité subversive, reconnu dans les bras de M. Laval la légitimité de la défense nationale capitaliste, adhéré à la “Société des brigands impérialistes de Genève”, découvert les mérites de la sécurité collective, de la paix indivisible et du traité de Versailles, encensé les démocraties pacifiques menacées par les fascismes belliqueux, scellé l’unité d’action avec les “social-traîtres”, bref, préparé en France contre l’Allemagne, sous prétexte d’antifascisme, l’Union sacrée de la prochaine “dernière guerre” jugée par lui inévitable et hautement préférable au conflit de la seule Russie avec l’Allemagne et le Japon.\(^1\)

Et attaquant, dans un article sur les accords de Munich, la politique coloniale des régimes démocratiques, l’extradacteur de Clarté, après avoir établi un parallèle entre la mentalité des peuples primitifs et les rapports sacrés qui lient les citoyens à l’État dans la société moderne, devait ajouter :

« L’Angleterre et la France flétrissent les atrocités italiennes en Éthiopie et les atrocités japonaises en Chine, mais elles massacrent, pillent, exploitent et oppriment à qui mieux mieux en Algérie, au Maroc, au Soudan, au Transvaal, à Madagascar, en Palestine [...] en Indochine [...] en Chine [...].\(^2\) »

---

2. Ibid., p. 53.
Déjà en 1935, le tract « La Révolution d’abord et toujours », qui devait marquer l’éloignement de Clarté, des surréalistes et de Philosophie par rapport à l’humanitarisme pacifiste de L’Humanité, était empreint de ce même esprit. Dans l’avant-propos qui précède ce tract dans Clarté, désavouant, avec Marcel Fourrier, l’appel de Barbusse signé précédemment, Bernier avait écrit :

« Le ton, certains passages de ce document, notamment ceux où il est fait appel à la volonté pacifique de l’opinion ; au gouvernement de la République pour négocier un “juste” armistice ; à la Société des Nations pour intervenir en faveur de la Paix, ressortissaient [...] à des principes vraiment inacceptables pour nous.1 »


2. Conversation privée.
manqué de le suggérer Pietro Nenni lui-même dans *La Révolution prolétarienne*. Dans cette optique se plaçait résolument, en janvier 1936, *Crapouillot*, dont Bernier était un collaborateur assidu, avec le dossier « Expéditions coloniales », qui ne devait pas être trop éloigné de l'esprit de Contre-Attaque : dans la généralisation du pluriel, les « horreurs coloniales » du passé – les atrocités espagnoles aux Antilles, la guerre de la conquête de l'Algérie, la domination espagnole et américaine sur les Philippines, etc. – se mêlaient à celles du présent, étroitement liées au nouveau capitalisme d'État, consacré par la Première Guerre mondiale : les bombardements systématiques, lors de la guerre d'Éthiopie, avec des gaz asphyxiants, dernière étape d'un expansionnisme qui avait connu auparavant, en Tripolitaine, les expropriations, les massacres des camps de concentration dans le désert…

Durant sa courte existence, Contre-Attaque assistera aux différentes phases de la conquête italienne de l'Éthiopie qui se terminera en mai 1936 lorsque Victor Emmanuel III prendra le titre d'Empereur d'Éthiopie. Cependant, au sein du groupe, il ne sera plus fait aucune allusion à l'agression africaine de Mussolini. Le 7 mars 1936, deux jours après la lettre dans laquelle Bataille annonce à Kaan le document de Bernier sur le conflit italo-éthiopien, Hitler violait le traité de Locarno et

1. « Le fascisme s'est efforcé de déplacer l'attention du pays du problème social au problème national. Il a remplacé la notion de lutte de classes à l'intérieur par la notion de lutte entre les États à l'extérieur. » (Pietro Nenni, « L'aventure fasciste en Abyssinie », *La Révolution prolétarienne*, 10 août 1935, p. 265 sq.)

procédait à la remilitarisation de la Rhénanie, provoquant la dure réaction du président du Conseil Albert Sarraut. Du fait de la concrétisation imprévue de la possibilité d'un conflit franco-allemand, Hitler dominait à nouveau la scène internationale, confirmant l'opinion de François Berge, pour qui, « en prenant position à l'endroit de l'Italie », nul en France n'avait cessé de « penser à l'Allemagne »1. De leur côté, face à l'urgence de réaffirmer, devant la « forfanterie illégale » de l'Allemagne d'Hitler, fille de la « brutalité légale » des politiciens de Versailles, leur fidélité à la cause révolutionnaire trahie par les communistes, les membres de Contre-Attaque rédigeaient, peut-être avec une impétuosité excessive, deux tracts qui devaient éveiller chez les surréalistes le soupçon de « surfascisme » : en mars, de la main de Jean Dautry, paraissait, sans que Breton n'ait été consulté, Sous le feu des canons français... ; en avril, de la main de Bataille, Bernier et Lucie Colliard, Travailleurs, vous êtes trahis !, accompagné par l'annonce de la constitution, sans mandat, d'un Comité contre l'Union sacrée. C'était la rupture.

MONTJOIE !

Pendant que les surréalistes annonçaient dans un bref communiqué dans L'Œuvre la dissolution de l'Union de lutte des intellectuels révolutionnaires et réaffirmaient leur solidarité avec la tradition égalitaire du mouvement ouvrier, Bataille, sans attendre pour tourner la page, s'apprêterait, dans un petit village de pêcheurs espagnol, à répondre, avec André Masson, aux rebondissements de

l'Histoire et à l'attitude du Front populaire en ce qui concernait la guerre d'Espagne par le premier numéro d'Acéphale. Celui-ci devait résonner comme une déclaration de guerre non moins impérieuse que celle qui avait guidé le « fanatisme » de Contre-Attaque. Et l'arme employée sera – sur le fond d'un univers acéphale, aux antipodes de la société monocéphale des régimes totalitaires – non plus la fausse valeur de l'action militante mais la simple valeur de l'existence. À la célébration de cette valeur devait se vouer, entre 1937 et 1939, non seulement la société secrète Acéphale mais aussi son organe « extérieur », le Collège de Sociologie. Changement radical, qui doit se lire avant tout comme renversement de l'action en non-action, en « absence d'œuvre »\(^1\), il ne peut toutefois être ramené à un alignement sur des positions purement apolitiques ou antipolitiques. Il serait, à la rigueur, plus juste de parler, comme le fait Roberto Esposito, de geste *impolitique* de dénonciation de la « coexistence de dépolitisation et de théologie » dans laquelle s'engage l'État contemporain\(^2\). Le nom même du

---


lieu choisi pour les réunions des membres d’Acéphale, « Ruines de la Montjoie », en est emblématique.

Placé au bas du document qui scelle l’engagement des adeptes à « maintenir le premier lien de [...] la communauté »1, ce lieu se réfère tout d’abord aux ruines de l’ancienne forteresse qui, sur le Mons Jovis, dans la forêt de Cruye (ancienne forêt de Marly), dominait la célèbre abbaye de Joyenval et les alentours de Saint-Germain-en-Laye, et dont l’histoire se confond avec la légende : c’est dans ses murailles que, avant d’être transféré dans l’abbaye de Saint-Denis, aurait été gardé l’étendard du miracle des trois lys devenus, après la victoire de Clovis sur les Sarrasins, l’écu de la France, que les soldats saluaient par le cri de « Montjoie ! ». C’est aussi dans ses murailles que, en 1429, aurait été accueilli un contingent de soldats de Charles VII, en vue de l’attaque de Paris que Jeanne d’Arc avait, semblait-il, préparée à partir de la rive gauche. Selon une autre source, son donjon, avant d’être rasé par Louis XV, aurait même été le siège de pratiques occultes contre le duc d’Orléans.

De manière plus souterraine, le toponyme « Montjoie » véhicule une constellation de motifs qui, à partir de son étymologie incertaine (altération par attraction de mont et joie du francique mundgawi « protection du territoire » ou « protège le territoire » ? dérivation de Mons Jovis, nom du lieu consacré à Jupiter ? traduction d’une formule de salutation gaULOISE évoquant les joies de la vie future ?) allient la connotation étroitement politique de ce « haut lieu » de l’histoire de France au domaine religieux. C’est ce qui ressort de

---

la confrontation des définitions données par quelques dictionnaires

« [...] nom de la colline près de Paris où saint Denis subit le martyr ; ainsi dite parce qu’un lieu de martyr était un lieu de joie pour le saint qui recevait sa récompense [...] Le nom de mont-joie s’étendit à tous les monceaux, et se prit même figurément » (Littré). « Ce nom s’appliquait aussi à un château voisin de Saint-Denis » (La Curne de Saint-Palaye).

« (...) vieux mot qui signifiait autrefois enseigne des chemins, & particulièrement de ceux qui menaient aux lieux Saints [...] Les Payens en faisaient aussi à l’honneur de Mercure qui présidait aux chemins » (Furetière) ; « [...] monticules naturels ou factices qui servaient de frontières entre deux territoires, et, par suite, d’objectifs militaires, de rendez-vous pour le ban. [...] Ces lieux-forts étaient aussi, comme l’étymologie l’indique, des lieux saints (mons Jovis, Mont de Jupiter, mont divin ; [...] ) » (Berthelot). « Enfin, ces collines, ces tas de pierre appelés monts-joie sont [...] quelquefois associés à un dieu ou aux défunts » (Universalis).


"Ordre de Montjoie. – Il passe pour remonter aux premiers temps des croisades ; plusieurs gentilhommes chrétiens auraient formé une sorte d’association pour garder le Mont Joie, situé près de Jérusalem, et qui était un lieu de pèlerinage très fréquenté [...]; en 1180, ils se seraient constitués en ordre régulier, hospitalier, religieux et militaire" (Larousse).

"Au sens moral [...] ce qu’il y a de plus grand, de plus parfait, la réunion, le comble [...]" (Hugnet). "Point culminant, bien le plus recherché, bonheur, félicité" (Godefroy).

Si nous essayons à présent de mettre un peu d’ordre dans ces énoncés et d’en rassembler les formulations autour de quelques notions-clés, nous voyons se détacher de cette sorte d’« idéogramme lyrique » qu’est Montjoie les différentes déclinaisons de l’« impolitique » à l’œuvre d’un bout à l’autre d’Acéphale :

I. La notion d’ordre, religieux et militaire, qui est au centre même de la définition de société secrète. Communauté électorale conçue « sans référence à la notion de race, de nationalité ou de classe », celle-ci découle, en ce qui concerne la structure, la discipline et la « connaissance des lois qui fondent la puissance », de l’expérience d’ordres tels que la Maçonnerie ou les Jésuites, mais sa finalité, purement existentielle, est contraire à toute action ou intervention dans la chose publique autant qu’indissociable de l’instance politique, comme il transparaît du débat théorique du Collège de Sociologie, où – dotée d’une capacité de répercussion beaucoup plus décisive que celle des partis politiques, dont l’action « se perd dans le sable mouvant des paroles qui se contredisent" – elle

prend la double connotation de mouvement antifasciste, contre-modèle de l'« École des Führer » et des associations politiques de l'Allemagne romantique, et de mouvement antidémocratique, apparaissant « comme le seul moyen qui permette à des sociétés parvenues à un véritable vide [...] une sorte de mue explosive ».

II. La notion de cri, de celui, implicite, « d'une pensée criminelle, courant l'amok de la pensée », que dans la Somme athéologique Bataille devait opposer à la pudeur du langage discursif des « professionnels de la pensée », à celui, explicite, du cri de guerre médiéval « Montjoie ! » et du plus tardif « Montjoie Saint-Denis ! », que firent leur les rois de France. « NOUS SOMMES FAROUCHEMENT RELIGIEUX » est l'impérieuse proclamation qui, tracée en gros caractères, comme pour imiter la violence du cri, annonce, dans le premier numéro d'Acéphale, la déclaration de guerre de la « Conjonction sacrée ». Guerre menée avant tout en soustrayant Nietzsche à toute instrumentalisation politique, suivant la vigoureuse mise au point d'un des Cahiers de Contre-Attaque sur le philosophe allemand restés à l'état de projet : « Il me semble que seuls aient pu se réclamer de Nietzsche des hommes qui le trahissaient misérablement. » C'est la signification de la « Réparation à Nietzsche » qui, parue dans Acéphale le 21 janvier 1937, un an après la commémoration de la décapitation de Louis XVI par Contre-Attaque, devait déboucher sur l'image grandiose du peuple de Numance en

lutte contre Rome : une image étrangère au débat politique, mais réactualisée, au moment de la mise en scène par Barrault et Masson de la Numance de Cervantes, par la guerre civile espagnole et présentée par Bataille comme contre-poids simultanément à la comédie antifasciste du césarisme soviétique et à l'absence de lien organique du Front populaire, « vaste décomposition d'hommes qui ne sont liés que par des refus », condamné à l'impuissance par le pacte de « non-intervention ». Jean-Michel Rey a montré comment cette « réparation » s'explicite à travers deux lectures de Nietzsche : l'une sociologique, ouverte à une interrogation sur la structure des sociétés, selon une perspective qui sera développée par le Collège de Sociologie ; l'autre idéologique, visant à démasquer la falsification antisémite de la pensée de Nietzsche réalisée par le nazisme et avalisée, à gauche, par Lukács. La lecture « communielle » de La volonté de puissance et du Gai savoir, la compilation bibliographique des études nietzschéennes, la préparation du Mémorandum, recueil de passages choisis de Nietzsche qui ne paraîtra qu'en 1945, en sont la prolongation dans le cadre de la société secrète, dont le caractère antifasciste se précise par opposition aux cérémonies néo-païennes allemandes, pendant lesquelles étaient lus des passages de Zarithoustra dans l'intention de propager la mystique de la race.

III. La notion de lieu sacré, qui, conformément au dualisme du sacré découvert par l'école sociologique française, s'explicite ici comme lieu maudit, destiné à la célébration du régicide. En d'autres termes : comme la traduction de ce sacré gauche ou impur généré par le

crime – l'acte tragique par excellence – que le pouvoir, dira Bataille au Collège –, « cherche aveuglément à éliminer »¹. Ce lieu sacré, introduit par le décor de la tour de Montjoie, dont le nom est lié à « des pratiques de nécromancie dirigées contre la personne royale elle-même », s'étend à un autre sanctuaire : la mystérieuse clairière avec l'arbre acéphale, le chêne du dieu de la foudre, gardé autrefois dans le bois sacré de Némi par cette figure exemplaire du « dieu qui meurt » qu'est Dianus, le roi-prêtre mythique, clé de lecture – pour Frazer – de l'alliance entre le pouvoir et le sacré. C'est dans ce double lieu saint que – annoncé par le sur-homme nietzschéen, par l'homme intégral de Sade et par le rex nemorensis de Frazer – prend forme le mythe de l'homme acéphale, mythe d'une souveraineté qui, associant sa décapitation à la décapitation de Dieu le père, se dessine « comme alternative, mais aussi comme portée extrême du politique² ».

IV. Le champ conceptuel de la joie extatique, dont le protocole, dégagé de la mystique chrétienne et reformulé au Collège, dans Acéphale et dans les méditations de la société secrète, est lié – comme Bataille l'écrit à Caillios – « à une volonté consciente de dépense »³. Vérité inscrite dans l'ancienne pratique du sacrifice et perpétrée en Occident par l'image du Christ crucifié, et dont il s'agit de décliner la version antichrétienne. Au cœur d'Acéphale, Dionysos, le dieu nietzschéen de la folie extatique et de la contradiction tragique, inaugure la

² Roberto Esposito, p. 299.
« communauté de mort », constituée par des sujets, mais dans « leur exposition à la perte de la subjectivité »\(^1\), forme ultime de la société secrète existentielle qui, pour se traduire en lien indissoluble, n’hésitera pas à envisager le recours à l’ancienne pratique du sacrifice humain\(^2\). Projet extrême au point de faire reculer les conjurés eux-mêmes, mais que l’on comprend mal si l’on ne tient pas compte, d’une part, du rôle fondateur, agglutinant, du sacrifice dans l’histoire des religions, d’autre part, du caractère « tonique », que prend, face à la menace du mili-
tarisme totalitaire, le fait de se porter « à hauteur de mort ». Pour en saisir pleinement la force « de transgres-
sion », il convient de rappeler ce sur quoi Bataille insiste au Collège\(^3\) : que, comme Freud l’avait affirmé, « la société repose sur un crime commis en commun » et que ce crime est à l’origine du dispositif de sacralisation sur lequel repose la cohésion sociale, dispositif entamé par le christianisme et désagrégé par le fascisme, où l’image tragique de la mise à mort du roi est remplacée par celle de l’instrument de la condamnation à mort des sujets (le faisceau des licteurs romains), et le sacrificateur est rem-
placé par le bourreau, « technicien qui inflige la mort sans la risquer »\(^4\). En ce sens, la mystique de la « joie
devant la mort » trouve peut-être son éclairage le plus

---

juste dans « La menace de guerre », le texte qui, dans le dernier numéro d’Acéphale, donne le substrat de ce « combat inapaisable » avec le pouvoir qui lui est sous-jacent : « Le fascisme subordonne servilement toute valeur à la lutte et au travail. Le sort de l’Église que nous définissons devrait être lié à des valeurs qui ne soient ni militaires ni économiques : il n’y aurait pas de différence pour elle entre exister et combattre un système fermé de servitude. »
NOTE SUR L'ÉDITION FRANÇAISE

L'apprenti sorcier résulte de la fusion de deux livres publiés en Italie et dont nous avons établi les éditions, Contre-Attaques (Rome, Edizioni Associate, 1995) et La Congiura sacra (Turin, Bollati Boringhieri, 1997), tous deux centrés sur les années où Georges Bataille milita, d'abord au Cercle communiste démocratique de Boris Souvarine, ensuite dans les groupes qu'il fonda lui-même après les mouvements insurrectionnels de droite du 6 février 1934, alors que l'état du totalitarisme semblait enserrer l'Europe : Contre-Attaque, qui, au moment de la naissance du Front populaire, le vit faire ouvertement campagne, aux côtés d'André Breton, contre Staline et le pacte d'assistance mutuelle, contre Hitler et la remilitarisation de la Rhénanie, contre Mussolini et le conflit italo-éthiopien ; le Collège de Sociologie, qu'il dirigea avec Roger Caillois et Michel Leiris dans le but de conjurer par l'étude du pouvoir, du sacré et du mythe, la crise des démocraties ; Acéphale, la société secrète organisée à l'ombre de la revue homonyme et dont l'objectif était de porter à l'extrême l'exigence d'une union active.

D'un autre point de vue, cet ouvrage est aussi un livre nouveau : certains textes ont été complétés, d'autres déplacés, d'autres encore, inclus ici pour la première fois, ont déjà fait l'objet de publication1 ou sont de nouveaux inédits ; ce qui représente en

fait un remaniement du matériel recueilli précédemment et, à maints égards, une reformulation du parcours politique des intellectuels les plus proches de Bataille dans ces années-là.

* 

Les titres des textes entre crochets sont de nous. Les textes inédits ont été insérés dans l'ouvrage selon l'ordre chronologique. En cas de datation présumée, l'emplacement de la lettre est motivé en note et la date est mise entre crochets. L'écriture de Bataille est généralement claire et sans ratures. On peut en dire autant de la plupart de ses correspondants. Seule la lecture des brouillons de Kaan est plus difficile : la version reproduite est la dernière attestée par l'autographe (les variantes ne sont données en note que lorsqu'elles sont strictement nécessaires à la compréhension du discours) ; mais l'ordre des feuilles demeure, dans quelques cas, incertain. Les coquilles et les erreurs de ponctuations que nous avons corrigées sont rares et de peu d'importance. Plus significatives sont les interventions pour unifier – spécialement dans les titres d'œuvres et de revues – des disparités typographiques ainsi que les corrections dans les deux lettres de Kelemen : ces dernières sont indiquées en note, à la suite de la description de chaque lettre. Les ajouts que nous avons effectués figurent dans les documents originaux entre crochets.
TABLE DES ABRÉVIATIONS

La Nouvelle Revue Française : N.R.F.
Dans l’introduction et les notes du texte, nous avons utilisé les sigles suivants :
F.A.I. : Fédération Anarchiste Ibérique.
S.F.I.O. : Section Française de l’Internationale Ouvrière.
Première partie

AU CERCLE COMMUNISME DÉMOCRATIQUE
La Critique Sociale

SOMMAIRE

B. Souvarine : Les Journées de Février.
G. Bataille : La structure psychologique du fascisme.
Paul Bénichou : L'histoire des idées en France et les fondements d'une morale socialiste.
VARIA. — Machiavel : Un soulèvement prolétarien à Florence au xivème siècle (Introduction de Simone Weil).
PAGES D'HISTOIRE. — Maurice Donnangelo : Auguste Blanqui et l'insurrection du 13 mai 1859.

MARS 1934

N° 11

Librairie des Sciences Politiques et Sociales
Marcel Rivière, 221 rue Jacob, Paris, 6°
1. PIERRE KAAN À GEORGES BATAILLE

Mon cher Bataille,

Absent de Paris pour quelques jours, je vous adresse Léo Goldenberg, collaborateur de la Critique Sociale, qui vous demandera de procurer à Jan Topass dont je vous avais parlé l'autre jour les ouvrages surréalistes dont ce dernier a besoin pour préparer son étude, et dont vous pouvez disposer.

Je me permets de vous recommander cette requête : Jan Topass, qui est pour moi un ami excellent, est un écrivain scrupuleux, d'une honnêteté rare dans le travail, accablé de difficultés matérielles de tout ordre et condamné en ce moment par la maladie à la claustrophobie. Il s'agit seulement de lui donner la possibilité de poursuivre son travail. Il est absolument digne de votre confiance et je crois pouvoir me porter garant de ceux de vos livres que vous seriez amené à lui prêter.

En vous remerciant à l'avance de votre appui et en m'excusant de vous occasionner un nouveau dérangement, je...

P. K.
P.-S. J’ai remis, après l’avoir lu, le chapitre I de la Dépense improductive à Boris Souvarine. Je ne vois pas de raison pour exclure une recherche de cet ordre des volumes de la Critique. C’est l’opinion que j’ai exprimée à Souvarine. Il s’agit plutôt, selon moi, de savoir si cette publication dans la Critique présente pour vous quelque inconvénient.

J’espère vous voir la semaine prochaine et m’entretenir avec vous de tout cela. Boris, d’ailleurs, vous écrira sans doute lorsqu’il aura lu votre chapitre.

NOTES

1. Brouillon de lettre non daté, rédigé vraisemblablement dans la seconde moitié de 1932. 1 feuille de papier ordinaire, de 21,2 x 27,3 cm (la marge la plus longue est coupée), pliée en deux (quatre faces, dont seules la première et la quatrième sont écrites). Archives Pierre Kaan.


3. La revue La Critique Sociale – dont le nom fait explicitement référence à celui de La Critica Sociale de Filippo Turati, tribune de la pensée socialiste italienne – avait été fondée en 1931 par Boris Souvarine après sa rupture avec Trotsky, qui entraîna directement le départ de plusieurs membres du Cercle Marx et Lénine, parmi lesquels Pierre Naville, Sizoff (pseudonyme de Michel Collinet) et Ariat (pseudonyme d’ Aimé Patri). Sans être à proprement parler l’organe du Cercle (qui à partir de 1930 avait redéfini sa position politique et pris le nom de Cercle communiste démocratique), elle en refléta à certains égards les
préoccupations et les tendances disparates : au cours de sa brève existence (1933-1934, 11 numéros), elle accomplit, outre une action politique et une critique serrée de la situation politique internationale (résultats du communisme, déclin du socialisme, faiblesses du syndicalisme, faillite de l'Internationale communiste, développement du fascisme et du nazisme), un travail extraordinaire de réflexion et de remise à jour du marxisme, fondé sur l'apport de la sociologie, de l'histoire, de la psychologie, de la philosophie, de l'économie. Marie Tournès (p. 83) a souligné la nouveauté absolue de l'organisation de la revue, essentiellement bibliographique (comme l'indique le sous-titre : « Revue des idées et des livres »). Cette formule novatrice devait influencer celle de Critique, la revue fondée par Bataille dans l'après-guerre. Sur la revue de Souvarine, cf. également AA. VV. Boris Souvarine et la « Critique Sociale ».

4. D'origine belge, Jan Topass avait publié en 1930 Visages d'écrivains. Les aspects du roman polonais, qui fit l'objet d'un compte rendu dans le n° 4 de La Critique Sociale (décembre 1931).

5. La lettre s'interrompt sur cette phrase inachevée.

6. Il s'agit de l'essai intitulé « La notion de dépense », publié dans le n° 7 de La Critique Sociale (janvier 1933).


8. En réalité, l’essai devait être précédé d’une note rédactionnelle faisant le point sur les divergences de la revue avec les thèses de Bataille.

2. BORIS SOUVARINE À GEORGES BATAILLE

Vendredi [hiver 1932]

Mon cher Bataille,

Je sais que vous avez la grippe. Si vous êtes debout demain samedi, je vous prie de me téléphoner. Je serai de 5 à 7 au Café de la Mairie, 8 pl. St Sulp[ice], mais en commission de direction. L’idéal serait que vous passez chez moi demain ou après-demain pour revoir votre article en pages2, – et aussi pour causer un peu de votre compte rendu de Céline3. J’espère que cela vous sera possible. Le n° est diablement difficile à sortir. Amitiés à vous.

B. S.

NOTES

Nationale sous la cote N.A.F. 15854, porte une date ajoutée à la main : 1930, que nous estimons erronée.

2. Il s'agit de l'essai « La notion de dépense ».

3. Il s'agit du compte rendu de Voyage au bout de la nuit, publié comme « La notion de dépense » dans le n° 7 de La Critique Sociale.

3. BORIS SOUVARINE À RAYMOND QUENEAU

Saint-Nom-la-Bretèche
le 9 mai 1933

Mon cher Queneau,

J'espère que votre question, relative à ma présence au Cercle3 jeudi prochain, n'impliquait pas votre abstention dans le cas de mon absence. Au contraire, pendant les quelques semaines qui restent avant les vacances, le Cercle a plus besoin que jamais d'assiduité de ses membres, et mon éloignement temporaire devrait être l'occasion de prouver que nul n'est indispensable, et surtout que les camarades ne vont pas au Cercle pour la caissette avec un tel ou un tel mais parce qu'ils se sentent profondément d'accord avec les tendances communes. J'insiste donc pour que vous ne manquiez pas les prochaines réunions et que vous insistiez auprès de Bataille dans le même sens. J'ai reçu une lettre de Simone Weil qui a l'intention d'assister à la séance d'après-demain ; je lui ai répondu en l'y encourageant. C'est une camarade qui a quelque chose dans le crâne.

Bien à vous, amitiés à Jeannine [sic]

B. S.
NOTES

1. Une feuille de papier assez épais, de 21,2 x 13,8 cm, écrite au recto, présentant en haut à gauche l’en-tête suivant, disposé sur deux lignes : « Bulletin Communiste / 123, rue Montmartre. » À droite, barré : « Paris, le » suivi de la date. La lettre, écrite sur la moitié droite de la feuille, provient des archives de Raymond Queneau.


4. Queneau était entré dans le Cercle communiste démocratique vers 1926-1929 ; Bataille, après la fin de l'expérience de Documents, en 1931.


6. Janine Kahn, sœur de Simone Breton et, depuis 1928, épouse de Queneau.

4. BORIS SOUVarine À PIERRE KAAN

Mercredi [juin ? 1933]

Mon cher Pierre,

Puis-je vous demander de vous occuper ce coup-ci de la Critique Sociale, c'est-à-dire de causer avec Laurat,
Bataille, Queneau, etc., de demander des suggestions pour les diverses rubriques, les comptes rendus, etc. Je ferai les revues comme à mon habitude, Colette\(^4\) assumera imprimante, épreuves, mise en pages, etc., mais nous ne pouvons, d’ici, relancer les copains, réclamer la copie, etc. Bernier\(^5\) avait promis article \(s/\) les intellectuels, article \(s/\) le cinéma. Pour le dernier \(n^{\circ}6\), il n’a pas envoyé une ligne, sauf un compte rendu de revue... Quand le \(n^{\circ}\) était tiré. Il est trop occupé avec son Front commun\(^7\), bien entendu. Tous ont des loisirs pour la S.F.I.O., pour \(Monde^8\), pour Front commun, pour \(R\acute{e}volte^9\), etc. mais personne ne dispose d’une minute pour la \(Crit[ique] Soc[iale]\). Bref, faites ce que vous pouvez, je vous en prie, pour le \(n^{\circ}9\). Pour le \(n^{\circ}10\), je serai disponible, j’espère. J’ai écrit à Laurat pour le prier de s’entendre avec vous. Épargnez-moi de longs développements épistolaires, je n’en puis plus, d’écrire.

À vous

B. S.

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, de 13,3 x 21 cm, écrite au recto. Archives Pierre Kaan.

2. On sait que Boris Souvarine, avec l’aide de Colette Peignot, supervisait tous les articles de \(La Critique Sociale\). En l’absence de Souvarine, c’était Pierre Kaan qui se chargeait de cette tâche.


6. Comme on peut le déduire de la suite de la lettre, il s’agit du n° 8.


9. Revue socialiste, objet d’un compte rendu dans La Critique Sociale (n° 3, octobre 1931 ; n° 5, mars 1932) par Pierre Kaan, qui en avait souligné la composante anarchiste.

5. BORIS SOUVARINE À PIERRE KAAN

Samedi [juin 1933]

Mon cher Pierre,


Ambrosino et Cie4 ont le papier Dickmann (assez court)5 depuis 5 ou 6 mois. Vous aurez à le réviser, pour rédaction.

Si on se met à parler de septembre, on paraîtra en décembre. Vous le savez bien. Rester cinq mois sans paraître serait un désastre. Plutôt un no en août. Tout le monde ne va pas en vacances, et beaucoup lisent à la campagne. Et puis, il y a encore bien d'autres raisons. Nous en parlerons de vive voix, soit à Paris jeudi, soit à Saint-Nom-la-Bretèche si vous venez.

À mon avis, on peut et on doit rassembler le gros de la copie pour [le] 14 juillet. Le reste au cours de la 2e quinzaine, pendant que le no sera à l'imprimerie. Et ne pas parler de septembre, car alors tout est fichu.

Vous allez avoir un rôle essentiel à jouer au cours des mois prochains, au Cercle et autour. La déviation S.F.I.O., l'histoire du Front commun, l'adhésion de Prader-Bénichou, mon absence, etc., tout cela crée une situation délicate. Charles fait bien tout ce qu'il peut, mais il ne peut pas tout. Il faut qu'un ancien du Cercle, à la fois ferme sur le fond et diplomate dans les formes, maintienne le liant, aplanisse les difficultés, sache gagner du temps sans rien compromettre. Vous êtes seul à remplir ces conditions. Si nous arrivons à octobre sans encombre, nous devrons commencer à récolter les fruits de notre persévérance.

À vous, en vitesse

B. S.

Avez-vous une bonne histoire romaine (Mommsen si possible, à défaut : Duruy) ? Le tome sur Dioclétien. Et le vocabulaire technique et critique de Lalande ? Sinon, pourriez-vous les emprunter ? Vous savez que je suis strict, sur le chapitre de la restitution.

Vous me rendriez service de relancer Dunois pour mes livres et brochures. Par la même occasion, vous le ferez parler de la crise S.F.I.O.

2. Probablement le n° 8 de *La Critique Sociale*, où Souvarine avait publié l'article « Anniversaire et actualité ».


tendance bourgeoise », « qui ne se réfère pas au marxisme, qui n’a peut-être même jamais entendu parler de la doctrine de Marx » et qui « a en apparence apporté une contribution involontaire à la conception matérialiste de l’histoire [...] ».


8. À la fois théoricien du groupe dit des Étudiants et cadre supérieur chez Philips, Jean Prader, pseudonyme d’Édouard Labin (1910-1982) était entré au Cercle communiste démocratique après avoir milité dans les Jeunesses communistes et dans la Ligue communiste. En 1934, il devait collaborer à Masses, la revue de René Lefebvre, avant de se rapprocher de Marceau Pivert. Quant à Paul Bénichou, le futur spécialiste de la littérature française du dix-septième siècle, il avait adhéré au Cercle en même temps que Prader, son beau-frère. Auteur d’un article dans le dernier numéro de La Critique Sociale, il fut lui aussi un collaborateur de Masses. Sans avoir le caractère d’un groupe constitué, le Cercle communiste démocratique organisait des discussions sur des thèmes choisis à l’avance. On peut évoquer ainsi la réunion du 30 mars 1933 au Café Augé sur le thème « Fascisme italien et national-socialisme allemand ». En 1933, le groupe traversait
une période critique. L'inquiétude suscitée par le contexte politique international, amenant certains membres à rejoindre les rangs du P.C.F., de la S.F.I.O. ou du Front commun, provoqua bientôt la dissolution du groupe. Comme le laissait entendre Simone Weil, les désaccords étaient patents sur plusieurs points : celui de la notion de révolution, où elle s'opposait, ainsi que Souvarine et Kaan, à Bataille (cf. à ce sujet la lettre de Kelemen à Kaan du 19 décembre 1935, document 45); celui de l'organisation du groupe, qui voyait Bataille et Kaan hostiles au projet de la formation d'un parti qu'envisageaient Souvarine et Prader ; celui enfin des modalités mêmes de l'action du groupe, qui impliquait aux yeux de Simone Weil la constitution de milices et la préparation à la lutte hors de la légalité, tandis que Prader n'envisageait que la réflexion en commun avec d'autres groupuscules. (Cf. Simone Pétrement, t. 1, p. 422-423. Cf. aussi Jean Rabaut, p. 93.)


6. COLETTE PEIGNOT À PIERRE KAAN

Sainl-Nom-la-Bretèche
23-6-[19]33

Mon cher Pierre,

Je vous envoie, en prévision d'une prochaine réunion de la C[r]itique S[ociale], les listes de livres indispensables pour demander les comptes rendus. Je ne sais si vous avez eu la même impression que moi, mais la « revue des livres » du n° 8 m'a semblé tout à fait insuffisante tant par la quantité

87
que par la qualité. Ne seriez-vous pas d'avis d'insister auprès des camarades et de leur demander de soutenir l'effort du début pour une meilleure bibliographie. N'oublions pas que l'essentiel du succès de la revue sont les deux rubriques bibliographiques.

Je vous enverrai prochainement tous renseignements pouvant intéresser les collaborateurs sur la marche de la Critique Sociale. Nombre d'abonnés, etc.

Je vous signale que Ambrosino et Cie ont depuis cinq ou six mois une traduction de Dickmann (lettre à propos du compte rendu de Queneau sur Lefebvre des Noëttes). J'espère que vous allez bien ainsi que Marie et les deux petites filles.

Bien amicalement.

Colette

Naturellement, ne vous donnez pas la peine de me répondre à moins de renseignements à me demander.

NOTES


2. Sans le mettre en cause ouvertement, Dickmann réfute Queneau qui avait estimé, dans le n° 7 de La Critique Sociale, que le livre de Lefebvre des Noëttes, Lattelage, correspondait à une explication « strictement matérialiste » de l'histoire.

7. BORIS SOUVARINE À PIERRE KAAN

27 juin [19]33

Mon cher Pierre,

Impossible d’aller à Paris jeudi. À vous, donc, de mener la barque.

Sim[one] Weil (vue avant-hier) a promis sa copie pour le 14 juillet². Je compte faire mon article sur la Crise socialiste³.


Expliquez à Bernier : un article de revue, c’est un article qui doit garder son intérêt pendant des années. Donc, pas de ton journalistique, pas d’allusions confidentielles, intelligibles seulement à quelques copains. Même si son article n’est pas lisible dans vingt ans, ce que nul ne peut prévoir avec certitude, il doit l’écrire dans l’esprit de quelqu’un qui désire être lu dans vingt ans. Et c’est cela l’essentiel.

Je mets aujourd'hui 15 lettres à la poste. Vous vous rendez compte?

Sim[one] Weil a vu hier Alain (son prof.) pour Victor. Elle pense obtenir de lui qu'il fasse une démarche auprès d'Herriot pour que celui-ci à son tour, etc.

Amitiés à Marie et à vous.

B. S.

(Cette lettre est précisément la 15ème. Elle s'en ressent... Excusez-moi. J'en ai la main endolorie (arthritisme). Je me demande si je verrai jamais le bout de ce chapitre. À part cela, j'ai un n° double du Bulletin Communiste sur le dos, et ma contribution au n° de la Critique Sociale, qui n'est pas la moindre, ne fût-ce qu'en quantité.)

NOTES

1. 1 feuille de papier fin, de 13,3 x 21 cm, écrite au recto et au verso. Archives Pierre Kaan.

2. Peut-être l'article « Réflexions sur la guerre », bien qu'il ait paru dans le n° 10 de La Critique Sociale.

3. Aucun article sur la crise socialiste ne figure dans le n° 9 de La Critique Sociale, mais Souvarine signe deux comptes rendus : l'un sur l'essai de J. Jacoby, Lénine, l'autre sur le livre de V. Pozner, URSS.

4. Maurice et Magdeleine Paz, animateurs de la revue Contre le Courant, organe de l'opposition communiste, puis du périodique Le Libérateur, avec lesquels le Cercle communiste démocratique ne devait jamais parvenir à une entente. (Cf. à ce sujet Édouard Liébert, « D'un "Cercle" à l'autre », in Boris Souvarine et La Critique Sociale, p. 49.)

5. Le Congrès de l'enseignement eut lieu du 3 au 6 août 1933.


8. Alain devait faire partie, en 1935, du Comité de patronage du Congrès des écrivains pour la défense de la culture, où Magdeleine Paz, avec l’appui de Gide, donnerait un grand retentissement à l’affaire Victor Serge.

8. JACQUES BARON À PIERRE KAAN

Dimanche [juin ? 1933]

Mon cher Pierre,

Je ne t’envierai que demain soir et le texte de Dickmann et mes comptes rendus et ceux de Leiris2. Je voudrais revoir avec Leiris le texte de Dickmann. Il est très difficile à corriger. J’ai relevé de nombreuses imprécisions de termes.

Excuse-moi d’être si en retard, mais j’ai été très occupé cette semaine. Boris m’a demandé diverses recherches à faire et j’ai eu ce sacré déménagement, une des choses les plus empoisonnantes du monde.

Pouvez-vous réserver vendredi soir tous les deux pour que l’on passe la soirée ensemble ? En tout cas à jeudi, à la réunion.

Bien à toi

Amitiés à Marie
Jacques Baron
9. LUCIEN LAURAT À PIERRE KAAN

Mardi [juin ? 1933]

Mon cher Pierre,

Voilà encore de la copie. Je t’apporterai jeudi deux comptes rendus que je dois encore faire. Je me sens trop fatigué pour faire de la théorie, aussi me sera-t-il impossible de pondre le papier sur les théories de Dickmann concernant la valeur. Je t’apporterai, en revanche, un article d’un certain Léon Sartre, que Boris a reçu il y a plusieurs mois, pour la Critique Sociale. Si cet article était trop long (12 grandes pages manuscrites), on pourrait peut-être le passer en deux fois. Talonne Ambrosino pour qu’il te donne la traduction du papier de Dickmann.

Bien cordialement à toi

Lucien

P. S. : Bien reçu ton mot.
1. Lettre non datée. 1 feuille de papier assez épais, de 10,4 x 13,3 cm, écrite au recto. Archives Pierre Kaan.
2. Il s’agit de comptes rendus pour le n° 9 de La Critique Sociale.
3. Professeur de mathématiques à Limoges, Léon Sartre est l’auteur, dans le n° 9 de La Critique Sociale, de l’article « La Surproduction en régime capitaliste ».

10. PIERRE KAAN À BORIS SOUVARINE

Vendredi [juillet] 1933

Mon cher Boris,

Il résulte de la réunion d’hier que nous ne manquerons pas de copie quant aux articles de fond, et si tout le monde tient ses promesses, il y aura même du choix. Outre les articles déjà prévus (Souvarine, Laurat, Bernier, Dickmann2), nous disposerons très probablement d’un article de Bataille sur le fascisme3 (nature du phénomène, confrontation avec le communisme, fondements communs). (Il faudra bien entendu voir ce que cela donne, une fois sur le papier.)

Le reste m’est promis par Barret4 pour le 14. Pour cette même date également, nous devons avoir soit l’article, soit les comptes rendus de Laurat, le reste devant venir ensuite.

Comme points noirs :
1) Les camarades ont l’air beaucoup plus en train pour les articles que pour les comptes rendus. Je vais leur adresser une note pour appeler leur attention sur les besoins de la revue en ce qui concerne ce second point.
2) Ils ne paraissent pas réaliser suffisamment la nécessité d'une parution rapide, ou sont tout au moins résignés à paraître tard : Lucien⁵, comme Bernier, considère comme utopique la sortie du numéro avant le Congrès de l'enseignement.

Je n'ai pas le sentiment d'avoir réussi, jusqu'à présent, à remonter le courant.

J'avais écrit à S. Weil pour lui demander de rendre compte entre autres de Sieburg : Défense du Nationalisme allemand (prétèse pour lui donner l'occasion de parler de la situation allemande dans la Critique)⁶.

Vous a-t-elle promis de s'en charger ? Je ne connais ses intuitions que par vous : elle ne m'a pas répondu et elle n'est pas venue à la réunion à laquelle je l'avais invitée. Si elle ne fait pas ce bouquin, il faudrait qu'un autre s'en charge.

Voulez-vous remercier Colette pour son mot : je suis inquiet sur le sort du papier de Dickmann (celui concernant Queneau-Lefebvre des N[oëttes]) ; Ambrosino dit qu'il ne l'a pas.

Qui fera le compte rendu du Fascisme de Mussolini ? Vous ou Mesnil⁷, je suppose ? Il faudrait tâcher de l'avoir pour ce n°-ci.

En tout cas, Bataille aura terminé avant le 14. Rosen a aussi un projet d'article⁸. D'autre part, j'avais pensé en lisant les thèses Kelemen Bernard⁹ qu'il y aurait peut-être quelque chose à en tirer pour la Critique. On me dit que vous avez eu l'idée analogue. Pour ma part, j'avoue que sous leur forme ésotérique même elles ne sont peut-être pas à la portée d'un lecteur relativement informé. Kelemen avec une aide pourrait donner une autre présentation ; il est d'ailleurs difficile qu'il soit en état de le faire, même avec une aide, avant le 15 juillet.
Pour l'instant je n'ai reçu comme copie que la première moitié de l'article de Dickmann, qui est d'ailleurs à réviser de près.

Ne vous verra-t-on pas avant le mois d'août à Paris ? Selon moi, n'auriez-vous fait qu'une seule apparition en juillet, ce n'aurait pas été inutile ; et vous n'auriez pas perdu de temps : quelques mots échangés épargnent souvent plusieurs lettres.

Amitiés à Colette
à vous fidèlement
Pierre Kaan

P.S. : 1° — J'ai encore relancé les Langevin\(^{10}\), par lettre ; rien ne bouge. Il faudra peut-être en faire état publiquement ; bien entendu n'engagez rien de cet ordre sans me prévenir.

2° — Je n'ai pas d'histoire romaine ; par contre, je dispose du vocabulaire Lalande, avec les compléments de la nouvelle édition ; à moins que vous n'ayez besoin de renseignements immédiats, j'aimerais mieux vous passer ce vénérable monument un peu plus tard ; vous pourriez ainsi le garder quelque temps sans que j'aie à vous le demander. Mais au diable si je comprends ce que vous voulez faire de cet instrument.

NOTES


3. Il s'agit de l'essai « La structure psychologique du fascisme », qui devait paraître dans La Critique Sociale (n° 10, novembre 1933, et n° 11, février 1934). Dans le n° 9, la collaboration de Bataille prendra la forme d'un article, « Le Problème de l'État ».

4. Sans doute André Barell (né en 1912), ingénieur, dont le nom figure également dans le fichier des adhésents de Contre-Attaque conservé dans les archives de Jean Dautry.

5. Lucien Laurat.

6. On ne trouve aucun compte rendu du livre de Sieburg dans La Critique Sociale, dont le n° 9 présente deux comptes rendus de Simone Weil, l'un sur le livre de E.O. Volkmann, La Révolution allemande, l'autre sur le livre de F. Gunther-Grundel, La mission de la jeune génération. Durant l'été 1932, Simone Weil avait fait un voyage en Allemagne qui lui avait inspiré une série d'articles sur la question du nazisme.


8. Aucune contribution de Rosen ne figure dans le n° 9 de La Critique Sociale.

communiste démocratique, p. 43). Quant à Bernard, son identifica-
tion demeure problématique.

10. Toujours à propos de l’arrestation de Victor Serge, comme le
confirmation d’autres lettres inédites conservées dans les archives Pierre
Kaan.

11. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[Juillet 1933]

Aiguilles, Hôtel de l’Alpe
(Hautes-Alpes)

Cher ami,

Je vous ai sérieusement manqué de parole. Il n’y a rien
eu à faire pour finir l’article avant mon départ. Une fois
parti de Paris avec l’intention de vous écrire sans délai,
je l’ai remis d’un jour à l’autre. Il fallait que je cherche
un endroit où séjourner avec les miens et je suis parti à
pied ou en car de village en village sans rien trouver qui
ne soit ni plein, ni sinistre, ni trop cher et cela a duré
huit jours assez énervants.

Je vais seulement à partir d’aujourd’hui me remettre
to travailler mais je suis assez ennuyé – pas beaucoup de
possibilité de m’installer en repos dans une chambre –
et déjà pour la partie écrite il me manque une réfé-
rence. Tout ce que je puis vous dire est que sitôt l’ar-
ticle écrit je vous le ferai parvenir. Mais si, par hasard,
il est encore temps pour le prochain numéro et si la
copie vous manque, écrivez-le-moi, car, je l’avoue, dans
cet cas, je ferai mon possible pour aboutir contre toutes
difficultés.

97
Croyez seulement que si je n’ai pas réussi à vous donner cela comme c’était promis, ce n’est pas faute de me donner du mal : je suis surtout bien fâché de ne pas vous avoir écrit plus tôt.

Jacques Baron a dû vous remettre le texte de Dickmann contre Queneau.

Bien amicalement à vous,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier à lettre fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. Archives Pierre Kaan. Comme l’autre lettre de Bataille en provenance d’Aigüelles, elle pourrait remonter à juillet 1933.

2. Il s’agit de l’essai « La structure psychologique du fascisme ».

12. BORIS SOUVARINE À PIERRE KAAN

20 juillet [1933]

Mon cher Pierre,

C’est Dioclétien qui me turlupine. Lalande, cela ne presse pas.

J’ai passé l’article de Sartre à Lucien. Qu’il le rende, si l’on doit le publier. Et qu’il donne un avis motivé, puisque c’est pour cela que je lui ai confié l’article.

Bernier, inutile d’insister. Il se croirait indispensable.

Perdre un homme, ce n’est pas grave, quand cet homme est Bernier. Mais encore faudrait-il que les autres ne fassent pas défaut.
Lucien fait-il une grève perlée ? C'est toute la question. Vous ne me dites pas si vous avez fait vos comptes rendus.

Je suis d'avis d'encourager Sim[one] W[eil], la seule recrue intéressante depuis Bataille. Même si nous ne sommes pas d'accord en tous points.


J'irai à Neuilly samedi ou dimanche. Pourrez-vous me téléphoner à Maillot 02-62, vers 13 h 30.

Amitiés
B. S.

J'ai un grand mal de tête. Excusez style incohérent.

NOTES


13. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

Hôtel de l’Alpe à Aiguilles (Hautes-Alpes)

[24 juillet 1933]

Mon cher Pierre Kaan,

Je crois que vous avez tout à fait raison de vous soucié avant tout de ne pas vous laisser absorber par l’administration. Je suis persuadé que vos amis iront volontiers vous voir à Creil. Pour ma part je vous propose dès maintenant d’aller vous y voir et bien entendu ce n’est pas l’hiver qui change quoi que ce soit.

Mon article avance mais avec une lenteur inquiétante bien que j’y travaille fort sérieusement un bon nombre d’heures par jour. Je suis également inquiet de sa longueur. Je pense maintenant qu’il ne sera prêt que pour mon retour à Paris le 15. Je vous le porterais aussitôt mais je puis penser cette fois que ce sera un délai qui ne sera pas excédé. Si j’avais eu du temps avant mon départ pour le terminer d’une traite, cela aurait été assez bien. Mais il a été très difficile de recommencer, tout m’était sorti de la tête. D’autre part toute date fixe se trouvant écartée, je suis devenu plus exigeant et, évidemment, cela vaut mieux pour la cohésion. Pour une telle histoire, la question de l’expression est extrêmement importante car si tout est clair et simple pour moi, pour un lecteur non prévenu cela doit être d’une obscurité et d’une folie indicibles : il faut donc que je fasse extrêmement attention pour ne pas laisser passer celui qui n’est clair que pour moi. Quoi que je fasse, ce sera d’ailleurs extrêmement difficile. Vous verrez vous-même l’usage qu’il est possible d’en faire. Si cela ne va pas pour la Critique, cela sera du moins publié à l’intérieur du livre que je prépare. En tout cas, il est probable qu’il faudrait le publier en deux fois.
S'il y a quelque chose de nouveau au Cercle ou alentour, je serai très content si vous pouvez me le raconter. Ici je suis fort isolé en ce sens que je ne peux avoir d'autres journaux que le Journal et le Petit Dauphinois. J'ai presque oublié l'existence de l'histoire actuelle. J'ai seulement l'impression que le prétendu fascisme Déat-Marquet peut retarder une évolution dans le genre de celle que nous étions arrivés à croire possible : il se trouve complètement en porte-à-faux puisque sa base est la docilité vis-à-vis du gouvernement en place. Il est possible que les possibilités d'extrême confusion qui apparaissent ainsi aboutissent à une forme tout à fait imprévue de l'évolution politique.

Croyez à toute mon amitié

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. On a conservé également l'enveloppe, de 14,5 x 11,2 cm, adressée à « Monsieur Pierre Kaan / 140 rue Broca / Paris XIVe ». Cachet de la poste : « Aiguilles Hautes-Alpes 15 24 7 33 » ; cachet d'arrivée : « Paris Avenue d'Orléans 14e 25 7 33. » Archives Pierre Kaan.


6. La situation politique de la France mettait en évidence non seulement la crise des institutions démocratiques, mais aussi l'im-


14. MICHEL LEIRIS À PIERRE KAAN

« La Lande »
Kerrariot, par Trièbeurden (Côtes-du-Nord)

1er août 1933

Voici, mon cher Kaan, les deux comptes rendus. S'ils sont trop longs (soit pour la mise en page, soit eu égard à l'importance relative des deux ouvrages envisagés) il va sans dire que vous pouvez couper dedans comme vous l'entendrez.

Avez-vous reçu *Minotaure* n° 23 ?

J'aimerais aussi que vous me fassiez savoir si un compte rendu des *Romantiques allemands* par Ricarda Huch (livre récemment traduit que Baron m'a prêté) vous intéresserait pour la *Critique* et s'il serait encore temps de le faire ?

Je passe ici un agréable séjour et mène une vie saine où bains, lecture, footing alternent, chimiquement dosés.

Bien amicalement à vous

Michel Leiris

2. Il s’agit peut-être des comptes rendus relatifs au livre de Marie Bonaparte, Edgar Poe, et à celui de Max Eastman, L’Apprenti révolutionnaire, qui figurent dans le n° 10 de La Critique Sociale.

3. Les numéros 1 et 2 de Minotaure font l’objet d’un compte rendu de Bataille dans le n° 9 de La Critique Sociale.

15. BORIS SOUVARINE À PIERRE KAAN

17 août [1933]¹

Mon cher,

Changement de programme. Alter² est arrivé de Varsovie, sans doute pour la conférence de la gauche

104
socialiste, et veut me voir. Il y a beaucoup de raisons pour que je le voie. Comme je n'avais encore rien écrit à Bataille, je propose : vous passez dimanche à 5 h moins le quart au Trianon Palace, 1 r. de Vaugirard (coin Boul' Mich'), vous demandez Victor Alter et, sans plus de façons, venez ensemble par St. Lazare, train de 5 h 30. Je vous attendrai à la gare. En route, interviewez à fond Alter s/ la gauche internationale. Conversation du plus haut intérêt pour vous et pour nous. Alter est échevin de Varsovie et tête du Bund, très près de nous politiquement, intelligemment révisionniste en théorie. Frère d'Arcus (rallié au bolch[evisme]).

Un mot de confirmation par retour, s.v.p.

À vous,

B. S.

NOTES


3. Le thème de la conférence était « La stratégie et la tactique du mouvement ouvrier contre l'offensive fasciste ».
16. BORIS SOUVARINE À PIERRE KAAN

Vendredi [août 1933]

Mon cher,


À vous,
B. S.

NOTE


17. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[13 février 1934]

Mon cher Pierre,

Marie a dû te dire hier pourquoi je n'ai pas pu aller au commissariat. Je n'ai pas pu avoir aucune nouvelle précise de la démarche tentée du côté d'un ancien sous-chef du cabinet de Laval qui est socialiste. Peux-tu me
téléphoner ? Je ne bouge pas aujourd'hui car à la suite de mes déambulations d'hier je suis rentré courbaturé à l'extrême et je ne peux plus me tenir debout. Je ne crois pas cependant en avoir pour longtemps. Pourrais-tu me téléphoner le plus tôt possible. Je risque d'être privé de contact en ce moment (et crains quand même de ne pouvoir aller au Cercle jeudi). Je n'ai même pas pu savoir hier si Sablé avait pu échapper aux brutalités.
Très amicalement à toi,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 26,9 cm, écrite seulement au recto. Archives Pierre Kaan.
Peuple Travailleur,
Alerte !

TES LIBERTES SONT EN PERIL

Les événements sanglants de cette semaine ont révélé aux uns l'insensibilité des organisations fascistes, leur influence sur l'opinion publique dévoilée par la presse.

TRAVAILLEURS, REVEILLEZ-VOUS ! NE VOUS LAISSEZ PAS JOUER.

L'AFFAIRE STAVISKY N'A EU QU'UN HYPOCRITE PRETEXTE.

Les Tardieu, Kérillis, Taillinger et autres se moquent bien de la morale de l'immoralité publique. Leurchantage à la vertu n'en veut qu'aux libertés que vous avez si obéissant acquises et grâce auxquelles vous pouvez encore défendre vos conditions de vie.

Pour parvenir à leurs fins systématiques, ils n'ont pas hésité à lancer contre un gouvernement de gauche un faux-semblant de mouvement de masse armé et bien mouleurs bandes armées.

Le chantage au sang versé, qu'employaient les massacreurs de la Commune, les boucheurs de 1914, a réussi.

L'UNION NATIONALE AUTORITAIRE EST FAITE.
LA DEMOCRATIE AGONISE.

Peuple Travailleur, pas d'amnistie ! Ces ennemis ne s'en tiendront pas là. Promis à l'Allemagne et à l'Italie.

Demain, il est que l'alliance de ces massacreurs donnerait l'assaut aux quartiers ouvriers. Leurrévolu du travail, la presse ouvrière, le droit de grève, la liberté syndicale et toutes les libertés d'opinion et d'expression seront abandonnées.

Ce sera pour toi l'exécution.

ENTRE CROIX DE FEUX, CAMÉLOTS DU ROI, JEUNESSES PATRIOTSES ET TOI, RIEN DE COMMUN, SOUS AUCUN PRETEXTE.

L'ennemi s'est accablé. C'est lui qu'il faut abattre.

Maintenant le Front Unique s'impose à toutes les organisations ouvrières.

C'est une question de vie ou de mort.

Plus la grève de lundi sera forte, plus les fasces retomberont.

VIVE LA GREVE GENERALE !

LE CERCLE COMMUNISTE DEMOCRATIQUE
LA FÉDÉRATION COMMUNISTE INDEPENDEANTE DE L'EST.

Imprim S.P.I.E., 29, rue du Moïsin-Joly, Paris (11e)

3. « déambulations d’hier » : il s’agit de la grève générale du 12 février 1934, déclenchée à l’appel de la C.G.T. et à laquelle Bataille avait participé, de même que Michel Leiris et Roland Tual. La lettre a donc été écrite le 13 février.


18. GEORGES BATAILLE À JEAN DAUTRY

[13 février 1934 ?]

Mon cher Dautry,

Je suis de nouveau cloué au lit à la suite d’hier où j’ai un peu trop marché. Je suis assez vexé et ennuyé d’être privé de contact en ce moment. Je ne sais pas ce qu’il est advenu de nos amis. Peux-tu me téléphoner Michelet 22-71.

Très amicalement à toi,

Georges Bataille
NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto. Archives Jean Dautry.

19. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

Mon cher Pierre,

Comme les douleurs au pied recommencent après que j’ai un peu marché, de nouveau, je ne pourrai aller au Cercle demain. Je serais très content de te voir. Pourrais-tu me téléphoner ? Pourrais-tu aussi demander à Kelemen et à Dautry de me téléphoner ? Je ne pense pas rester longtemps chez moi mais lorsque je sortirai, ce sera à peu près uniquement [pour] aller à la Bibliothèque et revenir.

C’est très ennuyeux pour moi dans les circonstances actuelles d’être devenu presque impotent. Il est évident que toutes ces histoires exigent que l’on prenne parti immédiatement et l’isolement relatif où je suis ne facilite rien pour moi.

Je ne suis pas pris au dépourvu mais j’espère que les choses iraient moins vite. Si on abandonne les positions traditionnelles, on se trouve en présence de difficultés et de complications de toutes sortes : jusqu’ici je ne voyais aucun désavantage à retarder l’élaboration d’un véritable programme, qui aurait dû être mûri par des échanges de vues ; or des échanges de vues demandent beaucoup de temps parce qu’on n’entre à plusieurs dans un monde nouveau qu’avec lenteur.

Mais aujourd’hui, il faut choisir. Sur le caractère archaïque et insoutenable des positions traditionnelles, je n’ai pas l’ombre d’un doute. Vouloir les défendre me paraît aussi absurde que de vouloir défendre une forteresse à la Vauban. Mais lorsque les gens sont malgré tout
agités par des réactions de défense, est-il possible de passer à d'autres positions ? Et surtout d'autres positions sont-elles seulement possibles aujourd'hui ?

La première difficulté me paraît négligeable : je crois que dans les circonstances actuelles les résultats risquent d'être plus étendus et moins intenses.

Mais je suis moins sûr qu'il existe dès maintenant une nouvelle position possible.

Je n'ai pas de doute quant au plan sur lequel nous devrions nous placer : cela ne peut être que celui du fascisme lui-même, c'est-à-dire le plan mythologique. Il s'agit donc de poser des valeurs participant d'un nihilisme vivant, à la mesure des impératifs fascistes. Ces valeurs n'ont pas encore été posées et il est possible de les poser, mais il [est] peut-être encore impossible de savoir comment il faudrait le faire.\(^3\)

Poser avec ces valeurs leur portée subversive, c'est-à-dire leur donner une signification ouverte, c'est en même temps les priver de toute possibilité de circulation là où le fascisme s'est établi.

Les poser en dissimulant et même en niant leur portée – c'est ce qui arrive spontanément dans la plupart des cas, d'une façon conforme à la structure psychologique (il est rare que les choses subversives se donnent comme telles, par exemple le christianisme primitif) – cette solution est encore déplacée dans le monde actuel.

Il ne reste qu'à suivre les tendances très fortes qui poussent à procéder ouvertement, mais avec la conscience que l'on perd en possibilité de pénétration et de développement ce qu'on gagne en intensité.

Amicalement à toi,

Georges Bataille
NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 26,9 cm, écrite au recto et au verso. Archives Pierre Kaan. L’allusion au Cercle communiste démocratique permet de supposer que la lettre a été écrite au début de 1934, avant la dissolution du Cercle, peut-être le mercredi 14 février. Dans la lettre à Kaan que nous avons datée du 13 février, Bataille avait en effet exprimé la crainte de ne pouvoir se rendre au Cercle « jeudi ». Michel Surya, dans sa biographie Georges Bataille, la mort à l’œuvre, écrit à propos de l’écrivain : « Est malade en janvier et février ; rhumatisant, garde la chambre » (p. 638).


20. GEORGES BATAILLE
À RAYMOND QUENEDEAU

[Rome], 14 avril 1934

Mon cher Raymond,

Je t'écris de l'exposition fasciste même parce qu'il y a des tables commodes pour écrire et voici comment l'idée m'est venue de t'écrire. Cette exposition est ornée de tous les côtés notamment dans le sacriro des morts d'une quantité de pavillons noirs à tête de mort. Un de ces pavillons figure dans la reconstitution du misérable bureau de Mussolini à Milan. La tête de mort a un poignard entre les dents. Beaucoup de ces têtes de mort ont leurs deux os croisés et quelques-unes ont deux poignards croisés, d'autres rien du tout, mais beaucoup ont un poignard entre les dents ; sur l'un d'entre eux le poignard est même sanglant et il dégoutte de sang, c'est brodé en rouge.

114
Je suis assez étonné par ça. Je ne connaissais pas cette histoire. Je suis même assez frappé. Ce n'est évidemment pas cela qui va me faire acheter une croix de feu en émail\textsuperscript{3} ni me changer si peu que ce soit mais c'est assez fort.

Comment vas-tu et comment va ton fils et Janine. Si tu m'écris, dis-moi comment ton fils s'appelle. Je croyais qu'il s'appelait Nicolas, tu m'as dit que non et je ne sais rien de plus.

Si tu en as la possibilité, tu devrais bien faire un effort pour venir ici. C'est une ville beaucoup plus étonnante que je n'aurais cru, toute en ruine et en baroque, c'est-à-dire plutôt un jeu de la nature qu'une ville. Écris-moi si tu veux à Rome poste restante. Il sera préférable que tu me préviennes à l'avance pour que je retienne une chambre dans un hôtel, sans cela on risque d'être un peu embêtés. C'est plein de bandes de calottes, beaucoup françaises, la seule chose vraiment écœurante ici. Sur la place Saint-Pierre, c'est plein d'étudiants tout âgés avec des bérets, des drapeaux et des curés. Ça va partir, c'était venu pour voir le pape faire un saint\textsuperscript{4}.

Je continue à m'occuper et à m'agiter pour l'« histoire comparée ». J'arrive maintenant à décrire tout en quelques lignes. Quand ça commence, le sacré\textsuperscript{5} domine tout de suite tout le monde et s'exprime avec la plus grande force, ensuite il se décompose et il y a des histoires individuelles, philosophiques, sociales au cours desquelles la société neutre se développe, l'emporte et il n'y a plus rien de sacré. Alors, pour que la décomposition ne détruisse pas tout, la société neutre cherche ou accepte un impératif net pour remplacer le sacré disparu. À partir de là le sacré se recompose tout entier, morceau par morceau : il y a d'abord l'impératif, mais en même temps tout ce qui est purement et simplement sacré se développe plus ou moins
en dehors avec une grande force. Enfin, d'une façon ou de l'autre le sacré non impératif et le sacré impératif se rejoignent et s'unissent sur une seule tête et la civilisa-
tion a fini de se former. On ne peut rien ajouter, je crois ; après il n'arrive que des choses vagues et variées, sauf pour les juifs chez lesquels il se passe des choses exceptionnelles et pour ainsi dire monstrueuses. Ça correspond à toutes les grandes civilisations connues. Ça n'ajoute rien, mais c'est plus simple que ce que je pensais à Paris. Je n'ai plus beaucoup de place ! Mes amitiés à Janine et à toi.

Georges

NOTES

1. Pour la description de ce fragment de lettre, cf. Alternative, n° 4, mars-avril 1996. La lettre figure dans son intégralité et avec une légère variante in Georges Bataille, Choix de lettres, p. 80-84.

2. Il s'agit de la Mostra della rivoluzione fascista inaugurée à l'au-

3. La tête de mort était le symbole des Croix de Feu.

4. Béatification de Don Giovanni Bosco.

5. Bataille reprend dans une perspective plus vaste ce qu'il avait déjà affirmé dans l'essai « La structure psychologique du fascisme » et annonce l'analyse du sacré qu'il devait mener à bien dans le cadre du Collège de Sociologie.
Deuxième partie

CONTRE-ATTAQUE
OU L'OFFENSIVE ANTIFASCISTE
CONTRE-ATTAQUE
21 JANVIER 1793 - 21 JANVIER 1936
ANNIVERSAIRE DE L'EXÉCUTION CAPITALE DE LOUIS XVI
Le MARDI 21 JANVIER 1936 à 21 heures.
réunion ouverte au Grenier des Augustins
7, rue des Grande Augustins. Métro: St Michel

Objet de la réunion:
LES 200 FAMILLES
qui relèvent de la justice du peuple.

Prendront la parole: Georges BATAILLE, André BRETON, Maurice HEINE.
20 janvier [19]35

Mon cher Michel,

Notre conversation d'avant-hier risque de me confirmer dans une façon de voir à laquelle je m'habitue depuis longtemps et il s'agit d'une façon de voir pénible parce que l'amitié a toujours compté pour moi. Mais l'amitié ne peut pas prévaloir contre quelques faits simples, qui ne t'apparaissent peut-être pas mais qui sont pour moi tout à fait clairs.

Le projet que nous avons envisagé ces jours-ci met en évidence, ce qui est quelque peu comique, ou amer, que sur un certain plan il n'y a plus entre nous qu'une ombre d'amitié : ainsi je sais à quoi je veux en venir de la façon la plus arrêtée, mais nos rapports sont tels, depuis longtemps, que mes intentions ne te sont pas exactement étrangères – les choses sont en effet plus simples : elles sont pour toi comme si la question de leur existence ne s'était pas posée. Là où il pourrait y avoir en toi une connaissance quelconque de ce que j'ai à cœur, il y a le
vide. Et quand je dis le vide, je sais aussi ce qui le dissimule.

N’imagine pas que je t’écrive ainsi hostilement. Si j’avais en ce moment de l’hostilité contre toi – comme cela m’est arrivé – je n’aurais pas songé à t’écrire. D’ailleurs je sais qu’il y a aussi de ma faute, ce qui ne m’empêche pas d’éprouver parfois de tout cela une extrême tristesse. Je suppose que mon amitié a quelque chose de pesant pour ceux que j’aime le plus. J’ai un accès plus facile – surtout plus humain – auprès de gens que j’aime moins. Sans aucun doute, la pire déception que j’ai eue, c’est la stagnation et l’épuisement de toute vie amicale qui devient en peu d’années la chose la plus vide et ne se justifie plus que dans le passé.

Cela n’a peut-être pas d’ailleurs beaucoup d’importance mais il y a entre nous un malentendu qu’il vaut mieux résoudre. Je ne vois pas pourquoi je dissimulerais même une partie de ce que je pense. Si peu apparents que les résultats soient, j’ai fait un effort assez considérable au cours des dernières années pour qu’aujourd’hui je puisse m’exprimer sans hésitation. Personne ne s’est mis en tête de faire un effort analogue. J’en vois assez maintenant pour être assuré qu’il y a intérêt – dans un sens déterminé bien entendu – à rendre conscientes un certain nombre de coherences, à placer sous la plus grande lumière les mouvements plus ou moins contradictoires que nous représentions. Je ne vois là rien qui puisse engager nécessairement dans un sens ou dans l’autre, la seule nécessité étant de sortir d’abord de l’obscurité. Un certain nombre de gens tendent à se réunir pour y voir clair avec la conscience que la clarté ne pourrait pas se faire sans une telle réunion. Il me paraît impossible d’autre part de trouver actuellement une autre raison consistante
de se réunir. À cela j'ajoute, pour dissiper toute équivoque, que selon moi la conscience claire de la situation où nous nous trouvons devrait conférer une valeur à une attitude et même à une activité bien définies, toutefois ce n'est plus là qu'un espoir personnel.

Je t'avoue que je suis même choqué dans ce que je sens le plus intérieurement par l'idée d'une nouvelle cohue littéraire. Je n'y mets pas de répugnance morale : s'il existait une telle cohue, je n'hésiterais pas à m'en servir pour peu que j'y trouve mon intérêt. J'imagine difficilement, il est vrai, une circonstance plus mal choisie pour sortir un nouveau Phare de Neuilly, étant donné que la moitié au moins de ceux qui sont susceptibles de participer à une telle publication s'y refuserait. En fin de compte je ne trouve que des raisons de m'étonner de te voir incliner dans un tel sens. En premier lieu, nous avons été d'accord sur les limites des collaborations possibles. Je me suis d'ailleurs exprimé avec assez de précision devant Moré et toi (répétant ce que j'avais déjà dit successivement devant Lacan et Caillois sur les raisons que je voyais d'envisager une revue. Il résulte de ces raisons que l'expression littéraire ne pourrait trouver place dans cette revue que dans la mesure où elle se trouve spontanément en cohésion avec une certaine investigation : une disjonction des deux efforts priverait de sens des démarches proprement intellectuelles, étant donné que ces démarches, en principe, tendraient à établir le primat d'une connaissance lyrique (ou du moins quelque chose de semblable).

Le changement de ta façon de voir depuis notre réunion avec Moré s'explique d'une façon très naïve par tes conversations avec Queneau. Je t'ai dit dès l'abord que je m'étonnais de voir Queneau s'intéresser au projet d'une
publication commune. Bien entendu je m'étonne moins, je m'amuse même, de le voir s'y intéresser – je le dis sans acrimonie, tout au contraire – pour essayer inconsciemment de le placer dans une impasse. Je suis d'autant plus à l'aise pour en parler que ce qu'il écrit répond d'une façon tout à fait ponctuelle à la libre cohésion sans laquelle rien n'est possible. Puisque, si spontanés que soient ses livres, ils ne se situent pas moins au terme des démarches intellectuelles les plus caractérisées, au terme de la phénoménologie allemande par exemple...

Très amicalement à toi

NOTES

1. Brouillon de lettre. 5 feuilles de papier à lettres fin, écrites uniquement au recto, de 21,5 x 27,4 cm, Bibliothèque Nationale, salle des manuscrits, N.A.F. 15853. Le document présente plusieurs ratures. La version définitive de la lettre, signée, est conservée à la Bibliothèque Doucet, ms. 43191 (3 feuilles de papier fin, de 21,5 x 27,4 cm, écrites au recto et au verso). Une autre version (presque identique) de la lettre est reproduite in Georges Bataille, Choix de lettres, p. 101-103.

2. Il pourrait s'agir des premières réunions d'où devait sortir le projet de Contre-Attaque, auquel Leiris devait refuser d'adhérer. Sur les raisons de ce refus, cf. ce que Leiris écrit dans son Journal à la date du 26 décembre 1935 et du 7 janvier 1936.


22. **GEORGES BATAILLE, JEAN DAUTRY, PIERRE KAAN**

[Avril 1935]

**QUE FAIRE ?**

**DEVANT LE FASCISME**

**ÉTANT DONNÉ L’INSUFFISANCE DU COMMUNISME**

124
Nous nous proposons de nous réunir afin d’envisager ensemble les problèmes qui se posent pour ceux qui actuellement radicalement opposés à l’agression fasciste, hostiles sans réserves à la domination bourgeoise, ne peuvent plus faire confiance au communisme. Nous vous invitons à participer à cette réunion qui aura lieu le lundi 15 avril, à 9 heures du soir, au Café du Bel-Air, 32 avenue du Maine (Métro : Bienvenüe).

Georges BATAILLE, Jean DAUTRY, Pierre KAAN.

NOTES

1. Copie sur papier pelure, 1 feuille de 20,8 x 26,8 cm, dactylographiée au recto. Le document, non daté, remonte probablement à la première moitié d’avril 1935. Il provient des archives de Pierre Kaan, à qui est adressé le bref message manuscrit de Bataille figurant au verso et que nous publions ici à la suite. Une copie du tract a été également envoyée à Quenou (collection Gérard Oberlé), à Leiris, à Alain Girard. Elle figure aussi, avec une lettre de novembre 1935 reproduite in Georges Bataille, Choix de lettres (p. 117), parmi les papiers de Tristan Tzara conservés à la Bibliothèque Doucet. De même que les autres destinataires, Tzara ne participera pas à Contre-Attaque. Il dirigera en revanche, avec Aragon, Caillois et Monnerot, la revue Inquisitions, qui ne devait compter qu’un seul numéro.


3. Café de Montparnasse où s’étaient déroulées les réunions du Cercle communiste démocratique.
23. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[Avril 1935]

Mon cher Pierre Kaan,

Je m'excuse de n'avoir pas mis à la poste hier la lettre que je t'annonçais dans mon pneumatique mais le hasard stupide a voulu que je manque d'argent au moment de [la] mettre à la poste. J'ai espéré te voir cet après-midi mais ne te voyant pas, je me hâte de t'expédier l'enveloppe. Je te redemande, si tu peux, de me fixer un rendez-vous pour dimanche après 5 h (à Flore par exemple). Je voudrais beaucoup te voir.

Je pense possible d'arriver maintenant à un premier résultat. Il s'agit que les gens prennent conscience de leur situation et y opposent des réactions sans réserves.

Bien amicalement à toi et avec mes excuses pour ce retard.

Georges Bataille

NOTE


24. GEORGES BATAILLE À MICHEL LEIRIS

[Avril 1935]

Mon cher Michiel,

Je t'envoie ce petit papier bien que tu le connaisses. Je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu : il n'y a rien
que de très simple dans cette histoire, de nécessaire aussi en ce sens que ce qui est exprimé publiquement est plus conséquent que ce qui est dit dans les conversations.

J'avoue que je suis souvent un peu étonné par ce que tu me dis sur de tels sujets. Je ne vois pas pourquoi nous pourrions envisager les choses autrement que tout le monde. Tout est simple, très simple. Si des réunions ont pu sembler plus qu'inutiles, c'est parce que personne n'avait rien à dire et non parce qu'elles étaient réunions. Quant à ce qui est possible ou impossible, il en est aujourd'hui comme toujours : il suffit de vouloir, mais il est vrai que l'on ne veut que lorsqu'on est forcé.

Quant aux questions de personnes, je tiens à leur tourner le dos expressément. Tel que je suis, je ne risque guère d'être « utilisé » par quelqu'un d'autre. Ce sont les gens qui savent clairement ce qu'ils veulent qui utilisent les autres et non le contraire. D'ailleurs il n'est pas question de choses semblables pour l'instant mais seulement de voir s'il est possible d'aider les gens à prendre conscience de ce qu'ils vivent et à les empêcher, si c'est possible, de préférer jouer les marmottes.

Très amicalement à toi,

Georges

J'ai remis un papier semblable à Queneau mais par simple acquit de conscience sans penser sérieusement qu'il puisse venir et sans le souhaiter.

NOTES

1. Double de lettre non daté. 1 feuille de papier fin, de 20,8 x 26,8 cm, écrite au recto, à la suite du tract dactylographié Que faire ?
devant le fascisme étant donné l’insuffisance du communisme, que Bataille a également envoyé à Pierre Kaan (cf. document 22) et au verso. Bibliothèque Doucet, Ms 43.221. Le document figure in Georges Bataille, Choix de lettres, p. 105-106.


25. GEORGES BATAILLE À ALAIN GIRARD

76 bis rue de Rennes, mardi, [24 avril 19351]

Mon cher Girard2,

Je me suis absenté quelques jours.
Je voudrais vous rencontrer.
Si vous voulez, passez à Flore demain mercredi vers 6 heures. J’y serai sûrement.
Indépendamment de cela, je serais content que vous veniez chez moi jeudi soir à partir de neuf heures ; quelques-uns de mes amis doivent y venir et nous devons chercher à envisager ensemble les problèmes dont il a été question quelquefois entre nous.

Sympathiquement à vous,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21,5 x 27,3 cm, écrite au recto. Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. 4189. On a conservé l’enveloppe, de papier bulle


26. GEORGES BATAILLE À ROGER CAILLOIS

76 bis rue de Rennes,

[4 août 19351]

Mon cher Caillois,

Un certain nombre de choses se sont passées depuis votre départ. Votre projet2, en tout cas, m’a fait sortir de l’inertie assez désespérée où je me trouvais. J’ai vu un assez grand nombre de gens. Je suis sûr qu’on peut faire quelque chose, que l’occasion existe, précisément aujourd’hui, d’intervenir d’une façon qui peut être décisive. Mais il ne peut plus être question de plaisanter et rien n’est possible qu’à la condition de se lancer à corps perdu dans la bagarre. Si par hasard cela vous est possible, venez
à Flore demain dimanche à 6 heures 30. Sinon venez lundi vers quatre heures à la Bibliothèque (vous me demandez au bureau de la salle des imprimés).

Si vous vous intéressez toujours au projet que vous m'avez mis en tête. Il est nécessaire que nous nous métions immédiatement au travail. La situation politique actuelle exige l'urgence. Il faudrait que nous ayons en quelques semaines (au plus tard) un manifeste qui ne soit pas une vague déclaration de quelques phrases, mais un programme solide, entraînant, ne laissant rien dans l'ombre.

Amicalement à vous, 

Georges Bataille

NOTES


2. Il s'agit de la première version du manifeste inaugural de Contre-Attaque, dont Caillois devait effectivement rédiger le texte, aujourd'hui perdu.

27. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

Riom-ès-Montagnes, dimanche, 

[Été 1935 ?]

Mon cher Pierre Kaan

Avant de partir pour ce pays je t'avais écrit une lettre. Au dernier moment, je crois l'avoir oubliée sur ma table. Je rentre mardi matin.
J’ai rendez-vous avec Ambrosino² et Chenon³ en principe mardi à 5 heures. Peux-tu venir au Dauphin⁴ ?

Je voudrais beaucoup te revoir.

Cela s’est mal passé l’autre jour, mais sauf en ce qui concerne mes possibilités d’expression orale, rien de décourageant. Les choses en sont arrivées au moment où il devient possible de dire ce que j’ai à dire. Et tout de même, on ne peut pas se résigner si facilement à l’abandon de toute action.

Amicalement à toi,

Georges Bataille

Si tu m’écris : 76 bis rue de Rennes⁵ tu peux me donner rendez-vous, un autre jour à 5 h.

NOTES

1. Lettre non datée remontant probablement à l’époque des discussions préliminaires de Contre-Attaque. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21,5 x 27,4 cm, écrite au recto. Archives Pierre Kaan.


28. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

76 bis rue de Rennes, dimanche [8 septembre 1935]¹

Mon cher Pierre Kaan,

Je suis ennuyé de n’avoir pas de tes nouvelles.
Nous envisageons une réunion d’ici 8 ou 10 jours. Cette fois une réunion sérieuse afin de fonder et
d'organiser l'association² dont je n'ai pu te parler que vaguement.

Nous discuterons un projet de résolution commune³, un projet de statuts et un plan d'activité immédiate.

Je tiens absolument sauf impossible à ta présence. Comme tu es le seul d'entre nous qui puisse difficilement être présent à Paris⁴, tu n'as qu'à me dire quels jours tu es disponible et nous nous arrangerons.

Envisage à l'avance ce que tu penses opportun quant au contenu d'une revue⁵ qu'il faut absolument publier.

Amicalement à toi et à Marie

Georges Bataille

Une réponse immédiate de toi simplifierait les choses.

NOTES


3. Il s'agit sans doute d'une première version du manifeste inaugural de Contre-Attaque, version rédigée cette fois par Bataille et jointe à sa lettre, comme on peut le déduire de la réponse de Kaan (document 29).
5. Il s’agit selon toute probabilité des Cahiers de Contre-Attaque.

29. PIERRE KAAN À GEORGES BATAILLE

[Septembre 1935]

Cher ami, voici les explications complémentaires promises à propos de ton papier:

1° Il y a je crois une antinomie radicale dans ton texte, qui reste contradictoire, même avec les corrections proposées. Il aurait fallu tout de même ne pas régler le procès marxiste par prétérition ; la correction à laquelle tu t’es résolu ne règle pas la question ; elle marque une opposition avec soc[ialisme] et comm[unisme], mais sans l’expliquer. D’autre part il me paraît impossible d’apporter une affirmation de la taille du §2 – après avoir affirmé les thèses fondamentales du marxisme ; et surtout après avoir choisi parmi ces thèses l’une de celles qui impliquent la prédominance de l’infrastructure (la lutte de classes comme fondement des valeurs morales)3.

Il y a tout de même là un point essentiel à éclairer.

D’autre part, est-il possible, comme tu le fais, de remplacer la dictature du prolétariat par celle du peuple, sans motiver l’abandon de la première formule ? Il est certain que cette formule n’a plus de raison d’être, mais encore faudrait-il expliquer et justifier cette substitution4.
Il y a une tentative en ce sens [au] § 12, mais bien
timide et flottante ; tu indiques avec juste raison que tu
ne saurais plus accepter une apologie mystique du prolé-
taire, d'un prolétaire mythique d'ailleurs ; la révolution
ne peut évidemment reposer sur la religion du proléta-
ariat. Mais tu n'as plus le droit, alors, comme tu essaies
de le faire dans la suite du paragraphe, [d'évoquer] la
question de la mission historique du prolétariat. Il est
impossible de savoir, après la lecture du manifeste – (et
il me paraît essentiel de prendre position sur ce point) –
si tu reconnais encore l'existence de cette fameuse mis-
ion de la classe ouvrière.

Je comprends bien la part de prudence diplomatique
que comporte ton texte et je n'ai, tu le sais, aucun pré-
jugé contre ce genre de préoccupation. Mais autant l'on
est fondé d'employer toutes les précautions possibles une
fois engagés dans l'action au jour le jour, autant dans une
déclaration de principe qui a la prétention d'inaugurer
une ère nouvelle, on ne peut manquer de mettre en
lumière ce par quoi on diffère, sans essayer, comme tu le
fais, de se rattacher à une tradition, lorsque le mouve-
ment que l'on essaie de créer a pour cause initiale essen-
tiel[le] la faillite de cette tradition.

On voit trop, derrière ton texte, des contingences poli-
tiques plus ou moins passagères, et pas assez les conflits
essentiels, les mobiles profonds. C'est ainsi que la rup-
ture avec le Front populaire est indiquée sans doute, mais
motivée par la faillite de sa prochaine tentative gouvern-
nementale. On ne peut, à mon avis, s'engager en aucun
cas, en considération de prévisions de cette nature :

D'abord les événements peuvent ne pas y répondre ; il
n'est pas du tout établi que l'arrivée au pouvoir du Front
populaire soit pour demain.
Par ailleurs son échec ne serait pas fatalement sa condamnation et ce n'est pas la raison qui nous la fait proclamer. Et très sérieusement, on ne peut pas exclure a priori l'hypothèse où les gens du F[ront] p[opulaire] arriveraient quand même à se débrouiller, à vivoter ; la prévision concernant sa faillite ainsi contredite, renoncerais-tu à tes thèses et te rallierais-tu ?

Enfin7, mais le premier paragraphe, sur la « captation » de la révolution au profit de l'idée de nation, me paraît vraiment trop prudent8. Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom ? Pourquoi ne rien dire, avec toute la modération que tu voudras, d'ailleurs, du phénomène russe ? Et enfin pourquoi ne pas préciser que le danger que nous voulons éviter, avant tout, c'est de voir le mouvement révolutionnaire aboutir à une oppression nouvelle, comme on l'a vu en Russie ? Les tendances nationales de la Russie stalinienne ne sont qu'une conséquence de ce processus, dont il faut faire état, sinon on ne comprend pas ce nationalisme nouveau.

Tu vois par ces quelques indications en quel sens je serais amené à développer mes observations, s'il y avait lieu. Je regrette vivement que la méthode adoptée n'ait pas permis d'arriver à exprimer en commun ce qui nous est certainement commun. On finit par perdre du temps en voulant aller trop vite. Le manifeste aurait pu sans inconvénient paraître quelques semaines plus tard. Le temps presse mais tout de même pas au point de nous obliger à prendre parti sur un texte d'une manière irrévocable en 48 heures. Ou du moins, si l'on en est là, cela signifie qu'il n'y a plus rien, absolument rien à espérer. Car c'est supposer que nous devrions être à pied d'œuvre dans les plus prochains mois, ce qui est exclu, dans le cas le plus favorable. En réalité nous n'avons notre mince
chance d'aboutir que si l'histoire traîne encore un peu, ce qui n'est pas absolument impossible.

9enfin, par-dessus le marché, au paragraphe 2 un lapsus purement formel mais qui te fait dire, je crois, le contraire de ta pensée.

Tu écris : « ... quiconque est incapable, oubliant une phraséologie politique sans issue de passer... » 10et tu voulais dire :

« quiconque est incapable d'oublier etc. »

Enfin il manque à ton manifeste toute une partie du contenu de ton exposé, sans doute la plus nouvelle, la plus intéressante.

Tu dis que l'on ne peut tout dire à la fois ; mais on doit pouvoir présenter tout de même au moins une charpente complète.

NOTES

1. Brouillon de lettre non daté. 2 feuilles de papier ordinaire, de 19,5 x 29 cm (la marge la plus longue est coupée), pliées en deux (huit pages, dont sept écrites entièrement et la dernière écrite aux deux tiers, à lire dans l'ordre suivant : 1, 4, 2, 3, 5, 8, 6, 7). Le texte présente plusieurs ratures. Il faut signaler en outre que le point 1 du brouillon n'est pas suivi d'autres points. Kaan commente le manifeste inaugural de Contre-Attaque, Union de lutte des intellectuels révolutionnaires, qu'il refusera de signer. Le premier tirage du manifeste (avec treize signatures) figure dans les O.C. de Bataille, t. I. Les archives de Pierre Kaan, d'où provient le document, contiennent plusieurs exemplaires sur papier vert du second tirage du manifeste (avec trente-neuf signatures).


3. Cf. le point 7 de la seconde partie du manifeste.

5. Ni ce passage, ni celui relatif à l' « apologie mystique du prolétariat » ne figurent dans le point 12 de « Position de l'Union sur des points essentiels ». Il s'agit donc d'une première version du manifeste inaugural de Contre-Attaque, qui devait plus tard être modifiée à la demande de Maurice Heine : c'est ce que Bataille laisse entendre dans sa lettre à Caillois du 7 octobre 1935 (document 32). Roger Caillois n'était pas étranger à cette première version. Le brouillon de Kaan remonte donc vraisemblablement à septembre 1935. La mise en cause de la mission historique du prolétariat, dont le rôle révolutionnaire s'est dégradé, est également au centre de La Critique Sociale (elle imprègne l'article de Souvarine « Anniversaire et actualité » d'avril 1933) et même du Cercle communiste démocratique, où il semble, d'après une lettre inédite d'Ambrosino à Barell (11 janvier 1934), qu'aît été donnée en février 1934 la communication « La mission historique du prolétariat ».

6. On lit au point 5 de la « Résolution » : « Nous disons actuellement que le programme du Front Populaire, dont les dirigeants,

7. Passage biffé illisible.

10. Cf. le point 2 de la « Résolution ».

30. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[Octobre 1935]

Mon cher Pierre Kaan,

Ta lettre me prouve à quel point nous sommes près l’un de l’autre. Je ne crois pas m’être expliqué assez clairement sur le but de ces papiers préliminaires. Il s’agissait pour moi de sortir un texte qui puisse faire l’accord d’un certain nombre de gens, donner des indications suffisantes mais encore vagues quant à un renouvellement possible des formes politiques, en tout cas réserver toute possibilité de développement à cet égard. Je crois avoir réalisé ces trois points.

Par contre, il n’y a rien là qui puisse permettre de tenir le coup devant une interrogation un peu sérieuse et, en conséquence, il me paraît d’une extrême urgence d’aboutir maintenant à un texte qui réponde aussi entièrement qu’il est possible à l’inquiétude que tu manifestes. Il y aurait eu avantage à commencer par là et cela était ma première idée. Mais cela présentait deux inconvénients. Le premier c’est que je devais, dans ce cas, retarder cette tentative n’étant pas prêt. En fait, m’étant engagé avant d’avoir fini de rédiger le texte en question, j’ai été obligé d’improviser les papiers qui te mettent mal à l’aise. Le second inconvénient, c’est que le texte que je rédige aura un caractère personnel, ne pourra être signé que par moi et sera coûteux à imprimer...
Si tu veux, j’ai été amené à peu près fatalement à faire précéder une attaque relativement lourde, plus sûre mais plus lente, par une attaque rapide, qui présente d’ailleurs des dangers.

Inutile de te dire que j’ai hâte d’aboutir à mettre sur pied quelque chose de tout à fait sérieux. Je voudrais maintenant finir ce que j’ai commencé et je compte le faire dans la quinzaine qui va suivre. Je voudrais aussitôt après faire dactylographier le texte, en passer des copies à cinq ou six personnes, notamment de la Gauche révolutionnaire⁴, qui comprend maintenant des gens tels que Collinet⁵, Lefevre⁶ etc. et provoquer une réunion contradictoire (on inviterait aussi Rosen⁷ etc.).

Je songe en ce moment à ceci. Pour aboutir, je compte quitter Paris (il est difficile d’écrire quelque chose de sérieux dans les conditions où je vis à Paris). En principe je devrais aller en Espagne, mais il est probable que mon voyage en Espagne rencontrera des difficultés⁸. D’autre part, il est évident qu’un texte comme celui auquel je songe serait beaucoup plus valable s’il était le résultat d’une collaboration. Si je pouvais passer quelques jours avec toi à Bar-sur-Aube, cela serait peut-être tout à fait intéressant.

Je puis difficilement te proposer d’aller habiter à l’hôtel pour deux raisons, la première est que l’hôtel est cher, la seconde que j’avoue, étant donné que j’ai un grand besoin de repos physique, nerveux surtout, qu’un séjour dans un hôtel comme il peut y en avoir à Bar-sur-Aube m’effrayerait un peu. Je suppose qu’il serait possible de m’entendre avec Marie pour que je lui remette ce que représentent les frais qu’elle aurait à cause de moi. Mais il reste à savoir si le surcroît de travail que je causerais ainsi n’aurait pas d’inconvénients graves pour Marie.
Excuse-moi de cette proposition indiscrète mais je sais que tu me répondras en toute simplicité (je suis en congé à partir du 1er novembre mais la date exacte n'est pas importante). Je ne suis d'ailleurs pas sûr, après tout, de ne pas être pratiquement obligé d'aller en Espagne. C'est seulement peu probable.

Je ne relèverai dans ta lettre qu'un seul point (les trois suivants qui touchent l'expression dictature du peuple, la politique à l'égard du Front populaire et la question du national-communisme relevant de précisions ultérieures dont tu connais à l'avance la nature). J'ai donné une expression assez peu intelligible à ce que je pense de la lutte de classes parce que je ne pouvais pas sans risque de galimatias m'exprimer entièrement sur ce point. J'ai cherché, avec le souci méticuleux d'être précis, des formules qui réservent ma pensée dans son intégrité. C'est là un procédé auquel j'ai été réduit. Toutefois, comme je me suis déjà exprimé sur ce point il y a plus de deux ans (dans la « Notion de dépense »9), il serait impossible de considérer un tel procédé comme un piège10.

Je n'ai pas dit que la lutte de classes était le facteur historique essentiel. Je n'ai pas dit qu'elle fondait les valeurs morales mais des valeurs morales essentielles11.

La reconnaissance de la lutte de classes comme facteur historique signifie pour moi que le monde étant divisé entre ceux qui considèrent la lutte de classes comme un facteur de construction sociale révolutionnaire et de progrès historique et ceux qui n'y voient qu'un mal à combattre, nous ne pouvons que nous ranger, sans l'ombre d'une hésitation, du côté des premiers. Quant aux valeurs morales qu'elle met en jeu, elles sont celles que j'ai décrites dans la seconde partie de la « Notion de dépense »12. Rien de cela ne signifie que l'on doive consi-
dérier la lutte de classes comme une ressource dynamique suffisante, dans le cas présent, à décider de la situation. Il s'agit de passer à des formes nouvelles qui ne la nient pas et qui bénéficient de sa force latente. Mais qui en même temps brisent avec son étroitesse d'esprit. Tu vois que ceci n'est pas clair, ne pouvait pas facilement être compris. Je crains même que tu ne sois porté à protester contre l'obscurité de ces quelques phrases. Peut-être seulement pourras-tu comprendre si tu te reportes non à la signification formelle des mots mais aux « états d'esprit » qui sont possibles et qui peuvent devenir le principe d'une attitude révolutionnaire actuelle.

Puis-je compter sur une réponse de toi tout de suite ? Excuse-moi...

Toutes mes amitiés à Marie et à toi.

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 3 feuilles de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrites au recto et au verso. Archives Pierre Kaan. Bataille répond aux objections que Kaan avait formulées au sujet de la première version du manifeste inaugural de Contre-Attaque (cf. le brouillon de Kaan que nous avons daté de septembre 1935, document 29), dont le texte définitif devait sortir le 7 octobre. Le contenu de la lettre permet de la situer au début d'octobre 1935. Le 3 octobre, Mussolini déclarait la guerre à l'Éthiopie.

2. Probablement la première version du manifeste inaugural, dont Bataille avait envoyé le texte à Pierre Kaan.

3. Sans doute le texte « Front populaire dans la rue », qui fera l'objet d'une intervention de Bataille au Grenier des Augustins, le 24 novembre 1935 (une copie dactylographiée de cette intervention, de 21 x 27 cm, datée par erreur du 24 décembre 1935, a été retrouvée dans les archives Pierre Kaan), et qui sera repris avec quelques


7. Ce débat devait avoir lieu à la fin d’une réunion de Contre-Attaque que l’on peut situer aux environs du 15 février 1936, comme nous l’indique la lettre de Ronsac à Kaan du 1er mars 1936 (document 64).


10. Dans sa lettre du 6 octobre à Bataille, Masson avait, lui aussi, critiqué la lutte de classes.

11. Dans la seconde partie du manifeste inaugural de Contre-Attaque (« Position de l’union sur des points essentiels »), on peut
lire au point 7 : « La lutte de classes comme facteur historique et
comme source de valeurs morales essentielles » (Ibid., p. 380).

12. Cf. également le compte rendu de Bataille sur La Condition
humaine d'André Malraux (La Critique Sociale, n° 10, novembre 1933)
 où la révolution — forme extrême de la dépense de classes dans la
société bourgeoise contemporaine — constitue « [...] la seule valeur
concrète et puissamment humaine qui s'impose à l'avidité de ceux qui
refusent de limiter leur vie à un exercice vide » (O.C., t. I p. 374).

31. GEORGES BATAILLE À RENÉ MICHAUD

76 bis, rue de Rennes,

[Octobre 1935]

Cher camarade,

Je vous envoie un texte qui doit servir de base à une
action dont beaucoup de gens pensent qu'elle est nécessaire.
Je ne crois pas que vous vous situiez loin de nos idées.
Nous avons une réunion dimanche soir 10 novembre
à 9 heures. Café Augé, 6, rue des Archives.
Si par hasard vous ne pouviez pas venir et que vous
désiriez signer ce texte, dont un second tirage paraîtra
dans quelques jours, je vous serais reconnaissant de
m'écrire à ce sujet.

Fraternellement,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée remontant vraisemblablement au mois d'octobre 1935. 1 feuille, de 21,4 x 27,5 cm, écrite au recto. Elle
nous a été transmise par Jean-Louis Panné. — Membre de
Connaitre, antimilitariste, proche des anarchistes, René Michaud
(1900-1979), alias Adrien Provost, est resté toute sa vie un syn-
dicaliste indépendant. Ayant appartenu au Cercle Marx et
Lénine, puis au Cercle communiste démocratique, il en était sorti
en 1932 pour fonder avec Lucien Laurat et Marcelle Pommera
la revue Le Combat marxiste. Ce qui ne l’avait pas empêché de
continuer à collaborer à la rubrique « Revue des revues » de La
Critique Sociale (n° 3, octobre 1931 ; n° 7, janvier 1933). Après
la guerre, il a fait partie, aux côtés de René Lefebvre, de l’équipe
d’Information et Riposte (cf., sur Michaud, outre le Dictionnaire
biographique du mouvement ouvrier français, t. XXXVI, 1990, ad
vocem, A.A.VV. Boris Souvarine et « La Critique Sociale », et
Charles Ronsac).
2. Le manifeste inaugural de Contre-Attaque.

32. GEORGES BATAILLE À ROGER CAILLOIS

[7 octobre 1935]

Mon cher Caillois,

Je vous enverrai demain les textes que nous avons
adopté(s) ensemble, avec mes amis personnels, plus
Breton, Éluard, Péret et Maurice Heine.

C’est Maurice Heine qui a exigé des modifications,
Breton et moi soutenant le texte sous sa forme primitive.
Je me rappelle que Maurice Heine est un de ceux aux-
quels vous avez songé à faire appel rapidement... aux-
quels vous pensiez pouvoir faire pleine confiance...
Maurice Heine a parlé tout de suite du principe « ne pas
dire mais faire ».

Sans vouloir insister pour que vous signiez, je dois vous
répéter ce que j’ai dit en réunion : que je pensais devoir
vous soumettre le texte à signer avant de l'envoyer à l'impression. Breton a répondu : « Bien entendu. Il serait très intéressant que Caillois signe » sur le ton de l'insistance. J'avoue le faire plutôt par forme, ne pensant pas que vous signerez. Je ne peux pas m'empêcher de penser que votre attitude n'a rien de celle d'un « soldat de l'armée des Jésuites ». Vous ne savez pas obéir à la nécessité d'une cause. Vous invoquez quant à cette nécessité des principes supérieurs qui révèlent simplement une aptitude à réagir sur le plan de l'expression littéraire, non sur celui de la réalité.

Bien que je sois, au fond, un partisan peu porté à faire les réserves de l'amitié dans des dissensions comme celle qui nous sépare, je vous répète que je regrette affectivement ce qui de votre part n'est après tout qu'une illusion optique, illusion surtout sur l'intransigeance fondamentale qui est pour moi la base de notre intervention.

Georges Bataille

Si vous voulez me rencontrer passez chez moi demain à partir de 5 h 30. Je serai seul et libre jusqu'à 7 h 30.

NOTES

2. Le manifeste inaugural de Contre-Attaque.

5. Benjamin Péret (1899-1969) avait milité au Parti communiste et collaboré à L’Humanité (1926-1927) avant de rallier l’opposition trotskiste. Présent de manière irrégulière aux réunions du Cercle communiste démocratique, ami de Breton, il signe le premier tirage du manifeste inaugural de Contre-Attaque et le tract Sous le feu des canons français... Il aurait rédigé, selon Robert Stuart Short (p. 159) le tract Les Fascistes lynchent Léon Blum, diffusé le 16 février 1936. Aux côtés de Maurice Heine, il aurait dû collaborer aux Cahiers de Contre-Attaque avec le fascicule « Questions sociales et questions sexuelles ». Son nom figure parmi les conférenciers de la réunion du 5 décembre 1935 consacrée à « La Patrie et la Famille ». Pendant l’été 1936, il est en Espagne, où il combat dans les rangs républicains, d’abord avec le P.O.U.M., puis avec les anarchistes. Cette même année, il publie Je sublime, recueil de poèmes écrits entre


33. GEORGES BATAILLE À ROGER CAILLOIS

Mercredi matin,

[9 octobre 1935]

Mon cher Caillois,

Je tiens à m’excuser d’excès de langage qui me laissent moi-même surpris. Je vous assure que je regrette cela mais je voudrais penser que vous oublierez des reproches qui impliquent d’ailleurs une confiance essentielle. Je dis que je suis surpris parce que jusqu’aujourd’hui je n’avais jamais trouvé moyen d’être
dans un état fanatique\textsuperscript{2} : j'aspirais à cela mais devant moi, il n'y avait que le vide. Je voudrais que le heurt de nos deux fanatismes hier prenne avant tout la valeur d'une rencontre.

J'espère aussi maintenant que cette misère nous donnera l'occasion d'éprouver à quel point les choses essentielles dérivent encore du dieu \textit{polemos}... Ce que nous avons envisagé en dernier lieu et qui résulte exactement de la mauvaise tournure de notre conversation, je ne doute plus que ce soit la seule voie. Il faudra aussi que vous compreniez à quel point les \textit{deux} choses sont nécessaires. Car ce que vous envisagez sans une agitation politique extérieure n'aurait pas \textit{la force}. En plus de vous et de moi, il est possible de compter immédiatement sur Ambrosino, Kelemen et Klossowski\textsuperscript{3} (dans ce sens on ne peut guère compter que sur des hommes qui seraient peu à l'aise sur le plan politique).

Je voudrais que vous lisiez le texte que je vous ai passé (qui a joué un rôle essentiel dans les rapports que j'ai maintenus avec des gens comme Ambrosino, Kelemen et quelques autres, qui semble aussi avoir atteint Klossowski). N'oubliez pas aussi qu'il faut absolument que vous lisiez Heiden\textsuperscript{4} et qu'en général vous ne pouvez pas éviter d'improviser une connaissance concrète des réactions politiques banales des gens que nous sommes appelés à rencontrer. Rappelez-vous votre ami communiste avec lequel nous nous sommes rencontrés à la Boule d'or. Vous étiez ce jour-là loin de compte avec ce que vous attendiez. Il ne faudrait pas continuer avec ce « loin de compte ».

Pour l'organisation, je ne pense pas qu'une répartition d'après les dénominations suivantes soit impos-
sible : organisation intérieure, org. militaire, org. internationale, commission sociologique, commission économique ; peut-être aussi commission de lutte contre la guerre. Je vous dirai ce que je crois possible de faire sous le nom de commission sociologique mais il faut bien entendu que vous y réfléchissiez aussi de votre côté d’ici demain jeudi à 9 h.

Très amicalement à vous,

Georges Bataille

NOTES


2. En ce qui concerne l’importance de ce terme dans Contre-Attaque, cf. la note 2 à la lettre de Bataille à Kaan de [janvier 1936] (document 58).


Mon cher camarade,

Il m’est difficile de vous répondre par lettre à des questions qui ne sont que trop légitimes de votre part.

Le texte que vous avez reçu avait pour but de poser un certain nombre de principes d’une action qui s’impose d’urgence. Principes qui ne peuvent pas encore se faire jour entièrement dans les milieux des Jeunesses socialistes et de la Gauche révolutionnaire socialiste et auxquels nous considérons comme notre devoir de donner la formulation la plus conséquente.

Ce qui est envisagé essentiellement est évidemment l’action. L’action qui s’impose d’urgence après le refus que lui opposent les directions des vieux partis.

L’action doit selon nous prendre dans les circonstances actuelles la tournure la plus engagée, la plus violente.

À cet égard nous ne pouvons prendre sur nous que de nous compter parmi ceux qui en donnent l’exemple, cela dès que nous serons en nombre suffisant. (Nous ne sommes encore pour le moment — nous n’existons que depuis quinze jours — qu’une cinquantaine.)

Il nous paraît intéressant de ne pas former tout d’abord une organisation définitive à laquelle nous entendrions que tous adhèrent, mais seulement un groupement provisoire se donnant pour tâche essentielle de contribuer au regroupement de tous ceux qui, révolutionnaires, sont radicalement opposés aux motifs d’ordre d’Union sacrée en cas de guerre.
Nous insistons de la façon la plus pressante sur la lutte contre la guerre. En particulier nous nous insurgions contre une nouvelle « croisade démocratique » qui, dirigée contre le fascisme, ne serait en rien moins odieuse et hypocrite que celle qui en 1914 était dirigée contre le militarisme.

Je regrette que ces explications soient aussi courtes. Vous ayant rencontré autrefois au Cercle, je puis seulement croire que vous êtes de ceux qui dans des circonstances graves peuvent se vouer sans réserve à une grande tâche. À ce titre, votre signature serait pour nous très précieuse. Bien fraternellement à vous,

Georges Bataille

P.-S. : Je vous serais reconnaissant s’il vous était possible de me répondre par le retour du courrier.

NOTES


2. Peut-être le manifeste inaugural de Contre-Attaque, dont le texte figure dans le numéro de décembre 1935 du Combat marxiste.

3. Cf. à ce sujet la note 4 de la lettre de Bataille à Kaan d’octobre 1935 (document 30).

Mon cher vieux, si j’étais complètement d’accord avec toi je n’adhererais pas à une Association d’intellectuels révolutionnaires envisageant la perspective de la prise du pouvoir et la naissance d’une société socialiste. Et c’est dans la mesure où je pense des choses semblables à celles que tu m’écris, que je fais des réserves sur la tentative Bataille-Breton. Car tout de même, si la révolution est extra-temporelle, elle est sans doute aussi extra-spatiale, et elle est sans rapport avec une œuvre qui se développe dans le temps et l’espace.

De plus, si je te comprends bien, je ne vois pas du tout comment tu auras lié ta méthode de compromis avec une Révolution, acte de pure violence sans lendemain, instantanée. Je ne vois plus du tout avec quoi il y a compromis.

Au surplus, si la Révolution cesse de dépendre d’une fin, elle devient elle-même fin, justification de l’activité, de ton activité.

Mais dans la mesure où tu t’exprimes, où ton activité révolutionnaire devient sociale, et ne coïncide pas seulement avec ta révolte intérieure, ton « état d’âme », il devient impossible de présenter la Révolution comme ce bouleversement extra-temporel, transcendant, sous peine de détruire toute possibilité d’action. Tu es donc amené à refaire ce que l’on a tant reproché aux bolcheviks, entraîner les « masses » sur des formules sans rapport avec ce qui te préoccupe.

C’est peut-être en ce sens que tu es amené à parler de ton hypocrisie. Par ailleurs, j’admire fort comment tu es
habile à me convaincre de stalinisme, par une méthode différentielle... que Souvarine ne désavouerait pas. Mais tu ferais mieux, peut-être, de nous dire ce que tu penses de Lénine. En tout cas, je suis très heureux que tu m’aies envoyé ta lettre. Cela m’aide certainement à mieux définir ce que je pense, et il n’y a pas de raison particulière pour renoncer à correspondre, sinon nos paresse respectives. Pour ma part je te lis ou t’entends toujours avec plaisir, – faut-il dire avec profit, sans te faire penser à l’exploitation dont tu es victime.

À propos d’exploitation, merci mille fois pour ton envoi si expédition et pour ton travail, qu’il m’a été facile de réviser. Ne regrette pas tes lapsus qui m’ont paru tout à fait significatifs, et où j’ai deviné des corrections spontanées (socialisme pour soviétisme p[ar] ex[emple]). En tout cas, je suis désolé de t’avoir occasionné une fatigue supplémentaire alors que tu as tant à faire et je voudrais que tu me laisses te dédommager.

J’attends – de toi – une réponse qui me mettra définitivement knock-out – et je te prie de croire à toute mon amitié.

P. Kaan

Nos amitiés à Esther

NOTES

1. Brouillon de lettre non daté. 1 feuille de papier ordinaire, de 19,3 x 29,3 cm (la marge la plus longue est coupée), pliée en deux (quatre faces entièrement écrites qui doivent être lues dans l’ordre suivant : 1, 4, 2, 3). Archives Pierre Kaan. L’allusion à « la tentative Bataille-Breton » et certains points de ce texte dont on trouve aussi un écho dans la lettre de Kelemen du 19 décembre 1935 (en parti-
culier la question de la révolution) permettent de supposer que le brouillon de Kaan a été rédigé en octobre ou novembre 1935.


3. Compagne de Kelemen, originaire de Pologne.

36. GEORGES BATAILLE À ALAIN GIRARD

[3 novembre 1935¹]

Mon cher Girard,

Excusez-moi de ne pas vous avoir donné de nouvelles de longtemps. Les choses ayant beaucoup changé depuis quelques mois, j’ai été amené à penser qu’une attitude différente de celle que j’avais l’hiver dernier est devenue possible et j’ai rédigé un texte qui a servi de base à celui que vous trouverez avec cette lettre².

Je voudrais savoir votre réaction.
Naturellement tout ceci demande justification.
Je serais très désireux de vous rencontrer.
Je serai n’importe comment au café du Dauphin au 1er étage, lundi et jeudi prochain de 5 à 6. Nous pourrions parler un peu et en tout cas prendre rendez-vous.

Bien sympathiquement,

Georges Bataille

158
Peut-être pourriez-vous envisager une liste d’adresses de personnes à qui envoyer ce texte.

NOTES

1. Lettre non datée, sur laquelle a été écrite au crayon, en haut à gauche, la date : « 3.11.35 ». 1 feuille de papier à lettres fin, de 21,4 x 27,5 cm, écrite au recto. Legs d’Alain Girard (Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. 4189).
2. Il s’agit du manifeste inaugural de Contre-Attaque qui figure parmi les documents du legs d’Alain Girard.

37. GEORGES BATAILLE

[20 novembre 19351]

Cher camarade,

Étant donné les événements,
les adhérents à Contre-Attaque sont priés de se rendre jeudi à la permanence du Café de la Mairie (1er étage), place Saint-Sulpice.
Les sympathisants sont également convoqués.
La permanence se tiendra à partir de six heures et durera tout au moins jusqu’à neuf heures trente2.
Passer à six3 heures sauf empêchement et venir si possible avec des camarades sûrs.
La liaison est assurée entre le groupe Contre-Attaque et d’autres groupes4.
Ne communiquer qu’à des camarades pouvant venir et sûrs.
Fraternellement
1. 1 feuille de papier fin, de 13,7 x 21,4 cm, écrite au recto. Le document, provenant des archives de Jean Dautry, est probablement de la main de Bataille. En haut, disposée sur trois lignes, la note suivante au crayon bleu, de la main de Jean Dautry, presque certainement un ajout postérieur : « Texte d’une lettre envoyée / aux adhérents et sympathisants / le mercredi 20-XI-35. » Les nombreuses ratures laissent supposer qu’il s’agit d’un brouillon.

2. Deux corrections ajoutées au-dessus de la ligne : la première remplace « six » par « dix-huit » ; la deuxième remplace « neuf », qui est biffé, par « 21 ».

3. Ici aussi, « six » est corrigé au-dessus de la ligne par « dix-huit ».

4. Le groupe dirigeant de La Gauche révolutionnaire, le mensuel de Marcove Pivert fondé en octobre 1935 dans le but de pousser la S.F.I.O. à passer « de la défensive antifasciste à l’offensive directe contre le capitalisme, du Front populaire au gouvernement ouvrier et paysan, avec ses milices et son “Comité de Salut Public” réglementant la vie économique » (Jean-Pierre Rioux, Révolutionnaires du Front populaire, p. 33) – ligne représentée à Contre-Attaque par Michel Collinet ; mais aussi, comme le montrent deux documents de la commission politique de Contre-Attaque (documents 40 et 44), les tendances exprimées par d’autres organes : L'Internationale, l'organe de l'Union communiste, groupe de trotskistes dissidents, hostile à la création d'une nouvelle Internationale ; La Vérité, la tribune du groupe bolchevik-léniniste engagé, après avoir quitté (en juillet 1935) la S.F.I.O., dans une campagne soutenue pour la IVe Internationale ; Révolution, le mensuel de l'Entente des Jeunesses socialistes qui, publié par opposition à la ligne réformiste du Parti socialiste, était passé sous la direction de Fred Zeller, Georges Brun et David Rousset, pour devenir en septembre 1935, sous la direction de Jean Rous, l'héritier du « rassemblement révolutionnaire » (formé par les Jeunesses socialistes de la Seine et par le Groupe bolchevik-léniniste) et accueillir en décembre 1935 (n° 18) un compte rendu du poète Robert Caby, trotskiste proche du groupe Octobre, sur la naissance de Contre-Attaque, « Les intellectuels révolutionnaires aux côtés des Jeunesses socialistes » (le compte rendu est articulé en deux points : approbation, malgré quelques réserves, de

38. JULES MONNEROT1 À ROGER CAILLOIS

Vendredi soir [novembre 19352]

Mon cher Caillois,

Quand te verrai-je ? Je trouve que ta sortie en face des hurlements de Bataille était une réaction très normale. Bataille m’a saisi par un bouton de ma veste et a voulu avoir avec moi une discussion très longue où rien de nouveau n’a été dit, où personne n’a convaincu personne, et il m’a finalement lu un texte qui ne fait que répéter sous une forme plus accessible son analyse du fascisme imminent. En somme Bataille a trouvé un groupe – si restreint soit-il – qui accepte de faire un programme de ses conceptions – sans parler des concessions réciproques. Cela ne modifie pas ce que je pense. L’analyse historique de Bataille ne me convainc pas et les principes ne m’en paraissent pas fermes.

Écris-moi. Je suis anéanti par mon accident universitaire, qui vient encore de m’être annoncé par des types à qui ça faisait un plaisir visible.

Tout à toi
J. M. Monnerot

161
NOTES


39. GEORGES BATAILLE À RENÉ MICHAUD

[Novembre 1935]

Cher camarade,

Je vous envoie cette fois notre texte afin que vous puissiez juger en connaissance de cause.

Vous pourriez venir d’ailleurs à l’une de nos prochaines réunions ouvertes à toute personne pouvant sympathiser avec nous.

Nous avons une réunion générale dimanche 24 à 9 heures du soir au Grenier des Augustins, 7 rue des Grands-Augustins (métro Saint-Michel).
Nous aurons en outre une conférence de Michel Collinet sur l'insurrection des Asturies, le dimanche 1er décembre à 3 heures de l'après-midi (même lieu). La conférence sera suivie de discussions.

Avec l'espoir de nous rencontrer bientôt, bien sympathiquement à vous,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée, 1 feuille, de 21,4 x 27,5 cm, écrite au recto et au verso. Elle nous a été transmise par Jean-Louis Panné. L'allusion à la réunion du 24 novembre permet d'établir que la missive remonte au mois de novembre 1935.

2. Vraisemblablement le manifeste inaugural de Contre-Attaque.


4. Dans son article sur Contre-Attaque, Robert Stuart Short fait allusion au projet d'un « Rapport sur les grèves et l'insurrection dans les Asturies » (p. 157) par Michel Collinet, projet qui échoua, peut-être à cause des très mauvais rapports que celui-ci entretiendrait avec Breton. Quoi qu'il en soit, parmi les papiers de Michel Collinet donnés par Simone Collinet en 1977 à l'Université de Nanterre (Don 64.514) et se rapportant à la guerre d'Espagne et aux milices antifascistes, nous n'avons retrouvé aucun texte sur l'insurrection dans les Asturies. En revanche, Collinet devait se référer à cet événement dans l'article « Espagne 37 » (La Vague, 15 novembre 1937).
40. GEORGES BATAILLE

Contre-Attaque

Commission politique

Réunion du 27 novembre 1935

Présents : Aimery, Bataille, Brunius, Chavy, Dautry, Delmas, Marcel Jean, Malet, Pastoureau, Péret.
Excusés : Breton, Hugnet.

Réunion intérieure du mercredi 4 décembre

1. La commission adopte comme ordre du jour de la réunion intérieure du mercredi 4 décembre la question de l'organisation du travail personnel des adhérents (1° propagande personnelle ; 2° travail d'information et de documentation).

La commission délègue la préparation de l'organisation du travail de documentation à une sous-commission dont les membres seront Bataille, Brunius, Delmas, Marcel Jean.

Réunion ouverte du dimanche 8 décembre

2. La commission adopte comme ordre du jour : L'exaltation affective et les mouvements politiques.

Organisation générale des réunions

3. Il est entendu qu'un effort doit être fait pour diriger la discussion et éviter que le débat ne dégénère. Le président pourra, s'il y a lieu, proposer comme sujet de discussion des questions précises posées dans les interventions générales. Autant que possible, on devra envisager en fin de séance des interventions qui permettent de
sortir d'un débat au moment où il risque de devenir fastidieux.

4. Les adhésions seront reçues à la sortie sur des feuilles d'adhésion individuelles ronéotypées. La séance devra être terminée autant que possible entre onze heures trente et onze heures quarante-cinq, de façon à éviter la hâte de la sortie. Le président indiquera (avant la levée de la séance) aux assistants qui désireraient adhérer à Contre-Attaque que des feuilles d'adhésion sont à leur disposition sur le bureau (qui devra être descendu de l'estrade aussitôt la séance levée) et que tous les renseignements seront donnés à ce bureau aux camarades qui désiraient entrer en contact avec nous.

5. Les réunions suivantes seront annoncées oralement en fin de séance mais elles seront également indiquées sur une pancarte placée dans la salle. Le président renverra à cette pancarte avec prière de prendre note.

6. Un cahier d'adresse[s] sera d'autre part mis à la disposition des assistants dès l'entrée. Les assistants seront priés d'y inscrire leurs nom et adresse dès l'entrée mais le président rappellera à la sortie l'existence de ce cahier et priera ceux des assistants qui ne l'auraient pas encore fait de s'inscrire afin de recevoir les convocations.

7. La participation aux frais sera perçue à l'entrée par un camarade qui en sera spécialement chargé.

8. La pancarte à prévoir devra comporter, sous une forme quelconque, les indications suivantes :
   a) Participation aux frais.
   b) Dates et lieu des prochaines réunions, intérieures et ouvertes, et des réunions de commission.
   c) Lieu de la permanence avec le nom des personnes qui l'assurent pour chaque jour.
   d) Le numéro de téléphone de la permanence.
e) Le numéro de téléphone de Dora Maar à laquelle pourront être demandés des renseignements chaque jour de 1 h 1/2 à 2 h.

9. Marcel Jean est chargé de la confection de la pancarte (pour dimanche 8 décembre si possible). Une table sera disposée à l’entrée de la salle où seront mis en vente des journaux, livres et brochures. Un camarade sera chargé spécialement de cette vente et la répartition des sommes perçues.

Pourront être mis en vente Révolution, L’Internationale, La Vérité; La Position politique du surréalisme d’André Breton, la brochure Du temps que les surréalistes avaient raison. Des tracts pourront être placés sur cette table et remis aux camarades qui en feront la demande.

10. Dautry se charge de faire exécuter toutes les dispositions matérielles nécessaires, de désigner des camarades pour un service d’ordre et de disposer au mieux ce service d’ordre dans la salle.


Réunions spectaculaires.

12. On envisage de donner l’Âge d’or dans une salle et de prendre la parole aussitôt après, en vue de provoquer une excitation générale.
Il y aurait intérêt en outre à ce que des camarades de Contre-Attaque, sinon le groupe lui-même organisent une séance de projection de l’Âge d’or à Bruxelles\textsuperscript{14}.

NOTES

1. 5 feuilles de papier pelure, écrites seulement au recto, de 21,4 x 27,5 cm. Le document, de la main de Bataille, porte sur les feuilles 2, 3, 4 des numéros ajoutés au crayon bleu. Archives Jean Dautry.


4. Jean Delmas, dont le nom figure dans le fichier des adhérents à Contre-Attaque conservé dans les archives de Jean Dautry, pourrait être le fondateur et animateur de la fédération Jean Vigo et de
sa revue, Jeune Cinéma, auteur entre autres du témoignage « Pour se souvenir de Desnos et Brunius » (Jeune Cinéma, no 23, mai 1967).


14. Peut-être dans le cadre de l’Association Révolutionnaire culturelle belge de Bruxelles, groupe d’intellectuels belges antifascistes fondé par des membres du Parti communiste, de diverses tendances oppositionnelles, et du Parti ouvrier, ainsi que par des sans-parti, les surréalistes y étant également représentés. L’organe du groupe était le mensuel Documents, fondé en 1933 et dont l’objectif était de promouvoir le cinéma (sur le rôle assigné par l’Association au cinéma comme instrument de propagation révolutionnaire, cf. « La vie de l’Arc », dans Documents 35, n° 1, mars, ainsi que le vaste dossier « Comment “Que viva Mexico” est devenu “Tonnerre sur le Mexique” », n° 2, avril). Parmi les collaborateurs de Documents figuraient les noms de deux futurs membres de Contre-Attaque, Brunius et Chavance, et, après les manifestations fascistes de février 1934, ceux de Breton, Éluard, Hugnet, Malraux, Heine, Pastoureau, Périé, Rosey, Henry, réunis dans un vigoureux appel pour faire front contre le fascisme. Ils avaient, avec leur Intervention surréaliste, inauguré la ligne défendue dans Documents par E.L.T. Mesens pour faire de la revue un lieu d’examen critique de la pratique culturelle soviétique, au service du prolétariat, en opposition à la ligne stalinienne du directeur, Jean Stéphane. (Ce n’est pas par hasard que ce dernier est loué dans le numéro de novembre 1935 de Commune, p. 369-370.) En effet, si dans le numéro 6 de novembre-décembre 1935, celui-ci devait accuser le manifeste inaugural de Contre-Attaque de « soulever, sans les aborder de face, les questions les plus brûlantes », dans le n° 7 de février-mars de Documents 36, Jean Audard devait se référer dans « À propos d’un front populaire des écrivains » à la « justesse de certaines critiques de détail contenues dans la brochure des surréalistes Du temps que les surréalistes avaient raison » pour condamner la nouvelle position du Parti communiste face à la guerre, non sans omettre de rappeler les perspectives implicites de la
position de Contre-Attaque à propos du Front populaire, provoquant ainsi la réplique irritée de Commune (avril 1936). Bataille fait d’autre part allusion à l’Association Révolutionnaire Culturelle dans deux lettres inédites à Breton (Bibliothèque Doucer, legs Breton), la première datée du jeudi 12 décembre 1935 (n° 1714), la deuxième non datée (n° 1716).

41. GEORGES BATAILLE À JACQUES CHAVY

[3 décembre 1935¹]

Mon cher Chavy²,


Je regrette d’être arrivé samedi à la permanence un peu après votre départ.

Pastoureaux qui devait être là a dû se laisser désorienter par le fait que le premier était occupé par des gens de la Gauche Révolutionnaire.

Il est pourtant très simple de se réunir en bas chaque fois que la salle du haut n’est pas libre.

Amicalement à vous,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier assez épais, portant l’entête « BIBLIOTHÈQUE NATIONALE », de 13,5 x 21 cm écrite au recto et au verso. On a aussi conservé l’enveloppe, de 14,5 x 11,3


5. Ami d’enfance de Chavy, Fischbein, dont le nom figure dans le fichier des adhérents à Contre-Attaque (archives Jean Dautry) est tailleur. Il vit actuellement au Canada.
42. CONTRE-ATTAQUE

Vous êtes prié d'assister à la réunion de CONTRE-ATTAQUE, qui aura lieu le mercredi 4 décembre 1935 à 21 heures chez Hayter, 17, rue Campagne-Première.

Ordre du jour:
Organisation du travail de propagande et d'information

Prendront la parole:
Réunion réservée aux adhérents

NOTES

1. Formulaire de convocation à une réunion interne de Contre-Attaque. 1 feuillet ronéotypé au recto, de 13 x 21 cm, sur lequel la date, l'heure, l'adresse, le sujet à l'ordre du jour et des précisions finales ont été ajoutées à la main. Le document provient des papiers déposés par Henri Dubief à la Bibliothèque Nationale, salle des manuscrits (N.A.F. 15952).

CONTRE-ATTAQUE

Vous êtes prié d’assister à la réunion de CONTRE-ATTAQUE qui aura lieu le Dimanche 8 Décembre à 21 heures au Grenier des Augustins, 7 rue des Grands-Augustins

Ordre du jour :
L’exaltation affective et les mouvements politiques
Prendront la parole :
André Breton
Georges Bataille

Mon cher Girard

J’espère vous voir bientôt. En tout cas nous tenons maintenant une permanence au Café de la Mairie, place Saint-Sulpice (au 1er étage). J’y suis personnellement les lundi et jeudi. J’espère que vous pouvez venir dimanche soir. Sympathiquement à vous,

Georges Bataille

NOTE

1. Formulaire de convocation à une réunion de Contre-Attaque. 1 feuille de papier vergé, de 13,5 x 21cm, ronéotypée au recto avec des compléments manuscrits. Le bord de gauche est coupé. En bas Bataille a ajouté le bref message adressé à Alain Girard. Le document figure parmi les papiers déposés par Girard à la Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (Ms 4189).
même formulaires figure parmi les papiers déposés par Henri Dubief à la Bibliothèque Nationale, salle des manuscrits (N.A.F. 15952), enrichi par la note manuscrite suivante : « Réunion ouverte aux sympathisants » ; il figure également parmi les papiers de René Michaud qui nous ont été communiqués par Jean-Louis Panné avec le message suivant : « Mon cher camarade, / Merci de votre lettre. Je crois que nous ne sommes pas loin du compte. En tout cas il ne faut pas prendre le mot intellectuel dans un sens étroit. Plusieurs camarades qui sont avec nous sont dans votre cas. Nous croyons que notre effort actuel, loin de nous éloigner des masses, nous place dans le mouvement général qui entraîne les masses. Je serai content de vous voir dimanche. / Fraternellement / à vous, / Georges Bataille. » Peut-être le formulaire était-il accompagné de la brève lettre qui suit de Bataille à Michaud (1 feuille de 13,2 x 20,8 cm) portant pour toute indication « 76 bis rue de Rennes » : « Mon cher camarade, / Je vous envoie une convo- cation / pour une prochaine réunion. / J'espère que nous pourrons, une fois ou l'autre, reprendre utilement nos relations. / Fraternellement, / Georges Bataille. » Cette lettre nous a, elle aussi, été transmise par Panné.

44. GEORGES BATAILLE

[Contre-Attaque]

Commission politique du vendredi 19 déc[embre] 1935

Réunion du 22 décembre

Ordre du jour.
Proposition :

Analyse de la situation politique actuelle.
La lutte révolutionnaire pour la prise du pouvoir.
Défensive et offensive à gauche. Accentuation de l’opposition entre les deux tendances.
L’offensive est la condition de la création d’un pôle d’attraction à gauche. Initiative. Ne pas laisser l’accent sur les bagarres aux sorties des réunions fascistes.
Pas d’insurrection.
 Création d’une puissance par la foule. Classe au 2e plan.
Actualisme : L’offensive de gauche doit être liée à une tentative de résolution de l’angoisse générale.
Peuvent prendre la parole :
  5 Breton. Éluard. Dautry. Itkine [Sgourdelis], Heine.
Possibilités de s’exprimer.
Le plus important c’est le dernier point.
Dautry pourrait s’exprimer sur la question des classes
notamment en Allemagne.
Reste la question de l’angoisse actuelle.
Régler la suite des interventions à la permanence de
mardi.

Titres
Envisager page de publicité
pour l’enquête dans la brochure.

Brochure postface ?
ajouter des notes
peut-être augmenter 12 Candide
répondre au Combat
marxiste.

176
1. 1 feuille de papier pelure, dont la marge de gauche est coupée, de 13,8 x 21,4 cm, écrite au recto. Archives Jean Dauty.

2. Il s'agit peut-être de la réunion tenue par la Commission politique de Contre-Attaque le 13 décembre chez Claude Cahun (cf. la lettre inédite de Bataille à Breton du 12 décembre 1935 déposée à la Bibliothèque Doucet, n° 1714) ou, plus probablement, de celle, ouverte aux sympathisants de Contre-Attaque, ayant eu lieu le 8 décembre au Grenier des Augustins, où Bataille et Breton avaient pris la parole sur « L'exaltation affective et les mouvements politiques », sujet auquel semblent se rapporter l'ordre du jour de cette réunion et le passage de la lettre inédite citée ci-dessus, dans laquelle Bataille demande à Breton le texte de son intervention pour « y faire allusion à la prochaine réunion et en souligner même brièvement l'intérêt ».

3. Dans la lettre inédite citée ci-dessus, Bataille avait écrit : « Je propose de faire personnellement une conférence sur la question de la foule affective le 2 janvier prochain. »


5. À gauche, en travers de la feuille, disposée sur quatre lignes, la note suivante difficilement lisible : « Insurrections / questions arm[ement] matériel / [ ] / Comm° de guerre. »

6. Lié au groupe Octobre, Sylvain Irkine (1908-1944), participa alors en tant qu'acteur, aux côtés de Sylvia Bataille et J.-B. Brunius, au Crime de M. Lange, le film de Jean Renoir, qui devait encore l'employer, lui et d'autres membres d'Octobre, dans La vie est à nous. Il n'est signataire d'aucun des textes collectifs de Contre-Attaque, mais son nom apparaît dans le fichier des adhérents au groupe (cf. aussi à ce sujet la carte pneumatique de Bataille à Breton, dont le cachet postal porte la date du 28 octobre 1935, Bibliothèque Doucet, Legs Breton, n° 1711). Militant trotskiste, lié au groupe surréaliste, fondateur en 1937 de la compagnie théâtrale Diable écarlate, Irkine, dont le nom est surtout lié à la représentation d'Ubu enchainé de Jarry, devait en 1940 rejoindre Breton à la villa Air-Bel, à Marseille. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, ayant rejoint la

7. À gauche, écrit en travers, sur deux lignes : « Lier la critique de la religion et de la patrie / dire que la Révolution. »

8. Dans les papiers de Dautry, il ne figure aucun texte sur la question des classes en Allemagne.

9. À gauche du document, en travers sur deux lignes, on lit : « Éluard / pour Péret. »

10. À gauche, séparé du texte par une parenthèse : « pour mercredi ».


13. Bataille fait probablement allusion, d'une part à la nécessité d'une plus vaste réplique à l'offensive lancée contre Contre-Attaque.
par Georges Blond dans « Moscou-la-gâteuse » publié le 28 novembre 1935 dans *Candide*; d'autre part à l'urgence de répondre au *Combat marxiste* qui avait publié le manifeste inaugural de Contre-Attaque dans son numéro de décembre.

45. IMRE KELEMEN À PIERRE KAAN

Paris, le 19 décembre 1935

Mon cher Pierre, il me faut commencer par un recul stratégique. En effet, je ne peux pas aligner ici des contre-arguments ; il faut que je me contente d'une mise au point.

Tu avais raison de me reprocher de placer la Révolution en dehors du temps et de l'espace et, ainsi, de l'identifier en somme à l'angoisse de Heidegger. Tu avais également raison de dire que cette façon de concevoir la Révolution prive de toute possibilité d'action. C'est d'ailleurs pour cela qu'au début, toute action m'est apparue comme compromis et que j'étais même amené à parler d'hypocrisie. Je sais très bien que cette manière de penser est nettement malsaine (il n'y a qu'à la rapporter sur le plan sexuel, par exemple, pour voir). Depuis, d'ailleurs, je vois un peu plus clair, je crois.

Malgré cela, je n'arrive pas à me détacher complètement de cette conception, car, actuellement, elle se présente pour moi dans la forme d'une série d'évidences qui s'enchaînent. Mais, justement pour cela, il faut absolument que j'agisse, car arrivé là où je suis, la pensée seule n'est plus capable de me sortir du marasme.

Il y a, malgré tout, un point de vue qui est susceptible d'assumer la défense de la Révolution ainsi hypostasiée. – Placée hors des cadres du temps et de l'espace, la Révolution...
devient le symbole de l'incompatibilité absolue avec tout ordre objectif. — Nous savons, d'une part, que sans aucun ordre objectif aucune vie humaine (sociale) n'est possible. Mais nous savons également que tout ordre objectif, ontologique, repose sur ce que Marx appelle *Entfremdung* : aliénation. Ainsi la Révolution dressée tout entière contre tout ordre objectif répond à une aspiration humaine très profonde, je pourrais dire : absolue. Il est vrai que cette aspiration est absurde, elle vise l'impossible, parce que sa réalisation rendrait impossible toute vie humaine — mais elle *n'en* est pas moins la source de toute tendance subversive dans l'homme\(^3\). Ceci me paraît tout à fait incontestable, bien que la plupart des mouvements révolutionnaires aient leurs bonnes raisons de vouloir oublier *cette* source. — Or, c'est l'essentiel ; pour moi, il s'agit de déтерrer cette source, non pas pour me noyer dedans, mais de savoir son existence, pour y remonter toujours, l'avoir toujours présente dans ma conscience. *Sur cette base*, mais uniquement sur cette base, j'ai le droit de faire des compromis pour agir. D'ailleurs une telle base détermine d'avance les limites du compromis. — Ainsi l'angoisse heideggerienne devient une plate-forme personnelle, mais très réelle et tout à fait ce qu'on appelle pratique. J'estime que, partant de cette plate-forme, on a le droit de faire appel à l'exaltation affective des masses.

Il y a, naturellement, toutes sortes de remarques possibles. Esther, par exemple, dit qu'en somme, c'est une théorie de la Révolution permanente. Cela me fait penser à Trotsky\(^4\) et le nom de ce grand vieillard évoque pour moi la possibilité de se mettre le doigt dans l'œil — bien que la théorie de la Révolution permanente soit une chose éminemment sympathique, dont je me sens très proche\(^5\). Pourvu, naturellement, que cela ne ressemble pas à l'État qui se liquide lui-même ! (v. Engels).
À part cela, je voudrais t'entretenir un moment de mes affaires personnelles. Comme tu sais, l'affaire de mes papiers est en ce moment aux mains de la Ligue. Or, dans la demande qu'il faut que j'adresse au Ministre de l'Intérieur (sur le conseil de l'avocat de la Ligue), il faudrait que je donne les noms de quelques personnalités universitaires françaises qui « se portent garant de ma parfaite honorabilité ». Je voudrais te demander ton nom, j'ai Bataille, j'aurai Leiris, et je te demande ensuite, si tu peux m'indiquer ou me procurer un ou deux noms encore. Cette « cérémonie » ne comporte rien d'onéreux pour celui qui m'autorise à mettre son nom : un flic ira voir l'homme en question et lui demandera qui je suis. Il ne faut pas lui dire à ce moment-là que je suis depuis 3 ans à Paris (cela, il faut le cacher) mais qu'on me connaît ou bien parce que nous avons échangé des lettres quand j'étais encore en Hongrie, ou bien depuis les 3-4 mois que je suis en France et que je suis très gentil, apolitique, honnête... et vaguement antifasciste, réfugié politique.

D'ailleurs, j'aurais bien aimé te voir ; j'ai téléphoné aujourd'hui chez ton père et il m'a dit que tu viendras à Paris dans 5-6 jours. Si c'est possible, réponds-moi d'urgence parce que je ne voudrais pas que l'affaire traîne. — En général, écris-moi, je crois que ta dernière lettre m'a un peu éclairé (si c'est possible) — ne sois pas paresseux, pense à Stakhanov ! — Si tu es à Paris, tu peux me téléphoner, ODE 6395, demande M. Kelemen.

Bien amicalement à vous deux

Kele.

Amitiés
Esther
NOTES

1. 2 feuilles de papier à lettres assez rigide, de 21,3 x 27,3 cm, écrites au recto et au verso, numérotées de 2 à 4 (aucun numéro ne figure sur le recto de la première feuille). Dans le deuxième paragraphe, Kelemen écrit « ce que je place » et « que, ainsi je l’identifie » que nous avons remplacés par « de placer » et « ainsi, de l’identifier » ; « m’a apparu », que nous avons corrigé par « m’est apparu », et « amené de parler », que nous avons remplacé par « amené à parler ». Dans le quatrième paragraphe, la phrase « pour moi, il s’agit de déterminer cette source » a été reliée à la phrase suivante dont elle était séparée par un point et « une base telle » remplacé par « une telle base ». Dans le sixième paragraphe, dans la phrase « je te demande ensuite si tu pouvais » le verbe « pouvais » a été remplacé par « peux ». Enfin, dans le septième paragraphe, Kelemen écrit « en 5-6 jours », que nous avons remplacé par « dans 5-6 jours », et « éclairci », que nous avons remplacé par « éclairé ».


3. « [...] la Révolution est en fait [...] non simple utilité ou moyen, mais valeur liée à des états désintéressés d’excitation qui me permettent de vivre, d’espérer et, au besoin, de mourir atrocement », avait écrit Bataille dans son compte rendu de La Condition humaine de Malraux, publié dans le n° 10 de La Critique Sociale.


46. GEORGES BATAILLE

[Contre-Attaque1]

Commission politique du 27 décembre 1935

Il est décidé de former trois commissions :

Commission des réunions
Acker2 – Bataille – Dautry – Péret – Mouton3
1re réunion : dimanche 29 décembre (chez Bataille)
Prochaine réunion :

Commission des publications
Bataille – Delmas – Breton – Heine – Péret
1ʳᵉ réunion : dimanche 29 décembre (chez Bataille)
Prochaine réunion ?
Envisager un comité de rédaction

Commission d’organisation
Bataille – Breton – Brunius – Dautry – Marcel Jean –
Péret – Trigonis
1ʳᵉ réunion : vendredi 3 janvier (chez Bataille)

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 29.2 cm, écrite au recto. Le
document, de la main de Bataille, provient des archives de Jean
Dautry.

2. Militant trotskiste proche des thèses de l’Opposition commu-
niste et de la ligne de La Vérité, Adolphe Acker (1913-1976) était
entré en septembre 1934, avec les représentants de la Ligue com-
muniste, à la S.E.I.O., se liant aux Jeunesses socialistes de la Seine,
pour militer ensuite dans les rangs des Jeunesses socialistes révo-
lu tionnaires de Fred Zeller, puis au Parti ouvrier internationaliste de
P. Naville et J. Rous. Il avait adhéré en 1932 au surréalisme dont il
se séparait en 1951. Lors de la dissolution de Contre-Attaque, il
devait signer les tracts surréalistes Arrêtez Gil Roblès et Neutralité ?
Non-Sens, Crime et Trahison !, ainsi que la déclaration lue par Breton
tà la réunion « La vérité sur le Procès de Moscou ». Il adhéra ensuite
t à la F.I.A.R.I. et contribua, pendant l’Occupation, à la fondation de
La main à plume, apparaissant dans ces publications sous les pseu-
donymes d’Adolphe Champ et Paul Chancel. Médecin à partir de
1945, il devait collaborer après la guerre à Paru. Cf., sur Acker, le
Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, t. XVII,
1982.

3. Né aux alentours de 1913, compagnon de lycée d’Adolphe
Acker, Georges Mouton était chirurgien. Sur son intérêt pour le sur-
réalisme, cf. A. Breton, Misère de la poésie, in Œuvres complètes, t. II,
p. 9 et 1303.
4. À gauche, sur deux lignes, la note suivante : « convoquer Marcel Jean et Brunius ».

Cher Camarade,

La parution prochaine des Cahiers nous oblige à envisager sérieusement la question financière : nous nous trouvons dès l’abord à cet égard en face de difficultés.

Il est entendu que toute organisation du même ordre que le nôtre doit compter sur les ressources de ses adhérents et exiger d’eux un maximum d’efforts. L’expérience a montré ailleurs qu’on ne faisait pas appel en vain à la bonne volonté des militants révolutionnaires qui savent faire passer le souci de l’activité politique avant leurs soucis personnels.

Les adhérents de CONTRE-ATTAQUE doivent en particulier se représenter que la diffusion des Cahiers est un des moyens les plus efficaces pour nous de contribuer au développement d’une action valable.

Nous insistons donc de la façon la plus pressante pour obtenir le règlement des cotisations en retard et nous rappelons qu’il a été entendu que tous ceux d’entre nous qui le pourraient devraient faire une avance de cinquante francs pour soutenir le budget d’impression des Cahiers. Certains d’entre nous l’ont déjà fait et nous ne doutons pas qu’ils soient imités dans toute la mesure du possible. Ceux qui sont dans l’impossibilité de faire une telle avance sont priés au moins de s’abonner personnellement.

Un grand effort doit être fait par nous pour nous adapter aux diverses exigences de l’organisation politique. Beaucoup d’entre nous y sont encore peu habitués. Toute organisation, nécessairement, doit faire appel aux ressources de ses adhérents et nous devons profiter de cette
circulaire pour le rappeler, doit également exiger d’eux la régularité de présence et la ponctualité.

Fraternellement
Georges Bataille

P.S. Les cotisations que vous devez personnellement remontent à la date du février à 2.

NOTES

2. La date n’est pas indiquée.

48. CONTRE-ATTAQUE

[Décembre 1935 ?]

MOTS D’ORDRE

Nous faisons nôtres, nous avons fait nôtres depuis longtemps les principes du mouvement révolutionnaire. Nous dénonçons la trahison des intérêts humains essentiels par les soutiens du capitalisme et par tous ceux qui assument la responsabilité des divisions nationales entre les peuples. Dans les circonstances actuelles, nous devons introduire en outre les mots d’ordre suivants :

187
Contre le renoncement à l'attaque de la société capitaliste
Contre le renoncement à l'initiative dans la guerre des rues,
   MOUVEMENT D'AGRESSION
   PRATIQUANT LES MÉTHODES LES PLUS DURES

Contre le rattachement exclusif de l'action révolutionnaire à des formules empruntées au vocabulaire économique,
   MOUVEMENT FONDÉ SUR L'ÉMOTION BRUTALE
   DEVANT LE MONDE TEL QU'IL EXISTE
   SUR LE DÉGOÛT ET SUR LA HAINÉ

Contre la limitation de l'action pour la prise du pouvoir à une seule classe
   MOUVEMENT FAISANT APPEL À TOUS LES
   PARTISANS DE L'ACTION VIOLENTE, À TOUS CEUX
   QUI HÂÎSENT LE MONDE TEL QU'IL EST

Contre l'incohérence et l'inconsistance de l'action et des programmes de gauche,
   MOUVEMENT ORGANIQUE FONDÉ SUR LA FORCE ET
   LA DISCIPLINE DES MILICES DU PEUPLE

Contre les hésitations et les tergiversations des impuissants
   MOUVEMENT EXIGEANT UNE DICTATURE INTRAITABLE

Contre les machinations qui, de toutes parts, visent à une reconstitution des alliances militaires et à la répétition de la « croisade démocratique » de 1914.
   MOUVEMENT TOUT ENTIER DIRIGÉ AVANT TOUT
   CONTRE LA GUERRE
NOTES

1. 1 feuille de papier fin dactylographiée au recto, de 21 x 27 cm. Archives Jean Dautry. Le document n’est pas daté mais on peut le mettre en rapport avec la nécessité, exprimée par Breton lors de son intervention du 24 novembre 1935, de trouver « des mots d’ordre neufs » (Œuvres complètes, t. II. p. 597).


49. HENRI DUSSAT

DU SANG¹

I

C’est aujourd’hui une détresse mille fois plus terrible que toute autre qui assaille l’homme. Sur nos têtes pèse avec la dernière tyrannie la plus lourde chape de plomb ; nos yeux ne contemplant plus qu’une buée de ciel ; le geste de nos bras s’arête court, là où se dressent les murs de notre prison fétide. Nous sommes, désespérément, voués à un avilissement sans bornes. De toutes parts, sous la menace des bouches à feu béantes, guetté de partout par des ventres de cancer, sourd pour l’homme, à chaque instant, la peur.

Il demeure cependant prêt, se dressant au centre tumultueux du monde, à justifier à lui-même, tous les espoirs. Par la possibilité de cette érection majestueuse la nature humaine se trouve rendue à son impétuosité.
II

Le propre de cette impétuosité, c’est le sang.
Il faut considérer encore l’homme au niveau de sa honte, beaucoup plus bas que terre. Qu’il se mueve dans le sensible, qu’il soit capable de pensée, rien ne saurait empêcher que son existence ne se présentât alors comme l’expression d’une réalité impersonnelle. Sa lâcheté a conféré à l’ensemble de ses démarches ce caractère foncier d’inaffirmé, et sa vie se déroule comme parfaitement inconsiderée.

L’effroi dont il tremble constamment pour chaque partie de lui-même, c’est là l’essentiel de ce qu’il a convenu d’appeler son irresponsabilité, et qui apparaît surtout comme la principale déterminante de son échec.

La peur étreint tout entier son horizon. Jusqu’en ses limites extrêmes le possible s’étend en champ de glace où traînent d’épais nuages.

Il reste, au sein de l’angoisse, une bête muette encore, mais qui respire obscurément. Le sang, ce qu’il faut saluer de ce nom, vit en effet comme plein d’inconnu dans les profondeurs, alors que toutes les richesses éparses ont échappé à l’homme en proie à sa frayeur sans contrôle.

En tant que nature bouillonnante, il va se faire jour à travers les veines.

III

L’unique moment de la destinée est celui où le sang prend conscience de lui-même, autrement dit, celui où l’homme a la révélation, fulgurante et totale, de sa présence.

Cette révélation s’opère avec la soudaineté sans pareille d’une irruption et, comme elle, ne présente pourtant aucun caractère fortuit.
Loin d’impliquer, en sa poussée impérieuse, la moindre menace pour l’être anéanti, le sang s’impose au contraire aussitôt en souverain remède contre la peur. Gorgé de la propre substance du danger, il rayonne d’une chaleur conquérante.

Tout est animé dès ce moment de la vigueur où se noue véritablement enfin la vie.

À peine né à lui-même le sang s’affirme irréductible à toute mesure. Véhicule d’une grandeur incommensurable, il ne saurait se contenir. Sa tendance fondamentale à briser tous les vases et à s’épandre l’appelle vers la terre.

Et l’être retrouvé perçoit en lui cette puissance ardente lui chercher l’issue d’un affranchissement sans limites.

IV

Déjà l’homme transporté ne parle plus que le sens de la terre.

La certitude s’est établie, dans l’orgueil et la joie, de l’implacabilité de son comportement, quoi qu’il arrive ; plus rien qui puisse le faire faillir, dans ses voies même[s] qui lui demeurent le plus secrètes. L’acte devient sa propriété intangible.

Le sang est le lieu de l’existence, sur le plan du fini comme sur celui de l’infini.

La force sans frein porte avec elle l’absolu de la victoire. À l’homme se manifeste bientôt, jusqu’à la clarté aveuglante, une indifférence profonde quant aux formes d’être de son sang. La conscience de cette indifférence, dans l’ivresse, c’est l’héroïsme que rien ne saurait empêcher d’être l’attribut suprême du triomphe.
Mouvement moteur souverain ou lave qui coule, brûlante, le sang demeure à la fois l'inapaisé et la toute-puissance réunissant plus que tout au monde les conditions du suffisant.

V

Ainsi l'homme a pleinement accepté d'être l'objet de son propre défi au néant.

Ce consentement implique nécessairement qu'ait été posé le problème de la mort, sous son apparente hideur, mais celui-ci s'est trouvé en même temps circonscrit en tant que facteur d'un caractère infiniment lointain ; résolu même dans la mesure où la volonté héroïque rend possible l'idée du sacrifice actif.

Dans l'univers démesurément agrandi la Mort s'est dépouillée de ses oripeaux royaux ; elle reste seulement le squelette connu, fraternel.

L'élimination réalisée de la peur, par quoi spécialement est donnée la représentation de ce qu'est la mort, inclut la notion de salut.

Celui-ci, à son point ultime d'exigence, pose à nouveau, dans leur paroxysme, les obstacles qu'a vaincus le sang. Il requiert que soit surmonté, en même temps que la dernière velléité de fuite, tout ce qui attache, ne seraient-ce que les larves et la vermine, le vivant au domaine de la relation indéterminée.

Il rend purement et simplement, de ce fait, immanente l'intervention de la violence, la violence vivante, la frénésie violente de l'existant dans son aspiration à la liberté inconditionnelle.

Le salut réside dans le flot des fleuves de sang, qui lavent de la souillure. Leur odeur est celle d'éternité.
L’image de la boue sanglante, piétinée, qui colle aux pieds, tend au-delà de toute expression le désir.

Notre regard avide sait dénombrer l’ignoble troupeau des nains et des esclaves dont la présence, d’outrage à toute dignité, est devenue provocation inouïe.

Que les hommes donc, pleins d’un bonheur sauvage, laissent la haine terrible qui se déchaîne guider leurs mains vers le sang qu’il faut répandre.

Henri Dussat
29 décembre 1935²

NOTES


2. Parti pour Metz le 21 octobre 1935, Dussat devait revenir à Paris le 3 octobre 1936. Comme le laissent supposer certaines
notes autobiographiques conservées parmi les papiers de Dussat, cet écrit aurait été commencé pendant un bref séjour à Paris, à l'occasion des fêtes de Noël. Dussat devait revenir à Paris en mai 1936, à l'occasion d'une exposition de Chavy chez Ambrosino.

50. GEORGES BATAILLE

[Décembre 1935- janvier 1936]

ENQUÊTE SUR LES MILICES
LA PRISE DU POUVOIR ET LES PARTIS

1. - DÉFENSIVE ANTIFASCISTE OU OFFENSIVE ANTICAPITALISTE ?

La situation politique actuelle, disons-nous, est caractérisée par la contradiction interne du Front Populaire : position défensive au sommet, mais, de par son mouvement interne dans la rue, voué à l'action offensive pour la prise du pouvoir et pour la dictature du peuple.

Cette contradiction ne doit-elle pas être développée jusqu'au bout, les partisans de l'action ne doivent-ils pas se libérer des directives qui les paralyisent et affirmer leur autonomie ?

2. - MAINTIEN DE L’UNITÉ DU FRONT ANTIFASCISTE

Affirmer l’autonomie ne signifie pas, selon nous, entrer en lutte contre les partis de gauche qui ont leur fonction dans le développement de la situation révolutionnaire.

N’est-il pas évident que l’unité défensive peut et doit être maintenue jusqu’au bout contre la montée du fascisme ?
3. - **DICTATURE DU PROLÉTARIAT OU DICTATURE DES TRAVAILLEURS ?**

La base sociale du Front Populaire peut demeurer la base sociale du mouvement d’action révolutionnaire. Le prolétaire doit-il actuellement s’isoler ? Ou doit-il s’unir, pour exiger la Dictature du Peuple, à tous ceux des travailleurs qui sont prêts à lutter avec lui contre le régime capitaliste – aux travailleurs de la terre, aux travailleurs des classes moyennes ?

4. - **L’ACTION POUR LA PRISE DU POUVOIR PRÉALABLE AU PROGRAMME ÉCONOMIQUE**

Marx affirmait que « la divination doctrinaire et nécessairement fantaisiste du programme d’action d’une révolution de l’avenir peut seulement éloigner de la lutte présente ». La question qui se pose pour nous n’est pas « quelles sont les réformes économiques radicales qui nous sauveront ? » mais « comment créerons-nous la force, le pouvoir politique dictatorial capable d’imposer les réformes exigées par le mouvement historique ? »

L’action pour un but déterminé, la prise du pouvoir par les travailleurs, n’est-elle pas la condition suffisante de la cohésion ?

5. - **MOUVEMENT ASCENDANT DES MILICES DU PEUPLE**

Une véritable milice ne peut être organisée qu’après la prise du pouvoir. Il ne s’agit pas de milices proprement dites mais de formations analogues à celles que maintiendront sans aucun doute les ligues dans le cadre des lois nouvelles, nées de la comédie du 6 décembre. Seules de telles formations peuvent constituer une organisation autonome, indépendante de la direction des partis : les
Volontaires de la Liberté, là où ils ont été réunis, fournissent le type et l’embryon de cette organisation autonome.

Que peuvent faire les partisans de l’offensive sinon se rallier à un mouvement libre et ascendant des milices disciplinées ? À l’heure où les partis piétinent, un tel mouvement, vivant dans la rue, ne représente-t-il pas la forme adéquate de la lutte pour la prise du pouvoir ?

6.- LES CONDITIONS DE LA PRISE DU POUVOIR EN RÉGIME DÉMOCRATIQUE

Ni l’insurrection pour les gauches, ni le putsch pour la droite, ne sont possibles. Insurrection ou putsch n’ont jamais pu avoir lieu que si un seul adversaire à la fois s’oppose au gouvernement. Si deux adversaires irréconciliables s’opposent ensemble à un régime donné, celui-ci dépérit sans pouvoir être directement renversé : l’action conjuguée du pouvoir organisé de l’un des deux adversaires est toujours en état de paralyser celui qui prendrait l’offensive. Ce sont les hommes du régime eux-mêmes qui sont un jour réduits à choisir, pour lui céder la place, celle des deux oppositions qui l’emportera : de toute évidence, il suffit qu’au moment critique, les forces gouvernementales inclinent d’un côté de la balance pour que la victoire passe de ce côté. Mais elles, ne peuvent incliner que du côté où se sera constituée la plus grande force, la cohésion entrant davantage en considération que le nombre.

Tout le problème de la prise du pouvoir, actuellement, ne se ramène-t-il pas à la constitution de cette force cohérente ? Nous devons transformer le chaos du Front populaire en énergie organique, ce qui signifie
constitution d’un mouvement autonome de formations disciplinées : ne devons-nous pas consacrer tous nos efforts, toute notre volonté tendue à la réunion des VOLONTAIRES DE LA LIBERTÉ, des VOLONTAIRES DU PEUPLE ?

NOTES


51. GEORGES BATAILLE

[Contre-Attaque]\(^1\)

Bureau politique

Réunion du 14-1-[19]36.

1° Convocation pour le 21 janvier\(^2\).

Réunion le samedi 18.

2° La question des groupes. Réunion intérieure ?
attendre l’arrivée de Brunius, M. Jean, Dautry.
Voir papiers spéciaux

3° Publications.
Prospectus pour mardi\(^3\).

Le Cahier sur le F. P. à Courbevoie.

4° Réunions ultérieures.
Discussion sur le Staline de Souvarine
   un mercredi
   vers le 12\(^6\)
   à revoir samedi
Discussion sur le Stakhanovisme\(^7\).
   à revoir samedi

5° La question du Comité de Vigilance\(^8\)
   entendu pour Michon\(^9\)
   demander à Breton l’adresse de l’adhérent du Caire\(^10\)
NOTES

1. Une feuille de papier fin déchirée d’un bloc, de 13,5 x 19,7 cm, écrit au recto. Le document, de la main de Bataille, provient des archives de Jean Daurry.


5. Passage biffé, disposé sur deux lignes : « Cahier sur Staline / Tract de l’Araignée. » Si la première partie de ce passage se rapporte au long compte rendu de Pierre Kaan sur [« Le Staline de Boris Souvarine »] (document 55) destiné au numéro des Cahiers de Contre-Attaque consacré à « L’autorité, la foule et les chefs », la deuxième partie fait allusion à un article de Benjamin Péret pour la « Chronique » du premier des Cahiers de Contre-Attaque, article – comme on le lit dans une lettre inédite de Bataille à Breton (Bibliothèque Doucet, Légis Breton, n° 1713) – ayant pour sujet « L’araignée tête de mort avec comme illustration le dessin du Flambeau plus le dessin mexicain ». D’après Jacques Chavy, c’est avec son aide et celle de son épouse Suzanne, peinture elle aussi, que Marcel Jean devait réaliser pour une réunion au Grenier des Augustins, peut-être en rapport avec une intervention de Péret sur « L’araignée tête de mort », un grand dessin à la gouache de la France ayant au centre une araignée tête de mort qui tisse sa toile, probablement un écho du dessin publié le 28 décembre 1935 dans Flambeau, l’organe des Croix de Feu. Quant au dessin mexicain, il s’agit de la gravure Huerta-tête de mort de Posada, qui aurait dû figurer sur la couverture du Cahier même et qui sera publiée par Breton, après la dissolution de Contre-Attaque dans Minotaure. Cf. à ce sujet la note 8 à la lettre de Masson à Bataille de [juin 1936] (document 81).


7. La question était à l’ordre du jour dans toute la presse française et, comme le montre une lettre inédite de Bataille à Breton remontant à la fin janvier 1936 (Bibliothèque Doucet, Légis Breton, n° 1713), elle devait faire l’objet à Contre-Attaque d’une communication de Brunius – critique sur les méthodes de la Russie – ayant
peut-être pour point de départ le dossier « Le Stakhanovisme » réuni par lui et G. Wenstein dans le n° 7 (février-mars) de la revue belge *Documents* 36. Dans le bref commentaire qui introduit ce recueil de coupures de presse extraites du *Populaire*, de *La Vérité*, *L’Humanité*, *L’Œuvre*, *Révolution prolétarienne*, *Lu*, *La Pravda*, on peut lire : « Nous présentons ici, non un essai critique ou justificatif du stakhanovisme, mais sous la forme d’une revue de presse, un exposé aussi complet que possible dans l’état actuel de l’information, des buts et des premières réalisations de ce mouvement. Cet exposé fait à l’aide d’articles exprimant des points de vue nécessairement contradictoires et souvent confus tend [...] non à apporter des réponses définitives mais simplement à dégager les multiples aspects d’un problème aussi grave que complexe » (p. 23).


52. CONTRE-ATTAAQUE

*Procès-verbal de la réunion du B. E. du 18 janvier 1936*¹

1) Réunion du 21²

Bataille expose le plan de son intervention³. À l'avenir les plans seront communiqués dans la mesure du possible aux secrétaires de groupe.

Dautry fera un exposé technique et montrera l'aspect inhumain de l'oppression des 200 familles⁴.

Dautry se chargera de l'organisation de la salle. Nécessité d'un bureau qui sera composé comme suit : Péret, président ; Brunius et Marcel Jean, assesseurs.

Dautry s'occupera du service d'ordre. Intérêt de dire aux assistants de ne pas quitter la salle isolément.

Nécessité d'avoir un carnet de reçus *provisoires* pour recevoir les abonnements. Reya Garbarg est chargé[e] de signer ces reçus.

2) Proposition d'une réunion pour le 12 février

Bataille fera une conférence sur « L'autorité dictatoriale et la psychologie collective ». Cette conférence sera suivie de 2 exposés, l'un de Klossowski sur « Robespierre », et, l'autre de Pierre Kaan sur le *Staline* de Souvarine⁵.
Bataille nous apprend que Leiris dément formellement sa collaboration à la revue de Tzara.  

Bureau : Acker, Bataille, Gilet, Péret  
Étaient présents : et  
Dautry, Pastoureau  

NOTES  

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto. Le document provient des archives de Jean Dautry. Une copie du document figure dans les archives d'Adolphe Acker.  
2. Il s'agit de la réunion pour la commémoration de la décapitation de Louis XVI, au cours de laquelle Bataille, Breton et Heine ont fait une intervention sur « Les 200 familles qui relèvent de la justice du peuple ».  
3. Il n'y a pas de trace, parmi les papiers de Dautry, de cette communication, mais le plan de l'intervention, envoyé par Bataille à Breton accompagné de la lettre inédite n° 1713, est conservé à la Bibliothèque Doucet (Legs Breton).  
4. Il n'y a pas de trace, parmi les papiers de Dautry, de cette communication à caractère « technique » sur les 200 familles, sur lesquelles porte le vaste dossier de Crapoullot, publié en mars 1936. Le caractère oppressif des 200 familles est également dénoncé dans le documentaire de Renoir La vie est à nous, réalisé en 1936.  
5. Au sujet de la réunion du 12 février 1936, cf. la lettre de Bataille à Kaan du 20 janvier 1936 (document 54), ainsi que la lettre inédite de Bataille à Breton conservée à la Bibliothèque Doucet (Legs Breton, n° 1713) où toutefois il n'est pas fait mention de la communication de Klossowski sur Robespierre.  

53. CONTRE-ATTAQUE

20 janvier 1936

Séance constitutive du groupe Rive gauche

Le groupe comprend 18 membres. 13 sont présents.
Une discussion s’engage sur le principe de la constitution en groupes géographiques Rive droite, Rive gauche.
Vote : 9 voix pour, 4 voix contre.
Le groupe est constitué. On passe à l’organisation.
Trigonis et Rollin sont nommés secrétaire et secrétaire-adjoint. On décide que le groupe se réunira régulièrement tous les mardis à 9 heures au café de la Mairie.
On fixe le travail pour la prochaine séance. Chaque membre du groupe devra apporter une réponse à l’enquête de Contre-Attaque. Sur intervention de Malet, on décide de proposer la projection de l’Age d’Or, en séance privée.
La séance est levée à 11 h 30.

NOTES

1. Procès-verbal de la séance constitutive du groupe Rive gauche ou groupe Marat, une des deux circonscriptions géographiques de Contre-Attaque. Copie sur papier ordinaire. 1 feuille de 19 x 26,5 cm, dactylographiée au recto. Le texte, communiqué à Dominique Rabourdin par Jean Rollin, a probablement été tapé à la machine par


3. Jean Rollin, dont le nom apparaît dans le fichier des adhérents à Contre-Attaque conservé dans les archives de Jean Dautry, ne signe que deux tracts de Contre-Attaque, Sous le feu des canons français... et Travailleurs, vous êtes trahis ! Sur Rollin, cf. notre introduction.


5. Il s’agit de l’« Enquête sur les milices, la prise du pouvoir et les partis », qui devait être incluse dans le premier des Cahiers de Contre-Attaque (document 50).
Mon cher Pierre Kaan,

Je reçois ton mot et le texte. Les Jeunesses socialistes révolutionnaires se forment sous l'égide des trotskystes.

Le prospectus paraîtra lundi prochain. La parution en a été retardée, parce que la réunion précédente étant manquée rien n'engageait à sortir à une certaine date sinon la réunion suivante... Je te l'enverrai bien entendu dès qu'il sera sorti.

Pour ce qui concerne ton texte sur le Staline, te paraît-il impossible que nous aboutissions en commun à une étude, qui tout en restant critique du livre de Souvarine, constituerait quelque chose d'autonome ; il suffirait de développer les passages où tu introduis les questions qui touchent la sociologie générale et peut-être de procéder à certains changements dans la forme que je te proposerais. Cette étude pourrait paraître dans le cahier consacré à « Autorité, foules et chefs » (foules étant pris ici au sens psychanalytique et recouvrant partis). Il faudrait, pour l'équilibre du cahier, que le texte remanié soit d'une longueur sensiblement égale à celle qu'il a déjà.

Il y aurait évidemment avantage à ce qu'une étude comme celle-ci paraisse sous forme de brochure pouvant rester, plutôt que sous forme d'article. Il semble qu'il y aurait aussi avantage à ce que le titre soit repris de celui de Souvarine : STALINE, avec un sous-titre comme « la question de l'autorité révolutionnaire et la critique du travail de Souvarine ». 
Je suis obligé, bien entendu, de soumettre ce projet subordonné à ton acceptation.

Je te signale que Pierre Klossowski prépare dès maintenant un travail sur Robespierre, portant sur la même question – travail qui pourrait aussi trouver sa place dans le même cahier5.

Très amicalement à toi et à Marie,

Georges Bataille

J’attends une réponse de toi le plus vite.

P.-S. : Cette lettre a été retardée parce que j’aurais voulu envisager quelque chose de précis prochainement. Voici à quoi nous avons abouti : je serai le mercredi 12 février une conférence sur l’Autorité dictatoriale et la psychologie collective. À la suite de cette conférence trouverait naturellement sa place un exposé sur le Staline de Souvarine – que je souhaite que tu fasses – Veux-tu me dire si tu peux venir et parler ?… Je pense que cela pourrait être d’un grand intérêt. Je t’envoie des prospectus à titre d’information et t’enverrai d’un jour à l’autre le prospectus sur les Cahiers6.

NOTES

1. 1 feuille de papier rose fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. Le post-scriptum a été ajouté sur la marge gauche du recto et du verso, dans le sens vertical. Archives Pierre Kaan.

2. Comme on le déduit du contenu de la lettre, il s’agit du compte rendu de Kaan sur le Staline de Boris Souvarine (document 55).


6. Il s’agit du prospectus qui annonçait la parution des Cahiers de Contre-Attaque, diffusé le lendemain de cette lettre, le 21 janvier 1936.

55. PIERRE KAAN

[Janvier 1936 ?]

[Le Staline de Boris Souvarine]

Le Staline de B. Souvarine, paru l’an dernier, est aujourd’hui plus précieux que jamais. Car les exécutions du mois d’août des derniers « vieux bolcheviks », qui ont excité souvent l’horreur et l’indignation, ont aussi révélé un aspect mystérieux, inconnu de la Russie soviétique qu’il était bien difficile de comprendre.

Or, sur les points les plus délicats, les plus obscurs de l’histoire de la Russie moderne, la lecture des chapitres du livre de Souvarine nous éclaire. En nous penchant sur les analyses de l’historien, nous aurons donc chance de déchiffrer l’énigme soviétique dont peut périr l’Europe malade.

En effet, si la lecture de l’ouvrage permet d’évoquer un Ivan le Terrible, un Pierre le Grand, un Sylla, la tyrannie de Staline n’apparaît pas comme un accident, comme le produit monstrueux d’une volonté despotique, d’une fantaisie arbitraire, mais au contraire comme le résultat normal d’un ensemble de conditions géographiques, sociales, psychologiques, comme l’aboutissement nécessaire d’une évolution historique et politique.
Il s'agissait d'expliquer comment la Révolution russe, révolution populaire, lutte contre une autocratie, s'achève en système d'exploitation, comment le bolchevisme, originellement internationaliste, aboutit à la constitution d'un État national d'un style nouveau ; comment l'idéologie marxiste, c'est-à-dire démocratique et socialiste, a donné un régime qui nie la démocratie, qui parodie le socialisme dans un étatisme à la Flaubert — que le système ainsi réalisé ait pris Staline comme raison sociale, Souvarine l'explique bien par l'étude du personnage. Mais ce qu'il nous découvre aussi avec une rigueur irrefutable, c'est comment ce système a découlé naturellement de l'État historique de la Russie et, d'autre part, de la constitution du mouvement bolchevique.

*  
**

Et d'abord il y avait aux origines mêmes du bolchevisme [une anti]nomie dont les conséquences devaient fatalement se manifester : il s'agissait de préparer la démocratie socialiste, mais l'organisation, commandée par les nécessités de la lutte, était essentiellement hiérarchique, autoritaire, militaire. À la tête, un homme profondément attaché aux principes de la démocratie, imprégné de l'idéal humain du socialisme, mais non moins fermement résolu à faire du parti de la Révolution une organisation centralisée de spécialistes de l'action politique clandestine, « jacobins au service de la classe ouvrière ». Lénine, en ralliant à ses conceptions une fraction importante de la social-démocratie russe, jette les bases d'un organisme où tout dépend d'une équipe bien sélectionnée de dirigeants de talent, encadrant un parti de révolutionnaires de
métier, « révolutionnaires professionnels », dont Staline fut d'ailleurs le type pendant ses années d'apprentissage politique en Géorgie.

La supériorité incontestable et de moins en moins contestée de Lénine ne fit qu'accuser le paradoxe de la situation : les bolcheviks deviennent les instruments d'une tête qui pense pour eux. Au fur et à mesure que le mouvement révolutionnaire se développe et surtout dans les circonstances historiques décisives – 1914, la Révolution, le conflit avec l'Allemagne, la crise économique de 1921 – la prépondérance de Lénine, tout intellectuelle d'ailleurs, s'affirme. La méthode sélective qu'il a adoptée en s'assurant plutôt des instruments maniables que des collaborateurs lucides, lui procure des hommes sûrs dans l'action, mais hors d'état de s'orienter dans une situation imprévue, toujours d'accord avec lui mais inaptes à trouver, sans lui, les voies qu'il invente (on songe aux généraux de Napoléon, à Berthier transmettant sans rien y changer les instructions impériales, identifiant l'esprit à la lettre). Ce vide intellectuel au sein du bolchevisme est si manifeste que l'on voit Kamenev, Zinoviev, Staline disposés à se rallier à la politique « défensiste » du menchevisme et Lénine retourner entièrement, et par une inspiration géniale, la politique de son parti dès qu'il pose les pieds sur la terre russe. Seul, il saisit instantanément la puissance du courant révolutionnaire qui doit tout emporter ; seul, il comprend que le pouvoir reviendra à ceux qui, en dépit de toutes les conventions, malgré toutes les traditions, feront corps avec ce mouvement gigantesque. On le croit d'abord visionnaire, désaxé par l'émigration, devenu anarchiste. Mais bientôt sa lucidité s'impose. Ses « mots d'ordre » sont ceux de son parti, et du peuple russe. Et – pénible constatation pour les vieux
bolcheviks – son meilleur appui, il le trouve en la personne d’un adversaire de toujours, de celui qui a dénoncé sans cesse le jacobinisme bolchevique, mais dont le génie révolutionnaire et le sens de l’action rejoignent la clarté cristalline du coup d’œil lévinien. En face des vieux bolcheviks, Trotsky est avec Lénine le seul à savoir qu’une action intransigeante est à l’ordre du jour, que la Révolution qui gronde depuis février n’a rien de commun avec les personnalités falotes du gouvernement provisoire, « incapables de comprendre l’urgence des revendications populaires ».

Même processus à la veille d’Octobre, lorsque tous les collaborateurs de Lénine reculent devant l’acte décisif. Seul avec Trotsky, il est conscient de la nécessité de l’insurrection, il en analyse les conditions ; il précise que les bolcheviks doivent sans retard prendre le pouvoir et établir qu’ils le conserveront, cependant que le Comité Central incline à temporiser, ne se rendant à ses raisons qu’avec retard, lorsque Lénine vitupère contre les délais : « attendre est un crime contre la Révolution », « la temporisation, c’est la mort », crie-t-il à ceux qui appréhendent la défaite avant d’avoir combattu.

Même processus encore après Octobre, lorsque le nouveau pouvoir bolchevique se heurte à une résistance presque universelle, englobant le syndicat des cheminots et des P.T.T. À ce moment critique, Lénine vit surgir encore une fois contre lui, dans son propre parti, une opposition de « vieux bolcheviks », partisans, eux aussi, d’un gouvernement socialiste de tous les partis soviétiques. 11 commissaires du Peuple sur 15 démissionnent (p. 180).

Une fois de plus Lénine franchira la passe en désaccord avec et malgré la plupart des « révolutionnaires professionnels ».

Ainsi voit-on apparaître déjà les conditions du futur pouvoir stalinien ; un parti gouvernant où tout est organisé en fonction d’une direction unique, d’une tête ; et en même temps se dessine peu à peu dans l’ombre la figure de l’héritier, ne sortant pas de son rôle modeste, mais essentiel, tant que la présence de Lénine assure le fonctionnement du système.

Mais cette action toute-puissante de Lénine, si elle assure le triomphe du bolchevisme, comporte aussi tout un ensemble de méthodes dont l’auteur ne cache pas les contradictions, les faiblesses, les dangers. Lénine ne recule pas devant l’immoralisme politique ; n’hésite pas à tout subordonner à la conservation du pouvoir ; il sacrifie tous les articles du programme bolchevique ; et en même temps il prend des mesures nouvelles, imprévues, exigées par une
situation catastrophique, mais qui l’entraînent bien au-delà de tout ce qu’il avait pu prévoir.

Ce génie de la manœuvre, cette souplesse incomparable par laquelle Lénine s’adapte à chaque situation, si imprévue, si embrouillée, si difficile, si désespérée qu’elle soit, explique la victoire du pouvoir bolchevique sur ses adversaires multiples mais, en même temps, la formation des méthodes staliniennes. Souvarine ne cache pas d’ailleurs les origines lointaines du cynisme bolchevique, amoral, inhumain jusqu’à la cruauté. Il remonte jusqu’aux origines anarchistes, à Bakounine, à Netchaïev, jusqu’au terrorisme de Tkatchev. Mais alors que les procédés machiavéliques devant lesquels Lénine ne recule pas, forment chez lui un alliage unique avec la culture marxiste où il puise la notion d’une réalité en perpétuel changement (notion exclusive de tout dogmatisme), avec les convictions humanistes et démocratiques du socialisme occidental, avec la conscience de la supériorité incontestable de la civilisation européenne sur le peuple russe encore asservi et imprégné de barbarie asiatique, chez Staline, la ruse machiavélique subsiste seule, au service d’un pouvoir omnipotent, qui ignore la critique ou les résistances, qui les étouffe et les brise lorsqu’elles tentent de se manifester. Staline, dans ses opérations répressives, a pu se réclamer à bon droit des précédents de la période leninienne et rappeler aux oppositionnels qu’ils n’avaient pas toujours fait preuve d’autant de scrupules légalistes. Seulement ce qui, du temps de Lénine était encore considéré comme exceptionnel, comme mesure de salut rendue nécessaire par la guerre civile et la guerre étrangère, devient pour Staline procédé habituel, normal d’un gouvernement établi, reconnu, appuyé sur des alliances puissantes.
Il y a là une évolution qui serait inintelligible si l’on ne tenait compte que de la mentalité du « brutal » Staline, que de la structure du parti bolchevique, devenu cadre d’un État « totalitaire ». Sans doute Plékhanov, dès 1904, avait prophétisé « à la fin des fins » la concentration de tous les pouvoirs aux mains d’un seul homme, autour de qui « tout tournera ».

Souvarine enregistre et utilise cette prévision lucide. Il ne s’en contente pas.

Il insiste, avec précisions à l’appui, sur tout ce qui apparaît le soviétisme de 1930 aux formes politiques qui ont dominé la Russie des Tsars, non pas seulement la Russie du xixᵉ siècle, mais la vieille Moscovie barbare, le gouvernement des Ivan le Terrible, des Boris Godounov. « Les bolcheviks abâtardis renouent à leur insu la tradition de la Russie des Tsars, quant aux procédés de gouvernement » (p. 350). Et, citant Michelet, il ajoute : « La terrible hypocrisie russe n’est pas le fait des hommes. » Le gouvernement d’un immense Empire, à cheval sur l’Asie et l’Europe, où coexistent des dizaines de races, de peuples, de langues, s’exerce presque fatalement suivant une tradition de terreur et de despotisme, une fois passée la période du bouleversement révolutionnaire. La classe ouvrière elle-même, levier de la Révolution, est imprégnée des caractéristiques de la mentalité paysanne, dans un pays où la masse rurale noire tout. D’où une psychologie de « résignation passive entrecoupée de rébellions violentes, méfiance individuelle et crédulité collective, simplisme des idées, mysticisme des sentiments et fanatisme des préjugés » (p. 24).

Le régime d’étatisme bureaucratique centralisé et d’industrialisme auquel aboutit le bolchevisme ne justifie en rien le qualificatif de socialiste. L’histoire russe fait appa-
raître à plusieurs reprises des régimes analogues, avec direction de l’activité économique par le Tsar, poussées industrielles intermittentes, nationalisme économique. Souvarine précise avec raison et jusque dans le détail les similitudes entre les deux absolutismes : Catherine protège les philosophes libéraux d’Occident, mais maintient le peuple russe en servitude ; « Staline encourage au dehors ce qu’il ne tolère pas au dedans ». Alexandre Ier... « pose au jacobin... ».

La Révolution au point de départ n’empêche pas que ce système soit, par voie détournée, un retour au passé le plus sombre ; mais la métamorphose du régime s’est effectuée à l’insu des dirigeants (p. 515).

Le régime d’oppression et d’exploitation de l’homme par l’homme auquel aboutit la Russie bolchevique se comprend mieux si l’on fait état, à la fois de la structure et des principes du parti politique qui a reçu l’héritage du tsarisme ; d’autre part de l’histoire russe, des retards d’une société où tout est submergé par une masse paysanne énorme, inculte, perdue dans des territoires immenses, sans communications suffisantes avec le monde occidental et la civilisation moderne, masse habituée depuis des siècles à la servitude, à l’abrutissement de la misère.

En un sens on peut alors penser que le césarisme stalinien, succédané « prolétarien » de la monarchie tsariste, constitue un régime approprié à une situation unique. Si l’opposition qui, de 24 à 28, tenta avec Trotsky, puis avec le renfort de Zinoviev et de Kamenev, de sauver les principes, ou d’empêcher un nouveau « Thermidor », se brisa, il ne faudrait pas invoquer seulement des circonstances accidentelles.

Boris Souvarine souligne les fautes tactiques de l’opposition, ses faiblesses de toute sorte, l’inaptitude de
Trotzky à profiter des situations favorables, à organiser les résistances qui se faisaient jour. Avec raison, il constate que toutes les qualités éminentes de Trotsky n'ont pu tenir lieu des qualités proprement politiques que l'on ne saurait, par contre, dénier à Staline. Mais si, en ces circonstances, l'homme d'État véritable fut Staline et si ses adversaires n'ont pu faire autre chose qu'accumuler des fautes, perdre les avantages innombrables dont ils disposaient inutilement, cela tient sans doute à ce que la position adoptée par Staline était seule cohérente, seule conforme à la logique de la situation. Les contradictions dans lesquelles s'embarrassait Trotsky et que relève justement Souvarine, pouvait-il les éviter ? Souvarine note qu'il était d'une mauvaise méthode de vouloir en finir rapidement avec un système dont on ne mettait pas en cause le principe ; il s'étonne que l'opposition ait « tout sacrifié » pour aboutir à proclamer son accord de principe avec ses proscripteurs. Et il constate cette évidence : « Cette identité foncière lui interdisait de miser sur la sympathie agissante du peuple » (p. 436).

On ne peut s'étonner que l'écart entre « bolcheviks-léninistes » et « léninistes-bolcheviks » soit minime. Trotsky, à qui Staline fait remarquer judicieusement l'absurdité de sa position, s'obstine à affirmer l'inafiable bilité du parti. Si l'analyse de Souvarine est juste, comment n'est-il pas conduit à conclure que toute opposition née au sein même du parti ne pouvait échapper à une contradiction qui la condamnait d'avance ; on ne pouvait s'affirmer fidèle aux principes du bolchevisme, reconnaître l'attache du système existant avec les origines révolutionnaires, la continuité du développement d'Octobre 1917 jusqu'au soviétisme postérieur à la mort de Lénine, sans en même temps renoncer à une
opposition qui n’avait de sens que si elle aboutissait à abattre la tête du bolchevisme. Et par ailleurs Souvarine lui-même aurait déconseillé la lutte ouverte, l’opposition brutale.

Volontairement ou non, Lénine avait constitué un organisme où tout dépendait de lui-même, qui jouait le rôle de chef. S’il a su jouer ce rôle sans tomber dans les bassesses et les crimes inhérents à la fonction, cela tient à sa personnalité exceptionnelle et à la puissance de la conviction socialiste et humaine qui l’animait. Lui disparu, la question du successeur se posait fatallement ; or Trotsky n’a pas voulu être l’héritier.

Mais si le système et les conditions historiques en exigeaient un, Staline, avec des qualités exceptionnelles de ténacité, de volonté, avec sa passion du pouvoir, avec ses aptitudes éprouvées à l’organisation et à la répression, était désigné pour recueillir l’héritage. — Bien plus, il est naturel qu’il ait pris à son compte en l’élargissant le programme d’industrialisation de ses adversaires « trotskystes ». Ceux-ci, retenus par un minimum de principes et par leur plate-forme démocratique, n’auraient pu imposer au peuple russe le régime effroyable de violence et de spoliation devant lequel n’a pas reculé le Staline impas-sible que n’arrêtait même pas la perspective d’une famine qu’il avait prévue, lorsqu’il combattait l’industrialisme de l’opposition.

La défaite de l’opposition était fatale du moment qu’elle refusait d’accepter les conséquences inhumaines du système tout en maintenant sa solidarité avec lui. Et le triomphe de Staline ne l’était pas moins, puisqu’il ne fait qu’accentuer les caractéristiques essentielles du bolchevisme, au lieu de s’efforcer, en utopiste, à l’amender, à l’humaniser.
Ses contradictions continuelles, les sauts brutaux de sa politique, de ses directives économiques sont conformes également à la logique du système ; c'est grâce à elle qu'il se maintient au pouvoir. Pour durer, il fallait renoncer à tous les principes, à tout. Staline n'a pas hésité. Mais ne peut-il invoquer l'exemple de Lénine (v. page 186) ?

Sans doute, il y a une marge entre l'ancien bolchevisme et le nouveau leninisme (p. 334), entre la méthode critique et le relativisme d'un Lénine, et le dogmatisme simpliste d'un Staline qui transforme le marxisme et le bolchevisme en une « socratique », une « mystique », une « théologie », dit Souvarine, une idolâtrie, faudrait-il dire peut-être, dont le symbole est le cadavre embaumé de Lénine, transformé en tabou à l'usage des foules incultes, envoutées par une magie nouvelle, baptisée arbitrairement socialisme. — Mais dans la même page, Souvarine, qui oppose justement le génie dialectique d'un Lénine et la socratique laborieuse d'un Staline, ne manque pas de constater qu'avec Lénine déjà, avec l'arrivée au pouvoir, l'idéologie bolchevique marquait un recul intellectuel sensible par rapport à la méthode de Marx.

On est ainsi conduit à poser, avec le Staline de Souvarine, tout le problème de la Révolution ; car Staline n'est qu'un produit des circonstances. Et celles-ci furent telles qu'une révolution visant au socialisme, à la libération des prolétaires, à l'affaiblissement de l'État, à un pas en avant de l'humanité, aboutit à un régime de pouvoir personnel sans précédent dans l'histoire, à une omnipotence de l'État qui élimine toute espèce d'aspiration à une vie libre, à la pensée, à l'activité intellectuelle consciente, aboutit donc à un système d'oppression, de violence et d'exploitation du travail qui fait rêver, par comparaison, du « paradis » capitaliste.
Peut-on se contenter, pour expliquer le phénomène, de se référer aux conditions propres à la Russie, restée serve et médiévale jusqu’aux époques les plus récentes ?

*  
*  
*  

Dans la mesure même où il y a une Histoire, c’est-à-dire où, tout de même, malgré la pesée écrasante du passé, les événements et les hommes modifient la figure du monde, le retour à la barbarie traditionnelle ne peut être plus définitif que les régimes imposés à la France au début du XIXe siècle. Mais surtout, même si l’on persiste à croire à une défaite définitive, si la révolution bolchevique s’est transfigurée, « désfigurée » en autocratie, sans même un Thermidor, il faut sans doute faire état aussi des conditions d’organisation du bolchevisme de Lénine. Le système adopté par lui conduisait, à peu près fatalement, à la prédominance d’un individu. Et ce n’est certes pas le hasard qui a fait le parti ainsi constitué bénéficiaire de la Révolution. Seul, il disposait d’une tête, au moment critique où la tête de l’Empire (plutôt ce qui lui en tenait lieu) était tranchée.

Souvarine a, bien entendu, examiné cet autre aspect essentiel du problème, mais il repousse peu à peu au second plan une explication que son livre ne peut cependant écarter.

La disparition de Lénine faisait appréhender la venue de « l’héritier », qui, pour tous, devait être Trotsky ; voilà qui, indéniablement, a déterminé le cours intérieur des luttes du bolchevisme durant les cinq ou six années suivantes. Et l’astuce de Staline fut d’exploiter ce sentiment
contre Trotsky, avant de se démasquer. Ainsi conçoit-on que Zinoviev, Kamenev, après avoir soutenu Staline contre Trotsky, aient fait le bloc plus tard, avec le second contre le premier, lorsqu’il manifeste, sans ambiguïté, ses ambitions véritables.

Mais n’y a-t-il pas dans ce jeu subtil qui se développe autour du cadavre embaumé, une fatalité plus tragique encore, parce que plus irrémédiable que la première ?

Puisque le plus grand effort de l’homme pour se libérer de toutes les forces, naturelles ou sociales, qui pèsent sur lui pour le paralyser, l’accabler, l’asservir, aboutit à serrer plus étroitement ses liens, à rendre sa charge plus lourde que jamais.

Tout le problème de la Révolution russe est là, et c’est aussi sans doute un problème fondamental de l’histoire humaine : les vertus créatrices de l’homme sont-elles vaincues d’avance par les nécessités aveugles ? Sommes-nous victimes d’une misérable illusion lorsque nous essayons d’insérer nos désirs, nos rêves, nos volontés, dans des séries multiples de causes qui se combinent automatiquement ? Faut-il renoncer à découvrir une commune mesure entre la politique et les valeurs ? Si l’on a pu dire que l’homme est un être historique, est-ce parce qu’il détermine les circonstances ou parce qu’elles le déterminent ?

Autrement dit, y a-t-il place dans le déveoppement historique pour un jeu de contingences tel que nos volontés puissent s’y insérer et imposer les vues de la raison humaine ?

Il est superflu d’insister sur le mérite d’un travail qui oblige à méditer un problème de cette portée, et cela, simplement en présentant, avec une fidélité scrupuleuse, l’enchainement des faits.
Mais c’est dire qu’un tel livre en appelle un second, celui qui dégagera la sociologie, la philosophie sociale de cette gigantesque expérience humaine qu’aura été la Révolution russe.

C’est ce livre-là que nous attendons.

Pierre KAAN

NOTES


4. Dans une version moins complète de son compte rendu, Kaan avait écrit : « Les rapports de la politique et de la morale, le rôle progressif des révolutions politiques et sociales, et enfin la question fondamentale des causes déterminantes du processus historique, ne peuvent pas ne pas être considérés à nouveau à l’occasion de tel livre. […] Boris Souvarine a des vues d’une originalité saisissante : la place prépondérante prise par Staline s’explique, si l’on considère la persistance des traits essentiels de la Russie traditionnelle se dessinant à nouveau dans les cadres de la Société Soviétique, le passé renaisissant sous un masque. Cette interprétation sous-tend une philosophie
fataliste de l'histoire, si en dernier ressort les valeurs humaines créatrices sont écrasées par une nécessité aveugle, si raison et conscience doivent toujours plier devant l'antique fatalité, dont les individus, les "personnages historiques", vains fantômes, ne sont que les symboles. » C'est à un approfondissement de ces questions de « sociologie générale » que Bataille s'était montré particulièrement intéressé dans sa lettre du 20 janvier 1936 à Kaan afin d'aboutir « en commun » à une étude qui aurait dû constituer « quelque chose d'autonome ». Aucun texte, dans les archives Pierre Kaan, ne semble répondre à cette perspective. Cependant, le point de vue sociologique imprègne l'article « Stalinisme ou hitlérisme dans une Europe organisée » (Nouveaux Cahiers, avril 1940), où, en opposition à la possibilité avancée par Souvarine (« L'U.R.S.S. et l'Europe », Nouveaux Cahiers, 1er novembre 1939) d'un fédéralisme économique européen qui inclurait les régimes démocratiques et fascistes mais exclurait la Russie, Kaan développe la thèse de l'identité de nature et de structure entre bolchevisme et nazisme. Les travaux de E. Minkowski sur La schizophrénie (1927), l'analyse que fait Conrad Heiden dans son Histoire du national-socialisme (1934) sur l'association, chez Hitler, de rigueur logique de la pensée et d'absence totale de sens du réel, constituent l'ossature de son argumentation, dont la clé de lecture est – comme Kaan lui-même le précise dans un autre essai – ce processus logique d'identification que les théoriciens de l'école de Vienne ont appelé la « logique tautologique » et que Wittgenstein a condensé dans la formule : « Toutes les propositions de la logique disent la même chose, c'est-à-dire rien » (Pierre Kaan, « La logique de l'irrationnalisme », in AA.VV., Visages de la Résistance, p. 192). Les régimes totalitaires – écrit encore Kaan – mettent en œuvre contre la raison l'arme de la logique tautologique, sorte de dialectique inversée qui consiste à affirmer l'identité de termes distincts dans le but de répondre « à un besoin psychologique d'être que la réalité embarrasse ou épuise », analogue, sur le plan sociologique, au délitre des schizoides, « logique dans ses syllogismes » mais, au fond, destiné à une seule fin, « se servir du passé pour nier l'avenir » (Ibid., p. 188-189). « Il semble que, dans les deux cas, nous soyons en présence d'un processus compensateur [...] On ne s'étonnera pas qu'une construction logique sous-tende ainsi une mythologie : les mythes sont des schémas abstraits qui peuvent être traités comme des symboles » (Ibid., p. 191-192). Propager « des mythes enserrés dans une
construction logique» *(Ibid., p. 181)*, c'est ce à quoi visent, dans
leur nihilisme moral et métaphysique, le fascisme, le national-
socialisme, le stalinisme, conclut Kaan, rappelant dans son article des
*Nouveaux Cahiers* que l'on retrouve dans l'hitalérisme le processus
dcrit par Souvarine dans son *Staline*. Et, dans une note à la
« Logique de l'irrationalisme » qui semble évoquer les considérations
faites par lui dans le manifeste inaugural de Contre-Attaque (cf. le
brouillon de la lettre à Bataille de [septembre 1935], document 29),
il ajoute au sujet de l'apologie du prolétariat pratiquée dans le com-
munisme russe : « […] la logique tautologique joue un rôle de plus
en plus grand dans le bolchevisme actuel, aux dépens de la dialec-
tique. Le système ne repose-t-il pas sur un terme unique, le prolé-
tariat, qui rend les services que l'on attend de la race dans le sys-
tème allemand ? » *(Ibid., p. 201)*.

5. Phrase biffée : « Boris Souvarine l'écrira-t-il ? »

56. CONTRE-ATTAQUE

GROUPE SADE

Réunion du samedi 25 janvier 1936

Présents : Bataille, Brunius, Dautry, Dubief², Dugan³,
Blin⁴, Legendre⁵.

Étrangers au groupe :⁶ Gilet.

1/. La rédaction des deux premiers *Cahiers* est envisa-
gée et discutée dans le détail⁷.

2/. Propagande. Dautry envoie le prospectus à Moulins
en vue d'y créer un groupe. Bataille écrira aux divers
adhérents de province et de l'étranger.

3/. Organisation. La discipline paraît à l'ensemble des
membres tout à fait insuffisante. Elle apparaît en même
temps comme la condition du succès. Tout manquement
à la discipline doit être consideré comme un obstacle au mouvement.

41. Organisation du groupe. Les réunions auront lieu chaque samedi à 9 h. du soir, jusqu’à nouvel ordre au Café de la Mairie, place Saint-Sulpice.

Dubief fera fonction de secrétaire et Brunius de secrétaire-adjoint.

NOTES


3. Pseudonyme de Harrick Obstfeld (1913-1996), né à Anvers dans une famille d’origine polonaise émigrée en Angleterre lorsqu’éclata la Première Guerre mondiale. D’après son propre


5. Le nom de Frédéric Legendre figure dans les papiers d’Henri Dubief parmi ceux des adhérents au groupe Sade, suivi de l’adresse de l’École municipale professionnelle Dorian de Paris, où Dubief était à cette époque répétiteur.

6. Biffé : « Corvin ». Il s’agit de Bella Corvin, d’origine hongroise, dont le nom figure dans le fichier des adhérents à Contre-Attaque.

7. « Mort aux esclaves », destiné à rester à l’état de projet et, probablement « Front populaire dans la rue », qui avait fait l’objet d’une communication de Bataille en 1935 et qui devrait paraître dans le seul des Cahiers de Contre-Attaque à voir le jour.

57. PIERRE KAAN À GEORGES BATAILLE

Dimanche 26-1-[1936]

Cher ami, ce prospectus est dans l’ensemble assez réussi et contient même des perspectives brillantes² ; je regrette autant plus la faiblesse du texte qui me concerne particulièrement (texte qui ne contient absolument aucune esquisse du point de vue que je t’avais exposé) — mais surtout qui présente les choses, sur le terrain même où tu te places, de la façon la plus défavorable et la plus contestable³. Je ne conçois pas que tu te réfères à tes « origines françaises »⁴. C’est diminuer le contenu même de ton texte, car accorder l’existence de telles origines, même sans en faire une valeur, c’est fonder un racisme. J’ajoute qu’en ce qui me concerne, le métrissage dont je suis issu enlève toute apparence de signification à une telle formule.

Au surplus, il est absurde de s’opposer à la communauté française ; il s’agit d’une question d’existence, non
de valeur ; déclarer qu’on n’aime pas la communauté françai-
se, c’est reconnaître son existence et c’est simplement
se placer hors du réel. Tu sais bien que le processus que
je décrit dans mon texte est presque inverse. J’ajoute que
c’est trahir ma pensée que d’affirmer un point de vue de
cette nature uniquement par rapport à la France, en omet-
tant soigneusement d’indiquer qu’on adopte un point de
vue identique à l’égard des classes.

J’ajoute que ta manière de te déterminer en fonction
du comportement hitlérien et en le présentant
comme un modèle m’est odieuse. Et tu sais qu’en
aucun cas je n’accepte le délire. Ton « nous aussi » est
horrible.

J’espère que tu as rédigé ce texte sans lui donner une
valeur « principielle » et que tu ne maintiendrais pas un
tel point de vue dans le travail en préparation. Sinon cela
marquerait, entre nous, une coupure. Quoi qu’il en soit,
tu ne t’étonneras pas que je décline toute responsabilité
concernant ce texte, que tu ne m’as d’ailleurs pas soumis
(surtout le 1er paragraphe).

Je te prie donc de biffer mon nom des prospectus non
encore distribués et, si tu étais amené à faire un nouveau
tirage ou une annonce de publicité, de le supprimer éga-
lement à moins que nous arrivions à nous mettre d’accor-
d sur une nouvelle rédaction.

NOTES

1. Brouillon de lettre. 1 feuille de papier ordinaire, de 21,2 x
27,3 cm (la marge la plus longue est coupée), pliée en deux (4 faces
qui doivent être lues dans l’ordre suivant : 1, 4, 2, 3. En haut à
gauche sur la première face figure la mention « (Lettre à G. Bataille) »
de la main de Kaan. Archives Pierre Kaan.
2. Il s’agit du prospectus qui annonçait la publication des Cahiers de Contre-Attaque, diffusé le 21 janvier 1936.

3. Le texte en question figure dans le prospectus sous le titre suivant : « La Patrie ou la Terre par Pierre Kaan et Georges Bataille ».

4. Dans le premier paragraphe du texte on lit : « Un grand nombre d’hommes aiment leur patrie, se sacrifient et meurent pour elle. Un nazi peut aimer le Reich jusqu’au délire. Nous aussi nous pouvons aimer jusqu’au fanatisme, mais ce que nous aimons, bien que nous soyons français d’origine, ce n’est à aucun degré la communauté française, c’est la communauté humaine ; ce n’est en aucune façon la France, c’est la Terre. »

5. Le texte de Kaan n’a pas été retrouvé.

58. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[Janvier 1936]

Mon cher Pierre Kaan,

Ta lettre me stupéfie.

1° Je t’ai dit presque mot pour mot ce qui est imprimé, à la Closerie des Lilas. Tu ne m’as fait aucune objection à ce moment-là ni sur le rapprochement avec les nazis, ni sur le fait que j’avais dû renoncer à parler du plus important, à savoir de la direction indiquée dans le texte que tu m’avais lu – ceci parce que trop complexe, impossible à exprimer clairement en quelques phrases.

2° Tout ce que tu incrimines touchant la communauté française ne peut résulter que d’un malentendu incompréhensible. Français d’origine signifie seulement le fait que notre nationalité est française et le nous se réfère d’ailleurs à l’ensemble de ceux de nos
adhérents qui sont français et non à toi et moi. Si tu 
y vois le fondement du racisme, tu ne peux me faire 
penser qu'à un mouvement d'humeur de ta part (*). 
Quant à la phrase que tu emploies « déclarer qu'on 
n'aime pas la communauté française, c'est reconnaître 
son existence et se placer... hors du réel », rien que 
de profondément décourageant. Je ne comprends plus. 
Il y a là dans l'ensemble une volonté de découvrir dans 
un texte tout ce qu'il pourrait impliquer d'une façon 
lointaine qui me met mal à l'aise. Il est évidemment 
légitime d'opposer à la communauté française accep-
tée de fait par une multitude, la communauté 
humaine, évidemment légitime d'ajouter qu'on n'aime 
la première mais la seconde.

3° Je dois te répéter que j'ai fait le rapprochement avec 
les nazis à peu près mot pour mot à la Closerie des Lilas. 
Il y manquait peut-être le terme de délire, mais il est évi-
dent que si dans le membre de phrase où il est question 
de notre attitude j'emploie le mot fanatisme et non délire 
 cela a un sens, fanatisme n'impliquant nullement l'aliéna-
tion de la raison². Il n'y a là aucune argutie mais l'expres-
sion de différences qui résultent banalement de la construc-
tion des phrases et tout ce qu'on peut admettre à la rigueur, 
c'est que ce ne soit pas aussi net qu'il est désirable. La dif-
férence entre ce que je t'ai dit et le texte imprimé ne peut 
être en tout cas que de second plan. J'avais dans la tête 
toutes les phrases et les ai employées, les récitant en quelque 
sorte par cœur, et je ne puis admettre de différence que 
sur l'emploi d'un mot en particulier. Je ne vois vraiment 
 pas ce qu'on peut incriminer, du moins au sens fort du 
termes, dans ce rapprochement qui n'implique pas la valo-
risation de sentiments captés au bénéfice de la patrie, 
puisque nous nous caractérisons par une volonté contraire.
4° Le cahier auquel nous devons collaborer doit comporter un texte de toi et un texte de moi. C'est au texte que je compte écrire que j'ai fait allusion dans les deux premiers alinéas. À ce que tu exposerais toi-même il n'est fait allusion que dans le troisième alinéa - au titre de la « connaissance méthodique ». Je ne vois pour ma part aucune divergence possible entre les deux points de vue.

5° Il me semble que la publication prochaine du cahier lui-même - pour laquelle il va de soi que nous nous entendrons pour nous mettre d'accord l'un sur le texte de l'autre - devrait largement suffire à réserver ton attitude en ce qui concerne ce malheureux « prière d'insérer » qui ne t'a été communiqué qu'orallement, par conséquent d'une façon imparfaite.

6° Pour ce qui est de l'envoi du prospectus, rien n'a encore été donné à la poste mais il a déjà été distribué très largement. Je suis obligé d'attirer ton attention sur le fait que les conséquences pratiques de ta décision seront infiniment plus odieuses pour moi que ne peut l'être ce texte pour toi. Et lorsque j'écris « pour moi » je ne crois pas que ma personne soit là-dedans engagée autrement que dans la mesure où je m'identifie à une tentative. N'imagine pas qu'il soit autre chose que très pénible et surtout très dangereux que de distribuer partout le désaveu d'un de ses meilleurs amis. Désaveu d'autant plus grave qu'il ne s'agit que de textes publicitaires et non signés par les auteurs. Je suspends tout envoi pour l'instant mais je te demande de revenir sur une décision dont les conséquences peuvent être graves alors que tu gardes le loisir de t'exprimer complètement dans un délai suffisamment court.

Je sais que j'aurais dû te communiquer le texte écrit, mais je crois qu'il soit facile de faire ce que je fais, je suis souvent débordé et j'oublie quelquefois telle ou telle chose : j'avais d'ailleurs considéré comme un accord
notre conversation de la Closerie. Je ne pouvais pas ne pas la considérer comme un accord.

Crois que je comprends tous tes scrupules et que tout ceci n'entache pas l'amitié que j'ai pour toi mais je te supplie de te représenter la situation dans laquelle je suis. J'ai pleinement accepté quand j'ai commencé le risque de me casser les reins mais il serait très douloureux pour moi que ce soit toi qui y contribues.

Avec mon amitié

Georges Bataille

Je suis obligé de penser que ton nom biffé sur ce prospectus, cela trahit au moins autant ta pensée que le maintien pur et simple. Il y aurait peut-être encore un moyen, c'est l'impression d'un texte nouveau de la même longueur que le premier alinéa : on collerait ce texte sur les feuilles tirées, mais cela est évidemment une complication extrême, un travail considérable.

(*) Je m'aperçois seulement après coup qu'on peut comprendre « français d'origine » comme français de bonne race, mais le contexte montre bien qu'il s'agit de « français à l'origine ». Personne jusqu'ici n'a compris autrement. D'ailleurs la juxtaposition de ton nom rend l'acceptation de race indéfendable.

NOTES

1. Lettre non datée. 4 feuilles de papier à lettres assez épaiss, de 13,5 x 21 cm, écrites au recto et au verso, dont les pages sont numérotées de 2 à 8 (aucun numéro ne figure au recto de la première feuille). Le texte présente de nombreuses ratures. La note introduite par l'astérisque figure au verso de la première feuille, au bas de la


59. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[Janvier 1936]

Mon cher Pierre Kaan,

Je t'assure que ta lettre ce matin m'a été très douloureuse. Elle pose pour moi beaucoup plus de questions
graves que tu ne pouvais penser, non seulement sur le plan de l'action pratique immédiate mais aussi sur le plan le plus nettement théorique, ou plutôt sur le plan humain — directement. Que peut-on faire si on se heurte à un mur chaque fois qu'il est nécessaire de suivre la vie, c'est-à-dire chaque fois que l'on est amené à envisager successivement deux directions opposées ? C'est là une question qui paraît tout à fait formelle. Pour moi, au point où j'en suis, je t'écris chargé d'angoisse, avec la conscience de tout ce qui peut peser parfois sur un seul homme, sur un homme très faible et malgré tout isolé. Entends bien que voyant ce que je vois je ne peux pas ne pas crier. Il peut exister des moments dans le cours des choses où tout devient aussi clair et brutal que lorsque quelqu'un se noie — si les autres ne le voient pas et si on ne peut pas atteindre soi-même le noyé, il faut crier désespérément. Et je désespère quand je vois que je suis aussi mal entendu, aussi mal compris.

Je viens d'avoir une longue conversation avec quelqu'un qui est par rapport à nous du dehors — il n'est même pas communiste, même pas socialiste. Il se trouve que dans cette conversation tous les problèmes que nous avons agités ensemble à la suite du texte de toi que tu m'as montré prenaient une valeur dominante. Il est clair que les valeurs universelles — peut-être pourrions-nous dire universalistes — qui ont subi une éclipse stupéfiante sont les seules qui répondent aux nécessités actuelles. Mais si ceux qui seuls veulent et peuvent les défendre et les réaliser sont rongés par des malentendus formels, la punition la plus flagrante, la plus honteuse pourrait continuer à frapper l'espèce humaine... Faut-il donc que l'enjeu apparaîsse encore comme la chose la plus lointaine et la plus abstraite, pour qu'on ne sacrifice pas ce qui est nettement
secondaire ? Comme s’il n’était pas désespérant que, les moyens d’expression pour des gens comme nous étant on ne peut plus précaires, une petite erreur prenne assez d’importance pour que ces pauvres moyens risquent d’être encore affaiblis.

Deux tâches s’imposent à nous de la façon la plus lourde : redonner un sens concret, un sens affectif concret, aux valeurs universelles ; faire une critique positive de l’unitarisme, en particulier de l’unitarisme russe, et tenir une solution qui ne soit pas purement et simplement la démocratie qui semble être une forme dépassée, mais une solution qui dépasse l’unitarisme. J’ajoute tristement, aujourd’hui, je dois le dire, plus tristement que jamais : qui peut se charger de ces tâches si nous ne nous en chargeons pas ?

Comment est-ce que la possibilité d’une interprétation que personne ne songera à faire sur le racisme (cette partie de ton annotation continue à me stupéfier), comment est-ce que le fait d’avoir osé prendre l’attitude nazi[e] comme point de départ dans la définition d’une attitude tout autrement dirigée et non comme modèle, peuvent intervenir pour créer déjà le commencement d’un dissentiment ? et alors qu’il ne s’agit pas d’un texte signé… Je t’assure que je suis stupéfié.

Il n’y a jusqu’ici vraiment qu’une question formelle et tu laisses entendre la possibilité d’un dissentiment sur le fond. Je n’ignore pas, évidemment, que la direction indiquée dans ton texte n’est pas celle qui est indiquée dans le prospectus. Mais, à la difficulté de compréhension près, n’est-il pas clair qu’après le 2ᵉ alinéa pourraient être ajoutées sans contradiction toutes les considérations que tu fais². Comme si les possibilités morales que tu laisses entrevoir ne pouvaient pas prendre un aspect social,
aspect social nécessairement lié à un lien social, c'est-à-
dire à un lien affectif qui ne peut avoir pour cadre que la Terre tout entière... Pour devoir être foncièrement dif-
férents des sentiments que les nazis manifestent dans leur propre lien social, les sentiments qui fonderaient un lien universel ne pourraient-ils pas être aussi intenses ?

Et si tu crois que dans ce cas il faut s'expliquer, n'est-il pas suffisant de faire paraître une note explicative dans ce sens dans le premier cahier qui va sortir dans une dizaine de jours. Plutôt que de sortir un prospec-
tus où un nom biffé ne pourrait prendre que la valeur d'une protestation générale extrêmement pénible qui, je ne peux pas croire le contraire, dépasserait de beau-
coup par sa portée les réserves que tu peux légitime-
ment faire. Je t'en prie, réponds-moi par retour du courrier.

Amicalement

Georges Bataille

Je t'envoie le texte de l'enquête^3, que tu as déjà pu lire.

NOTES

1. Lettre non datée, que l'on peut supposer écrite le même jour que la lettre précédente, dont elle reprend l'argumentation. 3 feuilles de papier à lettres assez épais, de 13,5 x 21 cm, écrites au recto et au verso, dont les pages sont numérotées de 2 à 6 (il ne figure aucun numéro au recto de la première feuille). L'apostille est écrite dans le sens vertical sur la marge de gauche de la troi-
sième feuille. Archives Pierre Kaan. Le ton passionné du texte fait penser à la dernière conférence du Collège de Sociologie. C'est aussi un des documents qui montre le mieux les objectifs de Contre-
Attaque : au centre du discours, le dépassement de l'unitarisme russe. À rapprocher peut-être de la conférence que Maurice Heine

2. Bataille fait référence au texte « La Patrie ou la Terre », dont il avait déjà longuement parlé dans la lettre précédente.


60. CONTRE-ATTAQUE

28 janvier 1936

2e Séance du groupe Rive gauche

Sont présents : Trigonis, Péret, Hugnet, Henry2, Garbarg, Alphand3, Rollin.

Le groupe décide de mettre à l’ordre du jour de la séance du mardi 4 la discussion des réponses à l’enquête de Contre-Attaque. On pourra envisager l’établissement d’un texte collectif.

Propose de reporter la réunion plénière du vendredi 7 au vendredi 14.

Ceci pour permettre la discussion de ce qui fera l’objet de la séance du 9.

Cette discussion lui paraît indispensable. Il s’agit de déterminer avec quelque précision l’activité de Contre-Attaque, de vérifier les raisons pour lesquelles les adhérents ont cru devoir se grouper, enfin d’établir une ligne d’action générale.
Sur intervention de HENRY, décide d’étudier dans quelle mesure les réunions publiques sous leur forme actuelle se révèlent efficaces et s’il n’y a pas lieu de les modifier.

Suit un échange de vues sur les mots d’ordre : dictature du peuple — dictature du prolétariat.\(^4\)

La séance est levée à 11 h.

NOTES


61. PIERRE KAAN À GEORGES BATAILLE

[Février 1936]

Cher ami, il va de soi, et tu l’as sans doute compris par mon télégramme, que je retire mon veto si tu y vois, si on doit y voir l’expression d’un désaveu complet, et si d’autre part le prochain cahier contient une note explicative sur laquelle nous serions d’accord.

Mais cette affaire de prospectus est bien secondaire ; ce n’est pas d’être chargé de la responsabilité légère d’un texte publicitaire qui m’a inquiété. Car mes inquiétudes se lient à tout autre chose qu’à la présence de mon nom sur un papier. C’est parce que je ne sous-estime pas plus que toi l’importance de la tentative qu’il me paraît indispensable d’éviter l’erreur, et surtout les occasions d’erreur. Tu t’aperçois toi-même que les interprétations que je te signale ne sont pas exclues de ton texte, et cela suffit pour le rendre inadéquat. Il y a d’ailleurs bien d’autres points à considérer, que je n’ai pas évoqués dans ma lettre mais qu’il convient de ne pas laisser dans l’ombre. Te rends-tu compte qu’affirmer le point de vue universaliste, uniquement par opposition à la communauté française, c’est annuler ce qui fait l’originalité de notre point de vue et sa valeur par rapport aux événements présents?

J’aurais vu plutôt une formule de cet ordre :

« Les universalistes ne sauraient déterminer leur action en fonction de telle “communauté” (Gemeinschaft) nationale, française ou autre, pas plus que relativement à une “Patrie socialiste” réservée aux travailleurs. »

En ne précisant pas mieux nos formules, nous sommes confondus avec n’importe quels anarchistes de 1893. D’autre part, j’avoue que le critérium de l’amour ne me
satisfait pas, non qu’il me paraisse sans valeur. Mais si l’on […]

Je ne pourrais souscrire à certaines formules de ta lettre. Je ne pourrais écrire comme tu me le proposes : lien social… c’est-à-dire lien affectif.

Si tu veux dire que le problème est de trouver [une] structure sociale répondant aux exigences affectives, nous sommes d’accord. Mais la référence aux nazis perd te espèce de sens. Le fascisme a consisté à effectuer l’opération inverse.

De même, je t’avoue que je ne comprends pas très bien ce que tu veux dire lorsque tu parles « d’envisager successivement deux directions opposées » ou plutôt en quoi cela est nécessaire pour « suivre la vie ».

Enfin te dirai-je que je ne pouvais prévoir une réaction si vive de ta part, dont je suis profondément touché, mais aussi terriblement inquiet. Car que tu vois en moi l’un des points d’appui essentiels de la construction, alors que mon éloignement, le peu de temps dont je dispose jusqu’à l’été, ne m’autorisent guère à intervenir d’une manière décisive, sans compter que tu dois bien penser que si je n’ai pu me rallier au Manifeste de Contre-Attaque, c’est qu’il y a tout de même des raisons objectives et théoriques, et que je n’ai pas agi par caprice.

Ce que tu m’écris équivaut à affirmer que l’avenir tout entier dépend de quelques individus… pensée un peu vertigineuse tout de même et qui conduit à négliger terriblement les masses. Je ne condamne pas a priori le leninisme, mais il faut alors être d’autant plus inattaquable dans l’expression théorique. On n’a pas le droit de se tromper d’une virgule ; c’est parce que je ne juge pas l’enjeu comme une chose « lointaine et abstraite » que je me refuse à sacrifier ce que tu considères comme secondaire.
Dans le meilleur des cas, certaines formules conduisent à la persécution — mais occasionnent plus facilement la réaction du rire (« nous aussi », « origine française » ont cet inconvénient)

Rends-toi compte — plus je réfléchis, plus je suis sûr de ce que j'avance — que si l'on te prend au sérieux dans les formules que je te signale, tu offres une arme aux pires adversaires. Tu te poses en ennemi de la France. C'est parce que Hitler a pu persuader le peuple allemand qu'il était livré à ses ennemis, que le monde entier le persécutait, que le n[ational]-s[ocialisme] a pris racine en Allemagne.

Est-ce à toi qu'il faut enseigner la loi de la répercussion?

Il y a 10 ans, j'ai refusé de souscrire à une déclaration commune des surréalistes, du groupe Morhange, de Clarité, à l'occasion de la guerre du Maroc, et qui se terminait par :

« à bas la France »

Au moment où la France jouait au Maroc à peu près le rôle que l'on reproche à l'Italie en Abyssinie, on pouvait hésiter. Mais il n'y a même pas en ce moment de raisons de cet ordre.

Et sans assimiler ton attitude à celle-là, il y a quand même un risque grave de confusion. Éprouves-tu le besoin aujourd'hui de proclamer que tu n'aimes pas l'Allemagne, l'Italie ou l'Angleterre ? Veux-tu être un Henri Béraud retourné ? Ce que tu refuserais de faire pour telle ou telle nation, pourquoi l'admettre dans ce cas privilégié ?

Il faut affirmer hautement que tout est perdu si l'on accepte la primauté du national, conduisant nécessairement au fascisme et à la guerre. Il faut donner la France
à la Terre, (c'est d'ailleurs une évidence rationnelle), mais je ne vois qu'inopportunité politique à affirmer qu'on n'aime pas la France. C'est une question d'affectivité individuelle, non d'action révolutionnaire ; je ne vois aucune raison d'écarter a priori tous ceux qui peuvent aimer la France, surtout que pour bien des gens la France c'est avant tout le XVIIIe siècle, Voltaire – Rousseau ou Diderot ou Sade, ou la Révolution, Robespierre –, Marat – Saint-Just ; ou 1848, ou même la Commune... Il ne faut pas hésiter bien entendu à dire que nous haïssons la France qu'aime Thiers, la France de Louis XIV, de la Révocation, de la Maintenon, des Jésuites... Mais mettras-tu dans le même sac l'instituteur attaché à la tradition de [1793], qui est française quoi que tu fasses, et les brutes tricolores qui braillement « à Berlin, mort aux boches, etc. » ?

Enfin, si notre entreprise est autre que littéraire, s'il s'agit sérieusement de conquérir le pouvoir, te crois-tu en droit d'ignorer qu'il s'agira un jour, au moins pendant une période, même provisoire, de faire subsister un État dans des limites nationales et qu'alors il faudra accepter des formules incompatibles avec celles que tu proposes aujourd'hui. Tu m'objecterás que notre mission, c'est justement de dépasser les antinomies que l'on rencontre lorsqu'on veut découvrir les conditions d'un pouvoir révolutionnaire qui aboutisse à autre chose qu'à l'autorité et [à] la contrainte d'un chef, sur le plan intérieur, à l'autarcie sur le plan international. Mais j'ai apprécié justement comme le problème était posé correctement sur le premier point. Il faudrait faire de même sur le second. Sinon nous nous rendons coupables de ce que nous reprochons à nos adversaires bolcheviks : dogmatisme s[an]s fondement de gens
capables d’accepter successivement les positions contradictoires c[est]-à-d[ire] mépris total des principes.

NOTES

1. Brouillon de lettre non daté, rédigé vraisemblablement les premiers jours de février 1936, comme permet de le supposer l’allusion à certains passages de la lettre dans laquelle Bataille avait demandé à Kaan de revoir son appréciation sur le texte « La Patrie ou la Terre » publié dans le prospectus relatif aux Cahiers de Contre-Attaque (cf. document 58). 4 feuilles de papier ordinaire de dimensions inégales (dans l’ordre : 2 feuilles de 14,5 x 19 cm, dont une des marges est coupée, pliées en deux, écrites au recto et au verso, à lire vraisemblablement dans l’ordre suivant : 1, 4, 2, 3 ; 1 feuille de 19 x 29 cm, pliée en quatre, dont seules les trois faces du recto sont couvertes d’écriture ; 1 feuille de 14, 3 x 19 cm dont une des marges est coupée, pliée en deux, écrite au recto et au verso, à lire vraisemblablement dans l’ordre suivant : 1, 4, 2, 3. La dernière partie de la phrase du brouillon est écrite dans le sens vertical sur la marge de gauche de la troisième face). Le texte, de lecture difficile, contient des abréviations et de nombreuses ratures : nous nous contentons de donner en notes celles utiles à la compréhension de la pensée de Kaan. Archives Pierre Kaan.


4. « La Patrie ou la Terre » (cf. ce qu’il écrit Bataille en note à sa réponse aux objections de Kaan (lettre de [janvier 1936], document 58).

5. Allusion à un passage de la lettre que Bataille avait envoyée à Kaan à la suite de la désertion de ce dernier (cf. document 58).

6. Allusion à l’attentat de l’anarchiste Vaillant, qui le 9 décembre 1893 avait jeté une bombe dans l’hémicycle de la Chambre des

7. Phrase interrompue.

8. Passage biffé : « ta lettre, je l’avoue, me fait craindre des difficultés lorsque nous voudrons trouver une expression commune ; pour toi, et c’est ce qui fait que tu acceptes de te référer aux nazis, lien affectif implique lien social. Pour moi, il y a opposition. La société est négligée de l’affectivité dans la mesure où l’une est contrainte, ordre ou désordre subi, mais systématisé, et où l’autre est spontanéité, liberté, nature ».

9. L’identité entre lien social et lien affectif, sur laquelle Breton avait attiré l’attention lors de son intervention du 8 décembre 1935, est le nœud central du désaccord Bataille/Kaan.

10. Écriture incertaine. L’ensemble de la phrase et des deux phrases qui suivent est écrit sur les marges de gauche et de droite de la feuille dans le sens vertical.


13. Les termes entre guillemets sont issus du premier paragraphe de « La Patrie ou la Terre ».


62. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[Février 1936]

Mon cher Pierre Kaan,

Ce mot, rapidement, pour te remercier de ton télégramme et de ta lettre.

Je voudrais te répondre très simplement que la tâche n’est pas si facile, que les difficultés et les méfiances auxquelles on se heurte ne sont pas si facilement résolues, que même la confiance à l’intérieur du mouvement n’est pas suffisamment ferme pour qu’une rupture signifiant un désaveu ne soit pas nuisible.

D’autre part, comment veux-tu espérer résoudre ce qui est en somme un malentendu général, si nous ne sommes pas capables à quelques-uns d’être animés par une impulsion suffisamment claire pour faire passer au second plan des divergences ?

Ne crois pas que je perde de vue la nécessité de maintenir dans les limites de la réalité un mouvement hostile au lien qui attache les individus à un pays. Mais lorsqu’il est question de quelque chose qui dépasse la France, n’est-il pas nécessaire de renoncer à toute affection pour ce que nous appelons ainsi, pour apercevoir ce qui est au-delà ? S’il s’agit des valeurs françaises qui ont, même formellement, une portée universelle, pourquoi s’en réclamer autrement que du point de vue universel ? Reste ce fait fondamental qu’un mouvement quel qu’il soit doit réaliser les aspirations réelles d’une masse donnée, que la masse donnée, pour ce qui concerne toute action de notre part, est limitée par la frontière française et que c’est seulement dans la mesure où les intérêts de cette masse-là coïncident avec l’intérêt universel qu’il nous est possible de chercher
à la mettre en mouvement. En aucun cas, il ne serait possible d'obtenir, dans une mesure très appréciable, le sacrifice d'intérêts agissant. Ce qui est inévitable dans l'adhésion à des intérêts géographiquement localisés doit être ouvertement tenu pour tel. Mais lorsqu'il s'agit de l'adhésion affective, cela peut être une faute que d'employer une formule telle que « à bas la France », qui implique l'hostilité positive : il n'en faut pas moins maintenir comme fondamentale, comme principe même de notre mouvement, le retrait d'affection, la négation – devant un courant d'attraction qui aboutit au meurtre fraternel.

Je ne crois d'ailleurs pas que la formulation du prospectus soit de nature à nous gêner, ceci pour des raisons d'expérience. Si, en effet, le reproche peut nous être adressé par des gens qui ne nous aiment pas, il n'en est pas moins vrai qu'à droite même, il est possible de se faire comprendre ainsi, dans une faible mesure bien entendu, mais possible. Le patriotisme est un sentiment dont il est presque impossible de se débarrasser et qui pourtant n'existe chez la plupart des gens pris isolément qu'à la surface.

Néanmoins, je crois tes observations très importantes et je compte en donner lecture, tout au moins en partie dans une réunion intérieure en vue d'aboutir à un point de vue commun qui ne devrait pas différer sensiblement du tien : je crois seulement à la nécessité de maintenir la négation formelle.

Je vais tâcher de rédiger une note que je t'enverrai incessamment.

Crois à mon amitié.

Georges Bataille
1. Lettre non datée, écrite vraisemblablement les premiers jours de février 1936, en réponse au brouillon de Kaan de [février 1936] ; 2 feuilles de papier assez épais, de 13,5 x 21 cm, écrites au recto et au verso, numérotées de 2 à 4 (aucun numéro ne figure au recto de la première feuille). Archives Pierre Kaan. Le texte du télégramme n’a pas été retrouvé.

63. GEORGES BATAILLE

[Contre-Attaque]

[Février 1936]¹

B.E. Comité Levacque². Acker peut-il venir ?
Réunion de Houilles³. Fixation de la date⁴
Réunion dans Paris, fin mars⁵
Utilisation du tract : Appel à l’action pour la publicité de la réunion⁶.
Pas d’envoi de ce tract avant la propagande de cette réunion.
Établir une liste des comptes rendus.

Cahiers
Lire les textes à insérer en bas de casse normande
Art[icle] d’Émery dans les Feuilles libres⁷
Cahier Freud⁸
Ordre des Cahiers
Péret. Me passer des libellés de commandes avec des prix.
Réclamer les listes à ceux qui ont envoyé les paquets de prospectus en vue de l'envoi du tract.

Marcel Jean

Aimery

NOTES

1. 1 feuille de papier fin détachée d’un bloc, de 13,5 x 21 cm, écrite au recto. Le document provient des archives de Jean Dautry, il n’est pas signé, mais semble être de la main de Bataille.


3. Lieu de résidence d’Alphonse Milsonneau, dont le nom figure dans le fichier des adhérents à Contre-Attaque retrouvé parmi les papiers de Jean Dautry. D’après le contenu d’une lettre inédite de Bataille à Breton datée « vendredi » (cachet de la poste du 31-1-1936) et conservée à la Bibliothèque Doucet (Legs André Breton, n° 1719) Milsonneau (évoqué comme « Le compagnon de Houilles ») aurait assumé les frais d’impression d’un petit prospectus de Contre-Attaque.

4. Au-dessus de la ligne « Mi-mars ».

5. Au-dessus de « au début d’avril », qui est biffé, « samedi 28 mars ».


9. Ces deux noms, écrits en travers, sont d’une écriture différente.
Mon cher Pierre, je t’admire d’avoir oublié à ce point les habitudes de la vie parisienne. J’ai mis un peu plus de 8 jours à tenir ma promesse, et cela t’étonne ! Tu ne sais donc plus qu’il existe ici certaines distractions nécessaires – en dehors des lectures – qui s’appellent spectacles, visites, réceptions ?

Heureusement, Marthe veille et, rentré assez tôt d’une visite à l’exposition Corot à l’Orangerie (intéressante d’ailleurs), j’ai été rappelé judicieusement à l’ordre.

La vérité, c’est que je n’ai rien de bien intéressant à te raconter à propos de la réunion. Si tu t’attendais à des révélations, tu vas être déçu.


C’est Bataille qui exposait la « position de Contre-Attaque ». Je dois avouer que, sur ce point, je n’étais pas beaucoup plus avancé en sortant de la réunion. L’orateur a certes fait des progrès remarquables dans sa manière de s’exprimer, mais son long discours fut un mélange plutôt confus de vérités premières, de cris de haine et de chants d’optimisme. Aucune indication précise sur l’attitude concrète à observer, l’action que ces jeunes gens veulent tenter, le but à atteindre ; car je persiste à considérer comme verbale et abstraite la simple affirmation de la volonté de « prendre le pouvoir » – si l’on tait pour quelle politique – et comme « ésoétrique » le mot d’ordre « pour le réveil de la conscience humaine », que Bataille
se propose de propager dans la périphérie ouvrière !

Quant à la seule chose claire, la « tactique offensive », elle ne signifie pas grand-chose, si on l'examine de près, sauf si C[ontre-]A[ttaque] devient « le grand mouvement organique et dynamique emportant tout » dont Bataille a parfois plein la bouche, mais sur lequel personne, dans son entourage, ne se fait d'illusions. L'ambition, plus modeste, de C.-A. et de Bataille lui-même semble être de devenir assez influents pour insuffler l'esprit et la tactique d'offensive aux organisations révolutionnaires existantes. Que celles-ci prennent le pouvoir par la défensive, les élections, ou par l'offensive, il s'agit pourtant de savoir ce qui se passera après. Et on revient toujours aux problèmes sur lesquels Bataille et ses amis gardent le silence dans ce genre d'exposés : forme d'organisation, l'autorité, l'État, le bolchevisme.

Le plus amusant dans tout cela, c'était la personnalité de Bataille. L'homme qui, devant vingt personnes, dans une toute petite salle, s'astreint à parler comme s'il avait devant lui un auditoire de plusieurs milliers de personnes. Et qui, de temps en temps, se rappelant les haines tenaces qu'il couve, fait dans la grandiloquence, s'emporte, crie plus fort encore, et se croit obligé, comme s'il voulait s'excuser, de dire qu'il ne peut pas garder le contrôle de soi, lorsqu'il parle de gens ou de ces choses...7

À la fin de l'exposé, il n'y a pas eu de discussion. Personne n'a voulu intervenir et comme Bataille voulait surtout me faire parler, il y est arrivé, de sorte que, durant la dernière heure, la réunion s'est transformée en conversation Bataille-Rosen. Je me suis d'abord et surtout « amusé », je ne sais au juste pourquoi, à embêter Bataille, en relevant presque systématiquement les nombreuses inexactitudes et imprécisions de son exposé. Par exemple,
j’ai cru devoir lui faire remarquer qu’il n’y a pas en France
de mouvement fasciste au sens où on l’entend ailleurs
(mouvement populaire de masses, uni autour de revendica-
tions concrètes)⁸, que ce n’est pas par manque de dis-
cipline que les bolcheviks ont échoué dès la prise du pou-
voir, que les États-Majors ne sont pas les principaux
responsables du traité de Versailles, que l’abolition de ce
traité ne peut être un mot d’ordre populaire en France
pour un mouvement révolutionnaire... Puis, je lui ai
demandé des précisions sur ses intentions, comment il
tend passcer aux actes, « peser sur la balance ». Réponses
plutôt vagues, et décevantes même pour les sympathisants
qui l’écoutaient.

Autre chose : pour pratiquer la tactique offensive, il
serait vain, pendant un certain temps, d’essayer d’entrai-
nner les indifférents d’aujourd’hui. Donc, c’est parmi les
couches révolutionnaires qu’il faut « mordre » et l’élément
physique le plus combatif se trouve chez les communistes
et chez les jeunes socialistes de gauche, c’est-dire
chez les bolchevisés. C’est ce que j’ai fait remarquer à
Bataille qui l’admet. Mais alors la besogne de désintoxi-
cation au sujet de l’U.R.S.S. reste à l’ordre du jour, capi-
tale : pourquoi C.-A. la place-t-elle à l’arrière-plan, pour-
quoi, sur les 14 Cahiers prévus, aucun n’est consacré à
ces questions ? (J’écris et j’ai dit cela en me plaçant sur
le terrain même de C.-A. car, personnellement, je con-
tinue à penser que ce travail est important indépendam-
ment du besoin d’offensive et de troupes combatives).

Il va de soi qu’à la sortie, Bataille m’ayant demandé si
je me sens encore « très loin de C.-A. », j’ai répondu :
assez loin. À vrai dire, il n’est difficile de juger C.-A.,
sauf par ses textes collectifs ; il y a 15 jours, je n’ai pu
juger que Bataille.
À la manifestation du Front populaire – Panthéon-Nation –, nous avons rencontré Dautry, membre du service d'ordre recruté par Marceau Pivert. Nous l'avons eu à dîner un soir de la semaine dernière. Il ne fonde aucun espoir sérieux sur C.-A. Il y est pour « faire quelque chose », pour « être quelque part ». À mon avis, c'est maigre... mais cela se comprend.

En conclusion, j'ai l'intention d'assister à une prochaine réunion – plus importante, je l'espère – de C.-A. pour me faire une opinion plus complète, entendre d'autres hommes que le seul Bataille (que je connais trop bien). Mais d'ores et déjà, ce que j'en sais confirme dans ma pensée que ce n'est pas un groupe sérieux, ni même peut-être intéressant (même Ambrosino m'a confié en avoir « marre » des surréalistes de C.-A.). La seule activité intéressante sera probablement l'édition des Cahiers ; elle pouvait d'ailleurs se faire indépendamment d'un groupement comme C.-A.

J'espère te voir bientôt, à l'occasion d'un passage à Paris. Amitiés à tous deux.

Charles

Marthe estime que j'en ai déjà trop dit pour ajouter autre chose que ses amitiés.

NOTES

1. 2 feuilles de papier à lettres assez épais, de 21 x 27 cm, écrites au recto et au verso. Archives Pierre Kaan.
3. Il est difficile d'établir de quelle réunion il s'agit, mais il est peu probable que ce soit – comme le croit Rosen (conversation privée,

4. Harrick Obstfield.


6. Dans les textes de Contre-Attaque nous n’avons pas retrouvé les mots entrelacés cités par Rosen.

7. Ce commentaire semble annoncer le portrait que Duthuit devait tracer du fondateur du Collège de Sociologie dans sa lettre à Breton publiée dans V.V.V. (n° 4, février 1944) pour le dossier « Vers un nouveau mythe ? Prémonitions et défiances ».


10. Dans son article sur Contre-Attaque, Robert Stuart Short écrit : « Jean Dautry dit qu'il avait vu dans Contre-Attaque la possibilité de sortir d'un cul-de-sac et le moyen d'unir l'esprit anarchiste à un certain degré d'efficacité. Georges Hugnet, avouant tristement sa naïveté, dit qu'il avait espéré sincèrement en une sorte d'organisation de gauche extra-parlementaire [...] Acker, d'autre part, nia s'être inscrit à Contre-Attaque parce qu'il croyait à son efficacité politique [...] l'atmosphère d'"intensité morale" et l'accent du mouvement paraissaient beaucoup plus importants à ses membres que les chances de résultats réels » (p. 155). Dubief, en revanche, affirme qu'il avait cru à l'efficacité politique du mouvement (conversation privée). Pastoureau, enfin, écrit : « Je suis plus en accord avec Acker qu'avec Dautry sur le rôle qu'aurait dû avoir Contre-Attaque, rôle essentiellement moral : introduire une morale révolutionnaire en politique. Je n'avais pas plus d'espoir en ce groupe qu'en celui des Jeunesses communistes, auquel j'avais appartenu précédemment. J'avais davantage d'espoir dans le surréalisme lui-même, qui passait par un épisode auquel je ne souscrivais pas d'emblée (à savoir Contre-Attaque) » (lettre citée). Sur la question de la morale révolutionnaire cf., outre le brouillon de Kaan du 12 mars 1936 (document 69), la lettre de Bataille à Kaan du 5 mars 1936 (document 65).

65. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

5-III-[19]36¹

Mon cher Pierre Kaan,

Je m'excuse pour le trop long retard de cette lettre. J'ai été deux fois malade depuis la dernière fois que je t'ai écrit. J'ai tenu absolument d'autre part à terminer un article pour les *Recherches philosophiques* (je viens tout juste de le remettre)². Ceci sans parler des multiples difficultés inévitables à l'intérieur du moindre mouvement, de la mise en train des *Cahiers* et de l'effort que j'ai
poursuivi, en réponse précisément aux difficultés immédiates rencontrées, pour faire entrer le mouvement très spécialement dans la voie d'une lutte positive contre la patrie et contre l'autorité.

Je voudrais te parler longuement, de vive voix, de la tentative qu'il paraît actuellement possible de faire dans ce sens. En attendant je t'envoie une note qui répondait à ce qui avait été convenu entre nous. Pour des questions de mise en page, par suite d'une erreur sur le calcul des emplacements, j'ai été réduit à faire sauter cette note, mais comme, pratiquement, les trois premiers Cahiers paraitront à intervalle très faible (huit à quinze jours), je ne crois pas que cela ait grande importance. Bien mieux, je pense qu'il y a intérêt à ce que tu reviennes de très près cette note, que tu la remanies et la complètes ou, si tu préfères, que tu la refasses entièrement. Elle paraîtrait ainsi dans le cahier n° 3, consacré à la question de la guerre et qui comprendra comme article principal des thèses de Bernier sur le conflit italo-éthiopien, thèses très honnêtes présentant un point de vue rigoureusement étranger aux imbéciles compromis avec les différents impérialismes.

Le texte dans ce cahier, précédé d'une introduction, serait suivi de différentes notes. Les unes concernant la guerre, telle qu'une note sur Romain Rolland, et les autres réunies dans une Chronique, sur différents sujets. (Un certain nombre de comptes rendus figureront aussi dans cette Chronique.) Je pense que la note sur la question qui t'intéresse trouverait normalement sa place dans la Chronique. Toutefois il n'est peut-être pas impossible de la rattacher à la question de la guerre : juge en toi-même avant de la remanier ou de la recommencer. La place en tout cas n'est pas très limitée et tu peux sans inconvénient doubler l'importance.
Pour un ensemble de raisons, je compte en tout cas proposer de donner au cahier sur la Patrie ou la Terre une importance exceptionnelle : il paraîtrait en octobre sous forme de numéro double ou triple et devrait servir à déterminer l’orientation du mouvement dans une voie résolument neuve, dans la voie d’une révolution morale dont les indications que tu donnes dans ton texte fourniraient l’un des éléments essentiels.

Bien entendu il faudrait que nous repartissions de tout cela. J’espère en tout cas te voir lors des vacances de Pâques. Je te préviens que sauf contre-ordre nous avons envisagé une réunion publique pour le dimanche 5 avril à 9 heures du soir.

Amicalement à toi et à Marie avec encore une fois mes excuses.

Georges Bataille

NOTES

1. 2 feuilles de papier assez épais, de 13,5 x 21 cm, écrites au recto et au verso, numérotées de 2 à 4 (aucun numéro ne figure au recto de la première feuille). Archives Pierre Kaan.


4. Dans le prospectus diffusé le 21 janvier 1936, sous le titre « Polémique et actualité » étaient annoncés des […] fascicules-suppléments de quatre pages destinés à suivre l’actualité. Le premier de ces fascicules rédigé par J. Bernier et G. Bataille paraîtra au début février sous le titre « La Révolution ou la Guerre » : il traitera des problèmes de politique extérieure et opposera radicalement notre action à tous ceux qui préparent aujourd’hui la répétition de la guerre de 1914 ; qui, sous le prétexte de lutter contre le fascisme, préparent une nouvelle croisade des démocraties » (Georges Bataille, O.C., t. I,
lutte de classes est « [...] l’arme efficace, même à titre immédiat, celle qui frappe la guerre au cœur de sa nécessité et de ses moyens [...] ». Dès 1934, Bernier avait souligné la perspicacité avec laquelle Front commun avait dénoncé « le retour à la politique des alliances [...] qui mène tout droit à la guerre » (cf. l’article « En aucun cas sous aucun prétexte », *La Flèche*, no 9, décembre 1934, p. 1). La question de la guerre fait l’objet à Contre-Attaque d’une réunion le 9 avril 1936 (cf. le texte de Pierre Andler du 7 avril, *La guerre*, document 75, et celui de Claude Cahun du 8 avril, document 76).

5. La présence de Bernier à Contre-Attaque (où il signe le tract *Travailleurs, vous êtes trahis* ! dont il est l’inspirateur et qui fait partie du Comité contre l’Union sacrée) est due – d’après Dubief (conversation privée) – à la volonté de Bataille d’ouvrir le mouvement à des éléments extérieurs, dessein qui n’était pas partagé par Breton. Bernier aurait dû participer aux *Cahiers de Contre-Attaque* avec le fascicule « La Vie de Famille », en collaboration avec Bataille. Selon Robert Stuart Short, il aurait également donné une conférence au Café Augé, rue des Archives, sur « les moyens de la lutte » qui devait provoquer une violente réaction de Breton (p. 157). Aucun texte sur le conflit italo-éthiopien n’a été retrouvé parmi les nombreuses notes sur le fascisme rédigées par Bernier, certaines d’entre elles extrêmement proches des thèmes débattus à Contre-Attaque, en particulier celui de la réunion de protestation « La Patrie et la Famille ». Mais l’incapacité des intellectuels antifascistes à répliquer, dans *Commune*, aux intellectuels de droite en ce qui concernait le conflit italo-éthiopien et le rôle de la Société des Nations fut à l’origine même de Contre-Attaque.

6. Cette note sur Romain Rolland ne pouvait être que critique. C’est ce que confirme Dubief (conversation privée). Proche du syndicalisme révolutionnaire, auteur pendant la Première Guerre mondiale du recueil d’articles *Au-dessus de la mêlée* (1915), Rolland avait milité, après la guerre, dans les rangs d’un internationalisme pacifiste déjà en germe dans *Jean-Christophe*. Promoteur officiel, avec Barbusse, du Congrès d’Amsterdam (août 1932), membre de l’A.E.A.R., cofondateur d’Europe, il avait, après 1930, pris la défense de l’U.R.S.S. et de la Révolution russe, s’éloignant de la Ligue pacifiste et de Gandhi. Après la montée au pouvoir d’Hitler, il s’était impliqué dans une lutte plus déterminée contre le fascisme, participant à de nombreuses manifestations antifascistes, avec Barbusse,

66. GEORGES BATAILLE

[Mars 1936]

[Note]

Les droites ont su mettre à profit l’expérience communiste et emprunter une partie des méthodes de leurs adversaires. Nous sommes assurés que la réciproque est aujourd’hui nécessaire. Les moyens de propagande et la tactique des fascistes doivent être mis à profit au bénéfice de la cause des travailleurs. Mais il peut en résulter, à l’occasion, des malentendus. Tels des textes que nous avons publiés ont pu être considérés – bien à tort – comme peu compatibles avec la haine. En dernier lieu dans les prospectus
des présents Cahiers, sous le titre « La Patrie ou la Terre », nous avons pris l'exemple des fascistes passionnés pour leur pays comme point de départ. Nous sommes scandalisés de voir que des hommes aiment en fait passionnément un pays isolé, que la communauté humaine, elle, n'est pas l'objet d'une semblable passion. Mais si nous faisons le rapprochement, c'est afin de faire honte à ceux qui, se réclamant de la communauté humaine, le font gratuitement, verbalement, sans la moindre force, qui ne prennent pas conscience de la réalité concrète à laquelle ils se vouent. Nous n'atténuons en rien par là la haine que nous portons à ceux qui trahissent cette communauté au profit d'intérêts particuliers, qui rejettent ainsi stupidement l'effort collectif des hommes dans l'impuissance. Nous ne voyons en eux selon l'expression de Robespierre que des « esclaves révoltés contre le véritable souverain de la Terre, qui est le genre humain »

Un malentendu pourrait intervenir encore et introduire la confusion entre la DOMINATION HUMAINE que nous exigeons et la tyrannie fasciste impliquant l'absorption de l'individu dans l'État. Nous rejetons cette absorption non seulement comme haïssable mais comme contraire à un but ultime. Mettre à profit les méthodes de ses adversaires ne signifie pas s'asservir. Mettre à profit signifie d'abord dépasser, signifie dès l'abord toute la doctrine enrichie et rigoureuse, à l'exposé de laquelle seront consacrés ces Cahiers.

NOTES

1. 3 feuilles de papier assez épais, de 13,5 x 21 cm, écrites au recto, numérotées de 1 à 3. Archives Pierre Kaan. Sur la première
feuille, en haut à gauche, disposée sur quatre lignes, la phrase suivante biffée : « Disposer cette note après la signature sur deux colonnes après un filer maigre de 5 cm environ à gauche. » Le texte, qui n'est pas signé, présente beaucoup de ratures. Bataille avait fait allusion à cette note pour la première fois dans la lettre à Kaan de [janvier 1936] (document 59).


67. IMRE KELEMEN À PIERRE KAAN

Paris, le 9-III-[19]36

Enfin, il m’a été donné de voir le vrai visage de Pierre Kaan !... Mais à quel prix ! Je vais te dire comment il est : c’est un type qui laisse froidement choir son ami, du moment où ce dernier n’a pas le temps de lui écrire. Tu vois ça ? En effet, je suis très fâché de ne pas t’avoir écrit.

Ça va, vous ?

Beaucoup de choses :

Boulangers pour « être arrivé à Paris vers la mi-janvier ». J'habite maintenant : 18 rue St-Rustique, Paris, 18° M. Kelemen, chez Mme Le Bastard. — Esther est restée rue des Boulangers, donc je suis déchiré entre deux adresses et deux existences, et j'ai les deux mains pleines de travail. C'est pour expliquer mon long silence et pour m'en excuser. Du point de vue finances, c'est presque pas mal, pour la première fois depuis que je suis à Paris. Je commence un peu à devenir traducteur à Opera Mundi, je tâcherai de continuer. Cela promet même de devenir un semblant de situation, lorsque j'aurai les papiers, ce qui doit se décider d'ici le 15-20 avril. Selon la Ligue, mon « triomphe » est très probable. Encore une fois, je te remercie de ton appui qui me sera très utile. Quant à Altman, il n'a pu rien arranger qui vaille immédiatement, mais je suis certain que si j'ai besoin de son appui ultérieurement encore, il fera tout ce qu'il pourra.

2) Quant à Contre-Attaque, j'aimerais bien t'en entretenir personnellement. Selon mes impressions, cela se déroule dans une sécheresse assez stérile, sans grands événements, mais parfois avec des drôles de luttes intérieures et un concert périodique de Zino, Dautry, Chavy, Chenon et moi. Il est très difficile d'en écrire en détail, mais je pourrais te raconter beaucoup. En général, j'aurais beaucoup, énormément beaucoup à te raconter. Le temps me manque pour écrire longuement et il est impossible de donner des extraits. Il faudrait que tu me mettes un mot (adresse St-Rustique !) quand tu viens à Paris et que nous puissions nous voir dans un bistrot. J'en aurais bien besoin ! — Qui vois-tu ? As-tu des nouvelles de Boris ? Est-ce que tu fais q[uel]q[u]e chose ?

266
Écris-moi ! Dis bien bonjour à Marie de ma part !
Bien amicalement à toi

Kele.

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres assez rigide, de 20,9 x 27 cm, écrite
au recto et au verso. Au verso, en haut, au centre, figure le numéro 3.
Archives Pierre Kaan.

Dans le deuxième paragraphe Kelemen écrit « jusqu’au », que nous
avons remplacé par « d’ici le », et dans le dernier paragraphe, « Dis
un bien bonjour », que nous avons remplacé par « Dis bien bon-
jour ». Mais nous nous sommes abstenue de rectifier d’autres inexac-
titudes linguistiques.


4. Agence de presse pour laquelle Charles Rosen travaillait. Elle
avait été fondée en 1928 par Paul Winkler, hongrois d’origine juive.
Sur Winkler, directeur de l’hebdomadaire pour enfants Le Journal de
Mickey (qui comptait parmi ses rédacteurs un autre membre de
Contre-Attaque, Pierre Andler, et auquel en 1937 Colette Peignot
devait collaborer sporadiquement), cf. Charles Ronsac, p. 115-121
et 132.

5. Il s’agit de Georges Altman, ami de Kaan depuis l’époque où
ils avaient fondé la revue d’étudiants La Gerbe du Quartier latin.
Altman, qui était ensuite passé à L’Humanité et à la rédaction pari-
sienne du quotidien lyonnais Le Progrès, devait être, pendant la
Deuxième Guerre mondiale, un des responsables de Franc-Tireur, un
des trois mouvements de la Résistance dans la zone sud.

6. Diminutif de Georges Ambrosino.

7. Profondément lié à Souvarine, au point de le remplacer à La
Critique Sociale lorsqu’il était absent, Kaan était resté en étroit rap-
port avec lui à l’époque de Contre-Attaque, dans le cadre duquel il
rédige le compte rendu sur Staline (document 55).
68. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

76 bis rue de Rennes, 10-3-[1936],

Mon cher Pierre Kaan,

Je t’envoie la copie d’un texte concernant les événements actuels\(^2\) et que nous comptons sortir imprimé après-demain avec un petit nombre de signatures en vue de solliciter pour un second tirage\(^3\) le plus grand nombre de signatures possible. Nous souhaitons vivement que tu nous donnes ta signature pour le premier tirage\(^4\) pour lequel nous solliciterons encore, en plus des personnes dont les noms figurent déjà, Paul Éluard, Marcel Martinet\(^5\) et A. Prudhommeaux\(^6\).

Je ne suppose pas que ce texte présente des phrases avec lesquelles tu puisses être en désaccord. Je regrette seulement que tu n’aies pas pu collaborer à sa rédaction\(^7\).

Amicalement à toi et à Marie,

Georges Bataille

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres fin, de 13,5 x 21 cm, écrite au recto et au verso. Archives Pierre Kaan.
   2. Il s’agit du tract *Travailleurs, vous êtes trahis !*, diffusé en avril 1936. La première phrase du sous-titre du tract, « À ceux qui n’ont pas oublié la Guerre du Droit et de la Liberté », « fait évidemment allusion à la propagande officielle qui, en 1914-1918, avait présenté la guerre comme étant celle “du droit et de la liberté” ; il s’agissait donc, pour Contre-Attaque [...] de ne pas être complice d’une guerre déclarée par le capitalisme occidental aux nations fascistes, qui prétendrait à son tour – serait-ce, cette fois, à juste titre ! – être celle “du droit et de la liberté”... » (*Tracts surréalistes et déclarations...*)

3. Ce deuxième tirage n’a pas été retrouvé, peut-être parce qu’il ne fut jamais rédigé.

4. Dans les archives Pierre Kaan figure la copie d’une première version dactylographiée du tract (de 21 x 26,8 cm) avec de nombreuses corrections au stylo : il s’agit probablement de « la copie » du texte envoyée à Kaan. Dans cette version on ne trouve pas encore la formule « Travailleurs, vous êtes trahis ! » qui sera le titre du texte définitif. D’autre part la phrase « À ceux qui n’ont pas oublié la Guerre du Droit et de la Liberté » y apparaît comme la correction de « À ceux qui n’ont pas oublié la croisade des démocraties de 1914, la plus cynique duperie de tous les siècles ». Les signataires de cette première version sont Bataille, Bernier, Georges Michon, Alphonse Miloncourt, Rollin. À ces noms viennent s’ajouter, écrits au stylo, ceux de Breton et de Heine. Le nom de Kaan figurera au bas du premier tirage du tract, dont plusieurs exemplaires sont conservés dans les archives Pierre Kaan. C’est le seul tract de Contre-Attaque que Kaan acceptera de signer.

5. Des trois, seuls Éluard et Martinet signeront le premier tirage du tract. C’est la seule fois où le nom de Martinet se trouve associé à Contre-Attaque. Militant révolutionnaire socialiste et pacifiste, directeur littéraire de L’Humanité (1921-1923) et des Éditions Rieder, poète, dramaturge, romancier, essayiste, auteur en 1935 du recueil Culture prolétarienne, Marcel Martinet (1887-1944) avait été un des premiers à saluer avec enthousiasme les débuts de la Révolution russe, dont il devait par la suite dénoncer les crimes, se dissociant ouvertement de Romain Rolland dans La Révolution prolétarienne de janvier 1936. En 1933 il avait pris la défense de Victor Serge et, après le 6 février 1934, signé l’Appel à la Lutte en faveur de l’unité d’action contre la menace fasciste. D’après Pastoureau (lettre citée), Martinet aurait été, ainsi que le militant syndicaliste révolutionnaire Pierre Monatte, adepte à Contre-Attaque de « la ligne Acker, qui était alors plus ou moins


Malherbe, Georges Mouton, Henri Pastoureau, Benjamin Péret) dans L’Œuvre (24 mai) devait formaliser une dissolution que des dissen-
sions intestines laissaient déjà présager.

69. PIERRE KAAN À GEORGES BATAILLE

Jeudi [12 mars 1936 ?]

Cher ami, je ne vois en effet pas d’objection essentielle à un texte comme celui-là. Si j’avais participé à la rédaction, j’aurais peut-être inséré une phrase indiquant que l’entrée des Allemands en Allemagne n’est qu’une cq [= conséquence] normale d’an[s] une civilisation qui repose sur le principe de la souveraineté de l’État. J’aurais consacré aussi un § à l’accord franco-soviétique. Mais cela ne constitue pas une objection. Et les améliorations de détail que l’on pourrait toujours chercher ne comp-
tent pas relativement à l’affirmation, dans les circons-
tances présentes, de valeurs fondamentales. Et je suis heu-
reux de voir que, pour la première fois sans doute, tu mets publiquement l’accent sur ce qui doit passer avant tout le reste et qui motive notre essai d’agir. Tu as raison de prévoir que je n’opposerai pas un désaccord quel-
conque à tes phrases. Mais n’est-ce pas un peu parce que tu as réfléchi, en prenant la plume, à certaines des remarques que je t’ai faites ces derniers mois ?

J’ajoute que c’est pour des raisons morales et surtout « religieuses » que ce texte me paraît digne d’approbation, mais dans la situation présente il est sans grande portée politique. Tu déclares avec raison ne pas considérer les conséquences pratiques. Mais n’est-il pas à la fois
désolant et significatif d'être contraint à un tel aveu ? Et n'y es-tu pas contraint – en partie – parce que ce dont je t'avertissais il y a six mois se réalise maintenant ? – tu as trop tardé pour marquer ton opposition et ta position. Il aurait fallu – et j'ai été surpris de ton silence – te manifester avant le vote du Pacte franco-soviétique à la Chambre. Peut-être y a-t-il intérêt à tenter encore quelque chose; mais il faudrait que ce texte ait un retentissement qui dépasse les salles de rédaction et quelques meetings. Il faudrait prévoir un affichage important dans Paris. Il faudrait aussi prévoir de dépasser le plan des jugements moraux, si valables soient-ils.

Je crains fort, au point où en sont les choses, que nous ne soyons des fétus, des poussières, dans le tourbillon. Notre geste est comparable à celui de Spinoza voulant afficher son indignation, son horreur après le meurtre des frères de Witt.

Ces remarques signifient – tu t'en doutes – que je n'ai guère d'illusions sur l'action proprement politique que tu veux entreprendre. Et si je me plaçais au strict point de vue de la pratique politique, je ne sais même pas s'il y aurait lieu de publier aujourd'hui un texte, à moins de disposer de moyens infiniment supérieurs aux nôtres. Car à mesure que les semaines passent la nécessité d'agir paisiblement, massivement, rapidement, que je t'avais signalée, s'impose plus que jamais. Et par suite la nécessité de disposer d'une conception doctrinale, et aussi d'une tactique et d'une stratégie du pouvoir. Et sur ce point, il semble que tu n'aies encore rien de suffisant, en tout cas, tu n'as rien indiqué ! Et le fait que tu procèdes par enquête me paraît bien significatif.

Ne vois donc pas dans l'agrément que je te donne autre chose que ma fidélité aux principes « universalistes » qui
m'ont toujours guidé depuis que je pense, donc après la lettre comme avant. Par contre, tu peux penser que la petite note que tu m'as envoyée l'autre jour à propos des prospectus ne me donne aucunement satisfaction. Mais je ne peux pas traiter ce point maintenant ; je suis très grippé et m'excuse même de te répondre ainsi à bâtons rompus. Je m'expliquerai plus complètement de vive voix, à mon prochain passage à Paris, dans une quinzaine, si je vais mieux.

En attendant, crois à toute mon amitié

P. Kaan

NOTES

1. Brouillon de lettre non daté. 2 feuilles de papier ordinaire, vraisemblablement d'un bloc, de 13,5 x 21,4 cm, écrites au recto et au verso, dont la première est déchirée sur le bord supérieur droit. Archives Pierre Kaan.

2. Il s'agit du tract Travailleurs, vous êtes trahis !, dont Bataille, dans la lettre du 10 mars, avait annoncé la publication pour « après-demain », c'est-à-dire le jeudi 12 mars. En réalité c'est en avril que le tract fut diffusé. Le brouillon de Kaan, daté « jeudi », remonte vraisemblablement au 12 mars.

3. Ainsi que le rappelle José Pierre dans Tracts surréalistes et déclarations collectives (t. 1., p. 505), « le 7 mars, Hitler avait dénoncé le traité de Locarno, signé en 1925 entre la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie et établissant que "les territoires allemands de la rive gauche du Rhin et une zone de 50 km sur la rive droite seraient démilitarisés" – et occupé militairement la Rhénanie. Dans une allocution radiodiffusée, le 8 mars au soir, le président du Conseil, Albert Sarrut, avait déclaré notamment : "Nous ne sommes pas disposés à laisser placer Strasbourg sous le feu de l'Allemagne". C'est la seconde fois que Contre-Attaque prend position sur des questions de politique internationale condamnant la volte-face du Parti communiste et le traité de Versailles, coupable d'avoir généré
l’Allemagne d’Hitler : au mois de mars, tout de suite après l’appel de Sarraut, le groupe avait diffusé le tract *Sous le feu des canons français...* rédigé par Jean Dautry (sur ce premier tract, cf. la note 4 au procès-verbal de la réunion du 2 avril [1936], document 73).


5. Cette phrase, ainsi que les deux précédentes, ont été ajoutées par Kaan en marge du texte, à gauche.

6. Dans le texte, une phrase incomplète : « Si j’approuve ce texte et lui donne ma signature. »


9. Le passage qui suit a été ajouté par Kaan sur la première feuille, en haut à gauche.


11. La note (document 66) avait été envoyée le 5 mars (cf. la lettre de Bataille à Kaan du 5 mars 1936, document 65).
Mon cher Pierre Kaan,

Ce mot pour te demander de corriger le texte envoyé [:] à la dernière page dans les dernières lignes, il faut lire
« nationalismes de tous les pays »
et non
« de tous les temps ».
Une ligne plus haut :
« par une minorité »
et non
« par une poignée d'hommes »
Amicalement,

Georges Bataille

NOTES

1. Lettre non datée. 1 feuille de papier fin, de 13,5 x 21 cm, écrite au recto. Archives Pierre Kaan.
2. Il s'agit toujours du tract Travailleurs, vous êtes trahis!: les corrections proposées par Bataille sont celles qui seront adoptées dans le texte diffusé en avril 1936 (mais José Pierre, dans Tracts surréalistes et déclarations collectives, t. I, p. 505, signale la présence, dans l'original, de la coquille « nationalistes » au lieu de « nationalismes »). Il est licite de penser que cette lettre est ultérieure à celle de Kaan que nous avons datée du 12 mars, dans laquelle est commenté le contenu du tract.
71. GEORGES BATAILLE À JACQUES CHAVY

[14 mars 1936]

Mon cher Chavy

Nous tenons demain soir samedi une réunion sur la guerre au café Augé 6 rue des Archives, à 21 heures. Peux-tu demander à des camarades de venir ? Nous sortons demain un texte sur la guerre. Nous avons obtenu les signatures, entre autres, de Marcel Martinet, Lucie Colliard, Georges Michon, Pierre Monatte. Amicalement à toi

Georges Bataille

NOTES


2. Il s’agit toujours du tract Travailleurs, vous êtes trahis !, dans lequel figurent les noms évoqués ici.


72. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

Mercredi 1er avril [19]361,

Mon cher Pierre Kaan,

Il y a à la Bibliothèque sous les cotes D 42668 et R 11354 deux exemplaires de l'ouvrage que tu désires consulter et dont le titre exact doit être :

_Trois lettres de l'auteur de la « Recherche de la vérité » touchant la défense de Mr Arnauld contre la réponse au livre des vraies et des fausses idées_, Rotterdam, 16852.

La règle de la Bibliothèque est de prêter s'il y a deux exemplaires. Tu n'as donc qu'à faire envoyer une demande par le bibliothécaire de Bar-sur-Aube, demande qui mentionnera le titre et les cotes. Tu as intérêt à y joindre une lettre personnelle à Renoult3 que tu connais et qui est chargé du service du prêt. Renoult est très serviable mais négligent. Il m'en parlera si tu lui écris et alors je ferai en sorte que les papiers ne traînent pas dans un dossier.

Rien de nouveau ici. Je donne demain ma démission du bureau de Contre-Attaque4 mais il s'agit là d'une des modalités banales d'un résultat inévitable.
Fais mes amitiés à Marie.
Et crois-moi très amicalement à toi

Georges Bataille

Je pars finalement le 7 avril de Paris.

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres épais assez jauni, de 20,9 x 26,9 cm, écrite au recto et au verso. Archives Pierre Kaan. Au verso, en bas à droite, quelques annotations de l'écriture de Kaan : la première, disposée sur deux lignes : « l'Histoire / chez Platon » ; la deuxième, également disposée sur deux lignes séparées des deux premières par un trait : « Symbole et / analogie » ; puis, disposée verticalement, après un mot illisible, cette liste de noms, alignés l'un en dessous de l'autre : « Alain / Alexandre / Boivin / Hertz. » Alexandre est peut-être le philosophe pacifiste Michel Alexandre, disciple d'Alain ; Boivin pourrait être le socialiste Pierre Boivin, disciple de Henri de Man.

2. Œuvre de Nicolas de Malebranche.


5. En avril Bataille est en effet à Tossa de Mar, en Espagne, en compagnie du peintre André Masson (cf. la note 3 au texte Pour mes propres yeux l'existence..., document 77).
73. CONTRE-ATTAQUE

RÉUNION GÉNÉRALE DU 2 AVRIL [1936]¹

Ambrosino ouvre la séance, et donne la parole à Bataille. Celui-ci, après avoir lu une courte déclaration, donne sa démission de secrétaire général de l'organisation. Après interventions de Breton, Péret, Pastoureau, Marcel Jean, Ferrière², la démission de Bataille est acceptée³.

Dautry est nommé secrétaire général.

Gilet ayant donné sa démission du bureau, Marcel Jean et Rollin sont proposés pour le remplacer. Rollin est nommé.

Dautry donne alors lecture des quelques modifications apportées au tract Sous le feu des canons français... et alliés⁴. Elles sont adoptées sans discussion.

Dautry donne ensuite lecture d’une déclaration dans laquelle il insiste en particulier sur la nécessité de régler la question de la discipline. Une discussion s’engage, plusieurs motions sont proposées. La motion suivante est finalement adoptée à l’unanimité.

L’ACTION DE CONTRE-ATTAQUE EST MENÉE PAR L’ENSEMBLE DE SES MEMBRES. LES MODALITÉS ET LES MOMENTS DE CETTE ACTION SONT DÉCIDÉS AU COURS D’ASSEMBLÉES GÉNÉRALES. EN CAS D’URGENCE LE BUREAU DÉCIDE LIBREMENT SOUS LA RESPONSABILITÉ DE SES MEMBRES.

AUCUNE ATTAQUE À L’EXTÉRIEUR NE SERA TOLÉRÉE CONTRE L’ACTION DE CONTRE-ATTAQUE AINSI DÉFINIE NON PLUS QUE CONTRE SES PRINCIPES. LA SANCTION SERA L’EXCLUSION IMMÉDIATE DE FAIT.

PASToureau exprime la réserve suivante :

J’accepte par avance toutes les sanctions mais ne prends aucun engagement.

279
DAUTRY propose comme sujet pour la prochaine réunion la question de la guerre. Adopté à l’unanimité.
On décide également de changer le jour des réunions. Les réunions générales auront lieu le mardi à 9 heures et les réunions du bureau, le vendredi de six à sept. La séance est levée à 24 heures.

NOTES

1. Procès-verbal de la réunion générale du 2 avril 1935. Copie sur papier ordinaire. 2 feuilles de 19 x 26,5 cm, dactylographiées au recto, peut-être tapées à la machine par Dautry. Le texte présente beaucoup de coquilles que nous avons corrigées. Archives Dominique Rabourdin.


état de cause, la brutalité antidiplomatique d’Hitler, plus pacifique,
en fait, que l’excitation baveuse des diplomates et des politiciens »
(Georges Bataille, O.C., t. I, p. 398). Phrase qui subit la transfor-
mation suivante : « Nous leur préférons, en tout état de cause, et
sans être dupes, la brutalité antidiplomatique moins sûrement mor-
telle pour la paix que l’excitation baveuse des diplomates et des poli-
ticiens » (Ibid., p. 671). « Jean Dautry n’avait pas pensé que ce fût
pro-Hitler ou ambigu […] Le point de vue de Dautry est que la
perversité d’Hitler était évidente pour tout le monde et n’avait pas
besoin d’être soulignée, tandis que les machinations des alliés démo-
cratiques n’étaient pas moins hypocrites, mais beaucoup moins évi-
dentes » (Robert Stuart Short, p. 175, note 56). « On peut juger
assez timorée la correction apportée par Breton – commente José
Pierre – […] Breton n’a donc pas cherché la rupture et c’est seule-
ment lorsqu’il sera mis une seconde fois devant le fait accompli, avec
le tract suivant, Travailleurs, vous êtes trahis ! […] qu’il jugea sans
doute dangereuse la poursuite d’une action commune avec des par-
tenaires qui tenent de faire endosser à leurs alliés des déclarations
pour le moins contestables… » (Tracts surréalistes et déclarations co-
nouveaux signataires : Ferdière, Heine, Klossowski, Mouton et le
poète surréaliste Gui Rosey.

5. Au sujet de cette réunion, cf. le texte de Claude Cahun pour
la réunion de Contre-Attaque du 9 avril 1936 (document 76).

74. GEORGES BATAILLE

[Programme]

1.– Former une communauté créatrice de valeurs,
valeurs créatrices de cohésion.

2.– Lever la malédiction, le sentiment de culpabilité qui
frappe les hommes, les oblige à des guerres qu’ils ne veu-
lent pas, les vouant à un travail dont le fruit leur échappe.

281
3.– Assumer la fonction de destruction et de décomposition mais comme achèvement et non comme négation de l'être.

4.– Réaliser l'accomplissement personnel de l'être et sa tension par la concentration, par une ascèse positive et par une discipline individuelle positive.

5.– Réaliser l'accomplissement universel de l'être personnel dans l'ironie du monde des animaux et par la révélation d'un univers acéphale, jeu et non état ou devoir.

6.– Prendre sur soi la perversion et le crime non comme valeurs exclusives mais comme devant être intégrés dans la totalité humaine.

7.– Lutter pour décomposer et exclure toute communauté autre que cette communauté universelle, telles que les communautés nationales, socialiste et communiste ou les Églises.

8.– Affirmer la réalité des valeurs, l'inégalité humaine qui en résulte et reconnaître le caractère organique de la société.

9.– Participer à la destruction du monde qui existe, les yeux ouverts sur le monde qui sera.

10.– Considérer le monde qui sera dans le sens de la réalité contenue dès maintenant et non dans le sens d'un bonheur définitif qui n'est pas seulement inaccessible mais haïssable.

11.– Affirmer la valeur de la violence et de la volonté d'agression en tant qu'elles sont la base de la toute-puissance.

G. B.
4-4-[19]36

NOTES

1. Double sur papier pelure. 1 feuille dactylographiée au recto, de 21 x 27 cm, provenant des archives de Jacques Chavy, qui, en haut

2. C'est sur la figure de la conscience universelle, opposée à la conscience nationale, que s'était conclu l'unique des *Cahiers de Contre-Attaque*, qui devait voir le jour en mai 1936.

3. Le caractère organique de la société est le sujet central, pendant ces années-là, de deux fragments posthumes de Bataille ([Le fascisme en France] et *Essai de définition du fascisme*). Il inaugure une conception cyclique de l'Histoire fondée, à partir de Durkheim et de Mauss, sur le refus de l'identification entre le social et le contrat. Dans le premier des deux fragments, rédigé en 1934, on lit : « La société est [...] un être unique et non une collection d'individus se liant par des contrats » (*O.C.*, t. II, p. 211). Bataille devait revenir

75. PIERRE ANDLER

[La guerre]

1. La guerre n’est pas une survivance barbare, pas plus que l’amour n’est une survivance barbare. Tout comme l’amour a fait partie depuis toujours de la vie des hommes, la guerre a toujours été une part de l’activité des sociétés humaines. Mais pas plus que nous ne saurions faire notre l’amour sous la forme atroce que cherche à nous imposer le monde dans lequel nous vivons sans lui appartenir, nous ne saurions faire notre la guerre patriotique et fratricide des sociétés nationales.

2. Tout comme l’amour, jusque dans ses formes les plus violentes et en apparence les plus inhumaines, échappe à nos yeux à toute catégorie morale, la guerre est un tout, par delà le bien et le mal. Elle est fange, horreur, massacre, infamie sans nom : mais elle est aussi avidité démesurée, affirmation suprême et terrible de la puissance humaine, négation virile, péremptoire, impitoyable de l’activité constructrice, productrice, utile. Elle suspend la totalité de l’existence humaine dans le néant et contraint sauvagement chaque homme à s’affronter lui-même.
3. Nous ne saurions nous leurrer de l'espoir bouleversant d'une guerre révolutionnaire, humaine, populaire, libératrice. Pour être menée, la guerre révolutionnaire, comme toute guerre, exige une concentration totale des pouvoirs, une dictature inexorable. Il serait absurde que cette dictature nécessairement totalitaire ne finît pas par se suffire à elle-même. Il ne saurait s'agir là d'une dégéénérescence : il n'existe pas de dictature par personne interposée. Toute dictature, militaire ou autre, s'exerce en sa propre faveur. La guerre révolutionnaire sera donc menée, comme toute guerre, par des hommes assoiffés de puissance : ses fins seront révolutionnaires dans la mesure précise où ces hommes seront et resteront les hommes de la révolution.

4. De même que toute tentative de limiter, d'humaniser, de châtrier la guerre soulève le rire et le dégoût, toute illusion sur la guerre révolutionnaire est à nos yeux la pire manifestation d'impuissance. Aucune guerre ne saurait libérer qui que ce soit : mais aucune volonté de liberté ne saurait être étouffée par la guerre. En d'autres termes : tous ceux qui verront dans leur libération, dans leur puissance, la libération et la puissance de tous les hommes sauront, à la faveur d'une guerre, s'affirmer fanatiquement. De leur valeur dépendra l'issue du combat qu'au nom de tous les hommes, ils auront engagé, sous leur responsabilité, dans le cadre chaotique d'une guerre civile née de la guerre nationale, pour instaurer la puissance humaine.

5. C'est ici qu'apparaît l'immense responsabilité de tous ceux qui, face au monde qu'ils subissent, n'éprouvent d'autre sentiment qu'une révolte furieuse et avide de tout ce qui le mettra en péril. Pas plus qu'ils ne souhaitent un cataclysme universel qui, en détruisant un monde qu'ils
haïssent, détruiraient également les hommes qu’ils aiment, les révolutionnaires ne souhaitent la guerre. Ils n’en reconnaissent pas non plus le caractère « inévitable sous le régime actuel », pour reprendre une formule condamnée. Mais ils la savent infiniment probable. Ils voient en elle le bouleversement démesuré dans lequel ils risquent de sombrer en même temps que leurs ennemis, mais qui leur offre une chance, peut-être unique, d’aboutir à leurs fins libératrices. Ceux, parmi eux, qui se refuseraient à envisager cette chance, avec les responsabilités effroyables et tous les risques qu’elle comporte, sont vaincus d’avance. Ceux qui, parmi les révolutionnaires, s’étant engagés dans cette voie, se refuseraient à aller jusqu’au bout dans leur volonté d’exercer, au nom de la libération et de la puissance de tous les hommes, une autorité impitoyable, mériteraient une mort impuissante.

Pierre Dugan
7.IV.[19]36

NOTE

1. 2 feuilles de papier fin, de 21 x 27 cm, dactylographiées au recto, provenant des archives de Jean Dautry. Ce texte, ainsi que celui de Claude Cahun (document 76), a vraisemblablement été rédigé pour la réunion de Contre-Attaque du 9 avril 1936, consacrée à la guerre. Un double du document figure parmi les papiers déposés par Henri Dubief à la Bibliothèque Nationale, salle des manuscrits (N.A.F. 15952), enrichi de la note suivante dactylographiée, retrouvée aussi dans la copie incomplète de Pierre Andler : « J’ai volontairement négligé certains aspects de la question : les uns, essentiels, parce qu’ils me semblent traités d’une façon satisfaisante dans le texte DAUTRY (je pense tout particulièrement à l’attitude pratique individuelle en cas de guerre), les autres, parce qu’il est évident que le texte ci-dessus ne prétend
pas épuiser le sujet. » Le « texte DAUTRY » n’a pas été retrouvé, mais dans les archives de ce dernier est conservé un fragment d’une double feuille déchirée d’environ 10,5 x 27 cm, où, à la p. 4 et à la p. 1, on lit : « P.-S. Il ne saurait être question pour moi d’assimiler la guerre civile à la guerre impérialiste. J’ai voulu soulever la question de leur rapport – comprenant ce qui les rapproche et ce qui les différencie dans la conscience révolutionnaire. À un moment donné de l’histoire, à un moment donné de l’évolution idéologique et physiologique (sexuelle) d’un individu, le rapport entre l’individu et la guerre, entre la guerre impérialiste et la guerre civile aux yeux de l’individu lui permet ou ne lui permet pas de franchir l’obstacle. »

76. CLAUDE CAHUN

Réunion de Contre-Attaque du 9 avril 1936
ordre du jour : La guerre

Toute réponse inconditionnelle à la question : « Êtes-vous pour ou contre la guerre ? » est de la plume au vent ; toute position de principe au sujet de la guerre apparaît, aujourd’hui, intenable.
Parce que les hommes fanatisés par le pacifisme, c’est-à-dire idéologiquement entraînés à refouler en eux-mêmes les pulsions agressives, deviennent improprès aux mouvements insurrectionnels.
Parce que les hommes fanatisés par le patriotisme, fût-ce le patriotisme dit prolétarien, dit internationaliste, deviennent tôt ou tard les marionnettes des impérialismes, avoués ou masqués, deviennent des militaristes idéologiquement
entrainés à nier une part d'eux-mêmes, à contrecarrer le devenir historique.

Sans contradictions psychiques, sans complexe à résoudre à la fois théoriquement et dans l'action, aucune conscience nouvelle en l'homme ne saurait se manifester. J'estime que cette conscience peut seule mener à l'édification du socialisme.

Selon moi, la position de Contre-Attaque vis-à-vis de la guerre ne peut que dépendre essentiellement d'une estimation politique exhaustive des forces en présence, c'est-à-dire des chances de réussite du défaitisme révolutionnaire à un moment donné.

Mais quelle que soit cette estimation, quelles que soient à cet égard nos divergences qu'il serait temps d'exprimer, il est clair que même les plus « optimistes » d'entre nous - ceux qui, assurant qu'il n'est besoin que de ce « réveil » (la mobilisation), s'en remettent à lui, ceux : Dautry, Aimery, que j'ai entendus parler de la sorte - auraient peu de chances d'influencer sensiblement le cours des débats Allemagne-Angleterre-France, etc..., de brusquer le déclenchement d'une guerre européenne. Par contre, il suffirait qu'ils paraissent vouloir s'y employer pour qu'ils aient toutes les chances de se discréditer auprès des meilleurs éléments révolutionnaires actuels. Avant de soutenir la guerre seul agent de révolution (selon eux), faudrait-il au moins qu'ils aient pris la précaution de faire partager leur pessimiste optimisme, qu'ils l'aient fondé sur plus qu'un courage du désespoir peu communicatif.

Nous pouvons malheureusement compter sur d'autres forces que les nôtres pour déclencher la guerre.

Employons-nous donc à faire croître les chances, quelles qu'elles soient, d'utiliser à nos fins la guerre même. Exaltons le défaitisme, opposons violemment les mots
d'ordre d'un pacifisme agressif aux idéales croisades pour la défense de la démocratie colonialiste et de l’U.R.S.S. remilitarisée.

Cette position de Contre-Attaque en faveur du défaitisme se confond, pour le sens de la propagande sinon pour les moyens de propagande, avec la position prise il y a longtemps par le P.C.F., et, semble-t-il, abandonnée par lui ; position maintenue, non sans quelques fluctuations, par l’Opposition de Gauche, reprise plus rigoureusement depuis 1934 environ, ces temps derniers avec force.

Nous pouvons tenter de rendre cette force efficace.

Mais de quels moyens disposons-nous ?

C’est le moment d’envisager une position particulière à Contre-Attaque où notre action puisse être initiale et déterminante.

Je pense que notre action sera telle chaque fois qu’avec élan nous aurons mis au pied du mur à franchir les individus qui déjà se refusent à déguiser l’obstacle, à suivre ceux qui passent et repassent d’une phraséologie fanfaronne à une conciliante, et vice versa.

L’ambivalence dans laquelle ils se trouvent, dans laquelle nous nous trouvons tous vis-à-vis de la guerre — et aussi de l’insurrection — apparaîtra, non plus comme un honteux malaise, mais comme un potentiel de forces vives.

Faire surgir les ambivalences et les valoriser, c’est encourager les militants à se maintenir dans la pleine disponibilité d’adaptation aux étapes d’une révolution qui sera permanente3 ou ne sera pas viable, ne sera qu’une forme bientôt ressentie, bientôt reconnue d’oppression — ou qui sera faite par les hommes qui tendent à une libération morale complète, à la conscience
plus générale d'une réalité non expurgée à l'usage du peuple et de l'innocence.

8 avril [19]36
Claude Cahun

NOTES


2. Le texte d'Aimery, alias Imre Kelemen, n'a pas été retrouvé.


77. GEORGES BATAILLE

Pour mes propres yeux l'existence...¹

Pour mes propres yeux l'existence² qui m'est personnelle ne pourrait être perdue, vraiment perdue, que dans
des conditions peu probables... Mais je n’ai jamais su regarder l’existence avec le mépris distraint de l’homme seul. J’ai toujours ouvert mille yeux sur l’existence de ce monde déconcertant, ouvert des milliers d’yeux sur ma propre existence : des milliers de regards avides s’atta-
chaient même à des réflexions que j’aurais voulu dérober à toute force.

Mes deux yeux d’égoïste ou d’étourdi auraient pu supporter n’importe quoi. J’aurais pu à mon gré mener une existence insoutenable : de tels yeux auraient eu aussi la curiosité tranquille de découvrir quelque chose d’insoutenable ou de manqué : j’aurais dû faire tout sombrer dans une hétérodoxy négligente, mais mon avidité n’était pas le mouvement délibérément brut que j’avais cru. Elle était comme celle d’un chien qui ne peut pas être séparée de celle du chasseur qui l’ac-
compagne pas à pas. Toute l’existence humaine était présente dans l’oppression qui m’a déconcerté, l’exis-
tence aux mille yeux, mille yeux avides d’apercevoir une proie au-delà des miettes avec lesquelles se nour-
rit l’ennui de chaque journée.

Je suis peut-être hardi, peut-être lâche ou encore tour à tour hardi et lâche. Je vis : je dispose comme n’importe qui, parfois davantage, des lumières, de la nourriture, des conversations vides et des réflexions que la vanité rend réconfortantes : d’aucune de ces lâchetés je ne voudrais cesser de disposer et c’est pourquoi j’en parle avec un souci d’exactitude si tranquille. J’aperçois – les phrases en s’ordonnant forment un rideau de brume mais ce rideau est parfois transparent – grâce à quels futilités prétextes un homme avide peut supporter le spectacle du ciel, de la terre et des hommes sans éclater en sanglots : pourquoi m’est-il impossible d’aimer, d’aimer ce qui enfin ne serait

291
plus moi – qui exigerait en échange de l’amour qui enfin me consumerait le don de la vie, _de toute ma vie_ ?...

Je réponds sans doute mal à une attente... Mais l’attente doit d’abord être déçue. La recherche de la proie vivante n’est pas la recherche hâtive de l’ombre dont se contente la paresse d’esprit qui se donne le nom d’action. Je m’éloigne de ceux qui attendent du hasard, d’un rêve, d’une émeute la possibilité d’échapper à l’insuffisance. Ils ressemblent trop à ceux qui s’en sont autrefois remis à Dieu du souci de sauver leur existence manquée. Mais je crains l’attente contraire qui suppose tout à la merci d’une improvisation.

Les quelques merveilles que la pauvreté humaine de ce temps maintient comme les débris d’un passé d’une grandeur accablante, comme le témoignage d’une déchéance sans remède, ont moins tenu à la volonté brisante qu’à la discipline lente et sauvage qui résout pas à pas chaque lâcheté, chaque oubli dans un rythme agissant comme une interminable incantation. J’ai peur – je tiens à m’exprimer plus puérilement que je ne l’ai jamais pu faire – j’éprouve un sentiment de détresse physique devant des tentations qui surgissent aussi précaires que des spectres – comment éviter dans l’absence et dans le vide où nous sommes oubliés de devenir le jouet de quelques spectres – mais ce qui est simplement spectral n’est encore que l’ombre portée de l’absence et du vide. Ce qui peut être aimé se reconnaît à l’amour, à l’envirement irréparable, à de cruelles et durables exigences, non à l’excitation nocturne et à la déception qui suivent les terreurs dues à la présence de la mort.

Je ne suis pas placé dans la nécessité de trouver dans ce que j’écris autre chose ou plus que la vie ne m’apporte : il me paraîtrait vain de rien dissimuler de ce qui
s'oppose encore à la venue de l'« interminable incanta-
tion » faite un jour peut-être de solitudes, de privations,
de souffrances et même de supplices heureusement subis. 
La tentative taciturne qui étreint les nerfs et les endurcit,
la méditation portée lentement à la limite d'un sanglot
abandonné plus qu'il ne semble la volonté à
d'incohérentes, à d'imprévisibles trahisons. Le parcours
poursuivi au-delà des voies tracées exige moins l'énergie
furieuse que l'insistance à déjouer la pire obstination :
{l'obscur obstination de tous les hommes à se vouloir les
porteurs et les victimes d'une existence déshériée. Je ne
pense pas tellement à ceux qui, faute d'avoir trouvé ce
que la vie offre de brûlant et d'irrémédiable ne prennent
que par pauvreté le parti de ceux qu'elle déshérite. Mais
qui peut être assuré qu'à travers les détours du sort une
impulsion tumultueuse ne cherche pas maladroitement ce
qui justifiera un jour une malédiction de chien maigre
contre la vie – ou, plus humiliée encore, la bénéédiction
d'une existence infirme ?

La chance – cherchée dans l'heureuse et trouble insis-
tance de l'incantation – peut seule répondre ici à une iro-
nie pleine d'angoisse. La chance qu'éloigne avec tant de
sûreté celui qui ne veut trouver en lui que l'étendue trop
clairement finie de l'existence déshéritée.

G. B.
Tossa, 14, IV. [19]363

NOTES

1. Double sur papier pelure. 3 feuilles dactylographiées au recto,
de 21 x 27 cm, sur lesquelles a été ajoutée une correction manuscrite,
d'une autre écriture que celle de Bataille, dont les initiales figurent

2. Le terme « existence », indissociable « de la volonté de dépense et de jaillissement », sera le pivot autour duquel Bataille articulera, au Collège de Sociologie, la notion de société secrète existentielle « dont la fonction touche au changement de l'existence généralement », notion opposée à ce que Mauss devait appeler sociétés de complot, « qui se forment pour agir et non pour exister » (Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 239-240).

3. Tossa de Mar, en Espagne, où le peintre André Masson s'était installé en 1934, après les mouvements insurrectionnels d'extrême droite de la place de la Concorde, et où il devait rester jusqu'à la fin 1936, suivant de près l'insurrection des Asturies et la déflation de la guerre civile espagnole ; il s'en inspirera pour une série de dessins – comme les « timbres-luttes » sur le rapport de complicité entre dictature et clergé et les caricatures du général Franco parues en 1938 et 1939 dans Le Voltigeur français et, à la Libération, dans L'Almanach des arts. Ce ne sera pas la seule forme d'engagement politique de Masson, qui devait se lier dès septembre 1936, en Espagne, à certains militants antifascistes. Bataille devait demeurer à Tossa jusqu'au 3 mai (cf. A. Masson, Les années surréalistes, p. 313). « Un séjour décisif » – écrit Michel Surya – pendant lequel il « rédige un premier programme d'Acéphale et le long texte inaugural de la revue » (Georges Bataille, la mort à l'œuvre, p. 284), ainsi que « La conjuration sacrée », qui devait paraître le 24 juin 1936. Masson (1896-1987), qui avait adhéré au surréalisme après l'expérience de la Première Guerre mondiale, s'était ensuite éloigné de Breton, par qui il avait été durement touché dans le Second manifeste du surréalisme. Auteur des illustrations de L'Anus solaire et l'Histoire de l'œil de Bataille, à qui il était lié par des liens de famille outre une profonde concordance intellectuelle, mais hostile au projet de Contre-Attaque, auquel il avait refusé d'adhérer, il jouera un rôle fondamental dans la naissance d'Acéphale. En revanche, il ne prendra pas part à la

78. PIERRE ANDLER

Notes sur le fascisme

1. Il n’existe d’autre démocratie que la démocratie bourgeoise ou capitaliste, qui est la seule « vraie » démocratie, puisqu’elle seule existe. Il n’existe de même qu’une seule « vraie » dictature prolétarienne, qu’un seul « vrai » bolchevisme, qui est la purulente infamie du Stalinisme de droit divin.

Or, il serait vain de nier la parenté de Staline et de Lénine, celle de Lénine et de Marx.

Le marxisme ne s’est donc manifesté jusqu’ici sur le plan actif humain que dans la stérilité et l’abjection (mouvement ouvrier revendicatif, parlementarisme, pacifisme, martyr), ou sous forme de puissance essentiellement homogène, répressive et policière (Russie, Internationale Communiste).

Sur le plan actif humain, le bilan du marxisme, qui a près d’un siècle d’existence, est lamentable.

Il faut reconnaître cependant, et c’est là évidemment une source puissante de consolation, que le marxisme a remis sur ses pieds la dialectique hégélienne.
2. Face à la démocratie et face au marxisme s’est manifestée jusqu’ici une seule force, celle du fascisme. Partout où cette force s’est érigée sur des bases authentiques, celles de la mystique irrationnelle et antirationnelle du chef et de la nation, elle a enlevé la partie avec une facilité déconcertante. Le fascisme n’a déjà plus besoin d’une justification historique. Par ailleurs, le fascisme a assimilé avec une aisance singulière toutes les méthodes de propagande marxistes, désarmant pratiquement ses adversaires fidèles à des méthodes périmées².

Devant le fascisme, démocrates et marxistes en sont réduits à miser courageusement sur l’absence de l’adversaire, c’est-à-dire sur la non-affirmation d’un chef ou d’une mystique paternelle. Leur seul espoir, c’est la non-existence de l’ennemi. (L’eunuque qui espère ne pas être mis à l’épreuve.)

3. Il s’agit de surmonter la force fasciste avec la même facilité que le fascisme a surmonté la faiblesse marxiste. Toute puissance qui s’assignera cette tâche devra s’assimiler avec aisance et exploiter à ses propres fins libératrices toutes les méthodes de propagande et jusqu’aux formes existentielles du fascisme, de même que le fascisme a assimilé et exploité les méthodes et les formes marxistes (tout en s’opposant au marxisme sur le plan affectif).

Cela implique, pour cette puissance, une formidable confiance en soi.

De même que le fascisme n’est en définitive qu’un surmarxisme, un marxisme remis sur ses pieds, de même la puissance qui le réduira ne peut être qu’un surfascisme³.

Le fascisme ne s’appelle pas surmarxisme, puisqu’il s’appelle fascisme. De même le surfascisme ne s’appellera pas surfascisme. Il n’est pas interdit de chercher le nom que portera le surfascisme de demain.
Quel que soit ce nom, il n'en restera pas moins sur-
fascisme.
(Le nom surfascisme a tout au moins l'avantage d'im-
plier la victoire. Le surfascisme ne saurait être vaincu
sans perdre son identité, sans projeter dans le passé sa
non-existence.)

Pierre Dugan

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, dactylographiée au recto, de 21 x
27 cm. Le document fait partie des Papiers sur les groupes Contre-
Attaque et Acéphale ; 1935-1937 déposés par Henri Dubief à la
Bibliothèque Nationale, salle des manuscrits (N.A.F. 15952).
2. Cf. à ce sujet ce que Bataille avait écrit en 1934 dans le fragment
[Le fascisme en France], paru à titre posthume in O.C., t. II, p. 205-213.
3. Sur le sens de ce terme, Pastoureau précise : « Le mot surfas-
cisme a été inventé par nous les surréalistes. Il peut désigner aussi
bien un fascisme surmonté (positif) qu'un fascisme exacerbé (néga-
tif). / Certains auteurs, aux idées confuses, jouent exprès sur le
double sens du mot. En tout cas, personne ne pensait à un quel-
conque rapport avec le fascisme italien ou allemand » (lettre citée).
Cf. aussi ce que nous avons dit dans l'introduction.

79. JEAN DAUTRY

[1936 ?]

[Contre-Attaque]

N'ayant pas l'habitude de me complaire publiquement
dans l'avachissement ;
Mis en présence de démissions nombreuses et significatives ;
Je prononce la dissolution de Contre-Attaque.

J. D.
S.g. a C.-A.

NOTE

Troisième partie
DE ACÉPHALE À ACÉPHALE
80. GEORGES BATAILLE À JACQUES CHAVY

[9 juin 1936]

Mon cher Chavy,

Je t’envoie le titre à préparer pour être cliché très en retard pour avoir cherché inutilement un autre caractère. Il faudrait réduire l’espace entre chaque lettre uniformément à 4 mm. La longueur totale ne variera pas et cela n’importe pas d’ailleurs puisque la longueur précise sera fixée au moment de la commande du cliché.

Pourrais-tu porter vendredi les deux cahiers de dessin que tu avais ?

Si c’était possible d’avoir le titre pas trop tard, cela serait rudement bien. C’est la seule chose qui manque maintenant et c’est de ma faute…

Remercie naturellement ta femme et fais-lui toutes mes amitiés.

Amicalement à toi,

Georges Bataille

301
Peux-tu m'envoyer le titre par pneu ? Cela n'a aucune importance qu'il soit plié ou froissé.

NOTE

1. 1 feuille de papier rose, de 18,9 x 13,4 cm, écrite au recto et au verso. Sur le côté gauche de la feuille est collé le titre ACÉPHALE. On a également conservé l'enveloppe, de 11,4 x 14,2 cm, adressée à : « Monsieur Jacques Chavy / 16 rue Blomet 15e. » Cachet postal de départ : « 53 R. de Rennes Paris 110 9-VI-1936 7h. » Cachet postal d'arrivée : « Rue d'Alleray Paris XV 9-6-1936 7h35. » Le document précède de peu la parution du premier numéro d'Acéphale portant la date du 24 juin 1936.

81. ANDRÉ MASSON À GEORGES BATAILLE

Tossa.
Lundi [juin 19361]

Mon cher Georges,

Je réponds immédiatement à ta lettre. Merci pour t'être occupé du petit poème sur Montserrat2. Pour Acéphale3, I – je suis très content que cela paraisse. II – Pour la couverture ça me paraît parfait.

Les dessins pour Sacrifices4 ? – mon intention était que soit reproduite la gravure en noir – (Mithra). Or elle est chez l'imprimeur des eaux-fortes – 30 rue des Entrepreneurs –. Mais n'est-ce pas un peu tard et aussi pas mal de tracas : aller chercher la planche, la reporter ?

Bien entendu mon cher Georges je suis toujours disposé à faire cette suite de dessins qui dans ma pensée aussi devait être quelque chose comme les aventures
d’Acéphale. Mais quand te les faudrait-il ? — Aussi, à quelle date faudra-t-il que soient prêts les dessins pour le n° sur Nietzsche ? — J’ai fait l’esquisse pour le dessin Zarathoustra.

Tu penses bien que c’est tout à fait dans mon chemin ! que tu fasses suivre Montserrat de Calaveras (j’ai vu le film au studio Braunberger juste avant de repartir pour Tossa) bien sûr c’est plus qu’extraordinaire !) -------- et si je n’avais pas peint l’été dernier Les Moissonneurs andalous tout le monde — et moi-même le premier — serait persuadé que j’ai été influencé par le film et par le dessinateur mexicain. Alors que la vérité c’est que cette rencontre n’est pas sans signification = Je n’aurais jamais fait ce tableau de squelettes si je n’avais pas été en Espagne (et ces fêtes mexicaines sont, il n’y a pas de doute là-dessus, le résultat du macabre espagnol joint au macabre aztèque).

Ah — une chose que je ne veux pas oublier je te prie de m’excuser auprès de Klossowski de ne pas lui avoir renvoyé encore son livre sur le Graal. J’attendais vaguement que quelqu’un le lui rapporte à Paris — s’il en a besoin tout de suite je lui renverrai par la poste.

Et aussi si tu vois Lévis-Mano un de ces jours et si tu y penses, voudrais-tu lui demander quand doit paraître le numéro de sa revue dans lequel doivent être reproduits 4 ou 5 dessins de moi. — Ceci par curiosité seulement.

Je pense mon cher Georges avoir répondu à toutes tes questions mais moi voilà que je t’en pose pas mal aussi.

Mets-moi au courant de tout ce que tu écris — je suis impatient de lire Montserrat et Calaveras.

Il fait un drôle de temps ici : le pays a l’air d’être retouché par Turner – brumes et brouillards, sans doute pour ne pas trop dépayser les Anglais qui sont ici.
J’ai terminé, presque Rêve des ecclésiastiques et les Insectes-Matadors.

Don Diego va bien il est de plus en plus drôle et malicieux.

Tous les trois nous t’embrassons.

André.

NOTES


2. Il s’agit du poème « Du haut de Montserrat » qui, destiné initialement à Acéphale, devait être publié, avec l’illustration Aube à Montserrat, dans Minotaure (n° 8, juin 1936) ainsi que le fragment de Bataille « Le bleu du ciel » et la reproduction de Paysage aux prodiges, sous le titre « Monserrat par André Masson et Georges Bataille ». Dans la note d’introduction au fragment de Bataille, qui devait paraître, avec la date « Août 1934 », dans L’Expérience intérieure, on lit : « Ce qu’André Masson a éprouvé à Montserrat, en particulier pendant la nuit du Paysage aux prodiges, ce qu’il a exprimé dans les tableaux que ces pages reproduisent, s’associe étroitement à ce que j’ai éprouvé moi-même et exprimé dans le texte suivant. » En fait Bataille superpose deux souvenirs : celui, évoqué dans le bref journal Les Présages, de l’ascension de Montserrat avec Masson en 1935 – véritable voyage d’initiation à la bouleversante expérience « cosmosique et religieuse » vécue par le peintre en 1934 –, et celui d’une expérience extatique analogue qu’il avait eue en Italie en 1933. Montserrat, nom « surdéterminé » de la montagne de Catalogne liée simultanément à la célébration d’un ancien rite chtonien, à la découverte miraculeuse d’une statue de la Vierge noire, à la légende de la passion criminelle de l’ermite Jean Guérin pour la fille de Geoffroy le Velu, ainsi qu’à la rédaction des Exercices spirituels d’Ignace de Loyola et de l’Ouverture du Parsifal de Wagner, qui véhicule le thème initiatique du Graal, refera surface dans le dessin de Masson qui ouvre le n° 2 d’Acéphale, où il figurera comme le lieu d’élection implicite. Cf., sur la signification complexe de Montserrat, Mythologie d’André Masson, conçue, présentée et ordonnée


5. La série de dessins sur le thème de l’homme sans tête que Masson réalisa pour la revue, mais dont seulement une partie furent publiés (cf. à ce sujet André Masson, Les années surréalistes, p. 334, note 3). L’un d’eux devait être repris dans Le Voyage en Grèce de juillet 1946, pour illustrer l’article de Bataille « Dionysos redivivus ».


7. Il s’agit du documentaire Tonnerre sur le Mexique de Eisenstein sorti en France en juin 1934. C’est de ce documentaire que s’inspire explicitement le bref texte posthume de Bataille, Calaveras, où l’« hilarité exaltique, proche de la mort » des peuples arriérés s’inscrit contre la sombre symbolique mortuaire mise en scène par la Mostra della Rivoluzione fascista, que Bataille avait visitée au printemps 1934 (cf. la lettre de Bataille à Queneau du 14 avril 1934, document 20). L’association de Calaveras et de Montserrat est emblématique du double registre, mystique et politique, dans lequel se déroule la naissance d’Acéphale.


10. Il s’agit des cinq dessins de Masson qui devaient paraître dans les Cahiers G.L.M., n° 2, juillet 1936.

82. ANDRÉ MASSON À GEORGES BATAILLE

Tossa, jeudi [juillet 1936]

Mon cher Georges,

J’ai bien tardé à te parler de la parution d’Acéphale. J’ai été touché – je veux dire que ça m’a paru quelque chose de bien parce que ça ne ressemble vraiment à rien de ce qui a été fait jusqu’ici. Rien qui semble là artistique et littéraire, politique ou scientifique – tout autre chose enfin ! que ce qu’on avait l’habitude de voir. Les trois textes m’ont plu entièrement et il n’y a pas à regretter que cette première tentative soit d’aspect mince (au contraire).

Il faut que nous passions attention « aux amateurs »*

– C’est ce que tu penses aussi n’est-ce pas ? -----

Je suis assez impatient de savoir quel accueil cela a reçu. Bien que je sache qu’il faut s’attendre à rencontrer plus de railleurs que de persuadés ! –

Je t’embrasse.

André.

* Je veux dire : des collaborateurs futile.

Content d’avoir vu annoncer Sacrifices – (La mise en page très bien.)

Envoyé chez G.L.M. parce que je n’étais plus sûr de me rappeler le numéro de ta maison rue de Rennes – et Rose, chose étonnante, n’en était plus sûre elle non plus – 78 ou 96 ?

307
NOTES


3. Probable allusion à l'annonce parue dans Acéphale.


83. PIERRE ANDLER

Moriar, ergo sum1

J'existe, et si la certitude de mon existence a pour moi la valeur déchirante d'un acte de foi, c'est qu'elle sourd [sic] de la présence continue de ma mort, seule capable de révéler mon existence à elle-même puisque seule capable d'y mettre fin. Moi, qui ne dispose en naissant ni de ma tête ni de mon corps, ni à plus forte raison du monde qui m'entoure et dont la sympathie m'apparaît d'emblée plus repoussante encore que l'hostilité, moi qui ne disposerai jamais de mon temps, moi qui enfin ne disposerai jamais, comme je le voudrais, de l'amour – je ne dispose que de ma mort. Elle seule

308
m'appartient sans condition, elle seule donne un sens à mon existence devenue ainsi, et seulement ainsi, fascinante et terrible.

D'aucune façon, je ne me sens le besoin de ravaler l'idée de ma mort choisie à un rachat. Ma mort extatique et consciente, extatique parce que consciente, ne sera pas le cri désespéré destiné à effacer, dans la gloire facile du sang, la veulerie d'une vie brisée. Ma mort exige impérieusement une existence digne d'elle, bouleversée et bouleversante, autre.

Ma mort ne sera pas non plus un sacrifice, car je n'ai aucun Dieu à remercier. L'objet du remerciement ne peut être le remerciement lui-même. Si ma mort est mon seul bien, c'est ma vie, non ma mort qui doit être le sacrifice. De ma vie tout entière, je dois remercier le droit de choisir ma mort.

Ainsi, c'est ma vie, et non ma mort, qui est la perte. Lorsque je meurs, je ne me perds pas : je dépense mon bien unique. D'un bout à l'autre, mon existence est donc une course effrénée, avide, fascinée à la perte. En atteignant l'empire, j'atteins sans doute ironiquement le fond même du gouffre. C'est alors que, l'exigence satisfaite, l'empire réalisé, la perte consommée, j'entre dans mon royaume en saisissant, extatiquement, la mort.

Pierre Dugan
25.VII.[19]36

NOTE

1. 1 feuille de papier machine fin, de 20,8 x 26,8 cm, dactylographiée au recto. Archives Henri Dussat.
Ce qui naît de la terre, ainsi que d'une mère assumant aveuglément sa maternité, c'est la forêt.

Le peuple des arbres et des herbes reste attaché au sol, définitivement plongé dans l'inconnu de sa naissance et plein de pesanteur. Les vents se lèvent et bruissent dans la cime des arbres, à peine plus haut que le silence, souffle contenu même dans l'être du silence. La forêt se dresse, grande, comme le signe de ce qui est tranquille, obstiné, dans la totale ignorance de soi-même, capable de résistance à l'empire du vent.

Ainsi se trouve déjà posée tout entière la souveraineté de la Nature.

Les bêtes s'agitent dans l'épaisseur de la forêt qui, de toutes parts, a intégré leur vie. Elles respirent l'amour et le meurtre, et, à travers tous les obstacles, il leur faudra en poursuivre la réalisation exigeante, forcée.

Le cri des fauves et des oiseaux ne s'élève pas au-dessus de la crinière moutonnante des arbres. Dans sa négation du repos, il participe du silence écrasant de la nature : il est son affirmation sur le mode atroce.

L'animation du monde, c'est l'orage.

Par lui la nature, dans son être de silence (en tant que vie enfouie en elle-même) se trouve déchirée. Il éclate au-dessus des choses, des vies dont rien n'émergeait de l'obscurité muette. L'orage est le profondément autre, le tout-différent, qui violemment s'impose et, avec lui, impose ce qui est au-delà de toute limite, l'étranger.

L'homme est donné à la vie du monde dans l'orage.
Il ne peut vivre d’une autre vie que de celle de l’orage, somme des dangers surgis au-dessus et au sein même de la Nature, grande ouverte, prête à recevoir. Mais il ne saurait s’agir d’un abri, d’un amour tutélaire. L’homme emplit, dans son univers fulgurant, l’étendue entière de la souffrance que constitue pour lui-même l’existence. À la fois il brûle dans son tumulte et embrase le néant et la totalité du possible réalisé, de ce qui n’est, suspendu hors de lui, dans le vide, que silence infini.

Flamme qui contient à son tour tout l’orage, qui est l’orage, il enferme la vision déchirée de ce dont il est [sic], infiniment loin de toute chose et cependant présent.

Un cri perdu éclatant maintenant d’une joie indicible peut danser à tout jamais dans le soleil.


H. D.

**NOTE**

1. 2 feuilles de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiées au recto à l’encre bleue. Archives Henri Dussat. Un double du document se trouve parmi les papiers de Pierre Andler. L’image de la forêt domine également le texte de Dussat du 13 janvier 1938 (document 124).

85. ACÉPHALE

([Juillet 1936])

Acéphale

Réunion le vendredi 31 juillet à 21 h 15 précises dans le sous-sol du café « À la Bonne Étoile » 80 rue de Rivoli :
Contribution collective au n° « Réparation à Nietzsche »² 
Présence indispensable.

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure dont le bord supérieur a été coupé, de 21 x 12,1 cm, dactylographiée au recto à l'encre violette. Archives Pierre Andler.
2. Il s'agit du n° 2 d'Acéphale intitulé « Nietzsche et les fascistes. Une réparation », qui devait paraître le 21 janvier 1937.

86. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

[29 octobre 1936¹]

Mon cher Pierre Kaan,

Je suis surpris de ne pas avoir de tes nouvelles.
Peut-être viendras-tu à la Toussaint à Paris ?
Pour ton article², en tout cas, envoie[-le] le plus tôt possible.
Tout le reste est prêt.
À bientôt de tes nouvelles et fais mes amitiés à Marie.
Amicalement à toi.

Georges Bataille

Après la dernière conversation que j'ai eue avec toi, une idée assez affreuse m'est venue : c'est que tu devais imaginer nécessairement que j'avais pu me conduire de la façon la plus vulgaire avec un de mes amis. Cela m'est même si odieux que je dois ici te dire que non seulement il n'y a rien eu de semblable mais qu'il n'existe personne
qui ne soit d’accord là-dessus. Si je me suis attiré une haine vraiment extrême, c’est pour ce que je suis aux yeux de tous en général et non pour une cause particulière.

Si tu passes à Paris, envoie-moi un mot pour que je te téléphone.

Je rentre d’Espagne3 ; en général, tout ce que j’ai vu m’a brisé comme je l’ai rarement été, non que cela ne soit pas admirable mais lourd et tragique à un tel point que l’on devrait en perdre la tête : comme le dénouement de la tragédie des mouvements ouvriers c[s]t un dénouement sans quartier.

NOTES

débarrasser des antifascistes antistaliniens. Enfin, le 24 octobre, avait été ratifié l’axe Rome-Berlin, par lequel l’Italie et l’Allemagne s’engageaient à soutenir Franco et à combattre le bolchevisme.

2. Il s’agit du texte sur Nietzsche pour le n° 2 d’Acéphale, où toutefois il ne figure aucune participation de Kaan. Après sa licence de philosophie, Kaan avait obtenu en 1923 un diplôme d’études supérieures avec une étude sur Les bases sociologiques de la pensée de Nietzsche dans sa période intellectualiste. 1866-1882.


87. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

4-XI-[19]36

Mon cher Pierre Kaan,

Je regrette que tu n’aies pas abouti à un texte.

En tout cas, pour le 11 novembre, nous envisageons une réunion l’après-midi, vers 3 heures, probablement au Musée Social et je souhaite non seulement que tu y assistes mais que tu prépares une intervention expliquant ta position par rapport à nous.

Personnellement, je compte développer ce point de vue que la politique qui absorbe actuellement l’intérêt affectif doit en définitive être dénoncée comme une peste, que
cette sorte de légitimité que nous lui avons prêtée jusqu'ici ne faisait que témoigner de la faiblesse que nous avions encore. Il n'y a aucun moyen terme possible. Du moment que la réalité politique est un mur sur lequel se brisent toutes les énergies et rien d'autre, il faut dénoncer la croyance à cette réalité comme responsable de cette réalité même et en préparer l'étiolement à la longue.

Peut-être verras-tu l'absurdité de cette tentative mieux que sa nécessité mais n'oublie pas que le genre de critique que tu exerces n'est peut-être pas assez sûr de lui pour ne pas risquer d'atteindre un jour la vie elle-même : il est clair pour moi qu'il vaut mieux plusieurs fois prendre des ombres pour des lumières qu'une seule fois prendre une lumière pour une ombre. Mais ceci n'est pas démonstratif et d'ailleurs la décision ne pourra tenir en aucun cas au discernement : elle ne viendra que d'une foi absurde, que cela soit bien ou non. Il n'y a pas de pire destructeur du prestige de l'intelligence que l'intelligence elle-même.

Amicalement à Marie et à toi,

Georges Bataille

Si tu peux rédiger quelque chose pour le 11 novembre (pour Nietzsche) il sera encore temps.

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres assez épais, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. Archives Pierre Kaan.
2. Cf., sur ce texte, la note 2 à la lettre de Bataille à Kaan datée du 29 octobre 1936 (document 86).

4. En épigraphe à « La conjuration sacrée » qui ouvre le premier numéro d'Acéphale, Bataille avait mis, entre une citation de Sade et une de Nietzsche, cette phrase de Kierkegaard : « Ce qui avait visage de politique et s'imaginait être politique, se démasquera un jour comme mouvement religieux. »

88. GEORGES BATAILLE

4-XII-[19]36

Je suis obligé de communiquer la même note à chacun de ceux dont les noms figurent sur une invitation sans nom d'auteur.

Le fait qu'un tel repas ait pu être envisagé prouve qu'il existe un malentendu profond quant au but d'une action commune.

Georges Bataille
toujours à demain 6 h.,
samedi
Lumina


Le vendredi 18 décembre 1936, à 20 h. 45, aura lieu 4, Place du Tertre à Paris, un dîner auquel sont priés Georges AMBROSINO, Georges BATAILLE, Jacques CHAVY, René CHENON, Jean DAUTRY, Pierre DUGAN, Henri DUSSAT, Pierre KAAN, Imre KELEMEN, Pierre KLOSSOWSKI et Jean ROLLIN. Les onze invités sont assurés d’être seuls présents.

317
89. PIERRE ANDLER, HENRI DUSSAT, IMRE KELEMEN

Paris, le 7 décembre 1936

Le dîner annoncé pour le 18 décembre n’aura pas lieu. Une explication avec Bataille l’a rendu impossible.

Dugan.
Dussat.
Kelemen.

NOTE

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 20,5 x 26,5 cm, dactylographiée au recto, provenant des archives de Jacques Chavy. On a également conservé l’enveloppe, de 14,5 x 11,2 cm, adressée à « Monsieur / Jacques Chavy / 16 rue Blomet / Paris 15 ». Cachet postal de départ : « Rue de L’Épée de Bois Paris V 7 DÉC 36 24 h. » Le document figure aussi dans les archives de Jean Dautry avec une apostille humoristique (« consoletoionsferaungueuletontoutdemême. / si tu me mettais un mot que je vois ta gueule quand même ? ») suivie de l’adresse « 31 rue Jean de Beauvais, Paris 5e » et de la signature abrégée de Imre Kelemen.

90. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

11-XII-[19]36

Mon cher Pierre Kaan,

Je regrette que tu ne m’envoies définitivement rien. Il est dommage que nous n’ayons pu nous voir que
rapidement. Je reste persuadé qu’entre la conception nietzschéenne et la représentation que tu cherches à introduire, il existe une parenté profonde. J’aurais pu te montrer certains textes. D’ailleurs, je pense qu’il y aura un autre numéro prochain sur Nietzsche, et, n’importe comment, nous pourrions envisager de publier un texte qui ne se rapporterait à rien d’autre.

Autre chose : je n’arrive pas à trouver où s’introduit exactement le dissentement incontestable entre nous.

Il y aura dans les semaines qui suivront deux réunions d’Acéphale.

La première, le 29 décembre, à 9 heures (probablement au café Véfour, 1er étage, à l’extrémité des jardins du Palais Royal, rue de Beaujolais). J’espère que tu pourras y assister, mais elle sera moins importante que la suivante qui aura lieu le 6 janvier : Caillois qui sera absent le 29 décembre fera le 6 janvier un exposé ; de plus, nous envisagerons seulement pour cette date quelques convocations. Naturellement, je serais heureux que tu sois là le 6, mais je crains que tu sois retourné à Bar…

Amicalement à Marie et à toi,

Georges Bataille

Tu as dû recevoir une invitation à un dîner place du Tertre. Je ne suis pour rien dans l’initiative de ce dîner auquel je n’irai pas et qui me paraît témoigner une sorte d’incompréhension dont je souffre.

NOTES

1. Copie anastatique de 2 feuilles de papier à lettres, dont la première porte l’en-tête « BIBLIOTHEQUE NATIONALE ». Dans les archives
de Pierre Kaan il manque l'original de cette lettre, qui est constituée vraisemblablement d'une seule feuille écrite au recto et au verso.


91. GEORGES BATAILLE À JEAN DAUTRY

29-XII-[19]36

Mon cher Dautry,

Il y a maintenant bien longtemps que nous ne nous sommes pas rencontrés et il t’est arrivé depuis beaucoup de choses…

320
Je ne sais pas si l'activité que nous maintenons à quelques-uns aura encore pour toi un attrait. Il y a, en tout cas, réunion le 29 décembre (mardi) au Grand Véfour, rue de Beaujolais, au 1er étage à 9 heures du soir. Ce café se trouve à l'extrémité des jardins du Palais Royal (côté bibl. nat.). De plus nous avons tous rendez-vous la veille à Lumina (au sous-sol) à 6 heures (lundi 28).

Le numéro d'Acéphale sur Nietzsche a demandé plus de mal qu'il n'était prévu, mais tout est entendu cette fois pour qu'il sorte le 21 janvier. Le numéro suivant paraîtra trois semaines après et contiendra un texte de Caillois. En principe, nous allons au-devant d'un accord avec Caillois et Monnerot.

Je suppose que nous aurons l'occasion de parler pendant ta permission (mais je m'absente du jeudi 24 au dimanche 27).

À bientôt et cordialement à toi,

Georges Bataille

NOTES

1. 1 feuille de papier épais, portant l'en-tête « BIBLIOTHEQUE NATIONALE », de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. L'en-tête est biffé. Archives Jean Dautry.

2. Après la dissolution de Contre-Attaque, pendant l'été 1936. Dautry était parti pour l'Espagne, où, empêché, pour des raisons de santé, de prendre part à la lutte, il avait travaillé pour les transmissions radiophoniques françaises de Radio C.N.T.-F.A.I. De retour en France pour y faire son service militaire, il était parti à l'automne pour Strasbourg, d'où il devait être envoyé six mois à Mourmelon, puis encore six mois à Vincennes.

4. Un an après la célébration de la décapitation de Louis XVI par Contre-Attaque, dont Acéphale se veut le prolongement implicite. Le 21 janvier 1936 est d’autre part la date de publication du prospectus des Cahiers de Contre-Attaque, parmi lesquels figu-rait «Nietzsche» par Georges Ambrosino et Georges Gilet qui, étant resté à l’état de projet à Contre-Attaque, devait devenir le numéro 2 d’Acéphale et paraître le 21 janvier 1937 avec un nou-veau sommaire et sous le titre «Nietzsche et les fascistes. Une réparation».


92. GEORGES BATAILLE À JACQUES CHAVY

76 bis rue de Rennes, 14-I-[19]37

Mon cher Chavy,


322
La réunion plus générale qui aura lieu avec la participation de Caillois est reportée au 24 janvier (dimanche) à 4 heures de l’après-midi (en principe au Palais-Royal)².

Amicalement à toi et à samedi,

Georges Bataille

NOTES

1. 1 feuille de papier épais, de 22 x 24 cm, écrite au recto. On a également conservé l’enveloppe, de 15,1 x 12,2 cm, portant l’en-tête « Bibliothèque Nationale ». Cachet postal de départ : « Paris R.P. Départ 14. 1. 1937 2430. »

93. JEAN DAUTRY À GEORGES BATAILLE

[Janvier-février 1937 ?]

À Georges Bataille, à propos d’« Acéphale »

Pour des raisons et à la suite d’expériences qui ne regardent que moi, je ne ressens aucun désir de m’associer à une entreprise dont la fin plus ou moins inconsciente est d’abdiquer toute puissance au nom de la puissance, de fuir la réalité au nom de la réalité.

J’éprouve pour les oripeaux mythiques, pour le clinquant des dieux morts avant de naître, une totale indifférence.
Surtout, je me refuse à projeter sur l'univers vivant, sanglant, torturé, l'ombre fâlote de la peur. 
Plaise à d'autres de regarder dès maintenant leur cadavre tomber en poussière.

Jean Dautry

NOTE

1. Brouillon de lettre non daté dont on a conservé aussi une version antérieure à celle-ci. 1 feuille de papier rose, de 21 x 27 cm, écrite au recto. Archives Jean Dautry. Le texte marque le refus de Dautry d'associer son nom à Acéphale. Ce refus est sans doute un effet de son rapprochement avec le P.C.F., que Dautry lui-même, dans un écrit inédit, situe entre 1937 et 1940, période qui le voit engagé dans l'analyse de la société chez Balzac. La datation du document demeure néanmoins problématique, étant donné que le nom de Dautry figure dans un des textes de la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938.

94. GEORGES BATAILLE

[7 février 1937]

Ce que j'ai à dire...

Ce que j'ai à dire touche l'existence dans son ensemble. C'est pourquoi je rencontre dès l'abord une difficulté double.
L'existence que nous représentons ensemble – si je considère les différentes personnes réunies dans cette salle – est ce que je peux concevoir de plus opposé à l'existence se révélant en entier. Ce que nous représentons est
comparable à un grenier où des objets ont été abandonnés. Et ce n'est pas vrai en particulier des quelques individus que nous sommes : ce serait vrai dans la même mesure si au lieu d'être ces vingt ici nous étions vingt autres.

C'est seulement s'ils se battent jusqu'à la mort ou s'ils sont pris par une émotion physique violente et contagieuse que des êtres humains sortent de cette disformité confuse de leurs intérêts qui en fait ensemble une accumulation de déchets inertes. Si une expression méticuleuse pouvait être donnée à ce qui se passe dans chacun de nos esprits en ce moment où je m'efforce de parler, l'énumération n'en serait pas très comique, elle serait certainement ennuyeuse.

Mais cet état de choses n'est pas seulement attestant en soi, il constitue le plus grand obstacle à la considération de l'existence entière, c'est-à-dire précisément à la considération essentielle à laquelle je voudrais amener ceux qui m'écourent. Même au milieu des plus hautes montagnes une poussière d'intérêts, si complexes qu'ils sont inavouables, s'interpose le plus souvent entre un homme et le spectacle que ses yeux refléchissent.

Cette poussière protectrice se dissipe rarement mais encore, si elle se dissipe, quel contact reste possible entre ce qui regarde et ce qui est regardé ? La vaine agitation quotidienne place d'ordinaire la vie à l'abri de ce qui l'entoure : si cette incontestable réalité entrait une fois nue dans l'existence commune – et cette incontestable réalité nue doit bien être l'objet dont la vie est en quête et pour lequel elle peut braver même la mort – une fois cela présent, comment pourrait subsister la possibilité de se livrer à des considérations qui sont du domaine du grenier et des objets abandonnés ?
Il y a un peu plus de deux mois je me suis exprimé ici même sur la vanité chaque jour plus apparente de toute agitation politique. Cependant l'agitation politique de forme violente se présente dès l'abord comme l'un des moyens donnés aux individus isolés d'échapper à l'horizon immédiat des ustensiles et des rues policiées. C'est l'ensemble de l'existence, tout au moins l'ensemble formé par l'atmosphère glacée ou non, la terre avare et ses parasites humains que la politique la plus pédante envisage et il n'y a pas de doute que le caractère d'ensemble par rapport à l'existence fragmentée de la vie ordinaire ne confère à la politique sa valeur d'attraction générale.

Je ne chercherai pas aujourd'hui, comme je l'ai fait il y a deux mois², à définir l'impasse propre à la politique actuelle. Ce n'est pas seulement la capacité qu'a la politique de répondre aux buts qu'elle se propose qui doit être mise en question. Ces buts eux-mêmes qui répondent à un besoin éprouvé à peu près par les hommes de tous les temps ne représentent pas le seul moyen de répondre à ce besoin. Il est donc nécessaire de [se] demander encore si l'ambition de la politique, à supposer même qu'elle ne soit pas sans puissance, représente vraiment le meilleur moyen de répondre au besoin, à l'aspiration essentielle des hommes.

À vrai dire, il semble que les porte-parole autorisés de l'activité politique aient pris soin à l'avance de se décharger des préoccupations que j'ai envisagées ici dès l'abord : leur ambition particulière se donne ouvertement comme immédiate et limitée. Mais il ne s'agit là que d'une apparence. L'existence politique de l'homme, quoi qu'il puisse sembler, est en face de la réalité nue dont j'ai parlé. Mais alors que d'autres comportements admettent entre cette réalité extérieure à l'homme et l'homme lui-même des
rapports complexes impliquant tantôt infériorité, tantôt supériorité ou même égalité de l'existence humaine, la politique tout au moins dans sa forme élaborée met tout en œuvre pour en écarter la présence, pour faire de la réalité même de la terre et du reste de l'univers l'équivalence de rien. Tout ce qui est représenté obscurément sous forme de matérialisme dialectique, pour être dépourvu de portée philosophique, n'en est pas moins chargé d'un sens lourd et même exactement d'un sens dramatique : il s'agit d'une volonté d'annulation.

De telles considérations sont si loin de la réflexion habituelle qu'il est difficile de communiquer une représentation sensible de ce qui est ainsi annulé : à cet égard, l'activité politique dont l'attraction s'exerce bien au-delà de ceux qui la soutiennent, l'activité politique peut être tenue pour avoir réussi dans une large mesure. L'annulation est, en effet, achevée aujourd'hui à un tel point qu'il est devenu difficile de faire comprendre l'objet sur lequel elle porte.

Il est nécessaire de se représenter l'attitude de l'homme à travers les périodes successives de l'histoire : cette attitude est celle d'un être angoissé par chaque chose qui l'entoure, en présence de la réalité extérieure comme en présence d'un péril de mort. Les présences l'un en face de l'autre de l'homme et de son extériorité apparaissent tout d'abord comme les présences de deux ennemis dans un combat. Ce qui a cessé d'être sensible pour nous - peut-être à force de subterfuges, à force de déplacement des valeurs - c'est la somme d'agressivité aveugle, diffuse dans la réalité extérieure. Il semble que l'un des résultats essentiels du christianisme ait été précisément de décharger l'univers tout au moins de la responsabilité de son avarice et de ses agressions continues contre l'homme.
L'agressivité a été donnée par le christianisme comme le fait de l'homme lui-même et comme le mal qui est expres-
sément dans l'homme. Même de la façon la plus géné-
rale, tout ce qu'endure l'existence humaine du fait des
conditions dans lesquelles elle a lieu a été attribué au
péché des hommes. Le sentiment de la responsabilité
humaine est depuis lors si grand jusque dans le monde
à moitié déchristianisé où nous nous trouvons que le sen-
timent qui s'empare des populations frappées par d'autres
hommes n'est pas le même que si elles avaient été les
victimes d'un volcan, car le volcan est innocent alors que
les hommes sont coupables.

Un tel état de choses témoigne des démarches essen-
tielles de l'homme en proie à l'agressivité – à l'agressivité
du dehors comme à la sienne propre. Et il me paraît
nécessaire de retenir comme une proposition essentielle
le fait que tous les comportements de l'homme qui sont
en rapport avec l'ensemble de l'existence et non avec les
fragments qui se trouvent dans l'activité utile sont des
réactions en présence de l'agressivité.

L'agressivité de l'homme et du monde extérieur – l'en-
semble des déchaînements de la violence – a tout d'abord
été envisagée dans les attitudes religieuses primitives
comme un danger redoutable mais naturel. Dans de telles
conditions, la violence n'était pas séparée de l'homme qui
vivait avec elle et ne lui opposait pas une réaction unique
mais toute la complexité de ses mouvements affectifs.

La danse de la vie humaine tantôt se rapprochait et
tantôt s'écarterait avec terreur de la violence, comme si les
attitudes étaient composées en vue d'un compromis avec
la violence elle-même.

C'est la prédominance du sentiment de terreur qui
caractérise le christianisme. Par le christianisme, l'homme
s’interdisait ou tentait de s’interdire de laisser la violence s’emparer de lui. La violence a été considérée comme le mal, comme ce qui devait être rejeté hors de l’existence humaine. Toute répulsion devait laisser la place à l’attraction. La haine a été bannie : il a été dit que les hommes devaient s’aimer les uns les autres. Mais comme la répulsion et l’agressivité qui en est la conséquence est une nécessité naturelle, comme le monde immédiat et sans doute aussi l’univers lointain sont en proie d’un bout à l’autre à la violence, sans qu’il apparaisse sérieusement possible que la nature humaine puisse être exceptée, l’attitude chrétienne a fait la part à la violence, mais elle a dirigé toute entière la violence individuelle contre l’individu lui-même. La violence extérieure même a pris, par un déplacement, une valeur dans le sens de l’amour : elle a été acceptée dans la mesure où elle détruit la volonté individuelle de vivre physiquement, volonté considérée comme le mal, parce que libre elle serait violence. L’agressivité subie, sous toutes ses formes, tantôt le fait de l’individu lui-même, tantôt le fait du monde extérieur, était aussi conservée dans le christianisme. La crucifixion place au sommet de l’existence dans la pleine obscurité d’une nuit qui intercepte soudain l’éclat du jour, le déchaînement de l’agressivité des hommes et des éléments. Dieu lui-même semble à ce moment-là avoir abandonné le monde. Le Christ exhalant sa dernière plainte, reprochant à son père de l’avoir abandonné, l’empire de la violence semble avoir établi sur la terre l’injustice sans fin et la torture physique insurmontable. Cependant la crucifixion n’est dans la pratique chrétienne que l’image de la victoire que l’homme doit remporter sur lui-même.

Telle est du moins la représentation du christianisme qui apporte la séduction avec elle, répondant à l’angoisse
de l'existence déchirée par l'agressivité dans tous les sens. Mais ce que la séduction introduit ainsi n'est autre que l'affadissement et la platitude. C'est à l'appauvrissement de l'existence que la violence chrétienne s'attache avec une obstination séculaire. Selon le proverbe de William Blake, « comme la chenille choisit les plus belles feuilles pour y poser ses œufs, ainsi le prêtre met sa malédiction sur ses plus belles joies »³. L'éducation chrétienne tend à réduire tout ce qui dans l'existence s'apprête à éclater, transformant même l'amour physique en méchanceté agressive afin de la briser davantage. Et si elle fait parfois la part à une volonté d'éclat, ce n'est que pour avoir plus d'autorité et de force dans son entreprise de séduction.

La politique socialiste ne représente pas à la suite du christianisme un changement d'orientation. Elle est le digne héritier du christianisme, étant digne dans le sens d'une lente dégradation⁴. Elle se pare, il est vrai, comme le christianisme, des brillantes couleurs de la violence, mais comme dans le christianisme il s'agit d'un vêtement de séduisante nudité destiné à dissimuler un corps dont toute obscénité a été soigneusement élaguée. Le socialisme est même une négation de la violence beaucoup plus achevée que le christianisme, puisqu'il ignore ou nie que l'agressivité qu'il utilise à ses fins existe dans l'univers et dans l'homme comme un mouvement constitutif. Et alors que le christianisme lui faisait une part constante dans sa mythologie et dans sa pratique, il la suppose réductible et n'a même pas d'autre raison d'être que la volonté d'en débarrasser l'appareil social de production et par là l'humanité entière. La doctrine socialiste ne va-t-elle pas jusqu'à envisager l'agressivité individuelle comme simple fonction des violences irrationnelles qui s'exercent à l'intérieur de l'organisation économique ? Ces violences
éliminées, le crime, selon l'affirmation socialiste, perdrait jusqu'à la raison d'être.

Il est vraisemblable que jamais autant qu'en ce moment même que nous vivons l'existence humaine n'ait eu besoin de regarder en face la réalité très déchirante et dominante de l'agressivité. En effet, en ce moment même, il existe à peu près partout plus d'ordre et plus de police qu'il n'y en a jamais eu, mais cela se passe comme dans un obus dont la force explosive, dont le contenu explosif serait en raison directe de l'épaisseur accrue des parois. Un assez petit nombre d'heures sépareraient une fois notre existence à peu près sans péril, aussi bien arrangée qu'une horloge, d'un empire de la mort irrespirable. La dénivellation à prévoir devrait être la plus grande que l'histoire humaine ait enregistrée et il est nécessaire de rappeler à ce propos que l'existence dépend davantage des différences de niveau que des réalités considérées en elles-mêmes, c'est-à-dire qu'un état de choses est ressenti différemment selon la nature de l'état de choses qui précédait.

Il est naturel que la plupart des hommes suivent dans ce cas des comportements habituels, des comportements pour lesquels la voie est tracée et auxquels le grand nombre confère une sorte très particulière de valeur. Le grand nombre à lui seul offre en face du danger extrême un coefficient de sécurité. Le grand nombre apaise l'angoisse, même s'il n'existe pas de chemin plus mauvais que celui qu'il a choisi. Un très grand nombre d'êtres humains supporterà l'angoisse de la violence en prenant l'attitude chrétienne ou l'attitude socialiste.

Attitude chrétienne et attitude socialiste ne seront cependant que des contreparties et peut-être plus exactement des contreparties complémentaires de l'attitude patriotique, c'est-à-dire de l'attitude agressive elle-même.
La première depuis longtemps, la seconde de plus en plus clairement apparaissaient aptes à ce rôle de contrepartie apaisante et incohérente. Au bout d’un temps relativement court ces différentes attitudes possibles risquent de prendre les unes et les autres la valeur de simple complément du comportement abrutit. Ce qui apparaît dès l’abord entre ces diverses réactions possibles, c’est une unité morale profonde.

Rejetant ces scories, je tiens à exprimer en peu de mots la seule issue ouverte à l’existence, en présence de la violence proche. La violence doit être regardée sans espoir en face. Le déchirement des êtres humains entre eux peut être vécu de la même façon que chaque être vit son propre déchirement. Par là et par là seulement il n’est plus demandé à un homme de détruire sa propre agressivité, c’est-à-dire sa vie, encore moins lui est-il demandé de la subordonner, de l’asservir à quelque chose d’aussi limité que sa patrie. L’agressivité ne peut être ni limitée ni asservie.

Une telle attitude retrouve tout ce que le christianisme avait détruit de la complexité religieuse primitive, qui laissait la place successivement à tous les comportements possibles, de la frayeur au défi, de l’extase à l’ hilarité. Elle représente à peu près exactement ce qui a été élagué d’une existence qui ne pouvait être tout d’abord que totalité. Mais, avant toute chose, ce que je tiens à rendre clair, c’est qu’il ne s’agit pas d’un évangile, c’est-à-dire d’un énoncé de préceptes renversant les valeurs par leur caractère nouveau. Je n’ai pas cherché à faire sortir tout armée de ma vie une doctrine morale. L’attitude que j’ai décrite a existé humainement depuis que le désespoir romantique a été exprimé. Il n’importe pas que la révélation qui en a eu lieu ait eu lieu non en une seule fois mais en
plusieurs fois. Il n’importe pas non plus que ceux qui ont éprouvé cette révélation n’aient eu qu’une conscience obscure de ce qu’elle pouvait signifier pour l’ensemble des êtres humains. Cela a peut-être même un sens que tout ait eu lieu de façon diffuse, le plus souvent sans que la prétention d’avoir le caractère que nous voyons ait été énoncée. Cela avait lieu quand Hölderlin ou Gérard de Nerval, quand Nietzsche devaient nous... Ni Sade, ni même Nietzsche ne peuvent être considérés comme lumière se faisant une fois pour toute. Et il n’est pas forcément nécessaire de tenir compte du fait que Blake ou Kierkegaard aient été formellement chrétiens, quand peut-être plus que d’autres ils ont prêté leur voix à l’exigence d’une réalité déchirée. Les inconvénients de Blake ou de Kierkegaard considérées par ceux qui peuvent apercevoir ce que nous voyons n’ont rien de plus conséquant que le reniement possible de Rimbaud ou l’obscurité totale de tout ce qui concerne Lautréamont.

Ce qui nous importe davantage est que dans le « désespoir romantique » s’exprime non exactement ce que le terme même de désespoir désigne d’habitude sans contrepartie, mais une résolution incompatible avec une transaction. Désespoir signifie ici que l’agressivité ne peut être ni limitée ni asservie. Libre à l’existence humaine de devenir par là domination.

La voie est ouverte par le désespoir romantique loin au-delà des contingences comme loin au-delà des réductions du monde actuel. Mais s’il existe — et il existe à nos yeux, sinon d’une façon formelle du moins dans un sens profond —, s’il existe une église romantique, se composant de la contagion réelle des voix les plus audacieusement désespérées, il serait vain de nier qu’une telle église n’a pas été dégradée à l’épreuve de la société qui l’entourait.
La confusion s’est établie entre des cris incontestablement sauvages et leurs répétitions par de très civilisés professionnels de la tragédie. Or c’est peut-être une loi de l’existence commune que la dégradation entraîne une concentration nouvelle. C’est ainsi qu’à l’intérieur de l’Église chrétienne à mesure que le lien mystique des fidèles se vidait de la plus grande partie de son sens premier, se formèrent des ordres monastiques qui se proposaient de rendre la vie à la communauté dont ils faisaient partie en créant une communauté plus étroite et par là beaucoup plus vigoureuse. Ils ne s’opposaient pas à l’Église elle-même, ils s’efforçaient au contraire de la réaliser mieux qu’elle ne pouvait se réaliser elle-même. Il ne m’est pas agréable de me référer à une forme de l’existence chrétienne et je ne peux pas ne pas voir naître une confusion qui m’est plus odieuse qu’aucune autre. Mais il existe à peine un autre exemple qui peut être proposé intelligiblement aux déchets du monde chrétien que nous sommes. Il est vrai que je ne songe pas davantage à un ordre chrétien qu’à l’ordre de la franc-maçonnerie mais qu’il est compréhensible que je ne trouve pas plus de plaisir à parler du second que du premier. Quand je parle de ce qui appartient au passé, je tiens à affirmer qu’il ne s’agit que d’une forme tout extérieure. Mais nous nous fondons sur une rigueur consécutive, nous n’avons pas d’autre sens que d’exiger de nous-mêmes et des autres la rigueur et la conséquence. J’ai donc tenu à comparer notre situation possible à celle des ordres monastiques dans l’Église afin de marquer notre volonté de ne nier en aucune mesure ce qui peut déjà exister en dehors de nous : nous croyons seulement qu’une affirmation commune et rigoureuse est à la mesure de la défaillance du monde actuel, en particulier si nous songeons à la dis-
proportion ridicule qui se produit entre l’agitation politique la plus vide et la réalité dès maintenant beaucoup plus profonde de la violence physique, prête au moment même où je parle à nous déchirer tous.

NOTES


5. « L’agressivité comme valeur » est le titre de l’article que Caillois devait publier dans *Ordre Nouveau* en juin 1937.

95. GEORGES BATAILLE

9 février 1937

*Constitution du « journal intérieur »*

1. – Nous constituons ce *journal intérieur* le jour où nous sommes résolus à nous affirmer comme *existence* et non comme fonction d’une entreprise déterminée. Nous nous sommes réunis jusqu’ici sans avoir eu le souci de mettre en évidence – même à nos propres yeux – un tel « paradoxe ».

   Nous nous sommes contentés tout d’abord d’une dénomination propre à un groupe d’études (c’est-à-dire à une fonction).

   Le titre même de ce *journal* signifie que maintenant notre existence commune peut recevoir une dénomination aussi indépendante d’une servitude qu’une personne ou un pays.

2. – Les textes qui figureront dans ce *journal* seront les témoignages des efforts qui nous engageront dans la vie commune d’Acéphale et ils exprimeront ce que nous croyons impossible de renier.

4. – À l’occasion de cette constitution nous revenons sur les dates qui ont marqué la formation de la communauté morale qui existe entre nous.

5. – Le 15 avril 1935, alors qu’il n’existait aucun groupe formel, a eu lieu une réunion\(^2\) dont l’objet est donné comme il suit dans le texte de l’invitation signée par Georges Bataille, Jean Dautry et Pierre Kaan :

« QUE FAIRE ?

DEVANT LE FASCISME

ÉTANT DONNÉ L’INSUFFISANCE DU COMMUNISME

Nous nous proposons de nous réunir afin d’envisager ensemble les problèmes qui se posent pour ceux qui actuellement radicalement opposés à l’agression fasciste, hostiles sans réserves à la domination bourgeoise, ne peuvent plus faire confiance au communisme ».

6. – En juillet 1935, Roger Caillois et Georges Bataille ont envisagé ensemble de fonder une association d’intellectuels révolutionnaires. À ce moment-là, ceux qui devaient fonder Acéphale renoncèrent au caractère apolitique de leurs intentions et admirent qu’une tentative d’action pouvait avoir un sens.

À cette réunion, au cours de l’exposé de Georges Bataille\(^3\), a été introduit pour la première fois, en tant qu’il domine l’existence mythique commune et en conséquence l’existence actuelle, le thème nietzschéen de la mort de Dieu.

7. – En octobre 1935, après une rupture entre Caillois et Bataille et après accord avec le groupe surréaliste, l’association envisagée se forma et publia un premier manifeste en prenant le titre de Contre-Attaque. L’adoption des textes de ce manifeste par ses premiers signataires date exactement du 17 octobre
1935. Contre-Attaque mettait en avant le mot d'ordre de « Mort aux esclaves ! » et entreprenait d'utiliser les armes créées par le fascisme à des fins opposées au nationalisme.

8. – Le 21 janvier 1936 fut publié le prospectus des Cahiers de Contre-Attaque ; ce prospectus annonçait par le texte suivant la publication d'un Cahier consacré à Nietzsche :

« Il semble que seuls ont pu se réclamer de Nietzsche des hommes qui le trahissaient médiocrement. Il semble que l'une des voix humaines les plus bouleversantes se soit fait entendre en vain.

L'antichrétien violent, le contempteur de l'ânerie patriotique, pour avoir fait siennes toutes les exigences, toutes les fiertés demeura-t-il la victime des philistins et des bêtes de troupeau, la victime de la platitude universelle ?

Nous ne croyons pas, nous, à l'avenir des philistins. La voix orgueilleuse et brisante de Nietzsche reste pour nous annonciatrice de la Révolution morale qui vient, la voix de celui qui a eu le sens de la Terre... Le monde qui naîtra demain sera le monde annoncé par Nietzsche, le monde qui liquidera toute la servitude morale. »


9. – Ne rencontrant au dehors que l'incompréhension, Contre-Attaque a été dissous en avril 1936 à la suite de dissensions intérieures qui n'étaient superficielles qu'en apparence.

10. – Dans les derniers temps de l'existence de Contre-Attaque s'était manifestée une tendance à organiser non
plus un parti politique ou une formation paramilitaire mais un « ordre » analogue à certaines sociétés secrètes. Cette tendance reprenait des aspirations plus ou moins précisées auparavant de diverses parts et qui répondent probablement à ce fait que la plupart des participants de Contre-Attaque étaient animés d’un esprit beaucoup plus religieux que politique.

Dès 1925 (ou 26), Georges Bataille avait envisagé avec Michel Leiris, avec André Masson et avec un Russe émigré nommé Bakhtine⁴, la fondation d’une société secrète orphique et nietzschéenne ; du moins autant qu’un projet vague peut être exprimé en quelques termes. Michel Leiris avait alors proposé de donner à cette société le nom de « Judas ».

11. — En avril 1936, au cours d’un séjour chez André Masson à Tossa, Georges Bataille rédigeait deux textes publiés dans le premier numéro d’Acéphale. Ayant proposé à Masson de dessiner un homme sans tête qui serait reproduit sur la page de couverture de la revue, cet homme sans tête prit dans l’esprit de Masson l’aspect égaré et vivant d’un mythe ; les résonances et les possibilités de répercussion mal limitées d’un mythe lui sont échues ainsi sans que personne en ait eu l’intention précise.

Les réactions de Masson à ce moment-là répondaient au désir de ne pas laisser la vie de Nietzsche sans réponse. Le numéro 1 d’Acéphale était envisagé alors par Masson et par Bataille comme une simple introduction au numéro qui serait consacré à Nietzsche. Tout d’abord la représentation d’Acéphale n’avait correspondu dans l’esprit de Bataille qu’au souci encore schématique de la « foule sans chef » et d’une existence à l’image d’un univers évidemment acéphale, de l’Univers où Dieu est mort.

339
12. — Le 4 juin 1936, une première conséquence fut donnée à la résolution de fonder une communauté morale, mais au sortir des habitudes des groupes politiques il parut impossible de dépasser la forme d'un « groupe d'études » qui reçut le nom demeuré d'ailleurs inutilisé de « Groupe sociologique ».

13. — Le premier numéro d'Acéphale parut le 24 juin 1936 : en contradiction évidente avec une forme d'existence telle que « groupe d'études » mais, il est vrai, sans qu'une activité intérieure reelle ait répondu tout d'abord à l'ambition que les textes publiés dans ce numéro exprimaient.

14. — Le groupe se réunit plusieurs fois sans que rien marquât ses réunions à la seule exception de l'une d'entre elles, où une solidarité profonde avec la révolution espagnole fut exprimée sans que cela apparaîsse contradictoire avec l'esprit apolitique. Une faiblesse profonde devant les courants d'attraction politiques se manifestait encore dans une telle attitude où la sympathie vitale et le besoin d'agressivité limitée prenaient des formes idéologiques.

15. — En novembre eut lieu la première des réunions régulières ; pour la première fois, dans l'exposé de Bataille, une attitude d'hostilité violente en face des soucis dégradants de la politique fut exprimée sans réserves.

16. — En décembre, la réconciliation de Bataille avec Caillois aboutit à une réunion à laquelle Monnerot assista, Caillois étant absent. Un malaise extrême s'ensuivit, parce que rien n'était plus clair du fait que des considérations opportunistes se mêlaient à un souci essentiel.

17. — L'inquiétude donna lieu à la rédaction de textes d'Ambrosino et de Dubief concernant exactement le
danger de l'opportunisme et les possibilités de confusion. Une réunion intérieure a eu lieu le 6 février au cours de laquelle a été décidée la constitution de ce journal, parce qu'il devenait clair que la figure que nous avions devait accuser tous ses traits. Ce journal marque en effet un repli vers une vie intérieure hostile à tout opportunisme.

18. — Le lendemain eut lieu une réunion prévue depuis environ deux mois à laquelle Caillois prit part [et où il énonça] les principes qui doivent diriger selon lui la formation d'un groupe. À la suite de l'exposé de Caillois, Bataille chercha à montrer ce que l'homme en proie à l'agressivité devait vivre à la suite des tentatives de réduction du christianisme et du socialisme.

20 [sic] — Comme il y a lieu de marquer dans ce journal chacun des éléments qui nous ont réunis, il est nécessaire de tenir compte de ce qui s'est trouvé exprimé en particulier dans deux textes de Georges Bataille dont le contenu exprime un état d'esprit auquel nous participons. Le premier, la « Notion de dépense », paru en 1933 dans La Critique Sociale, le second, « Sacrifices », écrit pendant l'été de 1933 et publié en décembre 1936 avec les gravures mythologiques d'André Masson qu'il devait accompagner.

NOTES

1. Double sur papier ordinaire jauni. 7 feuilles dactylographiées au recto, numérotées de 2 à 7 (la première feuille n'est pas numérotée), de 20,8 x 26,7 cm. Le document, qui n'est pas signé mais a été rédigé par Bataille, marque les débuts de la société secrète, dont il trace la généalogie à partir de Contre-Attaque. Il révèle également les noms des conjurés : manquent à l'appel

341
Patrick Waldberg et Isabelle Farner qui, ainsi que Michel Koch, devaient adhérer à Acéphale par la suite ; il manque aussi les noms de Jean Atlan, Alain Girard, Jean Dautry, qui apparaissent dans les documents de la société secrète relatifs à la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938 (cf. document 130). Ce document nous a été communiqué par Pierre Andler (cité dans le document sous le pseudonyme de Pierre Dugan). D’après lui, il n’est pas exclu que la dernière partie manque. Au point 7, la date du 17 octobre 1935 est probablement une erreur : le manifeste inaugural de Contre-Attaque remonte en fait au 7 octobre 1935.


3. Nous ignorons de quelle communication il s’agit.


96. HENRI DUBIE F À JEAN DAUTRY

[25 février 1937]

Mon cher vieux


Bataille a vu Caillois et Chevalley à l’Ordre Nouveau et leur Collège de Sociologie sacrée est en bonne voie. Le prochain numéro d’Acéphale sera consacré à Dionysos et il est probable qu’il y aura une réunion publique sur Nietzsche vers Pâques. La date est fixée mais je n’ai pas jugé bon de la retenir car Caillois la fera bien remettre deux ou trois fois.

Je ne sais si nous pourrons nous voir dimanche prochain, mais je retiens en principe le samedi suivant pour l’Atelier.


À toi fraternellement

H. Dubie f

NOTES

1. 1 feuille de papier fin jaune écrite au recto, de 21 x 27 cm. Archives Jean Dautry. On a également conservé l’enveloppe de 14,5 x 11 cm, adressée à « Monsieur Jean Dautry / OEUR / 6e Section IM / Camp de Mourmelon / (Marne) ». Cachet postal de départ.

2. Il n’y a pas de trace de ces deux articles dans le dossier sur Contre-Attaque déposé par Dubief à la Bibliothèque Nationale.

3. Le numéro 2 d’Acéphale.


5. Il est fait allusion à cette réunion dans une note du premier volume des O.C. de Bataille relative à Acéphale (n° 2) : « À la suite de ce numéro une réunion consacrée à Nietzsche eut lieu le dimanche 21 mars à la salle de la Maison de la Mutualité : “Exposé de Georges Bataille. Interventions de Roger Caillois et Jules Monnerot”. »

6. Théâtre de Montmartre dirigé avant la guerre par Charles Dullin.


8. La lettre est accompagnée par 5 feuilles de poèmes. Proche des surréalistes, Dubief avait déjà publié un poème dans La courte paille, n° 1, 15 mars 1929.
97. HENRI DUBIEF

PRINCIPES

Je n'ignore pas que la sincérité a pour principal effet de fournir aux autres des armes terribles contre soi-même ; c'est d'ailleurs pourquoi le projet de confessions plus ou moins publiques émis par Ambrosino et par Bataille m’a tellement séduit. Car j’aime à courir certains risques et je pense que seuls des aveux complets avec ce qu’ils comportent de plus dangereux permettront de mesurer mon adhésion à Acéphale, cela par l’exposé de mes réticences passées et même de mes possibilités futures d’opposition.

Je crois d’abord devoir préciser les conditions exactes de ma participation et je veux poser d’emblée que dans l’expérience que je poursuis il ne s’agit en aucune façon de renoncer au monde et à la vie, qu’il n’est pas question de détruire et de créer, mais seulement d’intervenir, mais simplement de laisser de côté certaines expressions pour en exalter d’autres dans le but de faire pression sur l’existence selon une ligne cohérente et tendue.

J’entends par là que j’aime certains aspects de la vie, même vulgaires ; par exemple, j’aime le bridge, j’aime le vin, j’ai aimé jouer au rugby et j’aime encore à y voir jouer. Tout cela est indifférent, mais d’autres formes de ma participation à l’existence sont à la fois moins personnelles et moins banales et m’en tiennent d’autant plus à cœur. Ma volonté est ici de continuer à exister même en dehors de vous sur certains points, en communauté d’idées sur d’autres et des plus importants.

Il me serait cependant difficile de préciser ce que j’entends par communauté qui doit s’établir entre nous et
par la tension qui la détermine. Je ne suis ni un penseur, ni un voyant et, si dans la mesure de mes forces je désire contribuer à la réussite de notre entreprise, j'attends que d'autres fassent le principal. Mon enthousiasme est grand, mais ce que réserve notre action, et dont j'espère tellement, il m'est impossible d'en avoir une vision bien nette.

Toutefois, et pour entrer dans le corps du sujet, je crois m'avancer dans la meilleure voie en montrant comment trois des formes de l'emprise sur moi de l'existence, l'action politique, mon propre caractère et l'amitié peuvent ou non se conjuguer avec mon accord avec vous.

Il y a moins de dix ans, j'appartenais aux organisations S.F.I.O. dans la tendance de l'Étincelle Socialiste, tendance Mauriniste. J'ai connu par la suite Dautry qui ma sorti de cette léproserie et depuis j'ai, par le dehors et par son amitié, participé en partie à votre activité. Sans appartenir au Cercle communiste démocratique, j'ai été par Jean Dautry plus ou moins mêlé à son existence et je peux dire que depuis 1930-31 je n'ai jamais eu avec mon meilleur ami le moindre désaccord politique. Il s'ensuit que mon apolitisme est des plus récents. C'est en effet avec la volonté politique la plus arrêtée que je suis entré à Contre-Attaque, mais j'aurais dû me rendre compte dès l'abord que je ne pouvais plus être qu'écoeuré par une telle aventure. Toute entreprise politique en effet ne peut plus être pour moi que sujet à vomissements. Il fut peut-être un temps où cette même politique fut autre chose qu'un jeu de mon esprit. Mais, bien que j'aime le jeu, je sais aujourd'hui qu'elle n'est plus que colère malpropres des gendarmes et des voleurs dont je suis dégoûté.

Cependant je dois dire que si je suis tout disposé à me débarrasser du fardeau politique, il n'en correspond pas moins pour moi, dans une certaine mesure, à une
nécessité vitale. Soit par réaction contre mon milieu, soit au contraire par conformisme envers mon éducation, je suis né socialiste à la vie. Je suis prêt à cracher et à vomir tant et plus sur le socialisme en votre compagnie à vous, hommes qui en êtes issus. Mais en présence des fascistes, mille regrets ! J'ai un réflexe qui me force à leur écraser la gueule. En somme, j'ai une réaction parallèle et opposée à celle de Puyo qui a motivé son retrait de parmi nous. Et je crois que vous partagez mon attitude, c'est pourquoi nous avons jugé si terriblement la sienne. C'est pourquoi encore nous devons nous proclamer apolitiques dans la raison et rester foncièrement politiques dans la sensibilité.

Pratiquement je déclare répudier, en adhérant définitivement à Acéphale, toute action politique de caractère essentiel et vital, bien qu'en gardant au fond de moi un parti-pris politique antifasciste vital et essentiel que je n'ai pas l'intention de renier en quoi que ce soit.

Pas davantage je ne veux renier mon caractère. Pourtant, depuis la décomposition de Contre-Attaque dans le ridicule, c'est à lui qu'ont tenu les restrictions mentales que j'ai pu apporter à mon adhésion. Pendant longtemps j'ai dû à ma nonchalance et à une certaine sorte d'esprit critique de me rebeller à certaines reprises devant les difficultés de la tâche entreprise et les lenteurs apportées à son exécution. C'est surtout depuis cette soirée à la Brasserie Lumina où Ambrosino m'avait fait, ainsi qu'à d'autres, des propositions assez précises d'abandon collectif de corps et d'âme entre ses mains, que notre manque de courage à tous avait repoussées, que je fus assailli de doutes. Encore tout dernièrement, au début de janvier 1937, je les ai exprimés dans un texte ironique auquel il a tenu à très peu d'être un manifeste de rupture.
Note sur la matérialisation des mythes

On nous raconte cette histoire*. Il y avait une fois, au Jardin Zoologique de New York, un serpent qui était né avec deux têtes, chacune pourvue d'un cou d'environ six centimètres et par conséquent d'une individualité considérable. Les combats entre les deux têtes étaient fréquents et au repas il fallait les séparer par un morceau de carton. Un jour, l'une d'elles frappa l'autre si cruellement que l'animal mourut de septicémie.

Bien souvent on a cette intention de briser le miroir ou de cracher dans l'eau renvoyant l'image blafarde et absurde d'une figure qui nous dispute la personnalité. Mais que cette image vienne un jour s'animer d'une vie propre et de nature à contester notre action sur le monde, et la vie ne sera plus tolérable. La tête ennemie de l'homme, la tête ennemie de la chair qui s'élève à ses dépens, devient même alors la tête ennemie de la tête. Ainsi la nature ne fait-elle, dans un cas particulier, que résoudre par l'absurde le dilemme : blesser sa tête à mort ou s'arracher le sexe.

Le goût de me ridiculiser, et, croyez-le, de ne pas me ridiculiser tout seul, que j'exprime ci-dessus, venait de mon découragement devant vos lenteurs, vos impuissances, devant les miennes. Mon dégoût, je ne pense pas que Dugan n'en ait pas eu idée, je crois avoir eu conscience du sien ; je pense que mon état n'était pas unique et que beaucoup reconnaîtront l'avoir partagé.

C'est seulement à cette entrevue avec Caillois que j'ai compris ce qui nous unit par rapport à une certaine veulerie, ou pour être plus juste, une certaine indifférence, c'est alors que j'ai vu pour Acéphale des possibilités de
réalité que j’ai voulu exprimer. Quand Ambrosino m’a transmis vos décisions du samedi 30 janvier, j’ai été conquis sans retour.

C’est sans arrière-pensée que je dévoile de si grand cœur des attitudes passées, elles montrent que mon enthousiasme, s’il fut immédiat, ne fut pas sans reculades ; et ce que j’ai pu montrer d’hostilité peut avoir aujourd’hui un intérêt : c’est que j’entends justement et conséquemment dire que j’ai abandonné mes doutes et sans espoir de retour sinon sans possibilité.

Sinon sans possibilité, dis-je, car il n’est pas non plus question de renier une objection de caractère. J’ai accueilli et nourri des doutes et c’est sans dégoût que je les rejette aujourd’hui, bien au contraire. Je veux m’abandonner à un immense enthousiasme, certes ! Mais si le doute n’est alors plus de mise, je me connais assez pour savoir, qu’en cas d’échec ou de réussite différée, je suis disposé à critiquer de nouveau et à faire supporter ma rancœur à ceux qu’à tort ou à raison je rendrai responsables de notre défaite. Mon enthousiasme est conditionné dans l’avenir, il exige le succès.

Je pense vous avoir donné toute satisfaction en ce qui précède, je ne crois pas que les revendications auxquelles je me livre soient de nature à nous séparer. Je me refuse à renier ce qui pour beaucoup est valeur à ma vie, mais je montre suffisamment par mes adoucissements combien j’entends être conciliant et veux même en faire la raison de mon accord.

Il est un autre point où j’espère vous satisfaire dans mon intransigeance. J’ignore l’importance que vous donnerez à ce qui va suivre. La mise en cause de mon amitié pour Jean Dautry peut paraître injustifiée et elle n’a, en effet, aucun intérêt d’actualité. Cependant, de façon
honnête et sincère, je tiens à vous mettre en garde pour un aveu improbable mais non impossible. J'ai pour Dautry une affection démesurée et en lui une foi aveugle ; je n'ai à justifier ni l'une ni l'autre, mais elles m'obligent à déclarer que s'il se livrait, un jour, à un acte d'hostilité envers Acéphale ou l'un quelconque de ses membres, je ne me mêlerais pas de démêler les torts ; et le caractère même de mon amitié pour lui exclurait l'hypothèse d'un désaveu de ma part et, à plus forte raison, d'une rupture. On pourrait penser que je m'engage beaucoup vis-à-vis de Dautry et peu vis-à-vis de vous. Cela vient du caractère volontairement et sciemment aveugle de notre amitié. Nous ne concevons pas qu'un de nous deux puisse commettre un acte tel qu'il s'oppose aux raisons de vivre de l'autre, en conséquence, je peux prendre un tel engagement.

Les contrats d'assurance prévoient bien des imprобabilités, il est douteux que j'aille un jour à faire jouer cette clause, mais je tiens quand même à la réserver comme étant de l'essentiel dont j'ai fait le début de ce texte : les aspects de la vie et du monde auxquels on participe et qu'il n'est pas question de renier.

Pour le reste, il n'est rien qui puisse me retenir de participer à votre action, mais c'est sans altruisme et avec l'égoïsme le plus marqué que je le ferai. J'aime les enfants et leurs jeux auxquels j'aime aussi à participer. Et je prends jeu dans le sens le plus large et non dans celui, mesquin, de manœuvre politique. J'entends par là que j'ai soif de m'intégrer à l'avenir, même s'il est pour moi la mort que je crains peu. Acéphale n'est ainsi qu'un moyen encore confus de faire que le présent influe sur l'avenir et s'y incarne. Mais je m'entends, il s'agit de l'avenir le plus immédiat et qui est presque déjà le présent.
J'aime les enfants, mais je ne m'intéresse pas à ceux qu'ils auront, je ne m'occupe pas de la postérité.

**Henri Dubief**

1er mars 1937.


**NOTES**

1. Double sur papier pelure jaune. 7 feuilles dactylographiées au recto, de 21 x 27 cm, provenant des archives de Jacques Chavy, qui, en haut à droite, a apposé sur la première feuille l'indication « Dubief 1er mars 1937 » et le numéro 44, et sur les autres feuilles, numérotées de 2 à 7, les numéros 45 à 50. Le document, qui porte à la fin l'indication des nom et prénom de l'auteur et la date, scelle l'adhésion de Dubief à la société secrète Acéphale.


4. Peut-être le texte auquel fait allusion le point 17 de *Constitution du « journal intérieur »* (document 95).

5. Peut-être la date de la constitution de la société secrète Acéphale.
À PARTIR DE MAINTENANT TA JOIE
FOULERA AUX PIEDS ET AVILIRA TON RE-
POS, TON SOMMEIL ET MÊME TES SOUF-
FRANCES.
SOUVIENS-TOI QUE LA VÉRITÉ N'EST
PAS LE SOL STABLE MAIS LE MOU-
VEMENT SANS TRÈVE QUI DÉTRUIT TOUT
CE QUE TU ES ET TOUT CE QUE TU VOIS.
SOUVIENS-TOI QUE
LA VÉRITÉ EST DANS LA GUERRE.2
TU N'AURAS DE CESSE AVANT DE
T'ÊTRE FAIT RECONNAÎTRE COMME UN
HOMME PORTANT EN LUI UN ESPRIT AS-
SEZ GRAND POUR EXIGER TOUS LES SA-
CRIFICES.
CE MEMENTO TE REPRÉSENTERA MAINTE-
NANT QUE TU N'AS PLUS DE PAIX À ATTEIN-
DRE DE TOI-MÊME

NOTES


2. L’image évoque la notion, centrale dans la philosophie d’Héraclite, du conflit en tant que principe cosmique qui impose ses lois à tout. Convoqué par Masson dans le poème « Du haut de Montserrat », Héraclite préside aux conversations de Tossa de Mar, qui sont un prélude à la naissance d’Acéphale, apparaissant dans le n° 2 de la revue comme l’événement propulsor de l’expé-érience nietzscheenne de la mort de Dieu. « Je suis moi-même la guerre » sera d’ailleurs l’énoncé de la « Méditation héraclitienne » qui clora dans le dernier numéro d’Acéphale, intitulé significativement « Folie, guerre et mort », les exercices d’initia- tion à la mystique de La pratique de la joie devant la mort.
Interdits de la forêt de l'Acéphale

1. – N'entrer dans la partie de la forêt d'Yveline qui a porté autrefois le nom de forêt de Cruye que dans des conditions qui excluent toute possibilité de discordance avec le caractère de sanctuaire que cette forêt a pour nous.

2. – Ne pénétrer dans une région déterminée de cette forêt – dont les limites seront communiquées ultérieurement – que lors des rencontres d'Acéphale.

3. – Ne jamais prononcer un seul mot – fût-ce un mot d'allusion – au sujet des rencontres, sous aucun prétexte et devant qui que ce soit, sauf exceptions qui seront communiquées ultérieurement².

4. – S'il y a lieu, il est possible de s'exprimer immédiatement sur ce sujet dans un texte écrit destiné au journal intérieur d'Acéphale et remis à l'un d'entre nous.

5. – Observer toutes les prescriptions négatives particulières à chaque rencontre (telles que ne pas parler, ne pas s'écarter d'un chemin ou quitter un lieu pendant un temps donné, ne pas ouvrir d'enveloppe³ avant l'heure dite).

NOTES

1. Double sur papier pelure. 1 feuille, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto. Le document, provenant des archives de Jean Rollin, nous a été communiqué par Dominique Rabourdin. Il est dépourvu de signature et de date. Néanmoins l'allusion au journal intérieur permet d'établir qu'il est postérieur au 9 février 1937, date

3. Pierre Andler précise que chaque adepte recevait une enveloppe avec les instructions. Une de ces enveloppes, qui nous a été transmise par Andler lui-même (de 14,2 x 11,5 cm), présente l’instruction suivante, dactylographiée à l’encre bleue, en haut : « Se rendre à la gare Saint-Lazare jeudi, à 19.45 au plus tard ; ne pas ouvrir avant l’entrée à la gare », et, au centre, « Pierre Dugan ». La même mention figure sur l’enveloppe déposée par Henri Dubief à la Bibliothèque Nationale (N.A.F. 15952). D’après Simmel, la contrainte schématique, souvent objectivement absurde, du rituel de la société secrète, aurait la fonction de compenser le risque d’anarchie, déterminé par l’exigence d’une autonomie par rapport à la société, qui voit la société secrète elle-même à la précarité : « [...] le fait de sortir du cadre général entraîne aisément pour la société secrète une absence de racines profondes, de stabilité existentielle, et de soutien normatif. Et c’est ce manque que la précision et la minutie du rituel vient pallier » (p. 87 sq.).
[Instructions pour la « rencontre » en forêt]

À lire plusieurs fois, de la façon la plus précise et à retenir:

Prendre à un guichet de petite banlieue un billet d’aller et retour pour Saint-Nom-la-Bretèche. Le train est à 20 heures.

Ne reconnaître personne, ne parler à personne et prendre une place à l’écart des autres.

À Saint-Nom, sortir de la gare en se dirigeant par rapport à la marche du train vers la gauche.

Suivre sans rien demander celui d’entre nous qui attendra sur la route, en groupes de deux ou trois au plus et toujours sans parler, jusqu’au sentier à partir duquel la marche aura lieu en file indienne, chacun à quelques mètres de distance du précédent.

De nouveau sur la route, marcher encore par petits groupes afin d’attirer l’attention le moins possible le cas échéant.

Une fois sur le lieu de la rencontre, s’arrêter et attendre d’être conduit individuellement à l’endroit où il faudra demeurer immobile et muet jusqu’à la fin.

Lorsque tout sera fini, suivre ceux qui s’en iront dans les mêmes conditions qu’à l’aller.
Au retour dans le train, prendre une place à l'écart des autres et, à Paris, s'en aller chacun de son côté.

Il ne s'agit pas d'être d'humeur sinistre ou même morose mais il est hors de question de parler à aucun moment et cela doit avoir lieu en toute simplicité.

Par la suite, toute conversation sur le sujet de la « rencontre » est exclue, sous quelque prétexte que ce soit. Ce que chacun de nous tiendra à exprimer ne pourra l'être que sous forme de texte destiné au journal intérieur.

1° — En ce qui concerne la région réservée dans la forêt, il faut que chacun de nous aille en reconnaître sur les lieux les limites. Ambrosino ira donc tout d'abord avec un d'entre nous ou deux au maximum. Ce qui sera poursuivi de l'un à l'autre et renouvelé jusqu'au moment où personne ne pourra plus ignorer ces limites.

2° — Le soufre est une matière qui provient de l'intérieur de la terre et n'en sort que par la bouche des volcans. Cela a évidemment un sens en rapport avec le caractère chthonien de la réalité mythique que nous poursuivons. Cela a aussi un sens que les racines d'un arbre s'enfoncent profondément dans la terre.

Sur un sol marécageux, au centre d'une forêt, où il semble que des troubles soient intervenus dans l'ordre habituel des choses, se trouve un arbre foudroyé.

Il est possible de reconnaître dans cet arbre, la présence muette de ce qui a pris le nom d'Acéphale, et s'est exprimé dans des bras sans tête. C'est la volonté de chercher et de rencontrer une présence qui emplisse notre vie de raison d'être qui donne à des démarches un sens qui les oppose à celles des autres.
Cette RENCONTRE qui est tentée dans la forêt aura lieu en réalité dans la mesure où la mort y transparaîtra. Aller au-devant de cette présence, c’est vouloir écarter le vêtement dont notre mort est couverte.

NOTES


2. Cf. à ce sujet la note 3 au texte Interdits de la forêt de l’Acéphale (document 99).

3. Cette « instruction » radicalise ce qui est exprimé au point 4 du texte Interdits de la forêt de l’Acéphale.


5. Sur la pratique rituelle de la méditation devant l’« arbre foudroyé », le témoignage de Klossowski est déterminant : « Le motif de la méditation suggérait sinon la forme matérielle d’un sacrifice rituel, du moins l’invocation de quelque célébration de celui-ci, sous les espèces d’un spectacle dont seuls les membres de notre société eussent été les témoins » (Jean-Maurice Monnoyer, p. 183). Isabelle Waldberg fait, elle aussi, allusion à ces mystérieuses mises en scène « où – comme le précise encore
Sur un sol marécageux, au centre d’une forêt où se révèle lentement le règne de l’abandon et de la ruine, se trouve un arbre foudroyé.

Il est possible de reconnaître dans cet arbre la présence muette de ce que les bras sans tête de l’acéphale ont exprimé pour nous. Nous avons la volonté de chercher et de rencontrer ce que les hommes ont toujours eu la chance de trouver, l’obsrure présence qui devient le signe reconnaissable de la destinée de chacun d’eux. Mais cette première rencontre tentée cette nuit dans la forêt n’aura lieu que dans la mesure où la mort y transparaîtra : marcher à la recherche de cette présence est pour nous vouloir écarter le vêtement dont notre mort est couverte.

La nuit et le silence seuls ont pu donner un caractère sacré au lien qui nous unit. Le soufre qui provient des profondeurs de la Terre où s’enfoncent les racines des arbres : il ne provient que des volcans, exprimant pour nous la réalité volcanique de la Terre.

NOTE

1. Double sur papier pelure, 1 feuille, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto, conservée parmi les papiers de Patrick
Waldberg. Le document, qui reprend, en le précisant, le dernier fragment du texte précédent, n'est ni daté ni signé. L'allusion dans le texte au dessin de Masson qui donne son nom à la revue Acéphale se trouve renforcée par la reproduction au centre de la page, en haut, du bonhomme Acéphale même, qui apparaîtra dans d'autres documents de la société secrète.

102. GEORGES BATAILLE

[Vendredi 26 mars 1937]

Pour la seconde fois aujourd'hui...

Pour la seconde fois aujourd'hui, nous nous rendons tous ensemble au pied du grand chêne foudroyé.

Le chêne et le tonnerre étaient liés étroitement dans l'esprit des plus anciens habitants de l'Europe. Ils étaient l'expression de la toute-puissance. Un chêne foudroyé est comparable à un dieu puissant que sa propre colère déchirerait.

Nous pouvons devenir aussi des rois et des chênes déchirés à l'intérieur du monastère sans murailles et sans hommes où notre procession se poursuivra pendant la nuit.

Nous avons choisi la nuit du vendredi saint volontairement pour nous porter à la rencontre de la grande existence décapitée d'un chêne. Mais il n'y a pas de plainte en nous.

Nous voulons que l'image de notre destinée grandisse devant nous dans l'ombre ; nous voulons que la fumée
du soufre nous fasse respirer la défaillance lointaine ou proche de la mort en marche vers nous.

Mais c'est le sombre espoir du crime, ce n'est pas le remords qui nous charge d'angoisse.

Ce que notre espoir cherche dans la mise à mort, c'est la fête qui annonce l'Empire.

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres bleu, de 13,2 x 21 cm, écrite au recto et au verso, provenant des archives de Jacques Chavy qui, en haut à droite, y a apposé le numéro 31. Le document n'est pas daté, mais le témoignage de Jacques Chavy, qui en situe la rédaction en 1937, et la référence dans le corps du texte au vendredi saint permettent de lui attribuer la date du 26 mars 1937. Une copie manuscrite du même document, peut-être de la main de Georges Ambrosino, figure parmi les papiers de Pierre Andler.

2. Le culte des arbres dans l'histoire religieuse européenne et ses vestiges dans l'Europe moderne jouent un rôle clé dans Le Rameau d'or de Frazer, livre — Bataille devait le rappeler dans la conférence « Le pouvoir » qu'il prononça au Collège de Sociologie à la place de Caillols le 19 février 1938 — consacré « à l'étude des prêrologies des rois primitifs et des tabous qui les frappent » (Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 185). Comme on le sait, ce livre est centré sur le personnage mythique du rex nemorensis, le prêtre-roi de Nemi nommé Dianus (pseudonyme adopté par Bataille dans l'article « L'amitié » paru dans Mesures en avril 1940 et repris en introduction à la réédition, en 1961, du Coupable) qui, dans un bois aux alentours de l'ancienne Aricia, ayant obtenu sa charge par l'homicide, avait la garde d'un chêne sacré — véritable personnification du dieu de cette plante, jusqu'au moment où il était mis à mort par son successeur. Dans le chapitre « Le culte des arbres », Frazer avait étendu l'observance de cette pratique aux Celtes, qui devaient, justement dans

3. Établissant un rapport entre la vénération particulière des peuples européens pour les chênes frappés par la foudre et la descendance du grand dieu des cieux dans ce même chêne, Frazer avait précisé : « Le sauvage regarde naturellement un arbre que la foudre a frappé comme chargé d’une quantité de feu double ou triple » (Ibid., t. IV, 1984, p. 360).


Ce que nous avons entrepris il y a peu de mois…

Ce que nous avons entrepris il y a peu de mois, nous l’avons entrepris d’accord au moins sur ce point qu’il était impossible pour nous d’entrer dans de trop grandes précisions. Nous savions bien d’où nous partions et nous savions aussi qu’il s’agissait de tourner le dos à ce qui n’était déjà plus qu’un passé. Mais nous ne savions pas où nous allions et nous ne pouvions pas le savoir. La seule publication qui ait servi jusqu’ici de signe à notre activité a répondu d’ailleurs par son caractère à de telles conditions : elle garde pour mérite de signifier – même d’une façon apparemment absurde et courte – le congé que nous prenions de ce qui semblait nous avoir engagés jusque-là. Mais elle n’envisageait rien qui puisse donner une satisfaction, si faible qu’elle soit, à ceux qui exigent de l’action qu’elle ait un but précis. La seule réponse valable que nous pouvions opposer à l’ironie – réponse valable d’ailleurs dans la mesure où nous la gardions pour nous-mêmes – c’est que l’action telle que nous l’entendons ne peut pas recevoir de but limité.

Je ne suis pas aujourd’hui plus qu’il y a quelques mois en quête d’une voie plus encourageante. Je suis au contraire hanté par l’idée que la voie que nous suivons devrait être plus rebutante, que s’avancer comme nous l’avons fait, c’est aller à l’encontre d’exigences rigoureuses. Quand je me représente les exigences parfois affreuses et souvent déchirantes auxquelles les hommes ont su répondre partout avec une sorte de joie éclatante, je suis
abattu de constater le peu qu’il est possible d’obtenir de nous. Si nous ne devions servir qu’à témoigner de l’épuisement de l’existence actuelle, il vaudrait mieux que des êtres comme nous n’aient jamais vécu… Je souhaite qu’un jour nous puissions exister avec une résolution si explosive que l’existence d’un trappiste nous fasse rire. Les trappistes « existent » sans aucun doute, les ermites du Thibet « existent »…

Mais ce n’est pas vouloir rendre les choses faciles, ce n’est pas non plus admettre une limite que d’essayer maintenant de préciser les directions dans lesquelles nous nous trouvons engagés.

Il s’agit d’ailleurs moins de fixer les principes que de définir un état de fait. Il ne peut être question en effet au milieu de la décomposition actuelle, de retrouver les conditions de la vie affective commune en procédant par décisions arbitraires ou relevant de l’inspiration. Nous ne connaissons pas d’autorité qui puisse donner un poids quelconque à de semblables décisions. Nous ne pouvons admettre en aucune mesure de nous laisser lier à un passé quel qu’il soit. Rien ne peut aller contre le fait que chacun de nous, isolément, n’a jamais connu de guide extérieur à lui-même ailleurs que dans la science. La science est la seule autorité à laquelle nous nous soyons remis. Ce qui signifie, entre autres choses, que nous n’avons rien admis au-dessus de nous qui puisse nous empêcher de le blasphémer ou d’en rire.

L’objectivité de la science ne cesse même pas d’exister en nous au moment où nous prenons position contre le rationalisme général. Et lorsque notre attitude est irrationnelle, lorsqu’elle résulte directement d’impulsions que nous n’avons pas concertées, c’est à un ensemble de faits dont les conséquences et les antécédents sont connus que
nous pouvons rapporter cette attitude et ces impulsions. La conscience qui résulte d'une connaissance étendue des différentes formes possibles de la vie affective est un élément d'une nouveauté entière dans une élaboration des formes collectives et passionnées de cette vie, un élément de paradoxe qui donne précisément une figure précise, une direction particulière à toute notre activité possible.

C'est ainsi que la mythologie s'introduit, dès l'abord, dans notre compréhension, comme la clé de voûte d'une science de la société peut-être avant même d'être un jeu d'images ensorcelantes donné en nourriture à notre inquiétude. C'est là une condition qui doit sembler inconciliable avec une attitude religieuse à laquelle seules l'inconscience et la naïveté donneraient cours. Mais il suffit d'opposer à cette conception pessimiste la représentation de tout ce que l'existence actuelle a de différent par rapport à celle des premières époques bouddhique ou chrétienne. Le Bouddhisme et le Christianisme se sont trouvés à la mesure de leur temps, se sont naturellement inspirés dans l'histoire de la pensée de leur temps. « L'Évangile selon S. Jean est un témoignage lisible. » Il serait insensé aujourd'hui, parce que l'exaltation commune doit être retrouvée, alors que le secret en est perdu et semble appartenir au passé, de n'imaginer comme possibles que des formes régressives. L'exigence religieuse, quelque acide qu'elle puisse se révéler un jour ou l'autre, ne demande à personne de jouer les inspirés ou les prophètes. Il est vrai que Nietzsche, paralysé par les formes d'existence appauvrie de son temps, a dû recourir à la fiction de Zarathoustra pour s'exprimer entièrement. Mais Nietzsche ne s'est pas exprimé que par la voix de Zarathoustra – même si la passion brûlante de Zarathoustra est essentielle à son enseignement – et,
depuis lors, tout a été dans le monde si profondément ébranlé qu'il est possible de mordre avec ses propres dents, de brûler avec ses propres os : sortir de ses vêtements pour exister en entier est une nécessité qui appartient à un état de choses encore plus dégradé que le nôtre, un état de choses disparu.

Tous les aspects de l'activité moderne s'étendent sous nos yeux et il n'y a là rien qui crée un malaise ; les formes traditionnelles de la poésie et de la mythologie sont mortes. Autant que cela peut dépendre de la volonté humaine, ce monde-ci est devenu une banlieue de grande ville : tout au moins les banlieues des grandes villes avec leurs usines et leurs habitations informes représentent les seuls tissus humains qui peuvent être reproduits indéfiniment. Indépendamment de notre dégoût pour la comédie, nous savons qu'on n'entre pas dans un monde aussi vide avec le mépris distant d'un mage mais avec celui d'un chirurgien, c'est-à-dire avec ce qu'il y a de plus actif, de plus acéré en fait de sympathie méprisante. La matière humaine désagrégée à laquelle nous nous adressons pour la subordonner à des valeurs qui lui échappent ne peut être réduite que par des hommes lucides.

Je n'imagine même pas qu'un espoir quelconque pourrait être conçu si précisément nous n'étions pas en état de porter la lucidité à son point extrême. Aux yeux de celui qui s'en tient à ce qu'il voit immédiatement, il ne doit rien y avoir à espérer. Celui qui regarde les êtres humains au hasard autour de lui, celui qui dans son angoisse malgré lui épie leur conversation particulière, si, comme il est naturel, il a la fièvre de quelque chose de plus, il ne lui reste qu'à accepter la prostration. Mais s'il y a en lui quelque chose d'analogue à la froideur méprisante et agressive de la science, tous ces mouvements
vagues des os et des lèvres ne sont plus qu'un masque à arracher, un masque qui ne dissimule plus rien que la combustion intérieure. Derrière la cendre et les déchets, il aperçoit un mouvement difficile à déceler, mais d'autant plus propre à retenir le souffle, toute la vie en formation lente, laissant peu à peu lisibles ses traits incandescents et sa structure sans cesse brisée, plus semblable à une blessure mortelle, à un cri avide, que tout ce que les étranges déchirements de l'inspiration poétique avaient permis de supposer existant dans la nuit.

Il est vrai que je parle d'une vision qui n'est pas encore accessible. Mais j'en parle précisément parce que j'ai conscience que ce caractère inaccessible de ce pourquoi les hommes existent — cela ne pourrait pas être désigné avec plus d'exactitude — c'est l'obstacle qui doit être surmonté par nous, c'est la brume qui doit être dissipée pour que cette terre promise de l'impie se révèle ensoleillée aux plus fiévreux.

Mais l'obstacle dont il s'agit n'est pas de ceux qui ne pourront être atteints et surmontés qu'après une longue patience, la terre promise n'est pas encore accessible mais, pour qu'elle le devienne — cela doit être dit en termes catégoriques — il s'en faut maintenant de très peu. L'effort qui nous incombe en particulier est limité et ses limites ne résultent pas de notre choix, mais de l'état actuel des connaissances. Des méthodes d'investigation ont été élaborées qui ont abouti à une connaissance précisée de la structure affective des sociétés primitives. Ces sociétés apparaissent construites, en tant que l'homme n'y existe pas comme une brique isolée, mythologiquement et rituellement. Les images et les rites lourdement chargés de valeur affective des communautés primitives ou sauvages représentent pour nous le tissu de ces communautés. Et,
en tant que nous passons à une interprétation philosophique de ces faits, nous admettons que les mythes et les rites composent l’être de ces communautés. Or les méthodes qui ont abouti à ces représentations capitales n’ont pas encore trouvé leur point d’application essentiel puisqu’elles n’ont jamais eu comme objet que des formes d’existence humaine lointaines pour nous : à des rares exceptions près personne n’a osé faire de la société actuelle, de la société que nous « existons », l’objet d’une analyse structurelle.

Il est possible qu’une sorte de tabou tacite frappe une telle tentative. Cependant, jusqu’à une date récente, des difficultés d’une nature nullement religieuse s’y opposaient en fait. L’existence de la communauté sociale était profondément désagrégée, tout ce qui pourrait être désigné sous le nom de tissu structurel s’y présentait comme une survivance du passé ; non comme un tissu véritablement vivant, encore moins comme un tissu en formation. Mais l’existence commune à laquelle nous participons a subi depuis vingt ans des transformations qui comptent parmi les plus rapides que nos connaissances historiques permettent d’apercevoir dans l’enchaînement du temps. Les faits que nous pouvons analyser directement du fait de leur actualité représentent une richesse inespérée de matériel d’analyse et cette richesse s’oppose à la pauvreté exceptionnelle des premières années du vingtième siècle. Le tissu qui forme la structure sociale a prolifié sous nos yeux avec une vigueur stupéfiante et les principes qui s’étaient établis dans les sociétés en décomposition se sont trouvés brusquement traités, dans certains cas, comme un déchet privé de vie. Or ce tissu nouveau est précisément de la même nature que celui des sociétés primitives ; il est mythique et rituel, il se forme avec vigueur autour
d’images chargées des valeurs affectives les plus fortes ; il se forme dans les vastes mouvements de foule réglés par un cérémonial introduisant les symboles qui subjuguent.

Notre chance veut d’ailleurs qu’une facilité ait été introduite au préalable par Freud à l’interprétation particulière de ces faits. L’analyse de la structure affective de l’armée et de l’Église, telle que Freud l’a exposée dans sa Psychologie collective et analyse du moi, est peut-être l’une des révélations les plus surprenantes et les plus conséquentes de la science sur la nature de la vie. Car elle n’est pas seulement une introduction à la compréhension des grandes formations unitaristes. La connaissance des faits primitifs étant acquise, les données de l’analyse de Freud ouvrent la voie à une connaissance générale des structures sociales de toutes natures : qu’il s’agisse d’Église ou d’ordre religieux, d’armée ou de milice, de société secrète ou de parti politique. Et si Freud lui-même n’a pas été jusqu’à pratiquer l’analyse générale des formes vivantes, il n’a pour ainsi dire pas laissé de possibilité à ceux qui le suivent de ne pas franchir le fossé. Et non seulement l’analyse de ce qui est, est désormais ouverte dans plusieurs sens, mais il est devenu possible d’envisager l’expérience elle-même, l’expérience c’est-à-dire une tentative de passer de la connaissance à l’acte ; en face des grandes formations unitaires qui dans d’autres pays ont brutalement fermé et fixé l’existence, une tentative de mouvement religieux ou peut-être plus exactement d’« Église » qui n’aurait pas seulement l’existence pour répondre au besoin immédiat d’une composition de forces, mais aussi pour la délivrer.

Il s’impose ici de marquer nettement et même brutalement comment les possibilités se présentent. J’ai commencé à parler de science. Je parle maintenant
d’expérience. Mais il est évident que le vocabulaire introduirait ici un malentendu si quelque chose était maintenu de cette subordination de l’expérience à la science qui va de soi lorsqu’il ne s’agit pas de la vie humaine. L’expérience, dans le cas que nous envisageons, prime même d’une façon si impérieuse, qu’il serait risible de comparer une telle situation à celle de la médecine. La médecine n’envisage en effet que des moyens termes, des organes, des fonctions, qui peuvent être indispensables à la vie, mais qui ne constituent pas la fin de cette vie. La sociologie — et plus précisément la sociologie mythologique 6 n’envisage au contraire que cette fin de l’homme qui ne peut être trouvé[e] qu’au-delà de lui. Les mythes sont même plus que les foyers de cohésion des existences individuelles : ils sont ce pourquoi un homme peut donner ce qu’il a de plus précieux, son sang 7. L’existence accède ici et ici seulement à la totalité de l’être et à ce moment de vertige et de gravité tout ce qui n’est encore que fonction — la science elle-même — entre dans une région de silence. Car même si elle devient le seul moyen auquel nous recourons pour discerner dans la pénombre exactement ce qui nous importe, ce moyen de discerner ne peut être confondu avec ce qui est discerne. Tout ce que nous devons affirmer dès l’abord, c’est : 1° que dans le cas où nous plaçons la science ne peut pas nous empêcher de découvrir dans son objet des valeurs qu’elle est réduite à constater sans pouvoir les fonder rationnellement ; 2° que, réciproquement, il n’existe en nous aucune détermination affective préalable qui soit de nature à atténuer en nous la froide objectivité de la science.

Et sans doute ce dernier point est essentiel précisément au moment où je dois insister sur la nécessité de procéder
à un choix. Deux méthodes d’expérience radicalement opposées apparaissent en effet possibles a priori. Suivant l’une, on procéderait à n’importe quelle expérience possible, c’est-à-dire que l’on n’aurait pas d’autre but que de créer une existence commune, une « Église » qui pourrait d’ailleurs en définitive n’être plus qu’un parti ; suivant l’autre, on partirait de quelques principes révélés par une autorité transcendantale. Or, il y a lieu de s’écarter également de ces deux solutions. Il existe un but qui peut être déterminé à l’avance sans faire intervenir aucune révélation : ce but est de trouver ou de retrouver la totalité de l’être. Je ne crois pas qu’il soit nécessaire ou même utile de faire intervenir une autre limitation, mais à elle seule une telle ambition exclut un grand nombre d’expériences possibles. Sans doute il subsiste quelque chose de l’immense liberté qui n’a pas cessé de présider à la formation de cohésions humaines : car les êtres particuliers sont toujours disponibles pour plus d’une composition. Mais dans des circonstances données, la recherche de la totalité dépend de l’ensemble des altérations auxquelles la vie des hommes est sujette : précisément à ce moment-là. La totalité, de plus, exige toujours ce que rejettent les hommes sous l’empire de ce qu’ils appellent bon sens et qui n’est qu’une sorte de vieillissement : la totalité exige que la vie se réunisse et pour ainsi dire se confonde dans l’orgie avec la mort. L’objet de l’expérience devra donc être de passer d’un certain état fragmenté et vide d’une vie libérée du souci de la mort à cette sorte de refus brutal et suffocant de tout ce qui est qui sans doute a lieu dans beaucoup d’agonies.

Au-delà de ces considérations ou d’autres semblables, place soit faite à la liberté ! Les mythes – ou pour parler d’une façon plus précise – les images mythiques dont
nous disposons ne se récusent pas. J'ai parlé tout à l'heure de trappistes. Il n'est pas question que nous devenions des trappistes ; nous n'avons rien à faire avec l'avarice des chrétiens. Nous sommes des êtres libres [:] une générosité sans borne et une naïveté grecque, c'est-à-dire heureuse, et même des mouvements d'humeur saugrenus… cette sorte d'avidité puérile avec laquelle nous approchons du lieu tragique où notre existence se donne, se joue, ne serait sans la générosité qu'une nouvelle avarice chrétienne. Que les mythes s'entredétruisent, foisonnent, se haïssent ! Et s'ils le peuvent, en face d'un univers vidé de sa fonction servile, vidé de Dieu, qu'ils fassent de la vie humaine une fête à la mesure d'un jeu aussi libre !

Je sais qu'encore une fois je n'ai dit qu'une partie de ce qui est nécessaire : je crois que si je pouvais communiquer, communiquer vraiment ce que je vois, et en même temps le transport que j'exprouve en présence de ce que je vois, il en résulterait nécessairement pour ceux qui m'entendent un allègement, une libération, un besoin d'agir et d'agiter les autres, un besoin patient et terriblement heureux. Mais ce qui est clair pour moi, quoi que je fasse, je ne peux le rendre aux autres qu'un peu moins obscur. Je voudrais seulement ajouter ce que je sens profondément : que dans tout ce que j'exprouve ainsi, je disparaîs autant qu'un très petit cri.

NOTES

1. Double sur papier ordinaire. 11 feuilles, de 21 × 27,2 cm, dactylographiées au recto, provenant des archives de Pierre Andler qui, sur la première feuille en haut à gauche, a apposé l'annotation suivante disposée sur trois lignes : « Exp[osé] de G.B. / 1937 / print[emps] ». Sur la dernière feuille, un lapsus calami que nous avons

2. Cette première publication attestant, même si c'est « d'une façon apparemment absurde et courte », l'abandon de ce qui avait jusqu'alors engagé le groupe, pourrait être, d'après Francis Gandon, aussi bien le bref texte liminaire du premier numéro d'Acéphale, « La conjuration sacrée » de Bataille, que la totalité du

3. Le point VI du texte relatif à la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938 (document 141) reviendra sur ce besoin de lucidité.

4. C'est le sujet autour duquel se développe la « Note sur la fondation du Collège de Sociologie ».

5. Cf. la radicalisation que Caillois imprimerà à cette phrase de Bataille dans son Introduction à l'ensemble « Pour un Collège de Sociologie » publié dans la N.R.F. de juillet 1938 (no 298).

6. L'expression devait être remplacée au Collège de Sociologie par celle de « sociologie sacrée ».

7. Le mythe en tant que monde de l'existence totale est le sujet, toujours dans « Pour un Collège de Sociologie », de la partie finale de « L'apprenti sorcier » de Bataille.

104. HENRI DUSSAT

L'effort qui s'assigne des buts...

L'effort qui s'assigne des buts d'une nature plus que toute autre lointaine, radicalement exigeante, impitoyable, durant qu'il s'arme, lui-même exigeant, impitoyable, bientôt débordant le domaine de la simple résolution, cet effort qui se tend déjà intérieurement tout entier comme rien jamais ne l'a fait, appelle de moi une réponse à la question qui m'est posée : « Quel homme es-tu ? »
Que la réponse à cette question exigeante, impitoyable, soit celle de l'homme seul, dans la solitude, et qui à cet instant ne peut se saisir d'une quelconque autre certitude, cela ne peut impliquer le moindre doute quant à l'objet de ce qui est ainsi mis en cause.

Il ne peut manquer de se faire qu'une puérilité unique, sans exemple, s'introduise dans l'élaboration de la réponse ardue, pleine de heurts.

Sans doute la question exigeante : « qui es-tu ? » s'est-elle trouvée déjà maintes fois posée, dans la crainte ou l'angoisse, mais qu'elle s'impose alors que mon existence, en un mouvement qui ne s'appartient pas, s'affirmant à la fois plus difficileuse et plus claire, se détourne de certaines voies à elle, que la question : « qui es-tu ? » rougeoie à la lueur de flammes dont la réalité, quelque forme qu'elle ait, brûle au-dedans de moi, c'est ce qui fait que sa résonance est celle qu'elle est. Elle requiert autre chose que la promesse de n'être pas éludée.

Je m'expose donc ainsi, lié à un appel impératif, à quoi tout est subordonné, et qui conditionne toute participation à l'efficace. L'extrême gravité de cette dépendance, le fait que la conscience formelle s'en trouve immédiatement donnée, avec une acuité douloureuse, désespérée, réunit, en même temps que tous les obstacles possibles, et tous les risques, les conditions suffisantes pour qu'à la question : « qui es-tu ? » il puisse enfin être répondu : « Je suis cet homme-ci, et cet homme, que je suis, est cela ».

C'est le regard fixe, tendu vers l'effort abrupt que j'ai nommé, pareil au cri surgi des effluves d'une naissance, que je bâclehe le premier mot de ce qui, sans secours, s'énonce : j'ignore tout. Je reste, je le dis, sans réaction
devant ce qui se donne comme système de réduction de l’ensemble du réel à des fins qui ne sont que l’absence de toutes fins.

Je vis, baigné de sang. Le sang qui me nourrit, sa couleur, son odeur, son poids, me représentant sa présence, je me représente à moi-même et je me représente du même coup l’Univers.

À travers l’aride désolation de l’être anxieux, la question impitoyable m’a conduit, dans un dernier déchirement, à la révélation qui me précipite tout entier au sein de l’immanence, comme dans un cratère ouvert devant moi.

H. D.
13 juillet 1937

NOTE

1. 2 feuilles de papier pelure, de 21 x 26,9 cm, dactylographiées au recto, numérotées de 2 à 3. Archives Henri Dussat.

105. GEORGES BATAILLE

Si nous sommes unis véritablement...¹

« Si nous sommes unis véritablement, si nous formons une communauté véritable, affirmait devant nous Caillois, rien ne pourra nous résister². » Caillois ignore que nous formons déjà une communauté véritable, mais, en improvisant, il a exprimé une croyance dont l’expérience montre qu’elle n’est pas fondée³.
Du fait que la communauté existe déjà entre nous, nous voyons, nous, les résistances qu'elle rencontre.

En premier lieu, il n'y a aucun doute que chacun des mouvements que nous avons accomplis dans le sens qui nous a liés nous séparait en même temps des autres et il est inconcevable qu'il n'en soit pas ainsi. Il est même possible de dire qu'en particulier Caillois s'écarte de nous dans la mesure où nous nous réunissons. Il est amené de cette façon à penser que nous nous éloignons du but en nous isolant, alors que précisément notre chance d'exister s'affirme.

Il serait vain de lier une inquiétude à cette considération sur l'isolement fatal où nous sommes entrés, sur la cloison dont nous sommes maintenant entourés. Cependant rien ne figure mieux notre « devoir être » que cette cloison. Dans ces limites, nous nous sommes obligés à surmonter les difficultés intérieures que nous rencontrons. Il n'est possible de s'isoler que pour être.

Quel sens le mot être pourra-t-il prendre maintenant pour nous de quel Minotaure allons-nous vivre maintenant que nous avons pénétré à l'intérieur du labyrinthe ? Quel est le taureau que nous devons tuer maintenant que nous avons revêtu le « vêtement de lumière » du matador ? C'est là sans doute ce qui n'apparaîtra que lentement, à la longue, dans l'obscurité inévitable. Mais la patience qu'il faut bien opposer à l'avidité ne peut en aucune mesure signifier que l'on remet tout à plus tard, et vers ce qui est possible aujourd'hui le mouvement est nécessairement fort.

La première preuve qui se forme à l'intérieur du labyrinthe où nous sommes est que tout y a lieu de la façon la plus contrastée. Par exemple, la considération de la mort y entraîne une joie violente. Mais je
voudrais surtout parler de la *dépression personnelle* parce que je ne suppose pas qu'elle puisse encore y être regardée comme elle l'est ailleurs, lorsque la destinée est vécue individuellement. La dépression personnelle introduit sans aucun doute avec elle le non-sens de tout ce qui s'attache à l'existence d'une personne. Elle introduit en conséquence le non-sens de tout ce que nous pouvons tenter en commun. Mais, en même temps, ce que nous tentons n'aurait pas de sens s'il n'existait pas de dépression. Même si j'avais une conscience assez claire de ce qui peut résulter d'une situation semblable, j'attendrais pour en parler, parce que je ne crois pas qu'il existe de problème plus chargé d'angoisse. Je tiens seulement aujourd'hui à lier à cette angoisse extrême la plus grande ironie possible. Non que je pense que l'ironie soit l'antidote de l'angoisse et doive la résoudre : l'angoisse ne peut-elle pas subsister et même étouffer toute existence dans les limites d'une ironie très cruelle ? Et pourquoi tout serait-il nécessairement libéré ? Mais quand nous lisons une joie extrême à la considération affreuse de la mort, quand nous lisons l'ironie à l'angoisse, nous accomplissons une libération plus grande que toute autre. Nous rendons l'existence religieuse à la violence naïve et saugrenue du mouvement. Nous brisons la gangue de la piété chrétienne.

Rome, le 17 juillet 1937.

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres jauni, de 13,6 x 19,9 cm, écrite au recto et au verso. Archives Henri Dussart. Une copie sur papier
avaient lancé le mot d'ordre « Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie ». Peu de mois après le retour de Bataille en France, en novembre 1937, Mussolini signait, pour faire face à la menace du bolchevisme, l'axe Berlin-Rome-Tokyo.

2. Il se pourrait que cette phrase provienne de la communication faite par Caillois le 7 février 1937 et ayant pour sujet « les principes qui doivent diriger [...] la formation d'un groupe » (cf. le point 18 de Constitution du « journal intérieur », document 95) ou d'une réunion antérieure (cf. Henri Dubief, Principes, document 97). Elle évoque également la « morale de la communauté fermée » traitée par Caillois dans l'exposé « Le vent d’hiver », en mars 1937 au Grand Véfour, au cours de la réunion qui avait entériné la naissance du Collège de Sociologie. Lors de cette même réunion, Bataille avait fait une communication sur « L’apprenti sorcier » : là encore, le thème central est celui de la société secrète, dont le caractère existentiel est opposé à celui des sociétés de complot. Le Collège devait s’exprimer à nouveau sur ce sujet en mars 1938 lors de la conférence « Confréries, ordres, sociétés secrètes, églises ».

3. Cette phrase permet de supposer que Caillois, conformément à ce qu’il devait laisser entendre, serait resté étranger à la société secrète Acéphale (cf. la lettre de Bataille à Rollin du 16 octobre 1937, document 120).

4. « [...] la société secrète compense [...] le moment d’exclusion propre à tout secret, par le fait qu’elle est précisément une société » (Georg Simmel, p. 80).


106. GEORGES BATAILLE À IMRE KELEMEN

Rome, 17 juillet 1937,

Mon cher Kelemen,

Je t’envoie le texte dont j’ai parlé. Il doit comporter une suite qui ne tardera pas. Je suppose que tel qu’il est, il répond, tout au moins en partie mais en général seulement, à l’objet qu’Ambrosino avait envisagé pour la réunion que vous devez tenir ces jours-ci : comment il est possible d’avancer dans notre propre voie.

Crois à mon affection,

Georges Bataille

J’espère que cette lettre t’arrivera à temps.
1. I feuille de papier à lettres, assez jauni, de 13,5 x 19,9 cm, écrite à l'encre rose au recto. Elle provient du dossier que Kelemen a transmis, au cours d'un séjour à Paris (peut-être en 1978), à Andler.

2. Il s'agit du texte Si nous sommes unis véritablement... (cf. document 105). En revanche, la suite du texte même, dont Bataille annonce l'envoi dans cette lettre, n'a pas été retrouvée.

107. GEORGES BATAILLE À PIERRE KAAN

76 bis rue de Rennes, 20-7-[19]37

Mon cher Pierre Kaan,

Je suis heureux d'avoir de tes nouvelles. Je suis rentré ces jours-ci. Je ne me suis pas occupé de l'envoi de « Dionysos », étant absent, et je ne sais pas comment il se trouve que tu ne l'aies pas reçu. En tout cas, je vais faire en sorte que tu l'aies le plus tôt possible. Je ne crois pas, d'ailleurs, que ce numéro te donne de grandes satisfactions.

Mais il reste possible que nous trouvions une possibilité d'intérêt commun sur le plan du Collège de Sociologie dont la réalisation en octobre s'avère possible : un intérêt immédiat et réel étant rencontré.

Je prépare pour l'instant avec Ambrosino un texte qui à l'encontre des autres sera assez clair et assez général – même assez programmatique – pour servir de manifeste (non au Collège mais à ce que nous entreprenons généralement).

Mes amitiés à Marie et à toi,

Georges Bataille
NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres épais assez jauni, de 13,5 x 19,9 cm, écrite au recto et au verso.
3. Le numéro d’Acéphale consacré à « Dionysos » venait de paraître.
5. Ce texte programmatique, lié à Acéphale, où Ambrosino semblait avoir joué, avec Bataille, un rôle de premier plan, n’a pas été retrouvé.

108. PIERRE KLOSSOWSKI

[Juillet 1937 ?!]

[Fragment sur Nietzsche]

La noblesse spécifique de Nietzsche consiste dans le sacrifice de soi qu’est le meurtre de Dieu. Je dis que ce meurtre implique déjà son expiation en ce sens que le meurtrier doit se substituer à Dieu et nul ne doute que cela ne soit essentiellement terrible. Bataille disait à ce sujet que Nietzsche était comparable à un homme qui, ayant résolu de vivre un vice jusqu’en ses extrêmes conséquences, aurait réussi. Or, je prétends que chez Nietzsche il y a eu réussite dans l’expiation : il a réussi sa folie², condition préalable de son identification avec Dionysos.
NOTES


2. Dans le n° 5 d’Acéphale (juin 1939) Bataille devait écrire au sujet de l’événement tragique de la folie de Nietzsche : « La folie ne peut pas être rejetée hors de l’intégralité humaine, qui ne pourrait pas être accomplie sans le fou. Nietzsche devenant fou – à notre place – rendait ainsi cette intégralité possible. »

388
109. PIERRE KLOSSOWSKI

[Juillet 1937]

[À propos de Nietzsche et de l’instant]

S’il est vrai que le temps ne peut être éprouvé que grâce à son antithèse : l’éternel, la volonté d’effectuer le saut dans le temps ou la chute dans le temps présuppose qu’on se tient dans l’éternel. Je prétends que ce saut est impossible puisqu’il est évident que nous sommes dans le temps et que la chute s’y effectue depuis que nous sommes en ce monde. La chute est condition première de l’homme, il est chute par définition. Or, sauter dans le temps ne peut se faire que pour celui qui se tenant dans l’éternel, en aurait une expérience négative : mais celui qui se tiendrait dans l’éternel, serait dans la possession de la plénitude ; comment songerait-il à sauter dans le vide ? Ériger en impératif la chute que nous vivons nécessairement, c’est opérer une dialectique du temps à rebours, c’est poser le temps comme dernier terme, cela revient à supprimer purement et simplement la dialectique du temps pour en avoir aboli l’antithèse : l’éternel. Par conséquent la Mort de Dieu, chez Bataille, aboutirait à une immanence qui cesserait d’être immanence puisqu’aucun courant transcendant ne la soulèverait plus hors d’elle-même : à une vie dans l’immédiat pur et simple qui à mes yeux prendrait le caractère du nihilisme dès qu’elle cesserait d’être niée par l’insatisfaction et l’angoisse spirituelle. Au contraire, la Mort de Dieu chez Nietzsche signifiait que pour lui Dieu avait perdu toute vertu transcendantale, Dieu étant tombé au niveau de l’immédiat pur et simple : d’où la naissance de Dionysos, d’où l’approfondissement de l’instant et la libération de la nécessité immédiate.
par l’éternel retour de l’instant. L’instant éprouvé lors de la mort de Dieu comme chute dans le gouffre est vécu comme élévation, comme possession de la plénitude dans la sensation de son éternel retour\(^2\).

Si toute chose n’est qu’apparence, et si le temps seul est réalité, l’idée de l’éternel retour exprime la volonté de sortir de l’apparence : les choses alors acquièrent un intense degré de réalité dans leur éternel retour, dans le désir de leur éternel retour. Aussi l’importance de l’instant ne saurait-elle être la même avec ou sans éternel retour : le nouveau poids de l’instant s’évanouissant d’abord dans le néant ouvert par la mort de Dieu, ce nouveau poids de l’instant lui est assuré soit parce que l’éternel retour y est perçu, soit parce que l’éternel s’y révèle. Autrement l’instant se confondrait dans le suivant etc. Dès lors, quand je dis : cet instant est unique, il ne reviendra plus, j’ai déjà constaté ce qu’il contient d’éternel : il ne revient pas pour moi qui suis dans le temps, tandis que l’instant était vision de l’éternel ou du cycle éternel du temps. C’est plutôt moi qui serait transporté dans l’instant et pour cela il faudra que je sorte du temps ou bien que l’éternel retour me ramène à cet instant.

NOTES

1. 2 feuilles de papier ordinaire, de 20,9 x 27 cm, dactylographiées au recto. Archives Henri Dussat. Sur la première feuille, en haut à droite, au crayon, figure l’annotation suivante : "Klossowski juillet 1937", et, en bas à droite, d’une écriture différente : "plusieurs phrases manquent".

2. Ce sera le début d’une crise qui poussera Klossowski à quitter Acéphale. Cf. à ce sujet le texte de Bataille Conclusion annuelle, du 24 septembre 1937 (document 114).
110. PIERRE KLOSSOWSKI ?

[Juillet 1937 ?!]

[Du Maître et de l’Esclave]

Le rapport de l’homme à Dieu se traduit socialement dans le rapport de Seigneur à Serviteur. La révolte du Seigneur contre Dieu rétablit l’antique rapport de Maître à Esclave et entraîne la révolte de l’Esclave contre le Maître. La mort de Dieu voulue par le Maître conditionne la mise à mort du Maître par l’Esclave. Or, le Maître ne peut tuer Dieu que dans son rêve ; rêve que Dieu même lui envoie ; il ne peut provoquer Dieu en combat singulier qu’en provoquant son Esclave contre lui-même ; et l’Esclave provoqué mettant son Maître à mort jubile un instant, ivre de liberté, devenu un dieu lui-même sans pouvoir se douter qu’il n’a été que l’instrument aveugle de la volonté divine.

Dieu donne la vie et la mort éternelles. Et le Seigneur devant Dieu décide de la vie et de la mort du Serviteur. C’est lorsqu’il aspire à s’arroger les fonctions de la Providence et qu’il espère et se convainc que Dieu n’est pas ou n’est plus, qu’il assume la responsabilité du crime devant Dieu. Il rétablit alors la situation antique de Maître à Esclave mais il la rétablit sous le regard de Dieu en espérant que ce regard est éteint. Le Serviteur redevenu l’Esclave croit comprendre que les prérogatives du Maître étaient l’exercice du crime dans l’impunité. Mais, quand l’Esclave révolté se met à faire le procès de son Maître, il devient immédiatement complice de la révolte du Maître contre Dieu et de ce fait à son tour s’arrogé l’exercice du crime : car il prétend ainsi étendre aux siens
ce qu'il considérait comme les prérogatives du Seigneur. Le procès qu'il intente au Maître n'a d'autre but que de mettre en pratique lui-même ces prérogatives : en tuant le Maître. La justice des Esclaves ne peut être que la pratique commune de l'iniquité individuelle : en se révoltant contre l'iniquité l'esclave révolté ne peut répliquer que par l'iniquité et tandis qu'il assume toute la culpabilité manifeste dans le rêve de la Mort de Dieu, le Maître par son humiliation et son supplice expie ce rêve que l'esclave veut réaliser, il expie ses crimes commis devant Dieu sur la personne de son esclave. C'est en vain qu'après avoir abattu le Maître, l'esclave fait appel sinon à Dieu du moins à un ordre identique afin d'y jouir tranquillement des bénéfices de sa révolte. Désormais tout ce qu'il entreprend porte l'empreinte de l'assassinat. Il n'arrive jamais à la rédemption, au pardon ; il n'obtient que des délais accordés avec mauvaise grâce par le Destin impatient de l'anéantir, lui et son œuvre ; bientôt il en est réduit à rétablir par ses propres moyens les formes de vie du Maître : l'Esclave recrée l'esclavage, mais alors que le Seigneur ne pouvait avoir nulle haine pour son Serviteur, l'Esclave qui a rétabli l'esclavage afin de se soutenir dans sa position d'usurpateur ne se sent pas assez de force pour accabler ceux qui à tout instant lui rappellent sa propre origine et la fragilité de sa position.

NOTE

1. 2 feuilles de papier ordinaire, de 20,9 x 27 cm, dactylographiées au recto, la deuxième portant, en haut au centre, le numéro 2. Archives Henri Dussat. Le document n'est ni signé ni daté mais le sujet, déjà au centre d'un des Cahiers de Contre-Attaque resté à l'état de projet, rappelle la conférence « Le marquis de Sade et la

111. GEORGES BATAILLE

[11 septembre 1937]

[Le Crucifié]

La prochaine réunion d'ACÉPHALE aura lieu le samedi 112, 17 rue Séguier3.

Elle aura pour objet la réalisation d'un numéro d'ACÉPHALE sur le CRUCIFIÉ, numéro destiné à rester intérieur4 : les propositions de chacun de nous doivent être apportées ce jour-là.

Nous ne pouvons pas envisager le Crucifié avec l'ironie froide ou bienveillante des hommes de la raison : nous ne pouvons pas rester aussi indifférents à une agonie, encore moins éprouver une peur quelconque. Nous pouvons nous réjouir du supplice : il peut devenir pour nous un objet de rire. Il peut même nous servir à altérer la nature innocente du rire : nous pouvons par lui tenter de trouver le rire d'un homme plus heureux que celui qui
accepte stupidement l’inconséquence de ses plus grandes joies. Pourquoi encore l’accès à la violente douleur d’une satisfaction érotique ne pourrait-il pas être trouvé là ?

Car il ne paraît pas douteux que nous n’en restons pas au dégoût. Nietzsche a pu s’écarter de tant de chair malade avec la répulsion la plus grande. Mais nous ne pouvons pas faire que cette chair ne demeure au sommet que nous apercevons derrière nous. Pourquoi tenterions-nous d’effacer une obsession aussi profondément inscrite avec du sang ? nous devons nous en servir.

C’est pourquoi la proposition de Chenon doit être pour nous l’objet d’un effort qui pourrait être plus heureux qu’un autre et qui sollicite chacun de nous jusqu’là où des chocs profonds ont ouvert les premières brûlures.

Il ne s’agit pas de recommencer à critiquer le christianisme, mais d’achever la méditation de l’athée devant la croix. Le christianisme a perverti les meilleures choses : il a perverti la mort, mais sans entrer dans des considérations pesantes, il est temps de lui arracher violemment ses dernières richesses.

NOTES

2. Biffé : « mercredi 8 ».


6. « Toute l’a-théologie d’Acéphale s’appuie sur l’idée que la mort de Dieu ne se conclut pas dans un athéisme ; c’est le vestige du Golgotha : elle n’est pas définitive, elle continue [...] Rejeter le Golgotha, le moment extatique que le supplice représentait [...] croire que l’on pouvait se passer d’une mise à mort de l’homme-Dieu, c’est être revenir aux charniers – telle était selon lui l’origine du drame de la Commune », devait dire encore Klossowski au sujet du mysticisme athée de Bataille, rappelant l’influence de Chestov sur sa pensée (Jean-Maurice Monnoyer, p. 177 ; cf, en outre, sur la matrice chrétienne de la pensée de Chestov, Michel Surya, Georges
112. HENRI DUSSAT

UN ORDRE

(Un problème de grande politique)

Une société dans laquelle l’autorité est la plus impérative, dans le moment que son assise est parfaitement assuree, semble plus qu’aucune autre dans le cas d’admettre en son sein l’inutilité des personnes ; dans la même mesure les exigences de sa structure ne sauraient lui permettre d’accorder à un ORDRE (grossièrement : à une caste constituée hors des liens de la naissance et du sang) l’exercice de ce que celui-ci est fatalement amené à considérer comme de son utilité, c’est-à-dire ses tendances naturelles à la puissance.

Peut-on inférer de cet énoncé que, dans la mesure où les conditions extérieures entrent en jeu, le maximum de chances est réservé à un ordre de naître et de se développer parmi les sociétés à forme démocratique, ou durant les ères révolutionnaires ou les périodes profondément troublées, quand le pouvoir dictatoriel se désagrége ? Sans doute il serait téméraire de le prendre.

Le problème est ainsi posé dans une grande complexité, offrant les exemples de réponses diverses, sinon satisfaisantes quant à l’établissement d’une loi.
La considération de tels conflits doit cependant être pour nous à l'origine d'une richesse de vues profondes à laquelle nous ne pouvons pas manquer de prétendre.

H. D.
19 septembre 1937

NOTES

1. 1 feuille de papier machine, de 20 x 27 cm, écrite au recto. Archives Henri Dussat. Le document présente de nombreuses ratures. La notion d'« ordre » recoupe la préoccupation exprimée par Nietzsche et que Bataille a faite sienne dans l'article « Nietzsche et les fascistes » (Acéphale, n° 2), où l'on lit : « L'enseignement de Nietzsche élabore la foi de la secte ou de l'"ordre" dont la volonté dominatrice fera la destinée humaine libre, l'arrachant à l'asservissement rationnel de la production comme à l'asservissement irrational du passé. » L'« ordre » est également au centre de la réflexion théorique menée par le Collège de Sociologie, dans le double sens religieux et politique. C'est ce que laisse entendre Pierre Prévost pour qui il devait osciller entre l'exemple de la Compagnie de Jésus et de l'ordre bénédictin de Cluny, celui de la Maçonnerie et des Carbonari et celui des Chevaliers teutoniques (p. 27, 46, 48 et 55). En effet, le 24 janvier 1939 Bataille devait prononcer au Collège une conférence sur « Hitler et l'ordre teutonique », à propos de laquelle il écrit à Cailllois le 18 décembre 1938 : « Il s'agit de partir de l'opposition construite par les gens dans le genre occultisme entre l'Ordre teutonique et le Temple, admettre que l'affiliation d'Hitler à l'Ordre teutonique est profondément "mythique", mais que l'institution des Ordensburgen, écoles de führers construites et instituées dans un esprit voisin en tout cas des ordres militaires, ne l'est pas, que les Ordensburgen exigent une réponse de la part de ceux qui ne veulent pas subir la domination d'un pouvoir qu'ils ne reconnaissent pas [...] » (Georges Bataille, Lettres à Roger Cailllois, p. 93). Pour l'occasion, Bataille devait emprunter à la Bibliothèque Nationale Le dossier de l'affaire des Templiers (1923). Cf., sur cette conférence, Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 494-501, et Pierre Prévost ren-


113. GEORGES BATAILLE

RÈGLES DU 24 SEPTEMBRE 1937

1. – Les réunions seront réduites en principe à deux sessions principales à Pâques et en septembre et à deux sessions secondaires à Noël et au début de juillet.

2. – La session de Pâques comprendra une réunion extérieure et la session de septembre une « conclusion annuelle ».

398
3. – À chaque session, chacun d’entre nous sera tenu de faire état des divers entretiens qu’il aura pu avoir à notre sujet avec des étrangers.
4. – Deux d’entre nous pourront toujours provoquer une réunion quand ils le jugeront bon, mais ils devront en préciser la raison et l’objet. Les convocations ne pourront être envoyées que lorsque Ambrosino ou Bataille prévenus auront pu donner leur avis.
5. – En dehors des réunions, des rendez-vous pourront être donnés en un lieu quelconque, sur l’invitation d’un seul d’entre nous.
6. – Deux d’entre nous pourront toujours demander un entretien à un troisième.
7. – Celui d’entre nous qui sera dans un état de dépression marquée, pourra toujours obtenir un entretien de deux autres.
8. – Après chaque session, à partir d’une date fixée chaque fois, pendant quinze jours, nous nous engageons à ne pas nous réunir, à deux ou à plusieurs, autrement que pour les raisons les plus sérieuses.

RÈGLES DU 24 SEPTEMBRE 1937

1. – Il est entendu que les allusions aux rencontres doivent être réduites, en dehors des réunions, entre nous, à l’inévitable.
2. – Au cours des réunions, il ne pourra en être question que pour des raisons sérieuses ou exceptionnelles.
3. – Au cours des entretiens, chacun d’entre nous pourra en parler librement.
4. – Avec des étrangers, la plus grande prudence dans l’allusion est nécessaire.
Maintenant que nous avons parlé de tout ce que nos paroles pouvaient envisager, nous ne nous rencontrerons plus que dans le silence. Si tout ce que nous avons dit jusqu'ici a un sens, il va de soi que nous n'avons plus qu'à entrer dans un silence de mort. Ce que les paroles ne laissent pas rencontrer dans sa nudité est maintenant ce à la rencontre de quoi nos pas seront portés.

NOTES

1. Double sur papier pelure provenant des archives de Pierre Andler. 3 feuilles de 20,8 x 26,8 cm, dactylographiées au recto. Un autre double incomplet figure parmi les papiers de Jacques Chavy, qui, en haut à droite de la première et de la deuxième feuille, a apposé les numéros 13 et 14 respectivement.


3. « Les entretiens étaient un rite. Ils avaient lieu sans saluts préliminaires, dans un café ou chez un conjuré » (conversation privée avec Pierre Andler, Fontainebleau).
Nous nous sommes réunis il y a plus d'un an et maintenant, à l'issue de ce mois de septembre 1937 qui aura peut-être eu pour nous une valeur décisive, cela prend pour nous un sens que nous regardions en arrière et cela rend possible en même temps de regarder en avant.

Il n'y a pas à insister sur ce que nous avons réalisé extérieurement, sur la publication d'une revue et sur les résultats qui en apparaissent déjà. Il n'y a pas à insister non plus sur le caractère ambigu de ces résultats, sur la nature toujours vague de l'intérêt rencontré par ce qui est écrit et publié. Tout ce qui mérite d'être encore dit à cet égard – puisqu'il faut bien en arriver à tirer les leçons de l'expérience – c'est que la sagesse commune ne se révèle pas plus solide dans ce cas que dans bien d'autres : c'est ainsi que, tout au moins si l'on tient compte de ceux que nous cherchons immédiatement à toucher, ce que nous avons publié sur Dionysos, qui paraissait plus fermé, a souvent paru plus intelligible que ce que nous avons publié tout d'abord sur le fascisme et Nietzsche.

Nous voudrions davantage marquer sur le fait que nous avons réalisé ces quelques publications dans les conditions matérielles les plus défavorables – c'est-à-dire avec des ressources tout à fait précaires, telles que seule une véritable foi a pu rendre possible une entreprise qui n'aurait pas dû apparaître viable. Nous n'avons pas recours au misérable subterfuge de l'action ; aucune vanité littéraire n'a joué pour nous ; les subsides extérieurs dont nous avons
bénéficié ont été infimes et nous sommes sept : que ceci reste la mesure de la foi qui nous anime.

Il ne s’agit pas cependant de reconnaître cette foi comme suffisante et de nous en tenir à une fierté même justifiée. Nous devons aussi reconnaître notre faiblesse et il va de soi que le peu de difficultés que nous avons surmonté ne représente rien auprès de ce qui reste en face de nous.

Les difficultés les plus réelles auxquelles nous nous heurtions sont peut-être d’ailleurs les plus subtiles et les plus insaisissables. Elles touchent à la conscience de ce qui nous réunit. Nous savons que nous ne sommes rien sans la présence de ce qui nous réunit et qui est nécessairement extérieur à chacun de nous. C’est là ce qui donne au mot de rencontre que nous avons réservé à ce qui est pour nous essentiel le sens le plus chargé. Chaque fois que nous nous réunissons et que cette présence n’est pas sensible à chacun de nous – tout au moins faiblement – il vaudrait mieux que nous ne soyons pas réunis. Et c’est en nous représentant le changement lent qui a pu se produire à cet égard que nous pouvons nous représenter la distance parcourue depuis plus d’un an que nous nous réunissons.

Quand nous avons commencé à nous réunir, nous étions douze : aujourd’hui, nous ne sommes plus que sept. Il est vrai que l’absence de l’un de nous, Rollin, est due à l’éloignement physique, mais il n’en est pas ainsi des autres manquants, même si tel d’entre eux est en fait aujourd’hui éloigné de Paris. Nous nous sommes séparés de Puyo. Dautry a très rapidement cessé de se sentir en accord avec nous et nous ne pouvons rien penser de précis sur les velléités de rapprochement qu’il a manifestées depuis lors. Dubief avait en quelque sorte disparu et, bien qu’il ait récemment tenu à réaffirmer la valeur durable des liens qui l’attache à notre communauté, il a remis à plus
tard une nouvelle participation effective. Klossowski n’a rien introduit de moins entre nous et lui que Dieu⁶. Dans le cas où cet énoncé représenterait réellement la perte de force qui correspond aux apparences, nous devrions être effrayés. Nous proposons au contraire de la façon la plus paradoxale et sans autre explication de trouver dans la considération de ces quelques faits, en même temps dans la considération de notre présence ici bien vivante, le signe de notre réalité. Pour celui qui sait l’entendre, il y a ici la possibilité de rire – il va sans dire d’un rire heureux.

Nous avons sans aucun doute la force de nous refermer sur nous-mêmes. Nous sommes aussi faibles, c’est entendu, mais nous avons trouvé le secret de regarder le reste du monde avec une tranquillité simple. Ce secret est certainement lié à la présence que nous avons rencontrée. C’est dans la mesure où cette présence est là que nous serons réels : nous avons pu perdre presque la moitié d’entre nous en devenant réels.

Nous pouvons donc attribuer la plus grande importance et la plus grande signification à tout ce qui se passe parmi nous, isolément du reste du monde. Davantage que toute réalité extérieure, les rencontres que nous avons faites ou que nous ferons peuvent compter pour nous. Il en est de même de tout ce que nous pouvons faire pour rendre ces rencontres conséquentes en nous-mêmes, c’est-à-dire de la mise en demeure permanente les uns vis-à-vis des autres que nous entendons exercer dès maintenant de la façon la plus agressive.

Désormais, en effet, cette mise en demeure s’exercera sans qu’aucun d’entre nous puisse y échapper, et, comme chacun de nous le sait déjà, aussi bien individuellement que généralement. Nous n’avons, bien entendu, à envisager, au cours de cette réunion, qu’une mise en demeure générale et c’est ce que nous ferons tout à l’heure, en cherchant à
introduire généralement entre nous l'obsession de la torture — comme si la représentation de tortures bien atroces était pour nous la porte par laquelle nous pourrions entrer dans le monde qui sera le nôtre. Il va de soi que l'entreprise que nous avons faite d'un recueil sur le Crucifié⁷, qui ne prendra en principe de sens que pour nous, doit avoir également une valeur de mise en demeure — nous insistons là-dessus de la façon la plus pesante — car l'existence, une certaine existence inconnue des autres, doit maintenant développer en nous la richesse de ses formes de la même façon que dans une serre chaude. Nous serons maintenant assez forts pour changer en nous en joie la torture qui existe dans le monde — en rire heureux le Crucifié — en volonté de puissance notre vieille et immense faiblesses.

Ceci reconnu et mis en avant comme un principe essentiel, nous devons nous mettre en garde contre une tendance qui pourrait à partir de ce principe se développer, se jouer de nous et nous amener peu à peu dans un vide. S'il est vrai que nous trouvons notre force en nous repliant sur nous-mêmes, un tel repli ne peut signifier en aucune mesure que nous nous rendrions aveugles au reste du monde : une existence intérieure forte reste existence seulement dans la mesure où elle croît et rayonne — c'est-à-dire dans la mesure où elle est à l'extérieur agressive. C'est pourquoi il est hors de question de regarder avec indifférence le rayonnement qui se fait de nous au dehors ; il est même nécessaire que nous donnions à ce rayonnement la plus grande partie de notre force — ne serait-ce que dans la conscience profonde que chacun de nous peut prendre de ce qui rend la tension qui le soutient solidaire de cette dépense.

C'est ainsi que nous sommes amenés à attacher une grande importance au fait que dans les deux prochaines
publications que nous avons envisagées et qui paraîtront, la première en novembre et la seconde dans les premiers mois de l'année prochaine, nous aurons la possibilité d'énoncer dans leur ensemble les principes de notre existence commune. Dans le texte que nous intitulerons « Politique nietzscléenne », nous opposerons la compréhension nietzscléenne du combat à la compréhension marxiste⁸; nous affirmerons que notre combat doit avoir lieu contre la masse à laquelle nous nous sentons tenus d'imposer sa chance; et nous définirons les conditions dans lesquelles un ordre pourra renouveler la structure d'une société décomposée. Dans le recueil que nous consacrerons à l'érotisme⁹, nous montrerons ce que révèle la nature de l'objet érotique sur la nature elle-même; en même temps nous rendrons sensible ce qui lie l'homme actuel à une telle révélation, à ce point qu'il doit maintenant comprendre qu'il doit ou renoncer à être ou s'imposer à la masse qui aujourd'hui l'ignore encore.

Mais nous ne nous contenterons pas de définir ce que nous avons entrepris; nous tendrons à donner à cette entreprise une base théorique sur le plan de la connaissance la mieux contrôlée: c'est ce que nous entreprendrons dans le cadre du Collège de Sociologie, qui représentera d'autre part le cadre dans lequel pourrait se constituer le milieu le moins défavorable que nous puissions rencontrer.

C'est dans un tel milieu qu'il nous sera le plus facile de discerner ceux qui seront susceptibles de prendre conscience avec nous de ce que nous sommes en face des dépressions et des tensions extrêmes du monde qui nous entoure; dans ce milieu, mais, bien entendu, partout où nous pourrions rencontrer nos semblables: et, de toute évidence, aucun d'entre nous ne peut se sentir exempt;
chacun d’entre nous doit être porté même agressivement à la rencontre de celui qui lui ressemble.

NOTES

1. 6 feuilles de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiées au recto. Archives Pierre Andler. Le texte présente une coquille, « renoncer d’être », que nous avons corrigée.

2. Il s’agit des numéros 2 et 3-4 d’Acéphale.


4. Probable allusion à Dautry, qui était en train de faire son service militaire (cf. la lettre de Henri Dubief à Jean Dautry du 25 février 1937, document 96).


6. Le nom de Klossowski réapparaît lui aussi dans l’ordre du jour de cette même réunion sessionnelle.


115. GEORGES BATAILLE

[Septembre 1937]\n
[Méditation]

Comment la méditation s’attachant à trouver la puissance dans la voie qui suit pourrait-elle trouver la rigueur propre aux Exercices? la science a dit : le soleil, les étoiles, les atomes sont aussi compréhensibles que la table et les assiettes. Mais elle a été amenée à dire ensuite : la table et les assiettes sont aussi compréhensibles que le soleil et les étoiles. On n’a fait que mettre l’accent dans un long processus sur les moments de compréhension. Il est moins arbitraire de tenir compte seulement des moments d’incompréhension entière. Alors il apparaîtra qu’expliquer signifie réduire à une sorte particulière d’inintelligible, exactement des suites de faits telles que rien en elles ne semble — du premier abord du moins — caché. On reconnaîtra alors qu’on a simplement mis « à découvert » tout ce qu’il était possible de mettre « à découvert ». Et en même temps, on se prendra d’un grand courage et d’un grand emportement en criant : je vois et ce cri sera celui du dernier désespoir et de l’hilarité qui ne peut se soumettre à rien. Ce qu’on appelle bonheur est misérable auprès d’une telle absence d’espoir.

Il n’existe aucune représentation du monde, de son origine, de sa cause qui ait l’ombre de sérieux. D’où vient l’idée que la plaisanterie pourrait être davantage adéquate au monde que le sérieux? Et, en effet, n’importe quelle plaisanterie possède une vertu que les représentations habituelles ne possèdent pas : elle brise le cercle des
notions consciencieuses. Il faut au moins un homme « sans conscience » pour répondre au silence éternel de l'espace..., car le silence éternel est tout ce qu'on peut imaginer d'étrange mais, sans aucun doute, il n'est pas consciencieux. Si l'on considère la puissance humaine, il faut considérer comme Judas celui qui n'a pas à cœur de témoigner de cette heureuse, de cette risible inconscience de l'univers, de la témoigner au besoin dans les tortures. Tant qu'un homme n'aura pas au moins un instant ni, quelque torture qu'il subisse, de l'inconvenance de tout ce qui est, il y aura un poids sur l'existence.

Il ne peut être question de ricaner mais de rire. Il s'agit d'avoir encore la force de regarder ce que le rire découvre. La réalité que le rire découvre est généralement tenue pour aléatoire et dépourvue de sens. Elle ne peut avoir de sens que si un homme l'aime assez pour l'affirmer en dépit de toute contrainte - comme d'autres sont morts pour affirmer virilement n'importe quels principes.

NOTES


116. GEORGES BATAILLE

[1er octobre 1937]

Nous avons dit de la première rencontre...

Nous avons dit de la première RENCONTRE que nous avons tentée dans la forêt qu’elle aurait lieu dans la mesure où la mort y transparaîtrait : cependant nous pouvons dire aujourd’hui qu’elle a eu lieu.

Nous allons reconnaître ce soir ce que nous avons déjà rencontré. Et nous ne voulons pas encore nous avancer plus loin dans le monde où nous avons découvert une présence.

Qu’il y ait eu naissance avec tout ce que le mot implique de faiblessebrisante mais en même temps d’espoir de force, qu’il y ait eu naissance aussi dans notre propre vie, c’est ce que nous avons éprouvé devant cette présence et ce soir dans la nuit nous cherchons encore cette naissance et notre naissance, de la même façon que la première fois où elle s’est révélée.
« Sur un sol marécageux, au centre d’une forêt, où il semble que des troubles soient intervenus dans l’ordre habituel des choses se trouve un arbre foudroyé.

Il est possible de reconnaître dans cet arbre la présence muette de ce qui a pris le nom d’ACÉPHALE et s’est exprimé dans des bras sans tête. C’est la volonté de chercher et de rencontrer une présence qui emplit notre vie de raison d’être qui donne à des démarches un sens qui les oppose à celles des autres. Cette RENCONTRE qui est tentée dans la forêt aura lieu dans la mesure où la mort y transparaîtra. Aller au-devant de cette présence, c’est vouloir écarter le vêtement dont notre mort est couverte. 

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto à l’encre bleue. Archives Jacques Chavy. En haut, vers la droite, de la main de Chavy, l’annotation suivante : « Texte de la rencontre du 1er octobre 1937 » et le numéro 35. Un autre double du document portant la même annotation est conservé dans les archives de Pierre Andler.

2. Ce dernier fragment reproduit, avec quelques variantes, le passage déjà reproduit au document 101.

117. LES MEMBRES D’ACÉPHALE

Texte de l’engagement du 1er octobre 1937

Nous entrons ici dans l’empire auquel appartient notre souffle, nos actes et même notre absurdité la plus secrète
EMPIRE où la mort est présente sous un aspect spectral, où tout est enfin livré à la tragédie du temps qui ne cesse pas sa fuite.

Nous nous engageons à donner notre existence à celle de cet EMPIRE — de telle sorte qu’il fasse de la vie une puissance et un jaillissement.

Aujourd’hui nous nous engageons solennellement, pour la deuxième fois, à maintenir le premier lien de notre communauté : les interdits de la forêt où nous l’avons fondée.

Ruines de la Montjoie, le 1er octobre 1937

Henri Dussat, Georges Bataille, Jacques Chavy, Georges Ambrosino, René Chenon, Imre Kelemen, Pierre Andler.

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto à l’encre bleue. Archives Jacques Chavy. Le document porte, en haut à droite, de la main de Chavy, le numéro 36. Le même document figure parmi les papiers de Pierre Andler ainsi qu’une enveloppe (de 14,5 x 11 cm) portant les instructions suivantes : « Prendre le train pour Saint-Nom-la-Bretèche à la gare Saint-Lazare le 1er octobre à 19 h 30. Observer d’un bout à l’autre les mêmes règles que la dernière fois (ne pas parler à partir de la gare) / Ouvrir cette lettre dans le train. »


[2 octobre 1937]

[Les ruines de la Montjoie]

Parce que nous nous sommes laissés prendre au dépouvu par le manque de lumière, nous nous sommes égarés hier plusieurs fois et la rencontre que nous avons tentée n’a pu avoir lieu qu’en partie : nous avons aussi pour la même raison perdu la vertu du silence. Nous ne pouvons pas nous plaindre de nous être égarés : nous apprendrons même que rien n’a pu être trouvé dans le domaine où nous avançons que par l’égarement mais nous apprendrons aussi à prendre avec lenteur possession de ce domaine et de toutes ses voies dans tous les sens. Chacun de nous devra revenir dans la forêt au cours des semaines qui vont suivre pour y trouver ce que nous n’avons pas rencontré hier mais nous n’y reviendrons pas ensemble et, cette fois, il y aura de nouveau un silence de mort.

Les ruines abandonnées où nous nous sommes rencontrés sont celles de la tour de la Montjoie dont le nom a été le premier cri de guerre du peuple qui a donné naissance à la plupart d’entre nous : « Montjoie » est donc l’un des noms qui exprimaient la force, la présence de ce qui était l’âme et le cœur d’un royaume et il demeure une richesse oubliée, perdue de ce royaume. Il semble que depuis longtemps une malédiction ait frappé cette tour, qu’abandonnée elle ait servi à des pratiques de nécromancie dirigées contre la personne royale elle-même.
Nous ne nous sommes rencontrés dans ces ruines, aujourd'hui abandonnées misérablement, que pour nous [en] emparer au nom de l'EMPIRE hostile dont l'autorité ne pourra être fondée que sur le rapt et le crime — puisqu'il est l'EMPIRE des meurtriers de Dieu.

NOTES


2. Bataille écrit donc cette lettre le lendemain de la rencontre aux ruines de Montjoie.

3. Dans sa Théorie générale de la magie Mauss avait distingué un pôle de la religion ou du sacrifice et un pôle de la magie ou du maléfice, l'un lié à la lumière du jour et à la célébration publique, l'autre à la nuit ou à l'ombre et à l'isolement. Cette antinomie entre religion et magie est aussi à la base de la conférence « Le chamanisme » qu'Anatole Lewitzky devait donner au Collège de Sociologie les 7 et 21 mars 1939. Elle est également présente dans Le mythe et l'homme de Caillois, qui devait paraître en 1938. Dans l'Avertissement on lit (avec une référence explicite aux études de Frazer) : [...] l'homme religieux s'incline respectueusement devant les puissances supérieures, tandis que le sorcier s'efforce de les contraindre » (Roger Caillois, Le mythe et l'homme, Paris, Gallimard, 1994, p. 10).

4. « D'une manière tout à fait générale, la société secrète apparaît partout comme un corollat du despotisme et des interdictions policières, pour se protéger de manière défensive aussi bien qu'offensive contre la violence écrasante des pouvoirs centraux » (George Simmel, p. 67).

5. L'énoncé évoque les notes que Caillois devait rédiger pour la conférence au Collège de Sociologie « Confréries, ordres, sociétés

6. « Le régicide simulacre de la mise à mort de Dieu » : c’est ainsi que Klossowsky devait intituler un paragraphe de la conférence sur « Le marquis de Sade et la Révolution », donnée au Collège de Sociologie le 7 février 1939, qui devait lier le divin marquis à la figure mythique du rex nemorensis de Frazer (Ibid., p. 518).

119. HENRI DUSSAT

[La méditation devant la Croix]

La méditation devant la Croix livre justement à la pensée, pour que celle-ci ne s’y refuse pas, le problème de la mort de Dieu.

L’image du Crucifié s’introduit à son tour dans ce thème comme une approximation ayant un caractère de révélation si intense que nous pourrions bien tenter de nous saisir de cette idée de la mort de Dieu par une opération d’une tout autre forme que celle que revêt l’union de la croix avec sa proie.
1. Le supplice qui se consomme sur le Calvaire est donné comme la représentation de la mort d'une partie de la personne divine – mort offerte aux hommes pour leur rachat, mort prêchée par la victime elle-même, c'est-à-dire aussi mort voulue, préméditée par la nature de l'homme, du fait du péché, qui est son intime propriété.

Mais il importe de ne pas seulement attribuer au Crucifié le rôle de l'instance exutoire suprême. Il est la projection libérée, et pour ainsi dire heureuse, du péché à lui-même révélé, dévoré d'une soif nouvelle. Le supplicié, croulant sous les ors de sa gloire, dans l'irréalité d'une nuit qui s'appesantit sans trêve, lourde des promesses d'une douceur inconnue, s'offre, dans sa perfection pantelante, comme la voie lumineuse dans laquelle se précipite, avides de lui-même, le cœur du pécheur. Que par la Passion, dont il veut prendre sur lui toute l'horreur, les fins proposées à ce cœur accèdent à la béatitude, il reste qu'avec le moment de cette agonie le rapport du pécheur à Dieu se confond avec celui qui est donné dans la mort en croix, en tant qu'existence assumée, en proie à son éternité.

2. Les chairs ont été ouvertes et le sang a coulé. Le vide s'est fait autour de l'acte, pour qu'en soit mieux exprimé l'effroi ; et seul le cœur du pécheur est présent et contemple.

Dans le silence suspendu de la création la plainte est murmurée en vain et elle résonne délicieusement, à travers toutes les larmes, au cœur du pécheur. Un gage de plus lui est donné et les liens de la complicité l'unissent au Seigneur mourant.

Ainsi un pacte est noué ; ce qui a lieu ici s'accomplit sous sa loi, et de la conscience de son empire peut jaillir un bonheur sans égal : dans la solitude du Crucifié s'est brisée celle du cœur du pécheur.
Il y a d'abord projection du péché – en tant que le cœur du pécheur conçoit à son propre sujet ce qu'on peut appeler la catégorie de l'amor fati et dans ce mouvement la crucifixion est réalisation heureuse, accomplissement dans la direction qui est celle de la nature humaine; en même temps le pécheur se retire du lieu de la tragédie, sachant du reste que se joue là sa propre tragédie, afin de se livrer à un bonheur infiniment trouble (qui pourra être prétexte aux plus sévères pénitences). Alors le cœur du pécheur semble s'être abandonné à lui-même au plus épais de son infamie, mais cependant il n'ignore pas ce qui est entendu par fidélité dans le monde qui vient de naître – fidélité sans perte aucune, sans fissure du pardon, fidélité du sujet à son objet, et de l'objet au sujet. Ce bref retranchement, ce moment de délectation qui vité se réprime, cela a presque lieu d'ailleurs comme si cela avait lieu à l'insu du pécheur, mais en réalité rien ne l'abuse, il connaît ses moindres détours, sa moindre aspérité et sa moindre dépression, son moindre masque et s'il a pu s'abandonner à ce qu'il sait même ne pas être le mensonge d'une illusion, mais à ce qui pourrait l'être, c'est qu'il a déjà mesuré la profondeur de fidélité que rien ne trompe et que réserve à celui qui la cherche le dépositaire révélé de sa réalité et de son salut. Enfin, il y a lien, soudure, réunion, embrasement éperdu du pécheur avec l'Homme-Dieu qui a douté, de l'angoisse du pécheur qui soudain s'est jetée par delà ses limites vers son but, avec la croix sur laquelle expire le supplicié; et dans ce moment le cœur du pécheur abîmé aux pieds du cadavre, ayant goûté l'instant d'un éclair, dans le sentiment de la complicité, l'infini bonheur de n'être plus seul, est mis en face de l'image nue, insoutenable, de sa mort.
3. Le sang s'est répandu longuement ; le corps du Seigneur s'est affaissé, exténué et maintenant inerte, pesant sur la charnière que forme avec le bois la blessure des mains clouées.

Le sang a été longtemps offert au regard des bourreaux et le dedans de la chair tourmentée ; le corps du Seigneur a été à chaque instant violé. Ses plaintes ont provoqué le rire et ses paroles de miséricorde les sarcasmes de la populace et des soldats. L'offre de l'amour infini a été rejetée et la somme de tout l'opprobre est concentrée sur la tête du Fils de l'Homme subissant les tortures qui mettent tout en péril.

L'image de la mort – de sa propre mort – qui s'emporte du cœur du pécheur est telle qu'elle exige que soit maudite toute la vie qui mène à elle ; de la même façon la vie tout entière, devant la menace démesurée que constitue un terme entrevu dans une révélation aussi terrible, maudit la mort.

Les atours bénéfiques que revêt la promesse du passage, de l'intrusion dans un monde annoncé comme celui de la félicité et de la tranquillité éternelles ne portent pas en eux la vertu de lever la malédiction.

Les plaies malheureuses, le sang vaincu, la chair frissonnante sont les attributs de l'image horrible du destin infligé à l'être. Cependant le cœur du pécheur effectue le constant voyage du désespoir sans fond à ce qui est imposé d'espoir dans l'attente de la venue atroce de la mort ; par-dessus tous les déchirements il est ainsi déchiré sans cesse sans pouvoir jamais se résoudre. Ainsi il satisfait aux impératifs profonds de son essence et de son existence.

L'identification du Crucifié avec la vision de la mort de Dieu a pu être abandonnée, puis reprise au cours de la représentation descriptive du supplice ; les personnes
du Père et du Fils peuvent être présentées comme ne pouvant être réunies ; la Toute-Puissance peut apparaître ne pas être altérée dans son intégrité par la consommation de la Passion. Par cela même nous nous autorisons à voir dans l'esprit de la Passion un défi lointain porté au courage des hommes qui se percevront comme les meurtriers de Dieu et se produiront comme tels.

Nous qui nous posons devant nous-mêmes et devant l'être dans sa totalité sans un mouvement de recul, nous autres sans péchés, nous avons tout le loisir d'accorder à l'effigie chrétienne la valeur de telle ou telle représentation : celle par exemple qui est liée à la poursuite rapide, forcément cruelle, d'un but érotique.

Nous ne pouvons pas ne pas être amenés à éprouver une joie orgueilleuse au spectacle misérable du péché – misère dont ne peut parvenir à se dégager le mythe. Nous n'oublions pas, ce faisant, que notre mépris va tout autant à ceux qui ne sont que par faiblesse ou par basesse des contempteurs de Dieu qu'aux dévots de ce même Dieu, dont la religion est celle de nos pères ; dans cette mesure, en particulier, nous pouvons avoir honte de nos pères, une honte agissante, mais non point malheureuse ; nous nourrissons une haine vigilante pour ce qui demeure au seuil d'un passé devant les responsabilités duquel nous nous détournons en riant².

H. D.
3 octobre 1937

NOTES

1. 6 feuilles dactylographiées au recto à l'encre bleue, de 20,9 x 27,1 cm. Archives Henri Dussat. Un double du même document

2. Dans la section « [Morale (Mort de Dieu et valeur de l'instant périsseable)] » du *Mémorandum* Bataille devait reprendre l'opposition nietzschéenne entre le Crucifié et Dionysos qui ouvrait le numéro d'*Acéphale* consacré à « Dionysos » (n° 3-4) : « Le Dieu en croix est une malédiction de la vie, un avertissement de s'en affranchir. Dionysos écartelé est une promesse de vie, il renaîtra éternellement et reviendra du fond de la décomposition » (p. 52).

120. GEORGES BATAILLE À JEAN ROLLIN

76 bis rue de Rennes, 16-X-[19]37

Mon cher Rollin,

Je m'en veux de ne pas t'avoir écrit plus tôt.
J'aurais voulu t'écrire assez longuement et il se trouve que c'est difficile, que le fait d'être placé dans des conditions différentes empêche cette coïncidence de soucis qui rend parfois les rapports humains pleins de sens.

Il y a presque un an maintenant que tu as quitté Paris où comme tu le penses la fourmilière n'a pas changé de vie ni de rythme. Je ne puis guère d'ailleurs parler de cet aspect fumeux des choses générales que pour me plaindre de plus en plus de ce que l'atmosphère a d'obscur, à ce point que la figure la plus claire risque d'être confondue aussitôt avec la figure opposée. Et il est possible aussi de perdre son sang dans cette obscurité.
Il me semble que nous aurions pu correspondre assez régulièrement et que la faute en est à moi : par exemple, j’ai dû envisager plusieurs fois, sur des notes, le moyen de te faire parvenir la revue. Par comble de malheur, je me suis aperçu que l’abonnement que ton père avait souscrit n’a pas été servi. Cela ne se passe pas heureusement de la même façon dans l’ensemble, mais jusqu’ici aucune des notes que j’ai prises n’a eu de suite...

Je ne puis guère te parler longuement de ce que nous avons réalisé ensemble, mais je crois qu’étant donné les circonstances précaires dans lesquelles nous sommes nés, nous avons donné le plus de conséquences qu’il était possible à ce que nous avions entrepris. Nous tentons en dernier lieu de fonder ce que nous avons appelé Collège de Sociologie, qui réunira tous les quinze jours des personnes de différentes origines : nous ferons là une suite cohérente d’exposés des données sociologiques. C’est ce que nous ferons avec Caillios (mais nous n’avons rien pu envisager d’autre avec lui).

Je m’excuse de tout ce que cette lettre a d’absurde et somme toute de vide. Peut-être cependant une correspondance prendrait un sens, si elle était moins rare. Je serais naturellement heureux de savoir ce que tu éprouves là-bas et qui, sans aucun doute, doit compter lourdement dans une vie.

Crois à mon amitié,

Georges Bataille

NOTES

1. 2 feuillets de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, la première écrite au recto et au verso, la deuxième écrite seulement au recto, provenant des archives de Jean Rollin.

420
2. Rollin s'était installé à Barcelone au moment où avait éclaté la guerre civile espagnole.

3. Il s'agit d'Acéphale : un exemplaire de chaque numéro de la revue figure dans le dossier remis par Rollin à Dominique Rabourdin. La collaboration de Rollin à Acéphale devait se réduire à un article pour le numéro 2 consacré à « Nietzsche et les fascistes » et paru le 21 janvier 1937 : « Réalisation de l’homme », où il rapproche la question de l’accomplissement de l’homme, posée par l’affirmation nietzscheenne de la mort de Dieu, et les tentatives poursuivies par Marx et par Freud.


5. Caillois, qui avait refusé de prendre part à Contre-Attaque, quoiqu’il en eût inspiré le projet, avait rédigé dès mars 1937 la « Note sur la fondation du Collège de Sociologie » parue en juillet dans Acéphale (n° 3-4, le même numéro où il avait publié « Les vertus dionysiaques »). Ce passage confirme que Caillois ne devait pas adhérer à la société secrète Acéphale, dont il devait néanmoins être assez proche (cf. aussi le texte de Bataille daté « Rome, 17 juillet 1937 » (document 105) envoyé à Rollin peut-être en même temps que cette lettre).

121. GEORGES BATAILLE À PIERRE ANDLER

10-XI-[19]37

Mon cher Andler,

Excuse-moi de ne t’avoir pas répondu plus tôt. Je viens d’être malade. D’autre part j’espérais qu’Ambrosino viendrait à l’occasion du 11. Je viens de recevoir une lettre de lui me disant qu’il lui serait
impossible de venir. Je lui écris donc de m'envoyer les résumés.

J'ai mis de côté ton texte en manuscrit et tous les papiers que j'ai sont maintenant en ordre et communicables. Il me manque cependant certaines choses. Il faudrait que nous en parlions ensemble et, si possible, avec Kelemen. Je te propose un rendez-vous samedi [à] 7 heures à la brasserie Lumina. Voudrais-tu prévenir Kelemen ?


Au sujet du Collège de Sociologie, il n'y a pas eu de réunion depuis celle qui a eu lieu rue Ségur4 ; j'ai vu tout le monde séparément. La première réunion aura lieu le 20, mais, samedi, j'aurai ou je serai sur le point d'avoir le prospectus à envoyer5.

Amicalement,

Georges Bataille

Pour G.L.M. la maladie de son cycliste remet le règlement à quelques jours.

Si tu ne peux pas venir samedi peux-tu téléphoner à la bibl[iothèque] (Richelieu 00-06) à 2 h. environ soit vendredi soit samedi.

422
NOTES

1. Une feuille de papier à lettres fin, de 13.7 x 21.5 cm, écrite au recto et au verso. La lettre nous a été communiquée par Pierre Andler. Le même jour Bataille envoie une lettre à Caillois où il lui demande de préciser le sujet de l’intervention qu’il devait préparer pour la séance inaugurale du Collège de Sociologie, le 20 novembre.


5. Cette dernière phrase est écrite verticalement sur la marge gauche, en bas. La date se réfère à la séance inaugurale du Collège de Sociologie et le prospectus est vraisemblablement celui de la pre-

122. GEORGES BATAILLE

RÈGLES DU 28 DÉCEMBRE 1937

1. — Un nouveau participant d’Acéphale ne pourra assister aux réunions intérieures qu’après avoir signé le premier engagement (sans clause concernant le second) et avoir été une fois dans la forêt.

2. — Le nom de ceux qui sont susceptibles de participer devra être communiqué à l’avance, soit au cours d’une réunion sessionnelle soit par une lettre adressée à chacun des adeptes. S’il n’y a pas eu d’objection lors de la réunion ou si aucune objection n’est reçue dans les huit jours qui suivent l’envoi de la lettre, Ambrosino et Bataille, solidaires, pourront prendre sur eux d’emmener le nouveau participant dans la forêt. Ils devront alors porter une telle rencontre à la connaissance de chacun des adeptes soit oralement soit sous forme de lettre portant simplement le nom du nouveau participant précédé du signe du labyrinthe.

3. — La participation suppose, en premier lieu, une rigueur personnelle telle que le secret puisse être tenu ; en second lieu un intérêt, une sympathie profonde pour ce qu’Acéphale signifie. Elle ne suppose pas nécessairement l’adhésion formelle à des propositions précises ni la résolution de consacrer ses forces à une tâche définie, toutes choses qui ne sont demandées qu’aux adeptes.
4. — Un participant ne pourra être reçu au nombre des adeptes — c’est-à-dire être admis à signer le second engagement — que trois mois au moins après la première rencontre à laquelle il aura assisté.

5. — Les rencontres peuvent avoir lieu lors des sessions ou en dehors ; elles peuvent réunir l’ensemble des adeptes ; elles peuvent aussi être partielles, mais elles ne peuvent comporter de feu de soufre que si deux adeptes ou participants au moins, dont Ambrosino ou Bataille, y assistent. Une rencontre peut aussi ne comporter qu’un seul adepte ou participant — se rendant la nuit au lieu dit dans la forêt.

6. — Lorsqu’aucune rencontre générale ou partielle ne sera organisée lors d’une session, chacun des adeptes accomplira seul une rencontre sans feu de soufre dans les quinze jours qui suivent. Il devra donc connaître les chemins de la forêt.

NOTES

1. Double sur papier pelure. 2 feuilles, de 21 x 27 cm, dactylographiées au recto, provenant des archives de Pierre Andler. Le document, non signé, complète les Règles du 24 septembre 1937 (document 113).

2. Il s’agit du symbole qui figure sur la couverture d’Acéphale.

123. IMRE KELEMEN

Déclaration à la réunion sessionnelle
de décembre 1937

L’image d’Acéphale est née pour représenter la foule sans chef. Mais elle représente également, dès sa nais-
sance, la volonté d'être, l'effort sans nom et aussi le prix de cet effort pour les hommes qui sont liés ensemble, entre eux par cette volonté et par cet effort, par le secret.

Les doctrines révolutionnaires qui ont d'abord sourdi [sic] de l'angoisse et du déchirement intérieur, ont placé devant cette angoisse et ce déchirement le leurre vide de sens d'une société paradisiaque. Elles ne pourront jamais donner naissance à cette société dont la représentation correspond exactement à la fuite aveugle et vaine de la masse devant la tragédie. Il s'agit là d'une tragédie telle que la fuite devant elle, aussi bien que toute représentation d'un état paradisiaque en font partie, comme des décors sans importance.

Image représentant un homme sans tête, image de la réalité, de la vie et de l'Univers, réalité insupportable à la contemplation et inaccessible à la spéculation intellectuelle, mais seul objet de l'amour consumant de ceux qui veulent l'existence dans son ensemble, Acéphale est la tragédie.

Aspirer à l'existence dans son ensemble, signifie porter en soi la tragédie. Acéphale n'est pas né pour remplacer, dans l'esprit confus et veule de la masse, le pauvre mirage d'un paradis, terrestre ou non. Acéphale ne saurait remplacer quoi que ce soit et surtout pas quelque chose qui n'existe pas, car Acéphale, lui, existe.

La dépression intérieure qui me guette dans le monde des besognes utiles où je vis m'humilie. Elle correspond à ma volonté d'échec, elle en est une manifestation. Je suis seul, humilié et parfois veule, gaspillé et indécis, devant ce gouffre au bord duquel l'évasion et la chute se valent. J'ai été seul dans mon échec ; maintenant je veux mon existence.

426
Ce que je veux n’est pas situé dans un avenir. Les éléments confus en sont en moi ; tout est en moi. Au bord du gouffre, déchiré par ce qu’il y a de tentant dans la chute comme dans l’évasion, durci et tendu, au sortir de la dépression, je saisiss la chance, MA CHANCE, après avoir abandonné ce qui se vaut – précieux ou méprisable – dans une vie passée.

NOTES


124. HENRI DUSSAT

13 janvier 1938¹

[Méditation dans la forêt]

Je suis là.
Je suis venu, lentement, selon des lenteurs comme calculées, inhérentes à la mesure du temps.
Je suis seul, j’essaie d’être plus seul encore.
Il y a, ailleurs, je le sais, la danse des insectes dans le halo des lampes. Les insectes tournoient, on distingue un reflet d’or, parfois une aile s’enflamme et brûle.
Je sais que ce spectacle, à certains moments, plus ou moins fréquents, plus ou moins fugaces, pour de nombreux hommes, et pour moi-même, risque de ressembler à celui de la vie.

Dans la poussière des lumières, parmi l’agitation perdue des gestes vides, devant l’horizon mouvant et nocturne mais vivement éclairé, comme le dedans d’une chambre ouverte, aux murs évanouis, qui s’installerait en plein au milieu de la ville, dans ce flux où des mains, des sourires, des baisers se tendent, où rien n’affecte au fond, je démèle aisément la trace qui ressemble à celle de mes pas.

Une telle reconnaissance n’a pas lieu sur un plan autre encore que celui de la plus grande facilité ; mais désormais peut-être est-il donné comme possible de se surprendre enfin à en user à l’égard de telles formes de l’être avec liberté.

Cependant, pour moi, rien n’est résolu, je le crois, et de me trouver souvent face à face avec ma propre image en proie à la vanité, à la perte qui est liée à la participa-
tion à la vie du dehors, de me rencontrer ainsi, m’arrêter, me reprendre, d’en agir avec moi comme je puis le faire alors, ce m’est la preuve certaine que les choses sont ainsi, aujourd’hui, qu’elles ne se sont point encore défaits d’un certain air de malheur.

Je ne me propose pas de me cacher, assuré d’une telle évidence, combien, alors que j’écris cela, je puis me trouver loin de la liberté précisément, de cette liberté tranquille et sûre sans qu’il soit besoin pour elle de recourir à la prudence, de la liberté perçue sans doute comme un but désirable, devant un chatoiement confus de formes, de couleurs dont l’éclat étincelant attire le regard vivant dans le halo des lampes.

Aujourd’hui je suis loin, je suis là ; je marche dans la nuit. C’est la première fois que j’affronte seul la forêt. D’emblée son abord, ce soir, est plus rude qu’il ne l’a été ; la pluie tombe, le vent souffle, le ciel est très bas et sombre. Je sens, si près de moi, la présence des éléments, et c’est comme si, autour de moi, tout se mouvait. Je ressens vivement, comme dans une étreinte, la nécessité de me laisser assaillir par la pensée du danger.

Je suis venu, j’ai marché déjà avec d’autres hommes, par les mêmes chemins, dans la même direction. C’est par la forêt, par la route parcourue ensemble, dans le silence, dans la nuit, et c’est par l’arbre que je suis lié à ces hommes. Alors, allant avec eux, tendu comme eux de toute ma force vers la présence, je me sentais lié à eux et je savais ce à quoi nous tendions tous de nous lier en nous en saisissant. Nous nous efforçions ensemble de marcher, chacun du même pas exigeant ; peut-être nous était-il possible déjà d’accéder, dans une certaine mesure, et dans cette mesure avec une certaine aisance, à une sensation – non pas facile, heureuse, mais au contraire dure, brutale,
comme trop rapide, le souffle nous manquant, – à la sen-
sation que, devant nous, d’une façon qui peut-être n’avait
pas été invoquée, les choses s’ouvriraient.
Maintenant, étant là seul, marchant seul, le plus seul
qu’il m’est possible, je sais que si je me sens lié à la pré-
sence que j’appelle ce sera sans introduction, sans inter-
cession, nécessairement sans faux pas, de la façon dont
on se maintient sur une arête, dans les hautes montagnes,
dont on court le long d’un précipice. Et, plus souverai-
nement qu’elle n’a pu le faire encore, la pensée qu’ainsi
rien n’est plus proche de moi que le danger me provoque.
Il m’est impossible de penser quoi que ce soit de réel-
lement valable, de conquérant, riche de vertus sanglantes,
il m’est impossible de penser à quoi que nous puissions
entreprendre, quoique qui puisse naître de nous-mêmes d’im-
périeux, dès à présent ou dans l’avenir, autrement qu’en
laissant ma pensée se revêtir de la propre forme qui est
la sienne lorsqu’elle tente d’appréhender ce qui constitue
l’essence des actes ; et parmi les actes de la forme qu’em-
prunte ma pensée lorsqu’elle aspire à se saisir de l’essence
des plus denses, de ceux de l’accomplissement desquels il
résulte que la mort survient dans ce vers quoi ils étaient
dirigés. De même, la pensée qu’à toute force, de tout
notre pouvoir nous avons à nous maintenir, à tout mettre
en œuvre, à faire en sorte que tout nous engage davon-
tage dans notre voie, cette pensée dont je perçois la réa-
lité et la puissance, ce soir, seul, dans la forêt, est indis-
tincte pour moi, dans sa forme, de la pensée exaltante du
danger.
Il y a pour nous différentes sortes de dangers dont il
appartient au monde de l’humanité qui s’agite, ailleurs,
de nous révéler l’existence, qu’elles ressortissent à son hos-
tilité ou à sa complaisance. Mais il est clair que ce qui
se manifeste ici, à cette heure, est d’une autre nature. Le monde que nos mains cherchent à entr’ouvrir, le monde dont nous pas, l’obstination d’un effort, dont l’ensemble de nos démarches tendent à nous ménager l’accès, ce monde de ténèbres dans lesquelles on devine pourtant battre le cœur des flammes, la nature du danger qu’il réserve est telle que, de très loin, sa présence se révèle à notre passion brûlante, et elle peut se révéler comme épaissie, lourde de menaces ou comme transparente, chargée de voiles.

Dans la nuit de ténèbres et de flammes, ce qui a pris forme d’existence, dans un être doué de la vie, aux signes humains distincts qui sont les miens, va et sollicite que la mort lui apparaisse sous les espèces de sa propre mort.

Ma propre mort ne m’est pas apparue, ce soir, au terme d’une méditation difficilement entreprise et poursuivie ; elle m’a saisi, comme une image, avec une force violente, comme une image aussi rapide que l’est une des clameurs stridentes du vent autour de moi. Dans une forêt comme celle-ci, dans cette même forêt, se meut un homme. Il a laissé tous ses vêtements, il est tout à fait nu. Il quitte l’ombre épaissie des arbres, et il se met à traverser une grande clairière violemment éclairée d’une lumière intense, tombant du ciel. Il se met à courir dans cette clairière, gesticulant des bras et des jambes, sautant, bondissant dans sa course, riant et criant. Soudain, fendant les nuées embrasées, l’éclair surgi d’un soleil le frappe en pleine poitrine, comme un poignard, et il s’écroule. Il est mort.

Henri Dussat
NOTE

1. Double sur papier pelure. 5 feuilles, de 21 x 27 cm, dactylographiées au recto. Archives Pierre Andler. Ce document est la transcription d’une extase vécue dans la forêt, au pied de l’arbre acéphale. Il annonce la mystique de la joie devant la mort, mouvement jubilatoire de « perte de soi » que Bataille devait, dans le dernier numéro d’Acéphale, définir, en opposition à la morale servile des religions institutionnalisées, comme « une apothéose de ce qui est périsable, apothéose de la chair et de l’alcool aussi bien que des transes du mysticisme ».

125. GEORGES BATAILLE À JACQUES CHAVY

24-1-[19]38

Mon cher Chavy,

Je crois que nous devrions nous rencontrer un soir. Pourrais-tu venir vendredi à Lumina à 9 h 30 ? J’ai envoyé le même rendez-vous aux autres. Amicalement à toi et à ta femme.

Georges Bataille

au sous-sol

NOTE

1. 1 feuille de papier à lettres assez épais, de 13,3 x 21 cm, écrite au recto.
126. [ACÉPHALE]

8-III-1938

LISTE DE NOMS

1. Adeptes.
   G. A.
   P. A.
   G. B.
   J. C.
   R. C.
   H. D.
   I. K.

2. Participants.
   P. W.

   M. L.
   A. M.
   J. R.
   S.
   H. W.
   C. P.
   E. T.

4. Seront proposés en principe lors de la prochaine session par G. B.
   J. A.
   C. B.
   T. O.

2. Il s’agit de Patrick Waldberg qui entra dans la société secrète quelques mois plus tard.

3. Il s’agit probablement de Michel Leiris qui, tout en étant supposé rester extérieur à la société secrète, publie en 1938 dans la collection « Acéphale » Le miroir de la tauromachie.

4. Il pourrait s’agir d’André Masson, demeuré lui aussi étranger à Acéphale.


7. Les initiales C. P. pourraient désigner Colette Peignot, alias Laure, dont le rôle dans la société secrète n’a pas encore été tiré au clair. D’après les témoignages de Chavy, d’Andler et de Koch, Colette Peignot, qui, à partir de 1938, devait s’installer avec Bataille à Saint-Germain-en-Laye, n’aurait jamais pris part aux réunions d’Acéphale. Son lien avec la société secrète paraît néanmoins confirmé par le texte relatif aux inter-

8. Il s’agit du poète et peintre Jean Atlan, qui devait demeurer étranger à la société secrète.


127. HENRI DUSSAT

Se mouvoir dans l’éthique

Effectuer le passage de l’esthétique à l’éthique, reconnaître le vide indéterminé de ce qui se déroule dans le domaine des réductions et des relations de l’esthétique, et reconnaître du même coup l’impossibilité de s’y maintenir, cela c’est accomplir l’acte chrétien.

L’essentiel du chrétien y est donné, et le chrétien se révèle par le goût profond de ce passage. Tendre à l’éthique, c’est là la résolution de ce qui reconnaît, ou de ce qui est en mal de reconnaître le chrétien comme valeur suprême.

Autre chose est de se mouvoir dans l’éthique.

Tendre à l’accès à l’éthique, sans doute est-ce le propre du chrétien, et aussi y accède-t-il. La réalité du péché et de
ses affres en est le gage. Le saut est donc réalisé. Péché, souffrances heureuses, bénéédiction du malheur, rachat, par ces instances qu’il a introduites pour son compte une fois pour toutes, le chrétien se maintient sur le plan de l’éthique. La conscience malheureuse de ce qui est le chrétien est la marque de la conquête figée de son domaine. Il se maintient à ce point, mais il ne se meut pas dans l’éthique.

Se mouvoir dans l’éthique, cela a lieu bien au-delà.

Faire bon marché du péché, lui réserver le sort réservé à Dieu, c’est déjà le fait de ce qui s’est utilement emparé du domaine de l’éthique, qui crée dans l’éthique, qui s’y meut.

Accourir du plus loin, se saisir et déchirer, user de l’existence en brûlant et consumant, cela a lieu hors de la portée du chrétien. Cela, c’est se mouvoir dans l’éthique, c’est revendiquer et assumer l’exercice du crime. C’est pénétrer dans la réalité de l’éthique le fer au poing².

Toulon 25-III-[19]38

NOTES

1. 1 feuille de papier fin, de 20 x 27 cm, écrite au recto. Archives Pierre Andler. Une copie dactylographiée du même document (1 feuille de papier pelure, de 20,9 x 26,9 cm), portant les initiales H. D. et présentant quelques légères variantes par rapport à la version manuscrite, est conservée parmi les papiers de Henri Dussat ainsi qu’une lettre du 26 mars 1938, à l’en-tête « William’s Hôtel / 33, rue de l’Hôtel-des-Postes / Nice », probablement adressée à Pierre Andler, dont nous citons le passage suivant : « Je t’adresse quelques notes, à peine rédigées, qui datent d’hier, à Toulon. Idée qui n’est venue brusquement, sous une forme assez lumineuse, et que je n’ai pas voulu perdre (toutes ces explications étant parfaitement puériles...). Fais-les lire à Kele[men], si tu veux, peut-être à [... Waldberg – à qui j’ai tant parlé d’éthique l’autre soir... »
2. L’image évoque le poignard triangulaire que le bonhomme Acéphale de Masson porte à la main gauche. Cf. aussi Rencontre du 28 septembre 1938 (document 145).

128. HENRI DUSSAT

[Le labyrinthe]

En une poursuite effrénée, la vie qui est, sous une forme humaine, moi tente de s’emparer de cette forme, du nom dont on l’appelle parmi les hommes, tente de s’emparer de cette réalité que constitue le fait inouï que cette forme humaine que la vie – c’est-à-dire ce qui n’est pas l’absence totale, le silence, le vide – anime, que cette forme humaine, ma personne, se meut, se déplace, marche en ce moment, à telle heure, dans telle rue d’une ville où la vie emplit de la même façon une profusion de formes humaines pour lesquelles tenter de percevoir la rencontre, la coïncidence de l’existence avec cette forme humaine qui est soi-même doit signifier, comme pour moi, se vouer à une angoisse dévorante.

Dans l’instant d’un éclair le serpent s’est étroitement enroulé sur lui-même ; mais sa tête, tout au centre de la figure qu’il forme maintenant, ce n’est que dans une convulsion nouvelle, dans laquelle est mis en jeu l’ensemble des moments de son existence et par laquelle se trouve annulé le mouvement qu’il vient d’accomplir, ce n’est que dans cette convulsion qu’il peut de sa propre tête mordre sa propre queue, se rejoindre – offrir ainsi l’image du labyrinthe.

Menton
4-IV-1938
1. Une feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, écrite au recto. Archives Pierre Andler. Une copie dactylographiée du même document (1 feuille de 20,9 x 26,9 cm) portant les initiales H. D., mais dépourvue de l'indication du lieu, figure parmi les papiers de Henri Dussat.

2. Le thème du labyrinthe est, dans les années trente, au centre de la peinture de Masson, en étroite connexion avec le thème héraclitien des métamorphoses : c'est à lui que se rapporte, dans le dessin du bonhomme Acéphale, l'image, sur le ventre, de la spirale, « cette forme particulière de “labyrinthe à forme unique”, la plus ancienne que nous connaissions, qui, sur les feuilles babyloniennes, représentait les intestins à l'usage des augures » (Françoise Will-Levaillant, « Masson, Bataille, ou l'incongruité des signes », p. 62). Le symbole du labyrinthe (identique à celui inscrit sur la couverture d'Acéphale), accompagne d'autre part le procès d'adoption de Patrick Waldberg le 19 septembre 1938 (document 139). Cf. encore, sur le thème du labyrinthe, le texte de Bataille Si nous sommes unis véritablement... (document 105).

129. GEORGES BATAILLE

Réunion sessionnelle du 25 juillet 1938

Le temps est venu pour nous de rendre conséquentes les inclinations que nous avons pour un ordre de choses religieux et même pour une sorte de solidité militaire.
C'est pourquoi nous proposerions immédiatement les règles suivantes (qui ne peuvent avoir, il est vrai, qu'une valeur préliminaire) :

I – Chacun de nous s'engage à assister à la principale réunion de chaque session. – Dans le cas d'impossibilité – maladie ou éloignement – il doit y avoir envoi d'une lettre de solidarité. Si cette lettre n'est pas envoyée, une lettre commune sera rédigée et envoyée au cours même de la réunion, dans laquelle les conséquences du manquement seront représentées non sans quelque brutalité.

II – Chaque réunion commencera à l'heure exacte. Chacun de nous s'engage à arriver à l'heure exacte. Chacun de nous prend conscience de l'importance élémentaire de l'exactitude. – Les assistants devront s'asseoir à la table de réunion deux minutes environ avant l'ouverture. Ils devront dès lors observer le silence. La sortie devra être aussi brève que possible. Nous devrons éviter alors au maximum les conversations habituelles et, sauf opportunité évidente, ne pas partir à plus de deux.

III – Cela n'a aucun sens pour nous de nous réunir pour discuter. Les discussions peuvent facilement et doivent donc avoir lieu en dehors des réunions. Chaque proposition pourra être suivie de demandes d'éclaircissement, d'objections et de réponses, les unes et les autres brèves, mais il sera passé outre. Les objectants réclameront un entretien ultérieur, mais la proposition pourra être immédiatement valable, sous réserve d'objection persistante, c'est-à-dire que les clauses pourront en être appliquées sans délai, tout au moins dans les cas de nécessité et d'urgence.

IV – Ambrosino et Bataille ont un droit d'objection préalable à la réunion. Aucune proposition ne peut donc être présentée sans un accord antérieur avec eux, mais le droit d'objection appartient à chacun de nous. En contre-
partie, Ambrosino et Bataille doivent s'assurer à l'avance de répondre dans leurs propositions aux sentiments de tous.

V – L'état d'esprit qui doit régner dans les réunions ne peut être qu'un état d'esprit religieux. En conséquence, ce qui est demandé à chacun de nous est le profond silence de ses intérêts habituels et l'abnégation radicale de ses points de vue individuels. Et même une révélation de toute la gravité dont il est capable au plus secret de lui-même : autant que si la plus violente tragédie venait d'avoir lieu auparavant.

L'ordre du jour de la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938, qui commencera à neuf heures exactement, portera sur les propositions suivantes :

**I – Activité intérieure.**

Fondation d'un enseignement (se substituant progressivement à la permanence pour une partie) –

- Admission du principe de la location d'un atelier –
- Projet de rédaction de lettres communes à Chenon, Rollin, Atlan², Dubief et Klossowski³ –
- Addition à la liste des noms d'Isabelle Farner⁴, de Girard et de Koch⁵ –
- Fondation d'une Société des Amis d'Acéphale.

**II – Publication et définition de la position d'Acéphale.**

- Projet de publication de libelles périodiques de 4, 8 ou 12 pages de format in-16, destinés à être brochés ensemble chaque année pour former un Annuaire d'Acéphale –
- Projet de publication en août ou septembre d'un premier libelle intitulé Les sept agressions⁶, énonçant sept principes fondamentaux :
  1 – La chance contre la masse
  2 – La vérité de la communion humaine contre le mensonge et l'imposture de l'individu
3 - Une communauté élecive contre toute communauté de sang ou de sol
4 - L’éclat tragique de l’existence contre l’abdication servile
5 - Devenir criminel contre devenir victime
6 - Joie devant la mort contre toute immortalité
7 - L’empire de la tragédie contre la toute-puissance de Dieu et de l’Armée.

/Publication à la fin de ce premier libelle des statuts d’une Société des Amis d’Acéphale/.
Rédaction d’un Mémorandum (recueil de textes choisis) de Nietzsche9.

III - Décisions préliminaires aux rencontres de juillet.

NOTES

dans la *N.R.F.*, l'ensemble « Pour un Collège de Sociologie » qui réunissait « L'apprenti sorcier » de Bataille, « Le vent d'hiver » de Caillois et « Le sacré dans la vie quotidienne » de Leiris. La première année d'activité du Collège de Sociologie s'était d'autre part close le 19 mai, avec « La tragédie » par Pierre Klossowski et Denis de Rougemont ».


3. C'est la dernière fois que, dans les textes de la société secrète que nous avons retrouvés, apparaissent les noms de Dubief et de Klossowski.


9. Le Mémorandum, ensemble de maximes de Nietzsche, réunies et présentées par Bataille, ne devait paraître en réalité qu’en 1945 (chez Gallimard). Il figure dans les O.C. de Bataille en appendice à Sur Nietzsche. Dans l’introduction, l’écrivain explique l’optique du recueil : « J’ai tenté d’indiquer le chemin des crêtes, ne m’attardant pas à des thèmes connus (volonté de puissance, éternel retour...). Si, des hauteurs indiquées, l’on ne découvre pas des perspectives neuves, un nouveau monde – rendant l’ancien inhabitable – c’est qu’on a passé à côté, qu’on arrange une petite trahison. » Il écrit encore : « Je propose ce livre à de longues, à de lentes méditations. » La lecture de Nietzsche fait partie des rites de la société secrète Acéphale. « Avec les membres du groupe, on lisait Nietzsche, on le commentait. Je soumettais mes lectures à la petite communauté », devait écrire Isabelle Waldberg en évoquant ses premiers contacts avec les conjurés, en 1938 (Isabelle Waldberg sculpteur, p. 10). Mais, dans une lettre du 19 septembre 1943 adressée à sa femme, Patrick Waldberg devait critiquer le sens de cette opération : « On a eu tort de marcher sans assez de réserves dans le nietzschéisme de Bataille. La façon dont on parlait de Nietzsche au cours de nos réunions, l’usage qu’on en faisait dans les textes qui circulaient entre nous, quand j’y pense, me donnent aujourd’hui la nausée. » Et encore : « Que Nietzsche ait été terriblement surestimé par nous, cela me paraît indéniable, mais je suis prêt à aller plus loin encore et à dire que très généralement, Nietzsche est surifié, que c’est une fausse valeur [...] J’ai d’ailleurs le sentiment que le travail que vous aviez entrepris avec Chavy, le dépouillement de La Volonté de puissance, vous conduisait, vous aurait certainement conduit à des découvertes confirmant mon sentiment actuel » (Patrick Waldberg-Isabelle Waldberg, p. 86).
130. GEORGES BATAILLE

RÉUNION SESSIONNELLE DU 25 JUILLET 1938

Déclaration

Je tiens à faire en ouvrant cette réunion une déclaration préliminaire. Il a été question entre nous de n’avoir qu’une seule et longue session de juillet à septembre. Puis les choses ont paru de près plus difficiles. Il serait d’ailleurs inutile d’entrer dans le détail des faits. Nous avons donc abandonné ce premier projet. Il en reste cependant un principe sur lequel je veux insister : c’est que [ ] une exigence claire et simple et pour beaucoup de raisons dont certaines me touchent au plus profond de moi-même, cette réouverture de notre activité à la fin de ce mois de juillet 1938 devrait introduire dans nos démarches, outre la constance, une conscience beaucoup plus insistant et surtout beaucoup plus désagréable de ce qu’elles signifient. Les moyens qui nous ont manqué jusqu’ici pour dépasser une cohésion très embryonnaire pourront rapidement apparaitre à notre portée. Je ne crois pas qu’il sera indéfiniment vain qu’une trève de plaisanterie s’impose à nous. Il arrive quelquefois qu’une entreprise commencée se révèle tout à coup beaucoup plus onéreuse qu’on ne l’avait imaginée – parfois même presque ruineuse –. Les uns reculent en désordre. Les autres persistent. Alors seulement commence pour ces derniers la fin de toute plaisanterie. Celui qui s’occupe encore des petites histoires jusque-là fatales et inévitables apparaît comme un bavard inutile et un absurde brouillon au moment où il est question enfin de la réalité de l’existence, de la vie et de la mort. Beaucoup de facilités peuvent devenir entre nous parfaitement déplacées, elles
peuvent devenir l’objet de la colère des autres : en particu-
li"er tout ce qui touche au moi, à ses exigences butées, à ses vanités qui démagent et à ses fatigues. Je sais bien que
tout cela est plus ou moins obscur : d’ailleurs nous ne
sommes pas encore arrivés exactement au point où l’on est
contraint, littéralement contraint, de liquider les petites
facilités paralysantes avec rigueur. Je demande seulement si
l’on imagine que tout peut durer longtemps ainsi.
L’excuse tacite derrière laquelle chacun de nous est
retranché jusqu’ici – je n’en excepte aucun et, bien entendu,
ej ne m’en excepte pas moi-même – tient à la possibilité
de la simple question : « Mais que puis-je faire ? Que pou-
vais-je donc faire ? » Une telle question serait toutefois sin-
gulière de notre part : n’avons-nous pas trouvé l’essentiel
de notre accord contre tous les politiciens dans le principe
qu’exister, qu’être compte seul pour nous, que le souci pri-
mordial d’agir, de faire soit pour nous la mesure d’une
abdication². Or, qu’avons-nous fait jusqu’ici pour être, pour
exister ? L’essentiel – peut-être... mais dans l’ensemble quelle
est l’existence qui s’est réalisée autour de cet essentiel ?
N’avons-nous rencontré l’essentiel que pour avérer entre
nous que nous sommes incapables d’y répondre ?
Je ne manifeste ici aucune impatience ; encore moins une
acrimonie particulière. L’exigence qui se manifeste entre nous
dans la rigueur de mon langage demande que l’être naisse
de notre cohésion. Il fallait bien une fois ou l’autre que cette
exigence qui, au point où nous nous sommes avancés, a
quelque chose d’inexorable, il fallait bien que cette exigence
s’exprime une fois ou l’autre avec quelque brutalité. À la
condition, toutefois, que cette brutalité soit suivie d’une fer-
meté qui retrouve aussitôt toutes les sympathies riantes
comme toutes les ironies sévères de la vie. Il suffit que le
masque soit enlevé un instant. Ce qui doit suivre ne peut
être que précision, effort accompli avec méthode, en reprenant longuement chaque fatigue en face des murs qu'elle rencontre et en n'exigeant les pas décisifs qu'à coup sûr.

NOTES

1. 3 feuilles de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiées au recto. Archives Pierre Andler.
2. Cf. à ce sujet le texte de Bataille Pour mes propres yeux l'existence... (document 77).

131. LES MEMBRES D'ACÉPHALE

[25 juillet 1938]

DÉCISIONS

1. – Les propositions de la lettre préliminaire sont adoptées2. Toutefois, les paragraphes III et IV, bien qu'adoptés sans objection, sont réservés pour modification éventuelle jusqu'à la prochaine session.

2. – Il est entendu qu'un autre nom sera donné à ce qui a été désigné sous le nom de Société des Amis d'Acéphale3.

3. – Aucune lettre ne sera envoyée pour l'instant à Atlan, mais il sera rayé de la liste.

4. – Dautry sera ajouté à la liste.

5. – À la troisième agression, il sera ajouté « d'intérêts »4. De plus,

1. – Les lettres préliminaires aux réunions de sessions qui doivent régulièrement comprendre un ordre du jour
devront être envoyées un minimum quatre jours pleins avant la réunion.

2. — Les lettres de solidarité devront comporter un avis sur l’ordre du jour.

3. — L’enseignement éventuel sera ouvert à toute personne inscrite sur la liste.

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto avec une correction manuscrite. Archives Pierre Andler.

2. Il s’agit de la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938.


132. GEORGES BATAILLE

[Été 1938]

[Le type de mes disciplines]

Il existe dans l’édition récemment parue de La Volonté de puissance un grand nombre de passages suffisamment
cruels qui peuvent représenter pour nous l'agression à laquelle nous sommes nécessairement en proie et il ne sera pas mauvais qu'ils restent proposés à chacun de nous dans l'espoir que cela ébranlera jusqu'au fond.

En attendant d'autres références :

« Le type de mes disciplines : — À tous ceux auxquels je porte intérêt, je souhaite la souffrance, l’abandon, la maladie, les mauvais traitements, le déshonneur ; je souhaite que ne leur soient épargnés ni le profond mépris de soi, ni le martyr de la méfiance envers soi ; je n’ai point pitié d’eux, car je leur souhaite la seule chose qui puisse montrer aujourd’hui si un homme a de la valeur ou non — de tenir bon. »

NOTES


2. L’aphorisme de Nietzsche provient de la section du deuxième volume de La Volonté de puissance intitulée « Dressage et sélection » (n° 214, p. 282). Bataille le reprendra dans le petit volume Mémorandum, projeté justement dans le cadre de la société secrète (cf. l’ordre du jour de la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938 [docu-

133. PIERRE ANDLER

Il s’est agi de se refuser à l’ennui...¹

Il s’est agi de se refuser à l’ennui et d’échapper au vide. Mais l’amitié ne nous a apporté que l’impunité.

L’air que nous avons trouvé irrespirable n’est cependant pas celui de l’amitié. Ce n’est donc pas à ceux qui se sont tenus à l’écart de jeter la pierre. La froide résolution ne les a pas mieux servis en l’occurrence. Elle n’est, comme l’amitié, qu’une étape de la crainte de demeurer insuffisant. C’est de cette crainte qu’il s’agit aujourd’hui.

Nous nous sommes laissés posséder par l’espoir d’être fécondés : mais nous sommes ceux qui fécondent déjà, en pleine puberté. Méconnaître cette fonction, c’est encore une forme de la crainte. Il y va de notre volonté de richesse.

L’art peut prendre plusieurs formes – la psychologie est sans doute un art – mais il s’est agi pour nous d’être et donc de devenir ensemble. Nous devons donc laisser l’art où nous avons laissé tout ce qui nous disperse. Puisque nous nous sommes choisis nous-mêmes.

450
Ce choix a pu être arbitraire, mais il suppose que certaines choses sont acquises, et qu’en particulier il n’est pas toujours nécessaire de tout expliquer. Il faudra sans doute avant tout le montrer.

Pour donner aux autres – à nous – le droit d’être plus exigeants, il faut nous-mêmes exiger davantage. Il est aujourd’hui question de s’instruire parce que nous avons laissé la place aux illettrés et aux pédagogues (nous sommes chacun un illettré et un pédagogue). Nous avons assez tardé, mais il ne s’agit pas non plus de foncer tête baissée.

Nous avons pris pour de la modestie ce qui n’est que de la paresse. Mais qu’il ne soit plus question sous prétexte de la secouer de conscience individuelle. Donner gain de cause à la simplicité : mais qu’elle se garde à droite comme à gauche – il faut que la simplicité suffise à sa tâche pour que la conscience individuelle cesse de parler longuement. Si je suis obscur, il faudra pourtant que l’on comprenne que j’ai en vue la rédaction de textes.

Ce texte au fond s’adresse à tous. Qu’on ne confonde pas non plus simplicité et débilité mentale. Il ne s’agit pas d’abdiquer, mais de devenir réellement impérieux, de ne plus laisser sans objet notre agression. Ceci devra se passer sans verres cassés. Il n’est question dans ma pensée que de forêt.

P. A.
24.VII.[19]38

NOTE

1. 1 feuille de papier pelure, de 20,9 x 27,8 cm, dactylographiée au recto. Archives Henri Dussat. En haut, à gauche, l’abréviation
« C N », à droite, prélominiairement au texte, cette indication : « Le texte ci-dessous ne pourra figurer le cas échéant au journal intérieur qu'avec une note explicative : — Par “nous” il faut entendre tantôt “certains d’entre nous”, tantôt “nous tous”. Ce qui est dit dans ce texte est du domaine de l’actualité la plus fugitive : il correspond à un instant particulier et à des conditions particulières. »

134. HENRI DUSSAT

[Lacéphale¹]

J’existe dans la mesure où l’arbre, devant moi, surgissant de la terre profonde, surgit de ce que, tout d’abord, je perçois en tant que fond des âges.

Ce qui se dresse du plus loin du sang humain prend forme d’une fusion entre toutes les vies et toutes les morts humaines, et plus rien n’est agitation ou souvenir d’agitation. Il n’y a pas de tête ou [de] corps qui n’obéisse à rien.

Dans cet instant je m’enfonce dans la terre comme on entre dans les flots en même temps que grandit le signe, que ma mort toute nue et vivante se tient devant moi.

Et quand je pars je ne suis pas seul : ce que j’ai invoqué ne saurait m’abandonner. Sous ma forme humaine cela est. L’édifice des os sera un jour poussiére, mais aujourd’hui, déjà, cela est.

8-VIII-1938
NOTE


135. LES MEMBRES D’ACÉPHALE
À JEAN ROLLIN

[Août 1938]

Nous te faisons parvenir la lettre préliminaire à notre dernière réunion – conformément au principe énoncé dans les textes qu’elle comprend qui veut qu’une importance soit attachée à la manifestation d’un lien moral.

Au cours de cette réunion les propositions présentées ont été adoptées dans leur ensemble.

Nous comptons sur une réponse de toi.

Quel que soit le peu d’espoir de compréhension extérieure que nous avons, nous attachons un réel intérêt aux réactions de tes amis anarchistes. Nous souhaitons que tu puisses te rendre prochainement à Paris et, à ce moment-là, participer entièrement à ce qui nous unit.

Voudrais-tu envoyer ta réponse à Bataille
59 bis rue de Mareil à Saint-Germain-en-Laye (S.& O.)


136. GEORGES AMBROSINO
ET GEORGES BATAILLE À PIERRE ANDLER

[11 août 1938]

[Questions]

Nous te convoquons à nouveau à un entretien. Il aura lieu le mardi 16 août 1938 à 17 heures, 17 rue Séguiier.
Nous te rappelons les règles de nos entretiens² : aucune salutation, ne pas fumer. La clé sera sur la porte, tu entreras directement.

Nous te faisons parvenir les questions qui feront le sujet de notre entretien, afin que tu y réfléchisses.

Que signifie pour toi l'expérience religieuse ? Est-ce là ce que tu veux pour toi ? et jusqu'à quel point ? et de quelle façon ?

L'angoisse est-elle pour toi un moyen dans la recherche de l'existence accomplie ? penses-tu que ton angoisse doive infiniment durer ? Ou espères-tu arriver à des formes de joie ou d'hilarité que se propose l'extase mystique ? Ou penses-tu trouver la joie, la force et en général l'accomplissement dans d'autres voies que celles de la mystique ?

Que penses-tu faire pour acquérir de la puissance³ ? sur toi-même et aussi une véritable puissance sur autrui ?

Jusqu'à quel point penses-tu devoir aller dans la voie de l'ascèse⁴ ?

NOTES

1. 2 feuilles de papier épais, de 13,4 x 21 cm, dont la première est écrite au recto par Ambrosino et la deuxième dactylographiée au recto vraisemblablement par Bataille. Archives Pierre Andler. Sur la première feuille, en haut à gauche, de la main d'Andler, figure la date « le 11 août 1938 ». Le contenu du texte évoque le titre de l'exposé de Bataille « Ce que peut être pour nous l'expérience religieuse », annoncé dans l'ordre du jour de la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938 (document 141). D'après le témoignage de Jean Bruno, c'est plus ou moins à cette date que Bataille aurait commencé à se soumettre à un véritable « entraînement mystique » en partant des « procédés qu'il découvrit par l'Orient et le christianisme, mais qu'il associa de façon personnelle » (Jean Bruno, « Les techniques d'illumination chez Georges Bataille », Critique,


137. PATRICK WALDBERG

*[L'image de la Mort]*

30 août 1938

L'image de la Mort est liée à la Passion. Elle ne peut surgir avec quelque force que lorsque l'existence totale est en jeu.
L'image de la Mort, dans le monde qui nous entoure, est partout défigurée. Elle se retrouve, terrible et magnifique lorsque deux amants à l'instant le plus intense de leur union se donnent mutuellement la mort. Chacun des amants a brisé les liens d'habitude qui l'unissaient au monde ; même les liens qui l'unissaient à l'Autre ont disparu. Chacun se retrouve seul ; et à ce moment, seulement, l'image de la Mort a un sens.

On ne peut être digne en face de la Mort que si l'on a conquis le pouvoir d'être seul, que si l'on a cessé d'exister « en fonction » de tout pour exister enfin comme existe un Monde.

Pour nous, si proche que puisse sembler notre monde de celui des Amants, les choses sont différentes : notre existence, notre solitude sont des conquêtes et non une réalité à laquelle on n'échappe pas.

C'est lorsque nous aurons conquis la toute-puissance qu'un Monde a sur lui-même, lorsque nous serons seuls ; c'est-à-dire Maîtres, que nous aurons sur la Mort les droits du Maître et de tous les droits le plus grand et le plus lourd de sens, celui de rire de la Mort.

Waldberg

NOTES

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto à l'encre violette. Un double du même document est conservé parmi les papiers de Pierre Andler. D'origine polonaise du côté paternel et irlandaise du côté maternel, ayant vécu en France dès son plus jeune âge, Patrick Waldberg (1913-1985) était entré en contact avec Bataille dans le cadre du Cercle communiste démocratique, auquel il avait adhéré en 1932 (on lui doit l'initiative de la rédaction de La Critique Sociale). Présent lors de la naissance de Contre-Attaque,

2. Le lien entre amour et mort est un thème qui revient dans les conférences de Bataille au Collège de Sociologie. Il est également au centre du livre L’Amour et l’Occident dont Denis de Rougemont devait lire un chapitre au Collège en novembre 1938.

138. PIERRE ANDLER

[La guerre]

Nous qui vivons dans un monde qui se veut uni, nous ne sommes pas tenus de faire le même choix que lui. Mais ce monde n’est pas pour nous un cadre vide, une abstraction, la simple manifestation d’une apparence. Et si le monde est réel, cette réalité fût-elle dérisoire, nous lui appartenons, puisque nous sommes voués à la réalité tragique et que la tragédie exige l’ironie des circonstances.
Nous sommes donc amenés à accepter le monde sinon la punition qu'il a fait sienne. Cette acceptation est aussi celle de la guerre.

La guerre qui éclatera demain n'aura pour nous aucun sens, sinon de risquer de renouveler non le monde, mais l'équilibre des chances politiques et policières. Ce qui est en jeu dans la guerre telle qu'on nous l'offre n'est presque rien à nos yeux : pourtant tout est préférable à la rigidité cadavérique, à ce faux renversement de toutes les valeurs qu'ont introduit les doctrines d'asservissement à l'utilité sociale et nationale. Nous nous sommes retranchés comme de la mort de ceux-là mêmes qui ont cru reconnaître l'existence tragique dans la pauvreté des conflits sociaux ou nationaux, ou dans la contemplation atterrée d'un dieu en croix. Ce qui nous sépare des vieilles démocraties où nous vivons est tout aussi brûlant : mais nous nous sommes proposé pour tâche de donner nous-mêmes une figure au monde, en tant que fils meurtriers. Notre haine est donc d'abord pour ceux qui ont commis le faux renversement des valeurs, qui sont nos rivaux presque triomphants et dont l'imposture ne peut que nous révolter, nous, plus encore que le manque de prétentions des autres. La réalité qui nous rattache ainsi aux sociétés dont le hasard nous rend membres est d'une fragilité extrême, mais elle ne nous laisse pas indifférents. Aucune illusion cependant ne doit nous être permise : il ne saurait s'agir de faire confiance à des sociétés démocratiques qui déjà, en temps de guerre, adopteront l'existence militarisée et qu'aucune raideur intérieure ne défendra jamais contre l'envahissement des doctrines de l'agressivité malheureuse ou du rationalisme de classe. Nous aurons donc pris sur nous de participer à une guerre dont l'issue, de toute façon, n'est qu'un leurre. Rien ne nous dit que la trans-
formation interne des forces en jeu ne videra la guerre du seul sens qu'elle aura aux yeux des politiques et ne nous rejettera dans une position tout autre, celle du troisième camp apparaissant comme la plus probable. La responsabilité que nous avons assumée envers nous-mêmes – donner une figure au monde – n'aura donc à aucun moment cessé de jouer. Le tumulte que recherche aujourd'hui un monde ainsi divisé en deux camps dont l'un s'érige en successeur de l'autre, alors que celui-ci peut à chaque moment se succéder à lui-même, nous sollicite dans la mesure de l'agressivité qui nous est propre. Il est possible que dans leur malheur les hommes aspirent aujourd'hui à la guerre comme à la délivrance, à une tension inouïe pour se libérer d'une tension extrême. Nous n'avons à chercher dans une telle guerre que ce qui nous appartient en propre en nous détournant de toute autre image. Nous pouvons y participer à condition d'être ceux que nous voulons être, de continuer à aimer et à haïr dans la guerre ce que nous avons choisi et rejeté dans la paix, de nous souvenir de ce qui nous unit et qui devra en unir tant d'autres, tous les autres.

Pierre Andler
18.IX.[19]38

NOTE

1. 1 feuille de papier pelure, de 21 x 27,6 cm, dactylographiée au recto. Archives Henri Dussat. La guerre est également le sujet central du texte de Dussat d'octobre 1938 (document 151).
139. GEORGES BATAILLE

[Septembre 1938]

[Procès d'adéption de Patrick Waldberg]

Le procès d'adéption de PATRICK WALDBERG aura lieu le lundi 19 septembre 1938 à 21 heures, 39, rue Dauphine.
Prière d'envisager à l'avance une courte réponse à la question posée par ce procès, aucune discussion générale ne devant s'établir.

NOTE

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 21 x 13,2 cm, dactylographiée au recto, dont le bord inférieur apparaît coupé. Une feuille ultérieure de papier assez épais, de 13,5 x 21 cm, elle aussi coupée sur le bord de droite, présente au centre de la page le symbole du labyrinthe auquel il est fait allusion dans le texte Règles du 28 décembre 1937 (document 122) suivi du nom de Patrick Waldberg, les deux vraisemblablement de la main de Bataille. Archives Pierre Andler.

2. Néologisme formé à partir du mot « adepte ».

140. GEORGES BATAILLE À JEAN ROLLIN

Saint-Germain-en-Laye, 59 bis rue de Mareil

25-IX-[19]38

Mon cher Rollin,

Je t'envoie sous cette enveloppe les deux textes que nous te demandons de signer et de nous renvoyer aussitôt que tu les auras reçus.
Nous y joignons une adresse, un ordre du jour et un projet de programme. Nous te serions reconnaissants d’exprimer un avis particulier sur le projet de programme\(^3\) : tu jugeras toi-même s’il y a intérêt à le communiquer tel qu’il est à tels de tes amis\(^4\).

Naturellement, nous attendons des nouvelles de la réponse à la lettre traduite\(^5\).

Pour les textes que nous t’envoyons, tu peux te rendre compte qu’ils ne comportent strictement que des engagements négatifs. Il se peut que tel ou tel des interdits fassent penser à des histoires compliquées : en réalité ils ne correspondent qu’à quelque chose de peu important (qui ne peut embarrasser en aucun cas) et de très simple.

Inutile de parler de la situation actuelle et d’ajouter ainsi au raz-de-marée du verbiage.

Crois à toute mon amitié,

Georges Bataille

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. La missive, provenant des archives de Jean Rollin, nous a été communiquée par Dominique Rabourdin.

2. Probablement les deux textes de Bataille retrouvés parmi les papiers de Rollin : les *Vingt propositions sur la mort de Dieu*, sur lesquelles porte la réponse de Rollin (cf. document 143), et *Sacrifices*.

3. Vraisemblablement l’ordre du jour de la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938 (document 141) et le projet de « Programme » qui le précède, projet auquel il manque toutefois, parmi les papiers de Rollin, le fragment « Première partie ».


141. GEORGES BATAILLE

[Réunion sessionnelle du 29 septembre 1938]

Notre mouvement intérieur nous y conduit, les circonstances extérieures nous précipitent : notre organisation, notre discipline, notre agressivité achèvent de composer la figure armée que dans la nuit qui vient nous maintiendrons contre les forces antagonistes de toute nature qui se rencontrent dans leur volonté d’avilir l’homme.

Nous proposons de définir cette figure dans un programme qui pourra être mis au point à partir des textes
suivants (dont la première partie n’est que la forme précisée et développée des agressions qui figuraient déjà dans l’ordre du jour de la session de juillet).

**Première partie**

Les onze agressions :

1. **LA CHANCE**
   contre la masse

2. **L’UNITÉ COMMUNIÈLLE**
   contre l’imposture de l’individu

3. **UNE COMMUNAUTÉ ÉLECTIVE**
   contre toute communauté de sang, de sol et d’intérêts

4. **LE POUVOIR RELIGIEUX DU DON DE SOI TRAGIQUE**
   contre le pouvoir militaire fondé sur l’avarice et la contrainte

5. **L’AVENIR MOUVANT ET DESTRUCTEUR DE LIMITES**
   contre la volonté d’immobilité du passé

6. **LE VIOLATEUR TRAGIQUE DE LA LOI**
   contre les humbles victimes

7. **L’INEXORABLE CRUAUTÉ DE LA NATURE**
   contre l’image avilissante d’un dieu bon

8. **LE RIRE LIBRE ET SANS LIMITE**
   contre toute explication raisonnable d’un univers absurde
9. L’« AMOUR DE LA DESTINÉE » MÊME LA PLUS DURE contre les abdications du pessimisme ou de l’angoisse

10. L’ABSENCE DE SOL ET DE TOUT FONDEMENT contre l’apparence de stabilité

11. LA JOIE DEVANT LA MORT contre toute immoralité

Deuxième partie

I – En premier lieu, nous dénonçons toutes les entreprises, toutes les positions et tous les programmes actuels, qu’ils soient révolutionnaires, démocratiques ou nationaux, comme l’œuvre de menteurs dissimulant une faillite qui crève les yeux : le silence est la seule réponse à l’incontinence des bavards qui promettent le bonheur.

II – Nous ne promettons aucun bonheur, nous parlons de virilité. La joie violente que nous apportons se trouve aussi bien dans la mort que dans la réussite et la puissance.

III – Nous brisons avec toutes les servilités : nous composerons une force autonome en unissant tous ceux qui veulent une destinée humaine et non quelque fonction utile et lucrative.

IV – Nous organisons cette force en tenant compte de méthodes qui ont fait leurs preuves, – comme la franc-maçonnerie ou l’ordre naissant des Jésuites – mais en utilisant l’expérience de ceux qui nous ont précédés et que nous haïssons, nous ne retenons que la rigueur et la connaissance des lois qui fondent la puissance.

V – La force que nous composons est la virilité humaine qui n’accepte de concession devant aucune
nécessité\textsuperscript{2}. Ce n’est plus une plate entreprise de bonheur, un Dieu, un parti ou une patrie, c’est l’HOMME qui parle : d’où l’intransigeance avec laquelle nous sommes prêts à maintenir tragiquement l’autonomie de cette force en face de toutes les puissances qui veulent soumettre la vie humaine au principe de la nécessité servile.

VI – Nous mettons la lucidité, la maîtrise de soi, l’obs- tination obscure, la science précise et rigoureuse qui pré- voit, au service de cette force, de telle façon qu’une simple poignée d’hommes puisse la maintenir intangible au milieu d’un monde où seules les forces aveugles étaient jugées susceptibles de puissance.

VII – Nous dénoncerons la lâcheté, nous flagellerons la honte et la peur que les hommes ont de leur nature ; nous obligerons à reconnaître dans l’avidité – dans le fait que toute force ne s’accroît ou même ne se maintient qu’en détruisant et en absorbant tout ce qu’elle peut des autres forces rencontrées – la loi de toute existence ter- restre. Nous couperons la parole aux émasculés et aux hypocrites.

VIII – En contrepartie, nous montrerons que les éner- gies accumulées par cette avidité naturelle doivent être dépensées et prodiguées sans compter. L’acquisition ne peut pas avoir d’autre but que la dépense ; le travail ne doit pas avoir pour fin la production et la consomma- tion nécessaire à la production, mais la consommation inutile (comme cela se fait chez les sauvages, plus humains que les économistes). Seuls donnent un sens à l’existence le soleil qui prodigue sa force, qui se livre sans fin à une perte d’énergie éclatante, l’homme qui perd sa semence dans l’orgasme, celui qui, pour sa foi, fait le don tragique de sa vie\textsuperscript{3}.

466
IX – Nous apprendrons à regarder comme des esclaves ceux qui admettent que l’homme est sur terre pour travailler, qui enferment l’existence humaine dans un horizon d’esclaves, en faisant du travail utile la seule mesure de la valeur4. Nous soutiendrons une lutte inexpiable contre la morale du travail, avec la conscience qu’il y va de la destinée humaine : l’humanité entière est menacée d’une réduction à un immense système d’esclavage de tous.

X – Nous affirmons – et nous ferons de cette affirmation une constante dénonciation de tous les abdicateurs – que l’homme ne vaut pas suivant le travail utile qu’il fournit, mais suivant la force contagieuse dont il dispose pour entraîner les autres dans une libre dépense de leur énergie, de leur joie et de leur vie : un être humain n’est pas seulement un estomac à remplir, mais un trop-plein d’énergie à prodiguer5.

XI – À tous les sages de l’économie, dans quelque parti qu’ils s’agitent, nous rappelons la profonde ignorance où ils sont des données de[s] problèmes qu’ils prétendent résoudre. Et nous rappelons à tous les autres que des hommes qui n’ont rien fait de plus que changer les contraintes de l’économie capitaliste pour les contraintes du travail militarisé n’ont droit qu’à la dérision et à la haine. Le problème essentiel de l’existence n’est pas un problème de production et de répartition des produits. L’intensité de la lutte de classes ne varie pas simplement en fonction du salaire réel : le trop-plein d’énergie des ouvriers est un facteur d’agitation constante. Les hommes ont, par-dessus tout, besoin de la foi qui leur permet de prodiguer l’énergie qu’ils ont à perdre.

XII – Nous ne proposons pas du pain ou des richesses comme les menteurs qui vivent des promesses intenables qu’ils font aux autres : nous apportons aux hommes une foi.
XIII – Les hommes ont prodigué leur vie à un Dieu qui les émascule, à des patries qui les militarisent, à des révolutions qui ne les ont pas moins militarisés que les patries : toutes les forces auxquelles ils ont donné leur énergie et leur vie sans compter les entraînent maintenant à des ruines sans issue. Ce qui n'est prodigué que pour la servitude à Dieu, aux révolutions et aux patries, nous proposons de le donner à l'homme : la virilité qui ne s'incline devant rien est la foi que nous apportons à ceux qui ont assez de fermeté lucide pour trouver une grandeur, une force et une joie éclatante dans la destinée inéluctablement tragique de l'homme.

XIV – La virilité, l'homme représentent une réalité qui n'a pas d'exigence moins rigoureuse que le Dieu des croyances mortes. Une seule chose compte, que l'existence humaine atteigne des degrés d'audace, de science, de joie et d'éclat qui lui étaient encore inaccessibles ; tout doit être sacrifié à la tragique grandeur qu'il est possible à l'homme d'atteindre. La mort et le renoncement au bonheur ne peuvent être que des joies sur une voie aussi humaine.

XV – Les pitres et les lâches velléitaires se représentent la grandeur de l'homme comme une richesse qu'il serait possible de posséder pour soi et qui permettrait de regarder avec mépris des êtres engagés dans des voies plus simples. Mais la grandeur humaine n'aurait pas de sens si elle n'exigeait pas de celui qui la recherche un don tragique de sa force et de sa vie. Elle ne se trouve que dans une prodigalité sans mesure et n'est qu'une comédie chaque fois qu'elle voudrait être la grandeur particulière d'un vaniteux personnage et non pas l'impersonnelle grandeur de l'homme.

XVI – Les dilettantes, les amis de la tranquillité et des sœurs paroles inconscientes croient maintenir leur virilité dans l'isolement et dans la fuite. Mais la virilité n'appartient qu'à ceux qui luttent. Comment un être qui ne serait pas prêt à don-
ner son sang et sa vie pour maintenir ce qu'il est pourrait-il être regardé comme autre chose qu'une dérision de l'homme ?

XVII — Brisant avec ceux qui refusent la lutte comme avec ceux qui l'acceptent dans les rangs des partis qui exigent d'eux l'abdication, nous revendiquons et nous maintiendrons avec toute l'agressivité qu'il exige, le pouvoir d'opposition violente à toutes les puissances qui vivent de la diminution de l'homme. Nous écartant de toutes les méthodes négatives qui n'ont fait qu'ouvrir le champ à une domination militaire plus irrespirable encore que toutes les vieilles autorités détruites, nous formerons un ordre exerçant par sa discipline et par l'irréscusable autorité d'un « don de soi tragique » un pouvoir religieux plus réel et plus intangible qu'aucun de ceux qui ont existé : nous constituerons la force qui donnera à la voix de l'homme un accent qui brisera les oreilles des sourds.

ORDRE DU JOUR

de la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938,
qui aura lieu 39, rue Dauphine, à 9 heures précises.

Première partie

CONCLUSIONS ANNUELLES

Deuxième partie

PROPOSITIONS
I — Activité intérieure
Addition à la liste des noms et état des rapports entre-
tenus avec plusieurs personnes
État du projet d'une fondation d'une Société des Textes d'Acéphale

État du projet d'enseignement
Formes de participation personnelle à l'activité de l'organisation; chacun devra s'expliquer sur ce point, ceux qui sont absents de Paris dans la lettre de solidarité.

II - Publications et définition de la position d'Acéphale
État général des projets de publication
Mise au point du programme (tous les projets de modification ou d'addition devront avoir été rédigés par écrit; ils peuvent être transmis dans la lettre de solidarité)
Définition de la position autonome d'Acéphale en cas de guerre et projet de publication de cette position
Définition de l'attitude d'Acéphale à l'égard de la Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant

Troisième partie

EXPOSÉ :
Bataille: Ce que peut être pour nous l'expérience religieuse.

NOTES

1. 8 feuilles de papier pelure, de 21 x 27 cm, dactylographiées à l'encre violette au recto. L'ensemble provient des archives de Jacques Chavy, qui, en haut à droite, a apposé les numéros 19 à 26 respectivement. La première feuille, sur laquelle est reproduit le dessin de l'Acéphale de Masson, porte, en bas vers la droite, l'annotation suivante, elle aussi de la main de Chavy: «Lettre préliminaire à la réunion sessionnelle du 29 sept[embre] 1938.» Viennent ensuite


3. Ce passage reprend l’argumentation de la « Notion de dépense » et annonce l’article « L’économie à la mesure de l’univers », que Bataille devait publier en 1946 et rattacher par la suite à l’essai *La Part maudite*.


la F.I.A.R.I. paraît de manière évidente dans les textes liés à l'ordre du jour de cette réunion. Ils tournent autour de trois points : 1) dénonciation de toutes les entreprises, de toutes les positions et de tous les programmes, « qu'ils soient révolutionnaires, démocratiques ou nationaux » ; 2) mise en évidence de la notion de virilité qui, en tant que dérivation du latin vir, véhicule le sens de fermeté, force, capacité de ne céder « devant aucune nécessité » ; 3) composition d'une force autonome qui exercerait à travers un « don de soi tragique » et une discipline inspirée des méthodes de la Maçonnerie ou de l'ordre des Jésuites, un « pouvoir religieux plus réel et plus tangible qu'aucun de ceux qui ont existé ». Bataille ne s'exprime pas autrement dans le « [Plan] » du Manuel de l'Anti-Chrétien ; dans quelques notes destinées à la Préface on lit : « Annoncer une doctrine : ce livre est une introduction à une doctrine. Le manuel n'est pas un moyen de propagande mais quelque chose destiné à affirmer, à constituer pour le combat. Procurer une armature d'un dynamisme agressif » (O.C., t. II, p. 387), et, au chapitre V, intitulé « Programme / Plan d'organisation », dans une référence explicite au surréalisme : « Dire en quelques mots qu'il ne s'agit pas de politique mais qu'il s'agit encore moins de littérature » (Ibid., p. 388). Dans l'article « Le corps du néant », publié dans la première édition de Sade mon prochain, Klossowski a parlé à ce sujet du « nihilisme politique absolu » de Bataille. Revenant de nombreuses années plus tard sur la question, il serait encore plus explicite sur la signification d'Acéphale : « une vision apparemment religieuse des convulsions sociales à opposer aux prises de position “révolutionnaires” des surréalistes – et d'une manière générale aux traquenards théoriques qui réduisaient le marxisme à l'impuissance » (Jean-Maurice Monnoyer, p. 182). Mais, plus récemment, Roberto Esposito a parlé de « critique antinihiliste à la volonté de puissance » (« La comunità della morte », p. 278 sq.).

142. GEORGES BATAILLE

[Septembre 1938]

[Communication]

Les quinze jours qui suivent la session compteront à partir du 29 septembre 1938. Ils prendront fin exactement le 14 octobre à minuit.

Tous ceux d'entre nous qui ne participeront pas à la rencontre qui aura lieu avec Koch, si possible au retour de Chenon et de Dussat, devront se rendre dans la forêt seuls. Dans ce cas, ils devront répondre à la présente communication en précisant le jour qu'ils choisiront auquel ils devront se tenir.

NOTES

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto, provenant des archives de Jacques Chavy qui y a apposé le numéro 27. En haut, au centre, l'image du bonhomme Acéphale. Ce texte, qui n'est ni signé ni daté, pourrait appartenir à l'ensemble des documents liés à la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938 (document 141).


3. Michel Koch, dont le nom figure pour la première fois dans l'ordre du jour de la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938, avait adhéré à la société secrète Acéphale par un véritable serment ; la
signature d’un texte lu place de la Concorde en présence d’Ambrosino et de Bataille (conversation privée avec Michel Koch, Paris). Ce rite, préliminaire à l’initiation proprement dite, est aussi évoqué par Patrick Waldberg (cf., en appendice, le texte Acéphalogramme).

143. GEORGES BATAILLE

[1936-1938 ?]

vingt propositions sur la mort de Dieu

1. Le mythe du surhomme ne peut transformer la réalité que sous la forme de l’identification affective. L’identification au surhomme a nécessairement le sens contraire de celle du chrétien à Dieu ou à Jésus. Elle exclut aussi bien la souveraineté du père que la soumission du fils. Le surhomme exige l’identification à un mode d’existence humaine dans lequel l’attitude d’insubordination ou plutôt d’inconditionnalité totale est aussi une acceptation exaltée de la destruction tragique. La volonté propre à la souveraineté d’échapper au temps est non seulement objet d’une exclusion tranchée mais d’une agressivité qui ne peut souffrir de relâche.

2. L’identification ne peut pas s’accomplir d’une façon vague et individuelle, mais seulement dans une conjuration formelle, dans une conjuration des « enfants », c’est-à-dire dans l’existence d’un ordre rejetant l’inconscience et la renonciation comme une trahison au bénéfice des « grandes personnes ».

476
3. Les Profanes ou « grandes personnes », les sages et les raisonables, sont ceux qui n'ont pas la force de désirer leur destinée irrémédiable – la tragédie violente de la vie humaine. « Qu'on ait donc le courage de considérer l'homme comme le produit d'un hasard quelconque, comme un rien sans défense [et] abandonné à toutes les perditions : cette conception est aussi propre à briser la volonté humaine que celle d'un gouvernement divin » (Nietzsche, Œuvres posthumes, éditions Bolle, n. 1382).

4. La mort de Dieu rejette tout d'abord la plus grande partie de l'existence humaine dans le non-sens, l'absence de fin et l'existence fragmentaire de chaque fonction spécialisée. Le surhumain se propose nécessairement à l'identification affective dans un monde où Dieu est mort et il se propose seul. Il est à la fois exigence, accomplissement et conséquence de la mort de Dieu.

5. L'acéphale exprime mythologiquement la souveraineté vouée à la destruction, la mort de Dieu, et en cela l'identification à l'homme sans tête se compose et se confond avec l'identification au surhumain qui est tout entier « mort de Dieu ». Dans sa révélation la direction obstinée de l'avidité de la vie vers la mort (telle qu'elle est donnée dans chaque forme de jeu ou de rêve) n'apparaît plus comme un besoin d'annulation, mais comme la pure avidité d'être moi, la mort et le vide n'étant que le domaine où s'élève infiniment – par sa défaillance même – un empire de moi qui doit être représenté comme un abîme.

6. Le mythe du surhomme ne diffère pas de Dieu seulement en ce qu'il en est la négation criminelle mais aussi en ce qu'il exprime davantage une manière d'être possible de l'homme (du sujet) que l'objet de son existence affective. En cela ce mythe diffère aussi de l'acéphale qui est
plus immédiatement objet que sujet (ainsi le mythe de l'acéphale ne demande pas la renonciation du sujet à des facultés cérébrales, encore moins une dépréciation de la valeur pratique de ces facultés : c'est seulement dans la mesure où ces facultés deviennent pour l'homme un objet qui peut être investi sous le nom de Raison de la charge affective la plus forte que la décapitation de l'acéphale se propose comme une exigence impérieuse).

7. La Coincidence du surhomme et de l'acéphale se retrouve en ce qu'ils sont liés avec un éclat égal à la position du temps comme l'objet impératif de la vie. Dans l'un et dans l'autre cas le temps devient l'objet ultime de l'extase et il n'importe qu'en second lieu qu'il apparaîsse comme « retour éternel » dans l'extase de Surlej ou comme « catastrophe » dans la vision de Sacrifices3 ; il est alors aussi différent du temps des philosophes (ou même du temps heideggerien) que le Dieu des saintes érotiques l'est du Dieu des philosophes grecs4. Le mouvement qui est dirigé vers le temps entre directement dans le monde de l'existence concrète, alors que le mouvement qui tendait vers Dieu s'en détournait tout d'abord.

8. Le temps extatique ne peut se trouver que dans la vision des choses que le hasard puéril fait entrer dans le champ des apparences : cadavres, nudités, explosions, sang répandu, abîmes, foudre, soleil.

9. La guerre, dans la mesure où elle est volonté d'assurer la pérennité d'une nation, la nation qui est souveraineté et exigence d'inaltérabilité, l'autorité de droit divin et Dieu lui-même représentent l'obstination désespérée de l'homme à s'opposer à la puissance exubérante du temps et à trouver la sécurité dans une érection immobile et proche du plus stérile sommeil. L'existence nationale et militaire sont présentes au monde pour tenter de nier la
mort en la réduisant à une composante d’une gloire sans angoisse. La nation et l’armée séparent profondément l’homme d’un univers livré à l’exubérance inconditionnelle et à la dépense perdue devant le rire et le sanglot de l’homme… profondément, tout au moins dans la mesure où les précaires victoires de l’avarice humaine sont possibles…

10. La Révolution ne doit pas être considérée seulement dans ses tenants et aboutissants ouvertement connus et conscients, mais dans son apparence brute, qu’elle soit le fait des puritains, des encyclopédistes, des marxistes russes ou des bakouniniens espagnols. La Révolution dans son existence historique significative au sommet de la civilisation actuelle se manifeste aux yeux d’un monde muet de stupeur comme l’entrée en scène dominante des peuples tueurs de rois. L’autorité divine du fait de la Révolution cesse de fonder le pouvoir : l’autorité n’appartient plus à Dieu mais au temps dont l’exubérance déchaînée met Dieu à mort, au temps incarné aujourd’hui dans le tumulte des peuples tueurs de rois. Dans le fascisme lui-même l’autorité a été réduite à se fonder sur une Révolution prétendue, hommage hypocrite et contraire à la seule majesté subsistant, celle de la catastrophe révolutionnaire.

11. Dieu, les rois et leur séquelle se sont interposés entre les hommes et la Terre – de la même façon le père devant le fils est un obstacle au viol et la possession de la Mère. L’histoire économique des temps modernes est dominée par la tentative immense mais affreusement décevante des hommes obstinés à s’approprier les richesses de la Terre. La Terre a été éventrée, mais de l’intérieur de son ventre ce que les hommes ont exhumé, c’est avant tout le fer et le feu avec lesquels ils ne cessent plus de
s'éventrer les uns les autres. L'incandescence profonde de la Terre n'est pas seulement portée à la surface par les cratères des volcans : elle rougeoie et crache la mort avec ses fumées dans la métallurgie de tous les peuples.

12. La réalité brûlante du ventre maternel de la Terre ne peut pas être touchée et possédée par ceux qui la méconnaissent. C'est la méconnaissance de la Terre, la méconnaissance de l'astre sur lequel ils vivent, la méconnaissance de la nature des richesses, c'est-à-dire du feu que cet astre errant recèle, qui a fait de l'homme une existence à la merci des marchandises qu'il produit, dont la partie la plus importante est consacrée à la mort. Tant que les hommes oublieront la véritable nature de la vie terrestre, qui exige l'enivrement extatique et l'éclat, cette nature ne pourra se rappeler à l'attention des comptables et des économistes de tout parti qu'en les abandonnant aux résultats les plus achevés de leur comptabilité et de leur économie.

13. Les hommes ne savent pas jouir librement et avec prodigalité de la Terre et de ses produits : la Terre et ses produits ne se prodiguent et ne se libèrent sans mesure que pour détruire les hommes. La guerre atone telle que l'a ordonnée l'économie moderne enseigne aussi le sens de la Terre, mais elle l'enseigne à des renégats dont la tête est pleine de calculs et de considérations courtes, c'est pourquoi elle l'enseigne avec une absence de cœur et avec une rage déprimante. Dans le caractère démesuré et déchirant de la catastrophe sans but qu'est la guerre actuelle, il nous est cependant possible de reconnaître l'immensité déchaînée du temps qui est demeurée la mère des hommes et dans le chaos qui s'écroule avec un fracas sans exemple l'anéantissement sans limite de Dieu.
14. C'est dans l'absence d'issue et de but de la guerre que les hommes de différentes nations reconnaissent à la fois leur commune appartenance aux déchaînements aveugles de la Terre et l'absence de Dieu. Mais ils ne comprennent pas tout d'abord que leur misère et leur mort sont en même temps que la misère et la mort de Dieu l'inévitable vengeance que la Terre exerce contre ceux qui l'ont reniée pour affirmer la puissance souveraine de Dieu (c'est-à-dire de la digue opposée aux convulsions violentes de toutes les choses qui se jettent et exigent de se jeter librement dans le temps).

15. La recherche de Dieu, de l'absence de mouvement, de la tranquillité, est là pour qui a à faire sombrer toute tentative d'existence universelle. Le cœur de l'homme n'est pas inquiet seulement jusqu'au moment où il se repose en Dieu : l'universalité de Dieu demeure encore pour lui une source d'inquiétude et l'apaisement ne se produit que si Dieu se laisse enfermer dans l'isolement et dans la perma-

nence profondément immobile de l'existence militaire d'un groupe. Car l'existence universelle est illimitée et par là sans repos : elle ne referme pas la vie sur elle-même mais l'ouvre et la rejette dans l'inquiétude de l'infini. L'existence uni-
verselle éternellement inachevée, acéphale, un monde semblable à une blessure qui saigne, s'oppose aux êtres parti-

culiers finis : ainsi l'universalité est mort de Dieu qui n'est essentiellement que souveraineté limitée et immobile.

16. L'universalité humaine ne sera pas ou sera mouve-

ment religieux. Elle n'atteint pas à l'existence vraie et vivante dans les formes abstraites qui ne peuvent pas sur-

vivre sur le plan universel à la disparition des existences concrètes et particulières des états qu'elle se proposait de détruire. Les partis révolutionnaires ne peuvent pas conserver leur caractère universel dès qu'ils ont assumé,
du fait de leur succès, la tâche de l'organisation matérielle
d'une région déterminée : leur mode d'existence devient
alors semblable à celui de n'importe quel autre mode
d'existence particulier, l'état révolutionnaire devient un
état comme tous les autres. Le mode universel exclut
d'ailleurs toute possibilité de souveraineté d'état : il est
nécessairement limité à la partie de l'existence qui exclut
toute utilisation fonctionnelle subordonnée, c'est-à-dire
qu'il ne peut pas y avoir d'existence universelle dans l'ac-
quиsition et la conservation, mais seulement dans la
dépense libre et inutile, dans l'activité religieuse non ser-
vile. Tout ce qui est entreprise limitée se particuliser et
manque la vie universelle qui ne peut se proposer aucun
but secondaire qui ne soit pas étroitement subordonné à
l'embrasement de l'existence commune des hommes dans
le monde. Il y a donc toujours et toujours anéantisse-
ment de Dieu et déchaînement du temps : plus rien de
stable dans l'univers, une moquerie immense de tout ce
qui cherche à établir la domination éternelle.

17. Religion ne peut signifier pour nous que la pra-
tique du rire (ou des larmes, ou de l'excitation érotique)
sur le plan universel – en ce sens précis que le rire (comme
les larmes ou l'excitation érotique) représente la chute de
tout ce qui avait voulu imposer sa permanence.

18. Le mouvement qui oppose l'individu à la société
particuliè re ne diffère pas tout d'abord de celui qui oppose
l'existence ouverte (universelle) à l'existence fermée (nation-
ale). Mais s'il ne s'achève pas, s'il s'attarde au moment
de l'existence individuelle égoïste, il est la pire misère que
puisse atteindre la vie qu'il fragmente. Car le fragment ne
se résigne pas à exister en tant que tel, il se prend absur-
dement pour la totalité à laquelle il donne sa figure d'être
insuffisant, beaucoup plus risible encore que celle de la
nation à laquelle il a échappé. C'est seulement dans le don inconditionnel de la chétive tête sauvée à l'existence acéphale de l'univers et à la catastrophe du temps que l'être cesse de chercher à ternir l'éclat de la vie libre.

19. Tout ce qui était lié au souci d'assurer l'intégrité de l'existence particulière doit être rejeté et un effort tenace et parfois violent doit être soutenu pour retrouver la liberté des enfants. Les oppositions tranchées entre les différentes modalités de la vie sont irréductibles et le retour à la liberté doit différer profondément de la vie primitive, mais les hommes doivent avant tout vivre d'accord avec leur cul. C'est la négation des choses basses qui a constitué une réalité dominant la chute du temps : dans l'affirmation de cette chute se retrouve toute la liberté naïve de ces choses dangereuses.

20. Il serait vain de vouloir éliminer du monde une des modalités achevées de l'existence. Si les modalités peuvent subir de profondes altérations, une forme d'existence aussi fondamentale que la société particulière avec sa limitation régionale et l'entreprise d'organisation matérielle qui lui est propre ne peut en aucun cas disparaître. Mais une autre forme d'existence commune demeure possible, comme l'ont montré les exemples des Églises bouddhique et chrétienne qui se sont avancées jusqu'à un certain point dans le sens de l'universel. La question se pose de savoir quelles modifications nouvelles des existences fermées (nationales) peuvent résulter du développement d'une « conjuration » beaucoup plus radicale que les précédentes contre les formes de la souveraineté divine. Mais il est nécessaire d'instituer l'existence d'une telle « conjuration » au-dessus des nations de plus en plus fermées et de l'instituer de telle sorte qu'elle ne soit pas moins concrète ni moins vivante aux yeux de ses participants qu'une nation ou une Église.
NOTES

1. Pour la description de ce texte, provenant des archives de Jean Rollin, cf. *Nulle part*, n° 3, avril 1984, p. 60 sq., où il a paru pour la première fois. Au sujet de la note manuscrite qui figure en marge de la page 1 : « Les réponses doivent être envoyées le 18 au plus tard » *(Ibid.*, p. 60), Dominique Rabourdin a émis l'hypothèse selon laquelle il s'agirait du 18 septembre 1936, « date d'un dîner “Acéphale” dont la carte d'invitation figure parmi les papiers de Jean Rollin ». Bataille aurait donc envoyé à Rollin, avec du retard, ce texte, qui serait par conséquent plus ou moins contemporain de la naissance d’*Acéphale*. L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que dans le n° 2 d’*Acéphale*, daté du 21 janvier 1937, figurent deux séries de « Propositions » : or la deuxième série, intitulée « Propositions sur la mort de Dieu », comprend 9 propositions, dont les propositions 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 du texte publié ici semblent être la première version. C’est du moins ce que l’on déduit, non seulement de la confrontation entre la numérotation des « Propositions sur la mort de Dieu » et celle des *Vingt propositions*, mais aussi des corrections apportées sur le texte dactylographié des premières, ainsi que de la présence, dans ce texte dactylographié, d’un paragraphe inédit correspondant à l’énoncé de la « Proposition 17 ». Mais on peut supposer qu’après la publication dans *Acéphale* des premières « Propositions » le texte ait été enrichi des trois propositions finales qui complètent les *Vingt propositions* et que la mention « Les réponses doivent être envoyées le 18 au plus tard » se réfère au 18 décembre 1938. La même mention figure d’ailleurs sur la première feuille de la version des « Propositions sur la mort de Dieu » (21 feuillets de papier pelure, dactylographiés au recto, de 13,5 x 21 cm) en 21 points, déposée par Henri Dubief à la Bibliothèque Nationale, ainsi qu’une première version de ces mêmes *Propositions* en 9 points présentant sur la première feuille cette précision manuscrite, disposée sur deux lignes : « premier état – / annulé par le texte suivant ». Le point 21 de la seconde version dit : « L’identification des participants au mythe de l’*acéphale* représente la première tentative de formation d’une “foule” sans chef (la “foule” existant tout entière affectivement, ce qui revient à dire mythologiquement). »

2. Il s’agit de l’édition établie par Henri Jean Bolle parue en 1934 au Mercure de France. Bataille, qui entre juillet 1936 et février 1937


4. Bataille devait revenir à plusieurs reprises sur l’opposition entre sa méthode et celle des philosophes. Dans Méthode de méditation (1947), se référant explicitement à Heidegger, il devait écrire à ce sujet :

« Les opérations de pensée des phénoméno- logues procèdent, comme les autres, sur un mode subordonné; même alors qu’elles en sont la contestation, leurs méthodes (une méthode professorale) se rapportent à la sphère de l’activité » (Georges Bataille, O.C., t. V, p. 471).

5. L’antithèse entre la révolution « des tueurs de rois » et la révolution caricaturale du fascisme recoupe celle entre le monde religieux, compris comme « monde de la tragédie et des conflits intérieurs », et le monde militaire « radicalement hostile à l’esprit de la tragédie et rejetant sans cesse l’agressivité au-dehors », qui articule la conférence de Bataille « Confréries, ordres, sociétés secrètes, églises », prononcée au Collège de Sociologie le 19 mars 1938 et introduite par cette constatation amère :

« [...] les grandes révolutions européennes ont eu pour principal effet le développement des militarismes nationaux ». Denis Hollier remarque à ce propos : « L’antithèse qu’il oppose à l’esprit militaire, Bataille [...] l’appelle tantôt sacrifice et tantôt révolution [...] la révolution (la révolution qui meurt) est la dernière incarnation historique de la figure du roi qui meurt » (Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 223, 200).

6. En opposition au principe autoritaire des organisations fascistes, de signe masculin, Acéphale se connote comme un groupe de signe féminin, visant à réacter, sur le fond du mythe hésiodien de la révolte des fils contre le père, revisité par Dumézil dans Ouranos-Varuna (1934), les tendances à l’insubordination et la charge incestueuse du désir. Cf. ce qu’écrira à ce sujet Carlo Pasi dans La favola dell’occhio. Saggio su Georges Bataille.
7. L’expression annonce la différence que Denis de Rougemont devait établir, dans la conférence « Arts d’aimer et arts militaires » donnée au Collège de Sociologie le 29 novembre 1938, entre deux conceptions de la guerre : celle « humaine et virile » – comme le note Denis Hollier – du Moyen Âge, visant, dans le sillage de l’amour courtois, à posséder l’ennemi, et celle « dévitalisante et sadique » de la modernité, qui poursuit « non plus la conquête d’un objet désiré, mais la destruction d’un objet haineux ». Transformation qui est le fait de la Révolution française et que s’est appropriée le national-socialisme : « […] tout mouvement passionnel détourné de l’espace privé vers l’espace public, canalisé au profit du collectif », commente encore Denis Hollier en soulignant la convergence des thèses de Rougemont avec les idées exprimées par Klossowski à la même époque, « n’est autorisé qu’à la condition qu’il se déverse hors de l’enclos d’une vie individuelle à laquelle n’est plus reconnu qu’un droit, le droit à l’ennui : l’effervescence collective a pour contrepartie l’asthénie de la personne » (Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie*, p. 408).

144. GEORGES BATAILLE

[28 septembre 1938]

[Degrés]

Ce texte est communiqué à chacun des adeptes au même titre que les textes remis lors des rencontres. Le nom secret de larve appartient à chacun d’entre nous : en tant qu’il est un adepte – celui qui est parvenu –
il n'est en effet parvenu qu'à un premier degré. Comparé à ce qui représente le but que nous avons choisi, il est ce qu'une larve est à l'image, ce que la forme rudimentaire de l'insecte est à sa forme achevée.

Le nom secret de muet appartiendra à ceux d'entre nous qui parviendront au second degré ; et celui de prodigue à ceux qui parviendront à ce dernier.

Il est hors de question qu'aucun d'entre nous dépasse le degré de larve avant un temps éloigné. Ce mot désigne étymologiquement les fantômes squelettiques et les masques. Cependant la signification « cinglante » qu'il a nécessairement pour nous se réfère au texte fondamental de Nietzsche sur la « rude école », dont une copie intégrale est jointe à la présente communication.

La désignation de l'un d'entre nous à un degré supérieur à celui de larve ne pourra être faite que suivant les principes de secret et de décision sans discussion qui règlent tout ce qui concerne l'activité rituelle. Toutefois les degrés ne doivent pas être confondus avec les fonctions de décision ou avec les fonctions rituelles elles-mêmes.

Les modalités de cette organisation ne sont pas prévues à l'avance et ne seront pas décidées sans qu'un accord tacite et profond de chacun d'entre nous se soit fait sentir.

Les noms secrets doivent être l'objet de la même rigueur que tout ce qui entre nous est secret, c'est-à-dire qu'ils ne pourront être prononcés en tant qu'ils désignent les degrés et qu'il ne pourra en être question que dans les entretiens entre adeptes : des entretiens peuvent être provoqués à ce sujet par deux d'entre nous, conformément à la règle déjà fixée. Toutefois, un adepte d'un degré donné
ne pourra pas savoir quels sont les adeptes d'un degré supérieur ni même s'il en existe déjà⁵.

[La rude école]

« Je ne vois absolument pas comment on pourrait réparer le fait d'avoir négligé de suivre à temps une bonne école. L'homme qui est dans ce cas ne se connaît pas ; il traverse la vie sans avoir appris à marcher ; ses muscles relâchés le trahissent à chaque pas. Parfois la vie a la clémence de lui revaloir la dure école qui lui a manqué : ce sera une longue maladie qui exigera de lui, pendant des années, une énergie, une résignation extrêmes ou bien quelque soudaine misère fondra sur lui, sur sa femme et sur ses enfants, exigeant une activité qui rendra l'énergie aux fibres relâchées et la résistance au vouloir-vivre. Ce qu'il y a de plus souhaitable, c'est, dans tous les cas, une discipline rude, quand il est encore temps, c'est-à-dire à l'âge où l'on est fier de voir exiger beaucoup de soi. Car ce qui distingue la rude école entre toutes les bonnes écoles, c'est que les exigences y sont grandes, qu'elles y sont sévères ; que le bien, l'exceptionnel même y sont exigés comme normaux, que la louange y est rare, l'indulgence inconnue ; que le blâme y est cinglant, précis, ne tient compte ni de l'origine, ni du talent. Une telle école est absolument nécessaire, pour le corps comme pour l'âme, il serait néfaste de vouloir ici distinguer. Une même discipline trempe le militaire et le savant, et, à voir les choses de près, il n'y a pas de savant éminent qui ne porte en lui les instincts d'un bon militaire. Savoir commander, puis obéir avec fierté, rester dans le rang, mais être à tout moment capable de prendre le commandement,
préférer le danger à l’aise, ne pas peser minutieusement le licite et l’illicite, haïr les hommes mesquins et rusés, les parasites plus que les méchants. Qu’apprend-on, dans une rude école ? À obéir et à commander.»

Nietzsche : Volonté de puissance, t. II, p. 297

NOTES


de régulation permanente, à la croissance de l'intérieur une finalité de construction » (Georg Simmel, p. 81).


5. « [...] à l'intérieur du secret fondamental qui entoure la société dans son entier, le secret graduel vient encore protéger son noyau le plus profond et le plus essentiel, en quelque sorte comme une sphère élastique » (Georg Simmel, p. 96 sq.).

(mort de Dieu et valeur de l’instant périssable)], où figure l’aphorisme du document 132.

145. GEORGES BATAILLE

RENCONTRE DU 28 SEPTEMBRE 1938

Deuxième partie

Partant de la gare de S. N. à 20 h 45, Andler, Ambrosino (portant sur lui quatre mementos), Chavy et Kelemen se rendront à la Montjoie où ils arrivent vers 21 h 45. A-o remet aussitôt un méménto à chacun des trois autres et en garde un.

A-o accompagne A-r et C-y jusqu’à un point au-delà de l’excavation où ils devront attendre après s’être éloignés l’un de l’autre d’une dizaine de pas (ils devront alors éviter le moindre bruit).

A-o revient ensuite vers K-n qui attend à l’entrée du sentier de la M-e : il attache un signe à l’arbre qui porte une pancarte, puis avec K-n entre dans le chemin qui va à l’Étoile Mourante, où ils attendent à une certaine distance et éloignés l’un de l’autre.

Bataille et Waldberg partis de S. G. vers 21 h, arrivent à la M-e vers 22 h et se rendent sur le terre-plein voisin (au nord de la partie la plus profonde de l’excavation).

B-e, abandonnant W-g sur le terre-plein, se dirige vers A-o et K-n et attend non loin d’eux.

Après un quart d’heure A-o et K-n allument chacun une torche, A-o prend le couteau nu dans sa main
droite\textsuperscript{8}, B-e allume un feu de soufre : ils se rendent alors vers le terre-plein.

A-r et C-y marchent vers le terre-plein lorsqu’ils voient arriver les torches, juste assez lentement pour y arriver en même temps que les autres.

B-e relève la manche gauche\textsuperscript{9} de W-g et aussitôt A-o fait une incision sur son bras\textsuperscript{10}.

B-e lit le texte, après avoir dit : « Voici le texte que nous te proposons de signer et de sceller de ton sang. »

B-e ouvre le méménto qu’il doit remettre à W-g, il en lit la formule, puis le place dans la poche gauche de W-g.

Pendant tout ce temps W-g doit se trouver entre A-o (à main gauche de W-g) et K-n (main droite). B-e se tient devant W-g, A-r et C-y se trouvent derrière.

C’est la place qu’occupent B-e et W-g qui détermine celle des autres.

A-o, lorsqu’il fait l’incision, passe sa torche à l’un de ceux qui sont derrière et la reprend dès qu’il a terminé.

Le méménto étant lu par B-e et remis à W-g, aussitôt A-o et K-n partent, entraînant W-g par un bras, en lui faisant signe. C-y et A-r suivent. B-e s’occupe de fermer le sac et suit le dernier. Les torches sont éteintes à l’entrée du sentier.

Le retour se fait par S. G., pour le train de 11 h 25.

NOTES

1. Double sur papier fin. 2 feuilles de 21 x 26,8 cm, dactylographiées au recto. Sur la deuxième feuille, en haut au centre, figure le numéro 2. Le document provient des archives de Jacques Chavy, qui a apposé au recto de la première feuille le numéro 5. Le même document figure parmi les papiers de Pierre Andler ainsi qu’une feuille manuscrite en papier pelure (13,4 x 21 cm) peut-être de la main de
Georges Ambrosino, où on lit : « Andler doit prendre le train de 20 h / mercredi 28 sept[embre] 1938 / À la gare de Saint-Nom, il doit prendre la route par le pont du chemin de fer et au-delà jus-
qu'à ce qu'il rencontre Ambrosino et Kelemen. » Le texte, probable-
ment introduit par le document précédent, est la transcription de la
cérémonie nocturne d'intronisation de Patrick Waldberg, dans la
forêt de Marly. L'initiation est évoquée par Waldberg lui-même dans
_Acéphalogramme_, reproduit en appendice, et dans _Taro Okamoto._

2. Saint-Nom-la-Bretèche.

3. Un de ces mémorios pourrait être le document 98.

4. Les ruines de Montjoie, où avait été scellée la constitution de
la société secrète (cf. le _Texte de l'engagement du 1er octobre 1937,_
document 117).

5. Sur ce lieu, cf. le plan du parcours initiatique.


7. Cette mise en scène correspond aux deux pôles, pur et impur,
du monde religieux délimité par Robertson Smith et repris par Mauss
dans son _Essai sur la nature et la fonction du sacrifice_ (1899)
Durkheim dans _Les formes élémentaires de la vie religieuse_ (1912)
au Collège de Sociologie par Leiris dans la conférence « Le sacré dans
la vie quotidienne » (8 janvier 1938) et par Bataille dans la confé-
rence « Attraction et répulsion » (5 février 1938). Caillios aussi devait
y faire allusion dans la conférence « L’ambiguïté du sacré »
(15 novembre 1938), dont le texte serait publié dans _Mesures_. On y
lit : « Au premier, appartiennent la clarté et la sécheresse du jour ;
aussi les ténèbres et l'humidité de la nuit. L'orient et le midi
apparaissent le siège des vertus d'accroissement qui font monter le
soleil et augmenter la chaleur, le couchant et le nord, l'habitat des
puissances de perdition et de ruine qui font descendre et s'étendre
l'astre de la vie. Le haut et le bas se trouvent du même coup quali-
fisés, — et le ciel qui passe pour la demeure des dieux où la mort
n'entre pas, et le monde souterrain qu'on tient pour les demeures
obscures où son empire est absolu » (Denis Hollier, _Le Collège de_
_Sociologie_, p. 380 sq.).

8. Expressive de la double polarité du sacré est l'opposition entre
droite et gauche, à laquelle Caillios devait faire également référence
dans la conférence « Ambiguïté du sacré », à partir de l'essai de

9. En attribuant les pratiques magiques des peuples primitifs à la main gauche, Hertz, dans *La prééminence de la main droite* avait encore noté : « Si, dans le monde des dieux et des vivants, la main gauche est honnie et humiliée, elle a son domaine où elle est maîtresse et d’où la droite est exclue ; mais c’est un domaine ténèbres et malfamé. Sa puissance a toujours quelque chose d’occulte et d’ilégitime ; elle inspire la terreur et la répulsion » (p. 120).

Preuss (« Der Ursprung der religion und der Kunst », *Globus*, LXXXVI, 1904 et LXXXVII, 1905) entre le sacré et les émis-

146. GEORGES BATAILLE

[Octobre 1938]

*Communication*

La rencontre prévue aura lieu le lundi 10 octobre. Se trouver à 20 h 25 à la gare Saint-Lazare.
D’autre part, la permanence aura lieu le mardi 11 à 18 h 30 au Critérium. La permanence n’est jamais supprimée.
1. Double sur papier pelure. 1 feuille, de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto, provenant des archives de Jacques Chavy, qui y a apposé le numéro 28. En haut, au centre, figure l'image du bonhomme Acéphale. Le même document figure parmi les papiers de Pierre Andler.

2. Peut-être la rencontre avec Michel Koch à laquelle il est fait allusion dans le document 142 de [septembre 1938].

3. Brasserie située en face de la gare Saint-Lazare où, d'après Michel Koch, avaient lieu les réunions à caractère « profane » de la société secrète (conversation privée).

147. GEORGES BATAILLE
AUX MEMBRES D'ACÉPHALE

8-X-[19]381

[Note]

Je me suis exprimé à plusieurs reprises sur ce que nous avons réalisé. Je ne sais pas si je l'ai fait avec assez de clarté. J'ai conscience que si certains d'entre nous ne changent pas, ce que nous avons entrepris devra être regardé pour autant comme semblable à ce qui justifie les colères les plus méprisantes. Et je considère avec angoisse, parfois avec une angoisse qui désarme, ceci : que s'il existait en nous l'émotion qui laisse sans souffle et ne permet plus de repos, que s'il existait en nous cette sorte de foi qui donne conscience d'un empire à exercer, même les plus désagréables moyens, même des moyens erronés, ne feraient pas hésiter et pourraient être acceptés avec
joie. Il est temps que nous comprenions tous que si nous ne sommes pas capables de quelque chose qui nous soit désagréable, nous irons vite rejoindre les laissés-pour-compte dont nous n'avons pas craint de nous moquer. Il ne s'agit pas de savoir si telle méthode est défectueuse ou non – sur la question des moyens, s'il est inadmissible qu'on se dérobe, il est nécessaire de parler – mais je me désolidarise entièrement de l'inertie et du contentement de soi-même : pour cela il y a en moi un tel cri et une telle souffrance que je ne cesserai pas d'être entendu. Si nous portons en nous le pouvoir que nous voulons exercer contre l'inertie des autres, comment pouvons-nous supporter l'humiliation, la plaie, qui résulte des comparaisons que nous pouvons faire avec ceux qui se sont mis au service de Dieu ou d'une Allemagne ?

J'adresse personnellement cette note à Ambrosino, Andler, Chavy, Chenon, Dussat, Kelemen et Waldberg et je demande qu'elle figure dans le Livre des adeptes, avec les réponses qu'elle recevra.

NOTES

1. Double sur papier pelure, 1 feuille de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto, qui nous a été transmise par Pierre Andler. Un autre double du document, provenant des archives de Jacques Chavy, porte, en haut à droite, le numéro 40, de la main de Chavy. Le document, non signé, atteste qu'une grave crise ébranla la société secrète à l'automne 1938. Comme on peut le constater, parmi les adeptes ne figurent plus ni Dubief ni Klossowski, dont les noms apparaissent encore dans l'ordre du jour de la réunion sessionnelle du 25 juillet 1938 (cf. document 129). Le nom de Koch, qui était entré peu de temps auparavant à Acéphale, n'y figure pas non plus. Au sujet de cette crise, cf. le texte d'Andler et quelques notes manuscrites de Dussat, du 12 et du 20 octobre.
1938 respectivement, ainsi que la lettre de Bataille à Kelemen du
2 novembre 1938 (documents 149, 150 et 155).
2. Le journal intérieur d'Acéphale.

148. GEORGES BATAILLE

[Instructions concernant la rencontre
du 10 octobre 1938]

Prendre un billet d'allé pour Saint-Nom-la-Bretèche. Prendre le train de 20 h 39 et ne descendre qu'au ter-
minus.
S'installer seul dans le wagon et ouvrir l'enveloppe ci-
jointe.
À la gare de Saint-Nom, suivre Ambrosino en obser-
vant le silence qui ne doit être rompu qu'en cas d'inci-
dent, si cela est absolument inévitable.
S'arrêter chaque fois qu'Ambrosino s'arrêtera lui-
même en levant la main droite et sans tourner le dos. Si Ambrosino repart sans faire signe, attendre jusqu'à
ce que l'un d'entre nous eût fait signe en se retour-
nant.
Lorsque Ambrosino marchera sur le côté gazonné de
la route, marcher de la même façon, afin d'éviter au maxi-
mum le bruit des pas.
Arrivé sur le lieu même de la rencontre, sur un signe
personnel et très évident de l'un d'entre nous, se rendre
seul auprès de la flamme allumée, passer la main dans
cette flamme (ou le plus près possible) et revenir auprès
des autres.
Observer le silence au retour comme au départ.
Arrivé à la gare, prendre un billet d'aller pour Paris, se rendre seul sur le quai et dans le train. À la gare Saint-Lazare, s'éloigner seul.

Ces indications doivent être retenues aussi précisément qu'il est possible.

NOTES

1. Double sur papier pelure. 1 feuille, de 21 x 27 cm, dactylographié au recto, provenant des archives de Jacques Chavy. Le document n'est ni signé ni daté, mais il porte en haut, vers la droite, l'annotation « Instructions concernant la rencontre du 10 oct[obre] 1938 » et le numéro 38, de la main de Chavy. Un double dactylographié (sans indications) de ce texte figure parmi les papiers de Pierre Andler ; une copie ultérieure, se référant au train de 18 h 30 et présentant quelques variantes par rapport au texte que nous publions, figure parmi les papiers de Patrick Waldberg : elle commence par une recommandation supplémentaire (« Se rendre dix minutes à l'avance à la gare Saint-Lazare ») et présente la mention, à côté du nom d'Ambrosino, de celui de Kelemen.


4. Frazer, en soulignant la prépondérance du rite du feu dans le culte de Diane à Nemi et, plus en général, l'universalité des fêtes du feu en Europe, avait avancé l'hypothèse « qu'elles constituaient des charmes ou des cérémonies magiques destinées, d'après le principe de la magie imitative, à assurer une provision suffisante de soleil aux hommes, aux animaux et aux plantes [...] », le feu sur terre étant envisagé comme une « imitation voulue » du feu solaire (James George Frazer, Le Rameau d'or, t. IV, p. 190, 192). Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que, dans l'article « Corps célestes » paru dans Verve au printemps 1938, Bataille avait fait de l'astre solaire l'image même de la notion de dépense.
Certaines fautes de goût...\(^1\)

 Certaines fautes de goût m’ont rappelé combien nos démarches côtoyaient dangereusement l’esthétique. Je n’ai jamais cessé d’être en éveil à cet égard. Je sais que c’est à travers les recherches et l’angoisse esthétiques que certains hommes ont retrouvé la vérité vivante et la folie, et le sort de ces hommes m’a attiré plus que tout. Je sais que l’esthétique a joué dans la formation de chacun d’entre nous un rôle souvent dominant, et je sais que nous ne rejeterons jamais complètement l’esthétique. Je suis le premier à accepter le cœur léger une telle filiation, puisque l’esthétique est par définition étrangère à ce qui peut servir ou être asservi. Mais à travers ce raisonnement évident et convaincant, je ressens aujourd’hui un doute profond et une douleur lancinante. Nous savons à quel monde nous adhérons : celui de Héraclite et de Nietzsche\(^2\). Cette adhésion, nous avons affirmé que nous lui donnions le caractère d’un engagement total. Nous avons pris, dans ce monde, les symboles les plus brûlants et nous leur avons donné une figure, qui est attirante et effrayante. (Nous avons même trouvé dans la science les éléments d’une doctrine\(^3\).) Nous avons constitué autour de cette figure une communauté. Ainsi, nous avons réuni tous les éléments constitutifs d’un mythe. Nous avons imaginé et pratiqué des rites d’une efficacité certaine. Rien ne nous dit que nous n’avons pas déjà réussi à créer ce mythe. En effet, pour qu’il fasse réellement figure de mythe, il ne lui manquait plus qu’un seul élément : le droit ou la force d’exiger en son nom propre. Cet élément est désormais présent : notre mythe exige de nous tel ou tel acte.

500
Mais c’est précisément ici que se pose la question de l’esthétique. Pour que notre mythe ne soit pas une création esthétique, pour que notre amour de la religion soit religion et notre adhésion à la foi, foi, il faut que cette exigence au nom du mythe soit impérative. Mais nous suffit-il de savoir qu’elle doit être impérative pour qu’elle soit impérative ? L’exigence elle aussi relève-t-elle de l’esthétique ? Suffit-il à présent d’exiger pour que nous échappions enfin à l’esthétique ?
Donner sa vie est tellement plus facile.
12.X.[19]38

NOTES

1. 1 feuille de papier assez épais, de 29,7 x 21 cm, pliée en deux et écrite sur la première et la quatrième faces. Archives Pierre Andler. Deux versions dactylographiées de ce document (1 feuille de papier pelure de 21 x 27,5 cm), dont une présente l’apposition manuscrite des initiales P. A. suivie de la date « (25 / X / [19]94 » ont également été conservées. Une autre version dactylographiée figure dans les archives de Henri Dussat. Le document se rapporte, selon certaines notes manuscrites d’Andler, à la crise d’Acéphale de l’automne 1938.
2. Cf. à ce sujet dans le n° 2 d’Acéphale le fragment de Nietzsche, « Héraclite », extrait de La philosophie à l’époque tragique de la Grèce.
3. La sociologie.

150. HENRI DUSSAT

[Sur « la rude école »1]

L’expression de la pensée de Nietzsche sur une « rude école » a été mise en avant avec opportunité et précision2.
Ce que Bataille communique prend figure, pour une part, de l'expression impersonnelle du principe d'une telle école. Mais ce sont aussi les marques de l'angoisse et de la souffrance d'un d'entre nous qui sont exprimées.

Il serait vain de spéculer sur l'aisance, ou la difficulté, avec laquelle ceux qui peuvent ne pas se sentir mis en cause sont susceptibles de se désigner ; quant aux autres, il est certain qu'aucune explication, aucun accord particuliers ne sauraient les empêcher de considérer la note de B[ataille] dans son sens fort, c'est-à-dire requérant, obsédant. Et on peut imaginer aisément qu'il s'agit là d'un thème cruellement familier.

Il a pu être fait état, dans des textes, ou au cours d'entretiens ou de conversations, des formes de l'insuffisance, du doute, de la lâcheté sous lesquelles se produisent communément nos vies individuelles — des manifestations diverses de ce qui est appelé dépression. Le caractère de sincérité puérile qui est souvent celui de telles communications, leur insistance, rendent compte de la façon dont la lâcheté, le manque sont individuellement ressentis, au regard de ce que nous tentons à être ensemble.

Il a été longuement question entre nous de la lenteur obscure, fatale, souhaitable aussi, qui serait celle de nos démarches. Il a pu paraître superflu parfois de s'appesantir sur de telles mises en garde. En ce qui concerne ce qui dans notre activité vise au plus profond, l'état de nos positions respectives s'est trouvé à coup sûr à diverses reprises modifié : à tel moment il est probable qu'il a pu nous sembler que nous étions positivement engagés déjà plus loin que nous n'avions préalablement pensé ; à tel autre le sentiment contraire était non moins certain. À tous égards les préjugés contre la précipitation ou une trop grande assurance étaient fondés.
Un temps vient où l'attitude que l'on continue d'avoir devant son propre comportement peut prendre forme de complaisance, de contentement de soi, et la façon dont on cultive la lenteur, de paresse, d'inertie. C'est ce qu'il importait de dénoncer. Il importe surtout que cela soit dénoncé par chacun de nous en une opération intérieure et que s'ensuivent des résolutions, comme elles seront prises sur le plan de l'organisation. Il faut qu'il soit compris que même certaines incertitudes, si graves et douloureuses qu'elles soient, ne peuvent plus être à soi-même formulées tant que le plus ne sera pas fait dans la voie de l'exigence, des exigences. Il faut vouloir de toute notre force – tant pis si cela prend ici un accent incongru – l'exigence. Il est temps enfin de prendre clairement conscience que toute espèce de volonté de puissance laïque ne fera rien de nous mais que l'exigence comme l'être – dans la mesure où nous sommes destinés à être – ne seront rencontrés que dans un autre monde.

H. D.
20-X-[19]38

NOTES

1. 3 feuilles, de 21(?) x 27 cm, manuscrites au recto. Sur la première moitié de la première feuille figure un fragment daté « Avril 38 », que nous ne publions pas. Archives Pierre Andler. Comme le document d'Andler (document 149), il se rapporte à la crise d'Acéphale de l'automne 1938.

2. Référence à l'aphorisme de La Volonté de puissance de Nietzsche reproduit dans le texte du [28 septembre 1938] (document 144).


Il s'agit encore, avant tout, encore de dépression. C'est en effet pour des motifs d'ordre personnel que je tiendrais pour difficile de participer, à l'heure actuelle, à un débat d'ensemble qui s'instituerait sur le problème de la guerre

Pourtant, j'estime désirable que soient communiquées quelques notes.

Il est évidemment hors de question d'imaginer qu'un conflit armé puisse avoir pour nous, dans les circonstances données, une quelconque signification idéologique ; que nous puissions nous sentir unis, de quelque façon que ce soit, à quoi que ce soit de ce qui peut être proposé en fait de drapeaux par ceux qui décideraient de l'entrée en guerre de la nation dont nous faisons partie ; de même, nous savons à quoi nous en tenir quant à l'attente pleine d'espoir des révolutionnaires. Sur ce point aucun bavardage, y compris ceux pour lesquels nous pourrions montrer parfois du goût, ne saurait nous en imposer. Tout cela, il devient inutile de le répéter.

Le propre de la guerre c'est d'être l'immédiat — un immédiat qui ne peut être médiatisé. Qu'il y ait place dans l'existence et dans l'être pour tout l'immédiat, moins que quiconque nous ne voulons en faire un mode de l'angoisse. Mais si l'immédiat, en tant que tel, exige d'être reçu comme jeu, il en va autrement de ce que, au sein de l'immédiateté, je tendrais, en vertu même de tout ce qui m'engage, à médiatiser. Car le jeu, c'est ce qui caractérise substantiellement l'immédiat, mais ni jeu ni masque ne peuvent me faire désapprendre que je veux qu'il y ait dans l'immédiat ce qui n'y est que pour en être arraché.
Ma pensée ne peut plus que se tenir à ceci : ce qui est projeté du domaine de l’immédiat, c’est la proximité de l’objet comme possible. La mesure où je suis ce que je veux pour moi d’être est approchée seulement dans l’approbension de la mort en tant qu’objet suprême de ma propre joie, de la joie de l’existant. Elle ne peut être approchée dans un immédiat dans lequel rien ne saurait être médiatisé. L’objet ne peut être saisi et ce qui au contraire, est révélé positivement c’est que l’objet lui-même n’a pas de place dans cet immédiat. La mort offerte dans la guerre n’est pas projection dans l’accomplissement de la joie ; elle n’est que « finir » pur et simple dans l’existant qu’elle atteint.

Je ne veux pas risquer d’être incompris. Le principe est acquis de notre entrée dans le mouvement mortel dont les hommes seront saisis. Il ne servirait de rien alors de tenter de retenir le fait que ces hommes, nous avons choisi de nous en séparer en nous emparant de notre existence qui est l’empire ; que nous nous sommes décidés à régir, à n’être que mouvement dans la même mesure où ils sont résignés à n’être qu’inertie et à subir. Mais là où il y a précipitation terrifiante du mouvement vers le vide pourrait-il être question d’autre chose que de mouvement et présence ?

Je ne fais que tenter de traduire en lueur ce qui m’apparaît comme l’abîme de l’équivoque. Je ne cesse pas d’être torturé à la pensée que l’éclat d’un rire fragile ne devienne, à l’épreuve de la réalité du « finir-ainsi-là », une malédiction de chien maigre contre la mort.

Henri Dussat
Octobre 1938
1. Une feuille de papier pelure, de 21 x 27,5 cm, dactylographiée au recto. Archives Henri Dussiat et Pierre Andler. Parmi les papiers de Dussiat est aussi conservée la version manuscrite incomplète de ce document.
2. Cf. aussi, sur le thème de la guerre, le texte de Pierre Andler du 18 septembre 1938 (document 138).

152. GEORGES BATAILLE À JEAN ROLLIN

Saint-Germain-en-Laye, 59 bis rue de Marcil, 25-X-[19]381,
Mon cher Rollin,

Je suis attristé de n'avoir pas de nouvelles de toi. J'avais compté sur une réponse à notre lettre de fin septembre2. Je comptais aussi avoir quelques nouvelles au sujet de Gonzalez Inestal3 et de ses amis.

Je t'en prie : nous ne sommes pas si éloignés l'un de l'autre, aide-moi à vaincre un obstacle aussi absurde qu'un mot à écrire, une enveloppe à fermer et à timbrer. Si ce que nous espérons en vaut la peine.

Très amicalement à toi,

Georges Bataille

P.-S. Décidément, la lettre que tu as transmise paraîtra en appendice du Manuel de l'Anti-chrétien, qui sortira avant la fin de l'année4.

NOTES

1. Une feuille de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto. Ce document nous a été communiqué par Dominique Rabourdin. Il provient des archives de Jean Rollin.


153. GEORGES BATAILLE

[Octobre 1938]

*Addition au questionnaire A*

Liste des domaines de la connaissance intéressant l’organisation

Études nietzschéennes
Études hégéliennes
Étude de la philosophie allemande moderne (Heidegger, Jaspers)
Histoire des religions non chrétiennes
Histoire du christianisme et des ordres religieux
Histoire des fêtes, des cérémonies et des rites
Histoire des sociétés secrètes
Sociologie ou politique sacrée (étude du sacré consi-
déré comme déterminant la structure sociale et, en consé-
quence, critique des conceptions classiques)
Histoire du « mouvement moderne » (du romantisme au surréalisme)¹⁰
Mystique asiatique et chrétienne¹¹
Érotisme et expérience de la mort¹²
Biologie et astrophysique¹³

NOTES


2. Sur ce point, l’article de Bataille « Nietzsche et les fascistes », dans le numéro 2 d’Acéphale, peut être considéré comme un premier repérage des travaux sur Nietzsche, repérage qui est en même temps un geste politique visant à soustraire le philosophe allemand à toute utilisation idéologique : de celle, marxiste, de Lukács, à celle de Lévinas, qui enracine le philosophe allemand dans la com-


4. Bataille, qui avait lu en 1931 le livre de Gurvitch, Les tendances actuelles de la philosophie allemande (1930), était entré en contact avec la pensée de Heidegger avant 1930 à travers la lecture de Qu’est-ce que la métaphysique ? dans la version de Henry Corbin (refusée

5. L'intérêt pour les religions non chrétiennes, susceptibles de présenter « des noyaux ou en tout cas des connexions sacrées dont les formes d'activité [sont] plus riches que celles qui ont subsisté au milieu de nous », est sous-jacent à la conférence de Bataille « Attraction et répulsion » donnée au Collège le 5 février 1938 et centrée sur la mise en évidence du noyau répulsif autour duquel gravite l'existence humaine. D'où l'importance accordée, dans cette même conférence, à l'expérience de Leiris en Afrique, en particulier à la connaissance « sur le terrain » du sacrifice, et à L'Afrique fantôme, compte rendu de cette expérience. Autour de ce noyau s'explicite du reste le statut très particulier de la « sociologie sacrée », science qui s'appuie en même temps sur la connaissance objective (psychoanalyse, école sociologique française) et sur l'expérience vécue. Sur son document Andler a d'ailleurs noté : « Héraclite ; la tragédie grecque ; le paganisme européen ; les religions sud-américaines ; l'Islam. »


7. En ouverture au Miroir de la tauromachie qui, rédigé en 1937, devait paraître dans le numéro de novembre 1938 de la N.R.F et, toujours en 1938, dans la collection « Acéphale », Leiris soulignait la nécessité de parvenir à un inventaire de ces « sites, événements, objets, circonstances » qui dans les sociétés contemporaines désacralisées représentent une suspension du temps profane, similaires en cela à ce que les rites, les jeux et les fêtes avaient signifié en d'autres
siècles et d'autres cultures. Représentative de ce programme est la conférence « Le sacré dans la vie quotidienne » que Leiris prononça au Collège le 8 janvier 1938. On peut y ajouter deux autres conférences : « La fête », que Caillois donna le 2 mai 1939, et dont une version abrégée figure dans le n° 4 de Verve (hiver 1938) et, dans une perspective plus politique, « Commémoration du mardi gras » de Bataille, qui eut lieu le 21 février 1939 et constitua le point de départ d'un livre sur la mystique du monde démocratique resté à l'état de projet (cf. à ce sujet Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 533 sq.). En ce qui concerne les rites, nous nous contenterons de rappeler que Bataille avait constitué, en marge à sa réflexion sur l'hétérologie, un dossier considérable sur les rites scatologiques (O.C., t. II, p. 433-434) et que l'étude des comportements devant la mort était à l'ordre du jour dans la Société de psychologie collective, dans le cadre de laquelle Leiris avait fait en mars 1938, avec Denise Schaeffer, une communication sur « Les rites funéraires et les coutumes successorales chez les Dogon », thème en rapport avec le sujet de la « thèse » qu'il avait rédigée pour l'École Pratique des Hautes Études, La langue secrète des Dogon de Sanga.


9. La nécessité de compléter la doctrine marxiste par une analyse rigoureuse de la superstructure sociale avait déjà été évoquée par


512


154. GEORGES BATAILLE

[Octobre 1938]

QUESTIONNAIRE B

Réponses écrites au sujet des propositions suivantes :

1. – Un adepte ne pourra parvenir au second degré que s’il consacre à l’organisation la totalité de son temps, réserve faite de ce qui est socialement ou physiquement inévitable et de certaines périodes de licence (dans ce cas, il y aura lieu de considérer indifféremment études, conversations ou travaux matériels en rapport avec Acéphale et l’information générale indispensable).

2. – Chaque adepte du premier degré consacrera à l’organisation, symboliquement et d’une façon étroite et
formelle, une partie, même infime de son temps, fixée par lui selon ses possibilités et ses désirs (dans ce cas pourront seules être considérées la réflexion approfondie ou la méditation et l'étude très précise des questions qui intéressent le plus étroitement Acéphale).

3. – Chaque adepte relatera dans une lettre périodique (sans adresse nominale et sans formules) les différents actes qu'il aura eu l'occasion de consacrer à l'organisation (indifféremment méditations, séjours dans la forêt, études ou lectures, lettres ou textes écrits, conversations, discussions ou exposés oraux, travaux matériels, etc.)

NOTES


155. GEORGES BATAILLE À IMRE KELEMEN

2-XI-[19]38

Mon cher Kelemen,

Je t'envoie dès aujourd'hui ces quelques notes au lieu de te les remettre mardi prochain : la seule raison étant que les notes 2 et 3² constituent une réponse à ce que tu as exprimé au sujet du questionnaire B³.
Il faudrait naturellement que nous nous voyions, mais j'avoue que je comprends mal ton attitude. À quoi peut-elle aboutir ? Tu parles de « mettre l'accent ». Personnellement tu mets sans cesse l'accent sur tout ce qui pourrait ralentir. Crois-tu que nous allons trop vite ? Je sais bien que le différend risque de se réduire à quelque chose d'impalpable, mais peux-tu imaginer un seul instant que la primauté affirmée par nous de la volonté d'être soit si peu menacée que ce soit parce que l'expérience même que nous faisons marque cruellement la distance entre l'être et l'inerte ? Enfin est-ce à cette réponse purement négative que se réduiront les propositions concrètes que tu devais faire à la réunion, provoquée par toi, il y a quelques jours ?

Toutes les profondes raisons de l'amitié et de la discrétion ne peuvent pas empêcher d'aller au fond des choses. Quel sens cela aurait-il que je te cache qu'après l'apaisement que j'avais eu le jour où tu as provoqué cette réunion, j'ai dû en revenir à un jugement qui, pour être complexe, n'en comporte pas moins une croyance à l'incompatibilité de ton attitude actuelle avec ce que nous avons entrepris. Je ne pense pas, comprends-moi bien, que ce qui t'agite profondément puisse être regardé comme ce que nous devons écarter, tout au contraire peut-être, mais rien n'est possible si cette étrange attirance que nous éprouvons certainement nous n'est pas regardée pour ce qu'elle est. Je pense de plus en plus que la volonté de fête est une profonde volonté de mort, mais la vie ne peut se composer que d'une alternance contradictoire d'actes et de fêtes. Ce que nous portons en nous, c'est précisément la possibilité de montrer que les actes ont pour fin leur échec, c'est-à-dire la fête, mais l'échec exige déjà l'accomplissement et il n'est de fête que des héros, c'est-à-dire de ceux qui ont triomphé avant de mourir tragiquement.
Crois, en tout cas, que ce débat entre nous ne peut pas tourner à une médiocre contestation et que mon affection te reste entière,

Georges Bataille

NOTES

1. 1 feuille de papier-parchemin, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. Le document provient du dossier que Kelemen a remis à Andler. On a également conservé l’enveloppe, de 14,5 x 11,5 cm, adressée à « Monsieur I. Kelemen / Hôtel Palissy / 24 rue du Dragon / Paris 6e ». Cachet postal de départ pratiquement illisible en ce qui concerne la date : « Paris, Gare Saint-Lazare. » Cachet postal d’arrivée au dos lui aussi presque illisible.

2. Le texte [Le monstre tricéphale] (document 156) dans le prolongement duquel vient cette lettre.


4. Bataille ne devait pas s’exprimer autrement dans la lettre à Caillois du 20 juillet 1939, au sujet du rôle qu’il attribue « au mysticisme, au drame, à la folie, à la mort », rôle qui devait être à l’origine du désaccord de Paulhan et de Wahl ainsi que de Caillois lui-même (la lettre en question figure dans Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 833 sq.).

156. GEORGES BATAILLE

[Novembre 1938]

[Le monstre tricéphale]

1

La vie que nous voulons mener ne peut avoir qu’un sens héroïque, c’est-à-dire que les « travaux » que nous choisis-
sons seront nécessairement semblables à ceux des « héro »\textsuperscript{2}. Le « monstre » dont nous devons triompher a trois têtes, trois têtes ennemies, christianisme, socialisme et fascisme. Les héro de la légende antique combattaient avec une sagacité et une ruse de paysan armé. Nous appartenons à une réalité urbaine et le monstre tricéphale que nous combattons est un monstre urbain. Les armes fondamentales de ce monstre ne sont pas des dents ou du feu mais connaissance, jugement tranché et propagande (les masses mises en jeu comme des forces sont des résultats). Tout ce qui est accroissement de connaissance entre donc pour nous dans l'ordonnance du combat, ce ne sont pas des armes de métal mais des paroles que nous devons rendre tranchantes, car la réalité de notre force ne peut être que ces paroles tranchantes qui se propagent. Nous ne pouvons lutter que comme une infection, c'est-à-dire que nous devons engager le combat sur le terrain où le monstre se trouve déjà.

2

Nous avons mis ensemble l'accent sur l'être. Or la question de l'activité vient d'être systématiquement introduite. À quoi Kelemen oppose de « mettre à nouveau l'accent sur l'être ». Je ne comprends pas. Si nous étions occupés à des excès d'activité... Le contraire continue. Quand les excès auront eu lieu, il sera temps de faire des réserves. Toutes les objections contre l'activité, sous quelque forme qu'elles se produisent, sont des retard apportés.

3 Il faut maintenant aller jusqu'au bout : cet ÊTRE sur lequel l'accent devrait être mis à nouveau n'est pas activité puisqu'il est précisément opposé par Kelemen à l'activité, il n'est pas non plus contemplation ou connaissance (Kelemen est hostile à l'une et à l'autre de ces formes). Cet ÊTRE est
donc NÉANT. Nous ne pouvons pas nous étonner de rencon-
trer au milieu de nous cette profonde volonté de NÉANT.
Elle est ouverte en nous comme une plaie et aucun de nous
ne peut la considérer comme étrangère à lui. Nous pouvons
avoir la force de vivre avec l'orgueil de cette plaie ouverte,
mais il faut avant tout la reconnaître comme une plaie.

3

« L'activité d'un adepte ne devrait en rien contribuer à
son accession à une catégorie supérieure. » Telle est la pro-
position de Kelemen mais elle me paraît contraire au bon
sens, car il faut demander aussi ce qui devrait contribuer
tà cette accession. Il semblait pourtant suffisant d'avoir
entendu que l'absence de toute activité dans certains cas
pouvait ne pas être considérée comme contraire. En
contrepartie, il me semble d'ailleurs que de tels cas seront
très rares ; le second degré devrait nécessairement signi-
fier l'homme parvenu à la pleine puissance, à la pleine
virilité. Il est à peu près hors de question que cette puiss-
sance et cette virilité se manifestent autrement que dans
une activité atteignant à coup sûr les buts qu'elle se fixe.

Je suis persuadé que la proposition de Kelemen n'im-
plique au fond rien de contraire à ce que je viens d'écrire
mais je suis frappé par une certaine méthode de contre-
bon-sens dans la formulation. Il est évident que dans la
pratique il est temps que nous devenions le bon sens
même et le bon sens le plus grossier. Tout ce qui, dans
une pratique de l'existence, n'est pas « la nuit est noire,
la neige est blanche » risque toujours de tourner à la ter-
giversation. Il n'y a pas là un parti pris pour ce qui est
clair mais pour ce qui est tranché, toute pratique consiste
table à trancher avec le couteau, sans aucune argutie.
NOTES

1. 8 feuilles de papier assez épais, dont les marges ont été coupées, de 10,2 x 13,8 cm, écrites au recto. Le texte, sans date ni signature, présente beaucoup de ratures. Il provient du dossier remis par Kelemen à Andler, selon lequel il se rapporte à la crise de septembre-octobre 1938 : c'est ce que l'on déduit aussi de la lettre de Bataille à Kelemen du 2 novembre 1938 (document 155), où il est fait allusion à deux des trois parties qui composent le texte même.


3. Le manuscrit porte sur la marge gauche, entourée d’un cercle, l’indication « alinéa ».

157. GEORGES BATAILLE À IMRE KELEMEN

[St-Germain-en-Laye, 7 novembre 1938]

Ta lettre m’a profondément ému. Je ne pense pas que je pourrai aller à Paris d’ici quelques jours.
Crois à toute mon affection

Georges Bataille

NOTE

1. 1 feuille de papier assez épais, de 10,4 x 13,8 cm. On a également conservé l’enveloppe, de 11,9 x 9,5 cm, adressée à « Monsieur I. Kelemen / 24 rue du Dragon / Paris 6e ». Cachet postal de départ : « St.-Germain-en-Laye Seine et Oise 7 XI 38 13.20. » Ainsi que les deux documents précédents, il provient du dossier transmis par Kelemen à Andler. La lettre de Kelemen n’a pas été retrouvée. L’envoi de cette brève missive a lieu quelques heures après la mort de Laure,

158. HENRI DUSSAT

Bouddha l’Anti-tragique1

Vouloir la tragédie, c’est vouloir l’exigence. Le mouvement propre à la tragédie la précipite dès toujours vers l’instant où en culminant elle se résout tragiquement en arrêt du temps après n’avoir cessé de se produire comme passion du temps.

Le héros tragique, voué à l’être parce qu’il est désigné en pâture à la passion du temps, ne se situe pourtant à chaque moment de son existence que pour naître.

520
Le laborieux accès au nirvâna comme but, la dénonciation du samsara et du karman composent une figure qui s’oppose radicalement à celle du héros.

En vivant tragiquement, le héros affirme l’essence de ce qui essentiellement nie. Il crée les actes promis en proie au Minotaure. Son désir d’actes, de porter les actes dans le temps n’est qu’amour de [ ], sa passion à naître n’est que volonté de naître au temps.

Au contraire, en un véritable mouvement d’incantation, le seul auquel il consente, le Bouddha décide de rompre la chaîne des naissances, de remonter le cours du temps — ou plutôt de diriger ses pas en sens inverse dans une voie pour ainsi dire parallèle à celle qui figurerait le cours du temps. Les actes seuls, c’est-à-dire le désir, introduisant au monde phénoménal de la douleur, l’entreprise raidie et obstruée du sage, prétendant au salut, ne se proposera que de réduire la succession des uns jusqu’à effacer la trace même de l’autre.

Ainsi, ce qui, dans le cas de la Tragédie, était personnellement assumé en tant qu’être-pour-la-mort (non pour l’achèvement), le Bouddha, scrutant d’abord fixement la trame de ce qui s’accomplit, tend désespérément à en extirper le non-être — en vue d’une fin.

29-XII-1938

NOTES

1. 2 feuilles de papier machine, de 21 x 27,1 cm, écrites au recto. Archives Henri Dussat. Le texte, de lecture difficile, présente de nombreuses ratures. Les allusions au bouddhisme ne font défaut, ni dans Acéphale, ni dans le texte de Bataille du printemps 1937 Ce que nous avons entrepris il y a peu de mois... (document 103) ni surtout dans L’Expérience intérieure, où le bouddhisme est toutefois opposé à l’expérience souveraine.
2. Biffé : « le temps ».
3. Cf., sur le thème du minotaure, la note 4 à la lettre de Masson à Bataille de [juin 1936] (document 81), ainsi que le texte de Bataille _Si nous sommes unis véritablement…_, du 17 juillet 1937 (document 105).
4. Mot illisible.

159. JEAN ROLLIN À GEORGES BATAILLE

[Barcelone, décembre 1938-janvier 1939]

Mon retard est dû non à un désintéressement, mais au contraire, aux multiples préoccupations et questions qui ont surgi en moi, après la lecture du texte. Les événements qui ont eu lieu, les expériences que j'ai vécues ici, n'ont fait que les augmenter.

Après réflexion, je ne peux pas souscrire intégralement aux textes que j'ai reçus². J'y reconnais la plupart de mes aspirations, je suis prêt à les défendre, mais il me paraît difficile de m'engager totalement, d'après la manière dont elles sont présentées et définies, et d'après les formules qui en condensent la signification.

Je lis les textes des onze agressions. La seconde et la quatrième exceptées, elles correspondent toutes et très exactement à ma pensée³.

Je ne peux mieux faire, pour répondre [au] programme que vous m'avez envoyé, que de vous faire part des réflexions qu'il m'a suggérées.

Il s'agit de savoir _exactement_ quelle action il faut entreprendre, et plus exactement encore s'il s'agit d'entreprendre une action ou non. Composer une force implique
une action — religieuse ou politique, *toute action sur la réalité* implique un compromis avec celle-ci.

Il faut ou non composer avec l’existence elle-même. La conscience tragique de la destinée naît de la conscience et de l’expérience de la réalité humaine. Elle ne peut pas conduire, sans risquer de perdre sa signification et partant sa valeur, à une action *redémptrice*, qui me paraît incluse dans les affirmations présentées.

La réalité des déterminations humaines implique que la perfection n’existe humainement pas, qu’il est dérisoire d’assigner un but illimité aux activités humaines, que la mort, la disparition sont incluses dans chacune d’elles. La conscience de la réalité de ces déterminations est proprement le tragique, qui est non pas conscience d’une inéluctabilité de la loi divine, mais de la limite opposée dans toute réalisation à la puissance humaine.

Cette puissance, en définitive, n’est pas faite d’aspirations. Elle trouve son exacte mesure et sa valeur dans son contact avec la réalité.

Exaspérer la puissance humaine, exaspérer l’avidité, même, il ne faut pas l’oublier, à l’épuisement et à la mort. La force au service de cette puissance doit ou *se révolter*, c’est-à-dire *se sacrifier* contre la réalité, ou composer avec elle.

Si l’on veut constituer une force, ce qui ramène à l’action pratique, on ne peut pas, à moins de reconnaître qu’on veut aussi se tromper, affirmer qu’elle peut se développer en partant d’une *opposition* tragique. L’affirmation qui apparaîtra sera nécessairement fonction du contact [entre cette] opposition tragique et la réalité.

Si l’on veut agir dans un certain sens, on est amené pour nourrir et alimenter l’*avidité* à définir les moyens d’action. De l’*opposition* on passe à l’*imposition*. Les
énergies accumulées par cette avidité naturelle ne seront pas dépensées et prodiguées inutilement, elles serviront à s'imposer, c'est-à-dire nécessairement à capter les forces agissant suivant le principe de la nécessité servile.

Nourrie par ces forces captées, dévorées, l'avidité de la force tragique se transforme nécessairement comme l'eau éteint le feu.

La contradiction principale me paraît résider dans le fait qu'on affirme l'inutilité de l'existence, ce qui est proprement se situer sur un plan religieux, en donnant une valeur tragique à cette affirmation, et qu'on affirme aussi la nécessité d'une action rédemptrice, qui ne peut pas être considérée comme inutile, l'utilité étant le fondement même de l'action, à la fois sa nécessité et sa réalité.

« Un être humain n'est pas seulement un estomac à remplir mais un trop-plein d'énergies à prodiguer. » Si notre force se développe dans le sens indiqué, l'être humain sera surtout un trop-plein d'énergies, à asservir, à dominer.

La volonté de puissance affirmée tragiquement est une volonté de perte, affirmée pratiquement, une domination, la création d'un pouvoir.

Il est indispensable de préciser ce point, de mettre en lumière cette conséquence. Elle explique que je n'adhère pas, par exemple, à la neuvième agression. Elle révèle qu'il peut y avoir aussi une imposture de l'unité communale.

On ne peut pas manquer de souligner que faire appel à la virilité de l'homme reste aussi vague, et aussi propre à un asservissement des aspirations tragiques et libératrices de l'homme, que de faire appel à la liberté, ou à l'autorité. Dieu, la patrie, le bonheur sont à la fois des entités abstraites et des réalités vivantes.
Personnellement, je ne parviens pas à résoudre les contradictions qui se présentent chaque fois que je m’efforce d’organiser ce qu’on pourrait appeler la libération de l’homme. Je ne suis encore en mesure que d’émettre des objections. Elles me paraissent suffisamment fondées pour ne pas pouvoir souscrire, en vue de cette libération, au programme soumis.

L’organisation de toute force agressive ne me paraît possible qu’en partant de ces nécessités, contre lesquelles on veut la construire.

La question que nous posons d’« une religion humaine » reste entière. Pour ma part, je n’abandonne pas. Mais les principes sur lesquels le programme la fonde, les moyens qu’il propose, ne me paraissent pas du tout être efficaces pour éviter l’imposture et l’illusion, qu’il me semble [que] nous avons toujours combattues et auxquelles nous voulons échapper.

Plus que dans la virilité, s’il fallait faire appel à une notion ou à un principe-force, je verrais dans la solidarité humaine une réalité affective efficace pour organiser cette libération de l’homme, qui est pour moi ce à quoi je tends.

Je vous livre ces réflexions que j’aurais voulu plus complètes et plus profondes. Je ne me cache pas qu’elles sont, malheureusement, surtout négatives. Mais je voulais répondre à votre message et surtout ne pas vous donner l’impression que je me désintéresse. Plus que jamais, sinon avec toutes les conditions requises, je cherche à savoir si les problèmes se posent et comment.

Je vous prie instamment, si les réflexions que je vous soumets ne vous paraissent pas aller entièrement contre
vos recherches, de croire à toute mon attention, et de me tenir au courant de votre activité.

Votre

Jean Rollin

NOTES


7. La neuvième des « Onze agressions » affirme : « L’amour de la destinée même la plus dure contre les abdications du pessimisme ou de l’angoisse. »
10. La troisième partie de l’ordre du jour de la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938 mentionne l’exposé de Bataille : Ce que peut être pour nous l’expérience religieuse (cf. document 141).

160. JEAN ROLLIN

[Décembre 1938-janvier 1939]

[L’acéphale]

L’identification au mythe du surhomme ne peut que signifier une adhésion pratique à une forme de vie qui soit à la fois forme et force de vie. Il s’agit de s’établir délibérément, malgré et contre toutes les contraintes, dans la zone où la vie et ses conséquences prennent une valeur autre que toutes les valeurs, incendiées et dénudées qu’elles sont par ce foyer d’où elles irradient.

Cette adhésion se différencie essentiellement de la poursuite d’un idéal – elle ne peut s’assimiler davantage à la recherche d’une perfection.

Toute finalité lui est volontairement étrangère – elle tend à ne pas épuiser les ressources du monde en une formule ou en une démarche réglée – mais au contraire à faire jaillir, à lever, l’inattendu résultat de son action,
seul apte à transformer et à créer le monde sous ses pas. Elle s'efforce d'obtenir une révélation du monde par le monde.

Loin de trouver dans la contrainte la justification d'une acceptation de la vie avec la contrainte comme le commandent les sages et les saints – elle trouve en cette contrainte la nécessité qui fonde la libération totale qu'af

firme et nie à la fois l'existence. En cette affirmation et cette négation – au cœur de cette contradiction, de ce contraste – elle se pose comme sur une corde raide et coupante.

Perdue et gagnée à chaque instant du temps, la vie doit alors apparaître comme seule entièrement responsable d'elle-même et de sa fin – c'est-à-dire de la mort. Dieu disparaît dès que l'existence et l'exigence de l'éternité en dehors du temps sont mises en cause.

L'existence crue de la vie en est l'unique valeur.

Pour vivre le mythe du surhomme il faudra donc à la fois en être la proie, le jeu et l'instrument. La volonté de puissance, pour ne pas être une valeur d'explication ou de compensation, ne doit pas être conçue comme une force ou entité existante, à laquelle il faille se référer, mais comme une indétermination dont il s'agit de révéler et d'af

firmar, au cours de sa création, l'existence. Ainsi le surhomme sera à la fois exigence, accomplissement et sur-

tout conséquence de la mort de Dieu3.

Ce n'est pas l'individualisme qui peut rendre compte de cette attitude, mais par rapport à l'être un égoïsme nou-

veau duquel le don exprimerait le mieux la qualité et l'inten-

sité, par opposition à la charité et à la pitié.

Il peut, cet égoïsme, agir sur l'être au point de le faire, le vouloir acéphale pour affirmer la volonté de la mort de Dieu, son accomplissement et ses conséquences.
La contemplation est par rapport à l’extase ce que Dieu est par rapport au surhomme – l’affirmation que l’éternité seule comprend la vie, parce qu’elle la dépasse infiniment dès l’abord. Le hasard n’est plus qu’un arrangement de la providence et les choses immuables fixées ne dépendent que de lui⁴. L’acéphale rétablit le jeu du monde – il est le signe mythologique de la puissance des rencontres où la force du hasard est restituée pleinement, dans la possibilité de transformation ou de destruction totales qu’il contient⁵.

Les choses apparues ne viennent pas à nous parce que prévues ou appelées – mais parce que provoquées. Elles lèvent sur le pas de l’homme « produit d’un hasard quelconque, rien sans défense abandonné à toutes les pertes »⁶.

Dans cette provocation est contenu et affirmé le fait que l’être est à la fois la proie, le jeu et l’instrument du mythe du surhomme. Elle rend compte de son exigence et sert son accomplissement.

NOTES

1. 3 feuilles de papier fin, de 21 x 27 cm, écrites au recto, numérotées de 1 à 3, en haut, dans la marge de gauche. Elles complètent la réponse de Rollin à Baratille. Sur leur provenance, cf. la note 1 à la lettre précédente.

2. C’est par le « mythe du surhomme », mythe qui nie « aussi bien la souveraineté du père que la soumission du fils », que s’ouvrent les Vingt propositions sur la mort de Dieu (document 143).

3. Rollin reprend ici la formulation de la partie conclusive de la quatrième des Vingt propositions sur la mort de Dieu.


5. Cf. la septième des Vingt propositions sur la mort de Dieu.
6. Cette citation de Nietzsche reprend, avec de légères variantes, la partie conclusive de la troisième des Vingt propositions sur la mort de Dieu.

161. GEORGES BATAILLE

[1939 ?]

PROPOSITIONS

1. — Le principe de la liberté de détermination est maintenu clairement pour chacun des participants. L'organisation se réserve seulement de définir des attitudes conformes à l'esprit qui l'inspire en opposition à d'autres qui ne le sont pas.

2. — Le principe essentiel de l'organisation étant la joie devant la mort, le pouvoir qu'elle a la résolution d'exercer ne pouvant être lié qu'à la vertu de ce principe et à l'autorité qu'il doit conférer à ceux qui la réalisent, un acte délibéré par lequel l'un d'entre nous se placerait à l'abri dans un cas où l'immense majorité des autres accepte le risque ne peut pas être regardé comme répondant à l'esprit de l'organisation.

3. — Le fait de se conduire dans un cas particulier d'une façon qui ne répond pas à l'esprit de l'organisation ne peut pas être considéré comme prouvant qu'un participant ne répond pas à cet esprit, mais s'il s'agissait d'un participant qui tienne à lier étroitement sa vie à celle de l'organisation, la charge lui incomberait de prouver qu'il est cependant possédé par l'esprit de joie devant la mort.

530
4. — L’organisation envisage le reniement formel des liens moraux qui prétendent unir le soldat à son drapeau comme la condition fondamentale de toute participation à une opération militaire².

5. — Lorsque l’organisation devra envisager la question de la guerre en même temps que d’autres questions d’intérêt général, elle le fera sans aucune considération pour les positions déjà connues, avec un état d’esprit radicalement neuf et avec autant d’ironie que de brutalité devant la terreur des autres (comme devant la terreur toujours possible de ses propres participants). Il est essentiel de rappeler que l’organisation prétend créer un monde échappant aux lois prédominantes de la nécessité et de la peur³.

NOTES

1. Double sur papier pelure. 1 feuille, de 21 x 26,8 cm, dactylographiée au recto, provenant des archives de Patrick Waldberg. Le document, dont le titre semble faire écho à celui du numéro 2 d’Acéphale, n’est ni daté ni signé. Un autre double du document figure dans les archives de Jacques Chavy qui, en haut à droite, y a apposé le numéro 9. Un autre double est encore conservé parmi les papiers de Pierre Andler.

2. Cf. à ce sujet la conférence « Structure et fonction de l’armée » que Bataille avait donnée au Collège de Sociologie le 5 mars 1938, et, plus précisément, les pages « L’armée mystique » que Denis Hollier reproduit à la place du texte de la conférence, qui n’a pas été retrouvé (Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 205-216).

3. Cette proposition rappelle un point précis de l’ordre du jour de la réunion sessionnelle du 29 septembre 1938 : « Définition de la position autonome d’Acéphale en cas de guerre et projet de publication de cette position », programme dont le texte « La menace de guerre », dans le dernier numéro d’Acéphale, peut être

162. ACÉPHALE

[1939 ?]

[A la recherche de la joie devant la mort]

Une fois de plus nos démarches nous conduisent dans la forêt et dans la nuit – à la rencontre de la joie devant la mort, à la recherche de

LA JOIE

devant

LA MORT

532
NOTE

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto. Le document, qui présente, en haut, au centre, la reproduction du *bonhomme Acéphale*, n’est ni daté, ni signé. Il provient des archives de Jacques Chavy qui y a apposé en haut à droite le numéro 30. Un autre double du document figure parmi les papiers de Pierre Andler ainsi qu’une feuille de papier pelure coupée sur les deux bords (10,5 x 13,5 cm) portant en haut à droite cette annotation manuscrite au crayon : « Andler / 7-4-[19]39 », et au centre « Gare S[aint]-L[azare] 20 h. / Se diriger le premier / retour par Saint-Nom. » Une copie ultérieure est conservée dans les archives de Patrick Waldberg.

163. GEORGES BATAILLE

[1939 ?!]

*Méditation héraclitienne*

JE SUIS LA GUERRE
JE SUIS LA JOIE DEVANT LA MORT

Je me représente le mouvement inexorable et l’excitation intense – dont les possibilités sont sans limite – qui ne s’apaisent que dans la guerre.

Je me représente n’importe quelle divinité féminine dansant dans la nuit, avec une sourde violence, avide de sang, de corps mutilés et de mort.

Je me représente le don d’une souffrance infinie, du sang et des corps ouverts à l’image d’une trouble éjaculation sexuelle.
Je me représente ce don comme un holocauste brûlant exigé par une avidité sans limite comparable à celle du feu qui ne dévore que pour se consumer lui-même et se donner sans mesure, comme le soleil éblouissant ou les plus lointaines étoiles se donnent en rayonnant sans mesure leur inimaginable chaleur et leur lumière.

Je me représente la Terre projetée dans l'espace, semblable à une femme criant d'horreur, les cheveux en flammes.

Je hais le besoin de niaiserie prolongée qui s'oppose à la liberté de ce grand cri – et non le besoin du don de soi perdu dont ce cri est la conséquence.

Portée à l'extrême de son principe, débarrassée de l'insoutenable masque de stupidité (idéologique et dans quelque sens que ce soit) des entreprises militaires – l'avidité inexorable exigeant ce cri devient MOI, se confond avec le brasier de vie qui me consume moi-même jusqu'à ma mort.

De toutes mes forces, au-delà de ma propre nausée, je prends sur moi tout ce que je peux de la malheureuse avidité d'être et de durer qui rend le libre don de soi impossible et livre chaque existence à l'angoisse.

De toutes mes forces, je consomme ma propre avidité de durer et l'avidité de durer de mes semblables dans ma joie devant ma mort et, me consumant ainsi, je brûle d'hilarité à l'exemple du soleil.

Dans ce monde de l'été et de l'hiver, qui constitue un brasier agonisant de tout ce qui vit, dans cet univers tournant et se perdant d'étoiles qui ne se consument que sans mesure, je reconnais une avidité cruelle qui exige violemment ma mort : elle l'exige pour sa consommation illimitée, pour sa joie d'exister éclatante ; elle exige en tous lieux que tout ce qui était s'anéantisse sans cesse.
La seule image non entièrement illusoire de la réalité où se déplace l'homme est celle d'une divinité cannibale qui se dédoublait à mort et se mangerait elle-même et n'apporterait pas moins d'hilarité, ni d'ardeur à mourir et à se donner en pâture qu'à tuer et à manger.

À travers ces représentations essoufflées ou trop humaines, j'entends déjà une danse sourde et explosante et déjà je commence d'apercevoir en riant ce qui aveugle des yeux qui voudraient encore des objets qui ne les déchirent pas.

NOTE

1. Double sur papier pelure. 3 feuilles de 13,2 x 21 cm, dactylographiées au recto, provenant des archives de Pierre Andler. Le même document, auquel il manque la première feuille, est aussi conservé parmi les papiers de Patrick Waldberg, dans le « portefeuille » en toile jaune contenant le plan du parcours initiatique. Le document n'est ni daté, ni signé. Comme les deux documents suivants (164 et 165), il représente une sorte d'introduction à l'exercice d'une mystique de la « joie devant la mort », point d'arrivée d'une expérience dont Bataille lui-même devait, dans L'Expérience intérieure – avant d'en donner les aboutissements extrêmes dans le chapitre « Le supplice » – évoquer les antécédents : la découverte en 1920 de la question capitale du rire, révélation qui « [ouvre] le fond des choses » amorcée par la lecture du Rire de Bergson ; l'« extase » entrevue en 1933, liée en même temps à l'Ouverture de la Leonora de Beethoven et à une « séparation » (les pages de Sacrifices) ; l'enchantement de la Messe chantée, écoute de l'embarcadère du lac Majeur (le fragment « Le bleu du ciel » publié dans Minotaure avec « Aube à Montserrat » de Masson). Le texte, que l'on peut dater de la période suivant la première méditation sur la paix publiée dans Acéphale en juin 1939 (Jean Bruno, p. 709), se développe autour de la double et

164. GEORGES BATAILLE
À ISABELLE WALDBERG

[1939]

[L’étoile Alcool. Texte de méditation]

Voici un texte de méditation. Il faudrait s’enfermer aussi tranquillement que possible, faire le vide en soi, s’abandonner complètement, en demeurant assis mais le corps non affaisé, s’abrutir et tout d’abord respirer profondément en tâchant de se laisser envoûter par le silence. Cela peut devenir une vraie torpeur. Il ne faudrait pas lire le texte mais se le remémorer lentement.

Il devrait y avoir beaucoup de temps entre les trois premières phrases et les autres. Et aussi un peu de temps entre chaque phrase de la seconde partie.
L’ÉTOILE ALCOOL

Je prends l’acéphale pour violence
Je prends son feu de soufre pour violence
Je prends l’arbre et le vent de la mort pour violence

JE SUIS LA JOIE DEVANT LA MORT
La profondeur de l’espace est joie devant la mort
Je me représente – jusqu’à la nausée – que la terre
tourne vertigineusement dans le ciel
Je me représente le ciel lui-même tournant et explosant,
Le soleil, brasier, alcool, lumière aveuglante tournant
les yeux clos et éclatant à perdre la respiration
Toute la profondeur du ciel comme une orgie de
lumière glacée, se perdant, fuyant
Tout ce qui est réel se détruisant, se consommant et
mourant comme du feu incandescent
Moi-même me détruisant, me consommant et m’égorgeant de ma propre avidité comme le feu
Riant et mourant comme tout ce qui tourne, vacille,
brûle et éclate
Je me représente l’instant glacial de ma propre mort
dans un ciel glacé et parfaitement brillant sous la
lueur de l’étoile Alcool se révélant aussi subite qu’un
trait de foudre et enivrant jusqu’aux dents.

NOTE

1. 1 feuille de papier fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto. En
haut à gauche, sur deux lignes, l’en-tête suivant biffé au stylo :
« COLLEGE DE SOCIOLOGIE / 15, RUE GAY-LUSSAC, 5e. » Le document,
conservé parmi les papiers d’Isabelle Waldberg, n’est ni daté, ni

165. GEORGES BATAILLE

[1939 ?!]

[La joie devant la mort. Texte de méditation]

Texte sur la joie devant la mort,
proposé à une réflexion approfondie et renouvelée
Je prends l'acéphale pour violence
Je prends son feu de soufre pour violence
Je prends l'arbre et le vent de la mort pour violence

JE SUIS LA JOIE DEVANT LA MORT
La profondeur de la galaxie est joie devant la mort
Je me représente emporté dans l'explosion vertigineuse qui tournoie
Ma tête vole en éclats. Mon corps est dressé dans un monde de violences
Mon rire est répercuté dans la profondeur de fête de la galaxie
Je me représente le silence de ma mort dans le silence perdu de la galaxie
La violence de l'acéphale porte ma mort à l'inconcevable fête de la galaxie

NOTE

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 20,8 x 27 cm, dactylographiée au recto, provenant des archives de Jacques Chavy qui, en haut à droite, y a apposé le numéro 4. Au centre, le dessin du bonhomme Acéphale. Un autre double du document figure parmi les papiers de Pierre Andler. Au sujet de la mystique de la « joie devant la mort » et de l'acuité émotive presque intolérable des images dont Bataille s'entourait initialement (la séquence photographique du supplici chinois, la représentation d'un monde en flammes, etc.), Bruno écrit : « Les “sacrifices” qu'il imaginait n'anéantissaient pas seulement des êtres ou Dieu : il s'en constituait la première victime, méditant sur sa propre mort ou retournant contre soi son hostilité » (Jean Bruno, p. 710). À cette phase d'une pratique destinée à se produire par la suite sans recours à aucun artifice, Bruno associe d'ailleurs la première expérience extatique de Bataille au cours d'une promenade nocturne en forêt, expérience évoquée dans un passage du Coupable sous la mention « Récit d'une expérience brûlante, il y a quelques
mois» : « [...] je marchai une heure, puis me dissimulai dans une allée sombre où je voulais me libérer d'une lourde obsession sexuelle. Alors, j'imaginais essentiel – en un certain point – de briser en moi la béatitude. J'évoquai l'image d'un "oiseau de proie égorgeant un oiseau plus petit". J'imaginais dans la nuit les hautes branches et le feuillage noir des arbres animé contre moi, contre la béatitude, de la colère de l'oiseau de proie. Il me sembla que l'oiseau sombre fon-dait sur moi... et m'ouvrirait la gorge [...] Sur le chemin du retour, en dépit d'un état extrême de fatigue, je marchais sur des gros cailloux, qui, d'habitude, me tordaient les pieds, comme si j'étais une ombre légère. À ce moment, je ne cherchais rien, mais le ciel s'ou-vrit. Je vis, je vis, ce que seule empêche de voir une pesanteur expressément voulu.» (Georges Bataille, O.C., t. V, 1973, p. 276).

166. GEORGES BATAILLE
À PATRICK WALDBERG

[1939]

Mon cher Waldberg,

J'espère que ce mot vous joindra.

Je serais heureux naturellement que vous alliez à la Samaritaine.

Ce qui arrive me paraît nous imposer d'un seul coup très vite l'extrême dureté, l'extrême rigueur dont nous avons jusqu'ici parlé.

Je vous en prie réfléchissez à cela, réfléchissez aussi à tout ce qu'il y a d'échappatoire dans la réflexion. L'échec dans certaines conditions deviendrait infect, une véritable lie. Je crois que c'est au-devant d'une sorte d'existence monastique que nous allons, et sans tricherie. Et même, regardez cela en face, avec quelque chose de beaucoup
plus difficile à surmonter que dans un monastère. Il ne sera plus temps alors de parler de volonté de fer simplement par oui-dire.

En même temps, je vous propose, pour toute l’organisation, d’envisager les solutions les plus radicales, dans tous les sens. Les demi-mesures et les faux-semblants deviennent impossibles, de quoi étouffer. Il faut que nous ayons notre visage cru, nu ou masqué, et non plus les clapotages dans l’incertitude.

En particulier, je crois qu’il est temps que nous commençons à aller tous jusqu’au bout de l’expérience mystique, ce qui est exigé par l’expérience érotique d’un être humain qui ne sombre pas. Toutes les préventions que vous pouvez avoir ne résistent pas à l’expérience elle-même. Au point où nous en sommes, il est hors de question que nous ne fassions pas tout ce qui est possible pour brûler comme le feu.

Nous commencerons à être ivre[s] vendredi au rendez-vous. Je ne pense pas que vous songiez à rentrer à Saint-Germain ce jour-là.

Affectueusement à vous,

Georges Bataille

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto et au verso. Le document, conservé parmi les papiers de Patrick Waldberg, n’est pas daté, mais il porte en haut, au centre, la mention « 1939 », apposée par Michel Waldberg.

2. Le texte, sans corrections, présente en ce point, à gauche, cette annotation : « Tous ! tous ceux qui peuvent. » Waldberg — pour qui (à l’exception de Bataille) seuls Ambrosino et Chavy étaient à la hauteur de
l'expérience initiatique d'Acéphale – semble distinguer deux phases, chronologiquement, dans l'activité de la société secrète : « [...] le choix de Bataille pour la deuxième phase de l'entreprise, celle qui éliminait une partie des effectifs, était judiciaire. Une seule faute : trop d'hésitations au sujet de Chavy et pas assez au sujet de Chenon [...]. Jamais Andler, Dussat, Kelemen n'auraient dû être invités à cette fête. Tout au moins jamais n'auraient-ils dû participer à sa naissance. (Et que dire de Rollin-Marouchka !) » (Patrick Waldberg-Isabelle Waldberg, p. 85).

3. « Un yoga dépouillé d'excroissances morales et métaphysiques », c'est ainsi que Bruno (p. 178) devait définir, en partant d'un énoncé de Méthode de méditation, la mystique de la joie devant la mort de Bataille et le refus, aussi bien de Dieu que de l'ascèse, qui lui est sous-jacent.

167. HENRI DUSSAT

L'agent de l'ironie dans la tragédie

1. Avoir vécu, et être à même de vivre à tout moment dans le désir et la possession des femmes, consentir à être joué et se jouer infiniment d'elles, se jouer de soi-même en tant que joué, cela constitue peut-être l'un des traits fondamentaux de la physionomie du psychologue, tel qu'il est voué à la connaissance ironique de la tragédie.


*  

2. Mon psychologue est en réalité habile à inventer. Il se complaît pour ainsi dire à accroître la masse du sang humain. C'est de cette façon qu'il vit profondément dans la tragédie. Et en inventant, il ne cesse d'ironiser la tragédie.


*  

542
3. C'est un fait qu'un tel homme est prédestiné par excellence à la solitude, une solitude pour ainsi dire physique. Vivre dans la société des femmes n'y saurait rien changer. Quant à celle des hommes qu'il s'est plu à désigner du nom de frères, le psychologue tragique ne pourrait en attendre à cet égard de la diversion : son choix n'a pu se porter que sur ceux voués comme lui à une solitude inhumaine, une solitude de pierre.

*

4. Nul n'a davantage l'intelligence de ce qui se produit en tant que tragique, de ce qui risque de se présenter comme tel, de ce qui est tenté ou voulu comme tel ; au fond nul plus que l'agent de l'ironie n'a chance de se mouvoir dans le tragique. Et qui plus que lui pourtant peut avoir la nostalgie du héros ?

*

5. Si la vision du véritable visage du héros est effectivement approchée dans l'image de don Juan assis face à la statue du Commandeur, celui du psychologue tragique peut être représenté comme une sorte de double de ce personnage. Il est distinct de lui, à l'écart ; il scrute à la fois le cœur de chair et le cœur de pierre et, au moment opportun, il se précipite sous la masse qui s'écroule : il rejouit le héros dans leur commune destinée.

Mai 1939

543
NOTES

1. 2 feuilles de papier machine fin, de 21 x 27 cm, écrites au recto. Le document, dont il existe une version presque identique datée « H. D. mars 1939 », présente beaucoup de ratures, dont certaines au crayon rouge, comme les numéros qui fixent l’ordre des cinq fragments. Archives Henri Dussat.


168. GEORGES BATAILLE
AUX MEMBRES D’ACÉPHALE

31 mai 1939

Je ne pense pas que le pacte conclu entre nous ait eu jusqu’ici autre chose qu’une existence larvée et souffreteuse.

Je demande qu’il soit mis fin à toutes les demi-mesures. Je rappelle la sanction devant laquelle nous nous sommes placés : une défaillance définitive nous ferait relever du mépris, pour ne pas dire du dégoût, que nous avons eu nous-mêmes pour d’autres prétentions injustifiées.
S’il est parmi nous quelqu’un qui pense que ce qui a été convenu entre nous ne sera pas réel, qu’il y aura des échappatoires, que le laisser-aller ne sera supprimé que dans les conventions écrites, non dans les actes, il est temps qu’il s’éloigne de lui-même : il doit se rendre compte que ce qui existe entre nous est inflexible et que c’est quelque chose qui sévira, qui pourrait devenir un drame, qui ne peut en aucun cas se terminer en comédie.

Je prends sur moi d’observer les règles des jours fermés, non seulement dans les limites convenues mais aussi tous les jours neutres – et, s’il le fallait, même tous les jours.

Je n’ajouterai rien à cette lettre. Je ne ferai allusion à rien. Mais chacun d’entre nous doit savoir que, la prochaine fois qu’il me rencontrera, il se trouvera en présence d’un homme changé.

G. B.

NOTE

1. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 27 cm, écrite au recto, présentant en haut, au centre, le dessin du bonhomme Acéphale de Masson et, au bas du texte, les initiales de Bataille. Le document est conservé parmi les papiers d’Isabelle Waldberg. L’urgence pour la société secrète de renforcer sa propre unité communienne semble faire écho à celle – tout aussi impérative – pour le Collège de Sociologie de prendre position sur la situation politique internationale après l’entrée des troupes allemandes en Tchécoslovaquie, prélude au protectorat du Reich sur la Bohême et la Moravie. Le 21 mars, Bataille, qui avait auparavant parlé au Collège de « Hitler et l’Ordre teutonique », était intervenu à la fin d’une conférence de Lewitsky, « Le chamanisme », avec une communication explicitement inspirée de l’actualité, « La nouvelle défenestration de Prague » : c’est du moins ce que l’on déduit d’une lettre du 17 mars 1939 adressée à Caillois
Aires par Caillois, Acéphale ne devait avoir d'autre écho que la polémique amorcée en 1943 par \textit{L'Expérience intérieure}. La lettre de Patrick Waldberg à son épouse Isabelle, écrite le 19 septembre 1943, en est emblématique. On y lit : « Il faut, sans aucun doute, disqualifier toute la partie de notre activité de Saint-Germain qui avait pour thème "la joie devant la mort" » (Patrick Waldberg-Isabelle Waldberg, p. 88). Ce qui ne devait pas empêcher Patrick Waldberg de revenir en 1977, dans \textit{Acéphalogramme} (cf. Appendice), sur l'expérience d'Acéphale et de lui reconnaître la valeur de ces événements qui « décident du cours de toute une vie ».

169. GEORGES AMBROSINO
À PATRICK WALDBERG

Samedi 1er juillet 1939

S.s Lieutenant Ambrosino
du 6e G.A.A. en manœuvre
au Camp de Valdahon (Doubs)

Mon cher Waldberg,

Je regrette beaucoup de ne pas t'avoir vu avant mon départ. Chenon a dû te faire part de nos projets. Chavy, Isabelle, toi et moi allons entreprendre la lecture du \textit{Gai Savoir}. Chaque semaine, nous nous enverrons une lettre, vous trois à moi, et réciproquement. Cette lettre portera sur la lecture faite.

De plus, Isabelle pourrait s'occuper de ce qui concerne la correspondance de Nietzsche traduite en français.

Voici ce que je connais là-dessus :

\textit{Lettres choisies de Nietzsche} traduites et réunies par Alexandre Vialatte à la N.R.F.
Lettres choisies de Nietzsche chez Rieder. Ce livre existe à la Nationale.
Il faut vérifier si l'édition de la N.R.F. n'est pas simplement la réédition de ce livre.
La vie de Nietzsche d'après sa correspondance par G. Walz chez Rieder.
Il faudrait noter dans ce livre la référence des lettres déjà publiées dans les éditions précédentes.
Enfin, il existe quelques lettres dans L'Effondrement de Nietzsche de Podach (N.R.F.)
et une lettre de la folie, dans un numéro du Surréalisme au service de la Révolution qu'il faudrait rechercher et recopier.
Isabelle pourrait rechercher également s'il n'existe rien d'autre en français et s'il y a une édition allemande.
Je vous écrirai bientôt au sujet du Gai Savoir.
Amicalement

Ambrosino

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres ordinaire, de 21 x 26,9 cm, écrite au verso. Le document, provenant du legs de Patrick Waldberg, est conservé à la Bibliothèque Doucet sous la cote Ms. 41665. La lettre, à mettre en rapport avec les « Études nietzschéennes » dont il est question dans l'Addition au questionnaire A (document 153), suit de peu la parution, en juin, du dernier numéro d'Acéphale qui présente en ouverture l'article « La folie de Nietzsche », daté du 3 janvier 1939, anniversaire de la première manifestation de la folie du philosophe allemand.

2. Ambrosino avait été appelé à faire son service militaire en automne 1938.

3. De ce livre de Nietzsche, il existait une édition traduite en 1901 par Henri Albert pour le Mercure de France, probablement celle dont Bataille s'était servi pour l'article « Nietzsche et les fas-
cistes » paru dans le numéro 2 d’Acéphale pour définir, en opposition avec les interprétations aberrantes de droite et de gauche, la vraie attitude de Nietzsche en ce qui concernait la réalité politique qui lui était contemporaine. D’autre part, une nouvelle édition traduite par Alexandre Vialatte était parue chez Gallimard en mai 1939.


6. L’édition de Gallimard contient en effet, elle aussi, 143 lettres et présente la même table que l’édition de Stock.


9. Il s’agit de la lettre écrite à Turin le 6 janvier 1889 qui fut à l’origine de l’internement de Nietzsche et dont le n° 2 du Surréalisme au service de la Révolution avait publié la traduction française de Daniel Simond.

18 et 28 : Selon N[ietzsche], une attitude générale, « qui adhère à chacun de nous », ne saurait être méprisable. Mais si nous voulons réaliser un type de vie encore dans les limbes, il nous faudra diriger notre dédain sur bien des sentiments qui nous concernent cependant. De tels accrocs à la « logique » ne restent pas impunis et c’est ce qu’exprime l’aphorisme 28. Notre lot sera de vivre d’une façon particulièrement aiguë la constatation de J. de Maistre : « Je ne sais pas ce qu’est la conscience d’un gredin, mais je connais celle d’un honnête homme et c’est épouvantable. »

23 : Je crois que ce qui est dit au sujet de la superstition est sociologiquement et psychologiquement faux. Cependant, ce texte est trop prophétique pour qu’on l’écarte.

24 : N. ne définit pas ici le type qui devra dépasser ces deux mécontentements : l’homme brûlé de désirs, qui ne laisse pas tromper sa soif et qui est joyeux car la recherche de l’impossible assouvissement est sa vie.

27 : Ici se trouvent justifiés nos renoncements.

81 : Je ne l’ai pas retenu, car c’est un mélange trop complexe où il est trop facile de mal interpréter.

33 : N’est-ce pas là la noblesse de la science ?
40 : Il faut compenser la faiblesse qui provient de notre absence de tradition par une surveillance plus constante de nos gestes.

41 : Comment imagines-tu que cet aphorisme puisse être appliqué ?

21-44 : Faut-il faire aussi bon marché des véritables motifs ?

48-56 : J'ai l'impression que N. a voulu cacher et cependant laisser entrevoir la nécessité suprême de l'expérience de la misère morale.

54-55 : Il me semble voir dans cette attitude, surtout celle exprimée par 55, des résidus de l'esthétisme de N. et de son goût du rare. L'apparence ne détruit pas le sérieux de la vie, ni la valeur des valeurs, elle ne détruit que l'éternité. Aussi N. est-il devenu l'homme du périssable.

Ce qui me paraît le plus digne de réflexion est 48-56. Je pense t'en parler la prochaine fois encore.

G. Ambrosino

Quand je mets R. devant, c'est une réponse à tes remarques.

R. 41 – J'avais mal lu cet aphorisme. La défaite signifie simplement : on ne peut agir de cette façon. Mais nous, pour qui tous les horizons ou presque se sont bouchés, comment pouvons-nous conserver encore notre bonne conscience ? Nous devons la conquérir à chaque instant.

R. 44 – Dans la perspective morale qui est la nôtre, chaque règle nous livre un motif, que nous appelons le « vrai motif » bien qu'il soit une croyance. C'est à partir de lui que nous acceptons ou rejetons cette règle. Il va de la justesse de nos appréciations de sépa-
rer le « vrai motif » de celui que la croyance commune a imposé.

57 – J’aime beaucoup la prudence avec laquelle N. parle de l’ivresse. L’ivresse, comme expérience est un moyen de connaissance mais les résultats qu’elle apporte doivent être appréciés sans ivresse.

58-59 – Par moments j’ai l’impression que N. s’attache dans ce livre à la froideur de la connaissance. Ici, au contraire, il parle de reconstruire un rêve. Je sais que si l’on imagine une réalité, elle se dissout du seul fait de la sensation mais le complexe réalité-sensation n’est pas indéfiniment soluble. Je crois que N. veut s’appuyer sur ce qui dans ce complexe résistera à toute dissociation afin de construire un rêve plus osé que tous les précédents mais aussi plus solide.

76 – Constance de cette idée que là où nous nous plaçons, il ne faut pas que la foule vienne nous rejoindre. Cela va se préciser dans certains aphorismes du 3e livre (116-149-236). Mais de plus, il me semble que N. n’a vraiment aucun souci politique. À chaque instant, il répète que son « groupe d’amis » sera à côté de la foule comme les dieux d’Épicure à côté de l’humanité, indifférent, inactif.

Partons du texte 149 : s’il y a masse, il y a esclavage et le « groupe d’amis » pourra à peine exister dans la mauvaise conscience avec l’inefficacité que cela entraîne. Pour que le « groupe d’amis » se forme, il faut donc qu’il y ait déjà beaucoup d’individualités. Il ne peut se les agglomérer toutes. D’autre part elles lui sont indifférentes. N., alors, considère le « groupe d’amis » comme un pont. Mais vers quoi, jusqu’ici on [ne] l’aperçoit guère. Sa pensée s’est-elle précisée dans les œuvres postérieures, j’en doute. Il nous faut être les
« hommes qui préparent » (n° 283\textsuperscript{20}) et cela dans la nuit.

77 – Pourquoi n’aurions-nous pas « mauvais goût » si cela nous délasse et si cela n’est rien de plus qu’un délassement\textsuperscript{21} ?

86 – Cette distinction entre les pensées et les passions fortes et toute sorte d’ivresse y compris celle que procure la vue de ces passions fortes est essentielle chez N. et, j’espère aussi, pour nous\textsuperscript{22}. Déjà au n° 80, la passion s’exprimait en belles phrases calmes et continues dans la tragédie grecque afin de ne provoquer ni crainte, ni pitié chez le spectateur. Mais encore, le spectateur ne désire pas l’ivresse, des exemples peut-être seulement : il aime voir ces hommes du même modèle que lui en proie à des circonstances qu’il se propose de résoudre avec la même grandeur.

98 – Si tu n’as pas lu J. César de Shakespeare, ceci t’y incitera certainement\textsuperscript{23}.

106 – Pour moi le germe de notre doctrine n’est pas encore formé et le germe lui est le résultat d’un acte sexuel que tout le monde assimile assez bien à la lutte. « Ceux qui préparent » doivent s’occuper avant tout de la perfection.

Cette lettre prenant des proportions astronomiques je l’arrête là.

Je t’enverrai demain ce qui concerne le 3\textsuperscript{e} livre et toutes les remarques que tu m’as envoyées.

G. Ambrosino

\textit{P. Waldberg} : Bibliographie communiquée par Mauss\textsuperscript{24}.

\textit{I. Farner} : Rassembler les lettres traduites de Nietzsche.
1 - *Lettres choisies de Nietzsche* par Alexandre Vialatte NRF

Vérifier qu'il s'agit du même choix.

2 - *La vie de Nietzsche d'après sa correspondance* par G. Walz Éditions Rieder.

3 - *L'Éffondrement de Nietzsche* par Podach

Dans 1 et 2 éliminer les redites, c'est-à-dire en marge de chaque lettre citée deux fois, donner la référence de l'autre choix.

Rechercher s'il existe des éditions allemandes de la correspondance de Nietzsche.

NOTES

1. 3 feuilles, dont les deux premières de papier ordinaire, de 21 x 26,9 cm, sont écrites au recto et au verso ; la troisième de papier fin de 21 x 22,3 cm, est écrite uniquement au recto. Bibliothèque Doucet, Ms. 41.666 1-3.


3. De l'aphorisme 28 du premier livre du *Gai Savoir*, « Nuire avec ce que l'on a de meilleur », nous citons ceci : « Il arrive que nos forces nous poussent tellement en avant que nous ne pouvons plus supporter nos faiblesses et que nous périssons par elles [...]
Une telle catastrophe que nous finissons par payer de notre vie est un exemple de l'influence générale qu'exercent les grands hommes sur les autres et sur leur époque : — justement avec ce qu'ils ont de meilleur, avec ce qu'eux seuls savent faire ils ruinent beaucoup d'êtres faibles, incertains, qui sont encore dans le devenir et le vouloir — et c'est par cela qu'ils sont nuisibles » (Friedrich Nietzsche, Le Gai Savoir, p. 75).


5. « [...] la superstition apparaît toujours comme un progrès par rapport à la foi et comme un signe annonçant que l'intellectuel devient plus indépendant et veut avoir ses droits » (de l'aphorisme 23, « Les symptômes de la corruption », Ibid., p. 68).


7. L'aphorisme 27, « Le renonciateur », s'ouvre par cet énoncé : « Que fait celui qui renonce ? Il aspire à un monde supérieur, il veut s'en aller plus loin et plus haut que tous les hommes de l'affirmation [...] » (Ibid., p. 74).

8. La dernière partie de l'aphorisme 33, « Au dehors des salles de cours », dit : « Je ne comprends pas cela : pourquoi l'homme serait-il maintenant plus méfiant et plus méchant ? — Puisqu'il a maintenant une science, — puisqu'il a besoin d'une science ! » (Ibid., p. 79).

9. Cet énoncé évoque la « morale de la communauté fermée » sur laquelle Caillois s'était penché dans « Le vent d'hiver », au cours de la réunion qui avait donné naissance au Collège de Sociologie (cf. Denis Hollier, Le Collège de Sociologie, p. 346 sq.).

10. L'aphorisme 41, « Contre le remords », s'ouvre par cet énoncé : « Le penseur cherche à trouver telle ou telle explication dans ses propres actes, dans ses recherches et ses interrogations : le succès ou


14. Au verso de la feuille, d’une écriture différente (celle dont il est question dans la note 10). (Le n° 286 qui a été ajouté, ainsi que le 290 et que « Le Dandy », au crayon bleu, doit peut-être se lire 288.) :

« 44. J’ai aussi de la répugnance à faire bon marché du véritable motif. Mais le véritable motif n’est lui-même qu’une croyance.

« Nietzsche ne voit pas que l'idée de la vie la plus profonde et la plus vivante ne peut exister qu'avec l'idée de la mort la plus complète. C'est encore un reste de son rationalisme, qui pense que l'idée de la mort ne peut faire partie que de la pensée religieuse. Mais les émigrants dont il parle, éprouvent-ils quelque chose de grand s'ils n'ont pas l'idée du déchirement de la séparation et de la mort, s'ils n'ont pas à la surmonter ? Pour N. l'idée de la mort est un manque de vitalité, il se trompe à ce moment-là. »

Dans le sens inverse, toujours de la même écriture et avec la même encre :

« Recueil de morale N. aphorismes fragments ou simples phrases qui serviraient de prélude à une nouvelle morale, pas un catéchisme, mais l'affirmation d'une évaluation nouvelle des choses morales, qui soit aussi un rappel pour nous à une plus grande cohérence, même la transformation de phrases, par ex. dans 277, le fragment de phrase p. 232... toutes choses qui nous frappent, tournent toujours à notre bien, en faire par ex. nous devons faire que toute chose qui nous frappe tourne toujours à notre bien.

276 Je veux apprendre toujours davantage à considérer comme la beauté ce qu'il y a de nécessaire dans les choses : c'est ainsi que je serai de ceux qui rendent les choses belles.

15. Le texte de cette feuille, ainsi que les deux autres, ne présente pas de corrections, à l'exception du passage relatif à l'aphorisme 86, où le terme « sang » est biffé et remplacé par le mot « modèle ».

16. Il s'agit de l'aphorisme « Pour les réalistes », qui ouvre le deuxième livre du Gai Savoir. On y lit en conclusion : « Il n'y a pour nous point de "réalité" — et il n'y en a pas non plus pour vous autres gens sobres — nous sommes beaucoup moins étrangers les uns aux autres que vous ne le croyez, et peut-être notre bonne volonté de dépasser l'ivresse est-elle tout aussi respectable que la croyance d'être en général incapable d'ivresse » (Friedrich Nietzsche, Le Gai Savoir, p. 102). En marge au Coupable, Bataille devait écrire : « Ce serait une erreur de penser qu'une [...] lecture faite par des hommes pris de boisson n'est qu'un paradoxe provocant » (O.C., t. V, p. 497), et Blanchot, s'arrêtant sur ce passage, devait commenter : « Voilà ce qui n'aurait probablement pas pu recevoir la caution de Nietzsche : celui-ci ne s'abandonne — l'effondrement — qu'au moment de la folie, et cet abandon se prolonge en se trahissant par des mouvements de compensation mégalomaniaques » (Maurice Blanchot, La communauté inévitable, p. 42 sq.).
17. De l’aphorisme 59, « Nous autres artistes », nous citons ceci : « Il nous suffit d’aimer, de haïr, de désirer, il suffit même simplement de sentir pour qu’immédiatement l’esprit et la force du rêve descendent sur nous ; et, les yeux ouverts, insensibles à tout danger, nous gravissons le chemin le plus dangereux qui mène aux sommets et aux tours de l’imagination ; le vertige ne nous atteint pas, nous qui sommes nés pour grimper, — somnambules en plein jour ! Nous autres artistes ! [...] » (Friedrich Nietzsche, Le Gai Savoir, p. 104).

18. De l’aphorisme 76, « Le plus grand danger », nous citons ceci : « [...] il est besoin de la bêtise vertueuse, d’inébranlables batteurs de mesure à l’esprit lent, pour que les croyants de la grande croyance générale demeurent ensemble et continuent à exécuter leur danse ; c’est une nécessité de premier ordre qui commande et exige ici. Nous autres, nous sommes l’exception et le danger, — nous avons éternellement besoin de nous défendre ! » (Ibid., p. 116).


21. « Le mauvais goût a son droit tout comme le bon, il a même un privilège sur le bon goût dans les cas où il est le grand besoin, la satisfaction certaine et en quelque sorte un langage général, une attitude et un masque immédiatement compréhensibles [...] » (de l’aphorisme 77, « L’animal avec la bonne conscience », Ibid., p. 117).

22 « Les pensées et les passions les plus fortes devant ceux qui ne sont pas capables de pensées et de passions — mais seulement d’ivresse ! » (de l’aphorisme 86, « Au théâtre », Ibid., p. 131).

23. L’aphorisme 98, « À la gloire de Shakespeare », s’ouvre sur le personnage de Brutus de Jules César : « C’est à lui qu’il a consacré sa meilleure tragédie — on la désigne toujours encore sous un titre inexact — à lui et au plus terrible résumé de la haute morale » (Ibid., p. 141). Il vaut la peine de rappeler que dans une note se référant


25. Sur l’ensemble de ces livres, cf. ce que nous avons précisé dans les notes à la lettre d’Ambrosino à Waldberg du 1er juillet 1939 (document 169).


171. GEORGES AMBROSINO À PATRICK WALDBERG

Paris, le 14 août 19391

Mon cher Waldberg,

Je viens de recevoir une longue lettre de Chavy, à propos de la lecture du *Gai Savoir*. En voici un extrait : « en dehors de l’anthologie, il serait bien de faire un recueil restreint d’aphorismes moraux, qui pourraient même être publiés en un petit fascicule, aphorismes choisis de telle manière que cela constituerait le prélude d’une nouvelle morale, pas un catéchisme, mais l’affirmation d’une évaluation nouvelle des choses morales, qui serait un rappel pour nous à une plus grande cohérence, et qui serait le point de départ, la première fondation de la morale que nous devons créer, appliquer, et faire triompher »2. Il cite comme exemples les aphorismes de la fin du 3e livre. Il me semble en effet que nous
devrions avoir chacun un carnet personnel où des règles de conduite extraites de N[jetzsche] seraient inscrites.

Je profite de l’occasion pour mettre par écrit ce dont nous avons parlé vendredi soir : lorsque tu auras lu une certaine partie du *Gai Savoir*, envoie-moi une lettre où tu indiqueras les passages que tu auras cochés ainsi que les remarques personnelles que tu as pu faire au cours de la lecture.

Mercredi si tu viens, sinon jeudi, apporte-moi les fiches sur la royauté assyro-babylonienne du *Gai Savoir* ou mieux l’extrait que tu en auras fait de ce qui nous intéresse plus particulièrement. Du reste, je serais content de pouvoir lire tes fiches complètement.

Je te prie de communiquer cette lettre à Isabelle ainsi que toutes mes amitiés.

Amicalement,

G. Ambrosino

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres fin, de 21 x 26,9 cm, écrite au recto. Bibliothèque Douce, Ms. 41667. Dans l’intervalle qui sépare cette lettre de la précédente avait eu lieu la ratification du pacte de non-agression germano-soviétique, prélude de l’attaque de l’Allemagne contre la Pologne.


3. Parmi les papiers de Patrick Waldberg, il n’a été retrouvé aucune fiche sur la royauté assyro-babylonienne (conversation privée avec Michel Waldberg).
172. GEORGES BATAILLE À SAINT-PAUL

à Saint-Paul

Dans ses origines, la joie devant la mort est une for- 
mule de méditation mystique. Il s'agit d'une joie devant 
la certitude de la mort et du fondement d'une existence 
religieuse se séparant du christianisme. Un homme peut 
prendre la représentation de sa propre mort (et non la 
représentation de Dieu) comme un objet de méditation 
et d'extase.

L'aboutissement recherché d'une telle pratique ne peut 
être que la mort subie avec joie comme l'accomplissement 
d'une vie, mais non une recherche de la mort qui signi-
fierait la condamnation de la vie. La mort n'a rien d'un 
souverain bien. Ce qui peut être aimé est la vie, mais la 
vie est ce qui se perd dans la mort et c'est cette possibili-
été de se perdre qui peut être aimée jusqu'à l'extase.

Cependant, s'il est vain et même haïssable de chercher 
expressément la mort, il va de soi qu'un acte coûteux et 
pénible par lequel on évite un risque de mort fait de l'at-
titude du mystique que je viens de définir une prétention 
risible. Ce qui ressort de ces principes est la simple atti-
tude virile, sans échappatoire mais sans recherche d'occa-
sions. Aucune vertu n'est plus commune que le courage 
militaire et ce n'est pas ce dont il s'agit : ce qui aurait le 
plus de sens serait qu'aucune question ne se pose à ce sujet.

À partir du moment où l'on regarde le combat mené 
par une armée comme favorable à des intérêts jugés essen-
tiels, il est inévitable que ceux qui font partie de cette 
armée en acceptent la discipline.

 Quant à ceux qui sont situés en dehors, il aurait mieux 
valu, si cela avait été possible, ne pas laisser les choses à
l’appréciation personnelle, mais en juger suivant des principes clairement convenus, d’une façon froide et raisonnable, exclure l’exaltation, ne faisant aucune part au déchirement intérieur, ni dans un sens ni dans l’autre.

1er octobre 1939

NOTE

1. 1 feuille de papier à lettres ordinaire, de 21 x 27 cm, écrite au recto, provenant des archives de Jacques Chavy qui, en haut à droite, y a apposé le numéro 54. Sur Saint-Paul, pseudonyme de Robert Folio, cf. Patrick Waldberg-Isabelle Waldberg. Le document constitue un commentaire ultérieur sur le thème de la mystique de la joie devant la mort, dont Bataille souligne une fois de plus qu’elle est extérieure à l’esprit militaire. Le 3 septembre la France et l’Angleterre avaient déclaré la guerre à l’Allemagne.

173. GEORGES BATAILLE
À PATRICK WALDBERG

20-X-[19]391

Mon cher Patrick,

J’ai eu sans doute un excès de langage mais il n’y a pas lieu de le regretter. Au moins c’est tranché et vous respirerez. Vous reconnaîtrez, je suppose, que tout était devenu impossible. Maintenant il me semble que plus rien ne reste obscur. Je ne demande qu’un démenti au dernier mot que je vous ai dit².

562
Je joins à cette lettre un texte qui vous est destiné ainsi qu'à Isabelle, Ambrosino, Andler, Chavy et Chenon. Je vous serai reconnaissant de le faire parvenir à chacun d'eux.

Amicalement,

Georges Bataille

Je vous envoie ceci en pneu : je viendrai demain samedi chez Ruc comme d'habitude (j'y viendrai également mercredi) ; mais dans le cas où vous viendriez demain, je tiens à ce que vous ayez reçu cette lettre auparavant.

NOTES

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 21 x 27 cm, dactylographiée au recto. La lettre nous a été transmise par Pierre Andler. Un autre double du document, provenant des archives de Jacques Chavy, porte, en haut à droite, le numéro 3, de l'écriture de Chavy. La missive marque la fin d'Acéphale.

2. « D'après les indications des deux intéressés, ce mot était : "Amusez-vous !" » (note dactylographiée de Pierre Andler).


174. GEORGES BATAILLE
AUX MEMBRES D'ACÉPHALE

20-X-[19]391

Je vous demande de vous considérer comme libres de tous liens vis-à-vis de moi. Je resterai seul : j'ai la conviction que ce parti est préférable des deux côtés. Un aussi grand accord à l'intérieur d'un groupe contre
celui qui se trouve à son origine doit être rare. Placé dans ce cas, je ne pécherai pas par indulgence – pas plus envers les autres qu’envers moi-même. Mais je ne voudrais rien appesantir. Je voudrais simplement ajouter que je ne me dérobe pas, que je n’éprouve pas de lassitude ni d’amertume : si l’un de vous attend encore quelque chose de moi (il n’aurait pas tort car je n’abandonne rien), il verra que je ne suis ni mort ni rancunier.

J’en arrive à la consécration d’un état de fait : je ne pense pas que grand-chose soit changé au peu de vie qu’il y avait encore entre nous. Peut-être contesterez-vous un accord contre moi ? mais à quoi bon contester ? Il y aurait tant à contester de toutes parts. Le silence est préférable.

Georges Bataille

À Ambrosino, Andler, Chavy, Chenon, Isabelle Farner et Waldberg.

NOTE

1. Double sur papier pelure. 1 feuille de 20,8 x 27 cm, dactylographiée au recto. Le document, provenant des archives de Jacques Chavy, porte en haut à droite le numéro 1, de la main de Chavy. Andler nous a d’autre part communiqué le même document dans une version dactylographiée annotée par lui (1 feuille de papier fin, de 21 x 26,7 cm). « Dès réception de ce texte, Andler a écrit à Bataille qu’il lui demanderait, en même temps que Chavy, des éclaircissements le mercredi suivant, au lieu de rendez-vous habituel. Bataille lui a adressé aussitôt le texte suivant [document 175]. Ce texte ainsi que le fond ont fait l’objet d’une conversation entre Andler, Bataille et Chavy, lors du rendez-vous habituel, le mercredi 25 octobre 1939 » (note dactylographiée de Pierre Andler).
Il n’y aura avec moi ni discussion, ni conversation générale. Je m’expliquerai le plus brièvement que je pourrai. J’ai patienté tant que la certitude ne s’est pas faite en moi. Maintenant, j’ai conscience qu’un fossé s’est creusé. Qui s’est préoccupé de maintenir avec moi même une apparente de cohésion ? Waldberg n’a rien pu me dire lorsque je l’ai mis en face d’un fait : que certains d’entre vous m’avaient abandonné. Ce qui me fait mal dans cet abandon c’est ce qu’il avait de brutal et de sourd. Je ne regrette pas l’abandon lui-même. Il est vrai, je dois le reconnaître, que je suis maintenant très loin de vous : aucun d’entre vous ne m’a suivi jusqu’au point où je me trouve ; il m’était même impossible de parler. Il est vrai que les événements présents m’intéressent dans leur conséquence possible et peu dans leur signification morale : je différe sur ce point de vous en ce sens que je vis dans un autre monde. J’ajoute que j’ai gardé une confiance inébranlée, ou accrue, dans le mouvement auquel j’ai consacré mes efforts : à ma surprise, tels d’entre vous m’ont semblé s’arrêter à une conviction très différente.

Je ne pense pas en mettant fin à un certain ordre de choses qu’il soit impossible de maintenir entre nous un accord lointain. Sur le plan extérieur, une collaboration prévue devrait s’accroître un jour ou l’autre. Il me semble que les liens qui continuent à vous unir ne devraient pas se rompre : ce qui devrait avoir beaucoup de sens, si vous ne succombez pas à la présomption et à l’isolement ombrageux.

Je me refuse à des conversations sur le sujet que je cherche à épuiser aujourd’hui parce qu’il serait regrettable
d’envenimer ce qui est déjà pénible ; il sera facile, en premier lieu, d’écrire, ensuite, chaque fois qu’il sera utile, de régler des questions particulières sans dériver.

Georges Bataille

À Ambrosino, Andler, Chavy, Chenon, Isabelle Farner et Waldberg.

NOTES

1. 1 feuille de papier à lettres fin, de 20,8 x 27 cm, écrite au recto. Archives Jacques Chavy. Pierre Andler nous a d’autre part transmis la version dactylographiée du même document (1 feuille de papier fin, de 21 x 26,7 cm, dactylographiée au recto). Une autre version dactylographiée du document (de 21 x 27 cm) nous a été communiquée par Jacques Chavy qui y a apposé, en haut à droite, le numéro 2.

2. Bataille devait revenir sur cet “abandon” le lendemain de cette lettre, dans les notes du Coupable, faisant allusion à la rupture qui avait suivi une “conversation décisive avec Waldberg” (O.C., t. V, p. 513 sq.). En effet, pendant la guerre, ce dernier, invité par Breton à ouvrir une discussion publique sur Acéphale, à propos de la question cruciale du mythe posée par les Prologomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non, devait prendre ouvertement ses distances par rapport à Bataille en publant dans V.V.V. (n° 4, février 1944), dans le dossier « Vers un nouveau mythe ? Prémonitions et défiances », un extrait de la lettre envoyée à son épouse Isabelle le 19 septembre 1943 (dont nous avons déjà donné quelques passages) : il y dénonçait la nature purement littéraire d’Acéphale et le caractère artificiel, en l’absence d’un mythe préexistant, du rituel qui avait scandé l’existence de la société secrète, retournant contre Bataille l’argumentation sur le mythe de Breton lui-même. Cependant la “nécessité” de ce qui avait été en jeu dans cette expérience paradoxalement ne devait pas être sans conséquences sur le surréalisme : Bataille et Masson furent invités par Breton, ainsi qu’Isabelle Waldberg, à s’exprimer au sujet de l’exposition internationale qu’il organisa, à la galerie Maeght, tout de suite après son retour en France, justement sur la question du mythe et de sa prégnance au
xxe siècle : le premier, par une contribution théorique, « L’absence de mythe », qui constitue dans le catalogue de l’exposition, *Le surréalisme en 1947*, une sorte de réplique au texte de Breton, « Devant le rideau » ; la deuxième, par une sculpture représentant l’Acéphale, destinée à la salle du Labyrinthe initiatique scandé par des autels consacrés à des êtres ou des objets dotés de vie mythique (invitation qui fut toutefois refusée par le peintre ; cf. à ce sujet Paule Thévenin-André Masson).

3. Dans la *Notice autobiographique* (O.C., t. VII, p. 461-462), remontant probablement à 1958 environ, Bataille devait préciser à ce sujet :


176. GEORGES BATAILLE À PIERRE ANDLER

29-X-[19]39

Mon cher Andler,

Il m’est difficile de prévenir Pierre Prévost.

Je joins à ma lettre un texte adressé collectivement, il lève la difficulté. Cependant il sera utile que nous sortions Chavy, toi et moi à sept heures dix, de façon à pouvoir parler quelques minutes.

Amicalement et à mercredi,

Georges Bataille

567
NOTES

1. Une feuille de papier pelure, de 21 x 27 cm, écrite au recto. Archives Pierre Andler.


177. GEORGES AMBROSINO
À PATRICK WALDBERG

SP 9112, le 7 novembre 1939

Mon cher Patrick,

J’ai reçu un exposé des faits rédigé par Andler. Ce dénouement ne nous étonnera ni l’un ni l’autre, sa forme même – séparation « définitive » pleine d’appels – ne nous surprendra pas.

Je reconnais notre accord dans le fait que tu ne te prêtes pas aux conversations que semblent rechercher Chavy et Andler (« Le silence est préférable »).

Je pense que nous devons nous employer à approfondir ce qui nous est commun à toi et à moi, à resserrer les liens que nous avons avec nos amis et à créer de nouveaux contacts si possible. Cette légère secousse sera la bienvenue si elle doit nous faire prendre une conscience plus aiguë de nos responsabilités l’un vis à vis de l’autre et aussi envers les autres.

568
À mon avis, la question Bataille est liquidée et toute nouvelle tentative de rapprochement me semble superflue. Y a-t-il des questions particulières à régler ? Il faudra penser certainement à la dissolution financière de notre groupe et [je pense] qu’il n’y a aucune raison pour laisser les mains libres à Bataille. Cependant, il serait préférable d’attendre que cette question soit soulevée par lui-même.

Il serait également utile de prendre la température de nos amis et de voir froidement s’il est possible d’entretenir avec eux des rapports secondes. Pourrais-tu m’indiquer ton sentiment sur l’attitude actuelle de Chavy et Andler ? Il est nécessaire aussi d’écrire à Chenon. Quant à Isabelle, je crois que la question ne se pose pas. Voudrais-tu également me renseigner sur l’état actuel de Saint-Paul ? J’aimerais[es] lui écrire. Crois-tu que ce serait opportun ?

Si oui, donne-moi son adresse.

J’espère que nos rapports vont s’établir d’une façon régulière et que nous aurons à parler aussi peu que possible de ces questions de personne[s]. L’âge des illusions est bien mort et je crois déplacé de parler de confiance accrue dans le mouvement qui… Nous nous connaissons assez pour savoir que nous continuerons à vivre et à agir au-delà de l’espoir.

Amicalement

G. Ambrosino

— Je crois qu’il faut que nous passions un tour d’horizon sur notre situation. Je m’y employerai en t’écrivant une lettre demain.
— Mon adresse est

12e Batterie de Repérage
SP 9112

— Et l’examen ?
NOTES

1. Une feuille de papier ordinaire assez épais, de 21 x 27,3 cm, écrite au recto et au verso. Bibliothèque Doucet, Ms. 41.668. Le document écrit après la rupture de Bataille, montre les répercussions de celle-ci sur le groupe, dont, en dépit des convictions de Bataille, elle semble avoir entamé l'unité.

2. Sur Saint-Paul, cf. la lettre que Bataille lui adressa le 1er octobre 1939 (document 172).

3. Ambrosino envoie cette lettre du régiment dans lequel il avait été transféré après la déclaration de guerre. C'est la dernière lettre du dossier déposé par Patrick Waldberg à la Bibliothèque Doucet contemporaine de l'expérience d'Acéphale.
GEORGES BATAILLE À PATRICK WALDBERG

Paris, le 24 octobre 1960

Mon cher Patrick,

Je viens de passer trois jours à Paris. J’ai regretté de ne pas t’y trouver cette fois. Enfin, il me semble que j’aurai bientôt de nouvelles choses à te dire. Je ne me sens encore criminel qu’en intention, mais je me demande combien de temps je pourrai ne pas justifier de poursuites : reconstitution de société dissoute (dissoute par un sort hostile), voilà ce dont, par une ironie pleine de mauvaise foi, je sens que je serai bientôt coupable. Mais peut-on vivre innocemment ?

Excuse l’incapacité où je suis d’exprimer autrement qu’en propos absurdes un changement de perspectives inévitable pour moi mais qui répond à tes propositions de Huismes. J’ai peur évidemment que tes velléités d’alors nous laissent en présence d’une situation à peine supportable — que seule ma légèreté croissante peut me permettre de supporter — et qui peut-être te donneront une sorte de malaise. Rien de cela n’est redoutable. Si, de part
ou d'autre, du malaise, se dégage l'inviabilité, l'échec, fut-il définitif, est du moins préférable à l'infidélité.
Toutes mes amitiés à Line.
Je t'embrasse, mon cher Patrick, dans le sentiment étrange d'une nécessité inévitable...

Georges Bataille

Orléans, le 28 octobre 1960

Je voulais compléter cette lettre (ou la rendre moins absurde). Je l'ai gardée quelques jours sans raison mais j'avais peu de temps. Aujourd'hui je vais la mettre à la poste. Mais non sans y avoir ajouté en premier la copie d'une lettre à Ambrosino² que je viens d'écrire (et que suivront des explications aussi claires que possible):
Voici d'abord la copie :
« Il y a maintenant très longtemps que nous ne nous sommes vus. Je ne sais si cet isolement de l'un par rapport à l'autre avait un sens. Il se peut qu'il ait eu un sens provisoire et qu'il soit maintenant plus facile, plus intéressant, pour l'un et pour l'autre, d'en finir avec lui. Quoi qu'il en soit je songe à donner une suite à ce que nous avons autrefois envisagé ensemble et je ne puis le faire sans t'avoir rencontré, tout au moins sans t'avoir proposé une entrevue.
Depuis que nous ne nous voyons plus, ce qui m'est arrivé peut se résumer simplement : tout d'abord, il s'agit d'un chaos insensé, mais surtout d'un effondrement de tous les espoirs mesurés, reste ce que je nomme un espoir à la mesure du désespoir (ou de l'échec définitif), essentiellement démesuré. Cette façon de parler répond sans
doute à l’éloignement que tu as pu sentir à mon sujet! En même temps, elle répond à cette détresse définitive qui seule permet d’ouvrir les yeux sur un avenir qui s’efface, qui s’efface si bien qu’à la fin le présent est accessible sans illusion...

Je ne doute pas de la désillusion qui s’est faite en toi à mon sujet. Tu ne doutes pas qu’une désillusion parallèle a pu se faire en moi à ton sujet. Nous ne pouvons savoir laquelle l’emporte sur l’autre. Mais l’une et l’autre sont douteuses. C’est peut-être (?) une raison de nous revoir. »

NOTES

1. Lettre publiée in Georges Bataille, *Choix de lettres.*
2. Cette lettre n’a pas été retrouvée dans les archives de Georges Ambrosino.

GEORGES BATAILLE À MICHEL LEIRIS

Orléans, 28 octobre [19]60

Mon cher Michel,

Je deviens si maladroit, si vague, si fatigué, que j’ai manqué de chercher à t’appeler au téléphone à temps lors de mon dernier passage à Paris. Pourtant je voudrais absolument te voir. Je le voudrais de la même façon même si je n’avais pas cette raison particulière : le retour de Chine d’un de mes amis (peut-être as-tu entendu parler de Jacques Pimpaneau?) m’amène à envisager au moins les conséquences lointaines de l’ab-
surde tentative liée au nom d'Acéphale, or tu es de ceux que je me sens tenu de mettre au courant, pour l'essentiel du moins. Je ne songe pas le moins du monde à recommencer, mais je suis obligé de m'apercevoir qu'au fond, il y avait dans cette entreprise défilante quelque chose qui n'a pu mourir en dépit de l'éloignement que j'ai ressenti moi-même. Ce long éloignement demeure dans le sentiment d'angoisse et d'horreur à l'idée de revenir à ce que j'ai pu admettre de misérable, mais sans envisager un instant d'en revenir au passé, me paraît valoir pour d'autres que moi et je ne pourrais la poser sans t'en parler. Il me semble que mon angoisse et mon horreur signifient ceci : que rien ne pourrait se présenter — pour personne — de ce qui t'avait éloigné de moi autrefois.

Ne crois pas que je déraisonne, mais si je suis si loin de prendre une véritable initiation, reconnais que je ne peux pas non plus me dérober.

D'ailleurs, il ne s'agit que de parler. Avec quelque sérieux que cela puisse être envisagé.

J'aurais dû écrire à Zette, mais j'ai été pris tout un temps par un arrière d'obligations ou de rendez-vous (à Paris, en particulier) à la hauteur desquels mon état général n'est encore qu'imparfaitement.

Puis-je te charger de m'excuser auprès d'elle ? Dis-lui combien je suis gêné que ma négligence réponde si mal à des sentiments de reconnaissance profonde qui se lient à une si ancienne amitié.

Je me sens las, je vieillis, mais le passé, si je songe à ce qui nous lie, le passé profond n'a pas vieilli en moi.

Georges
C’est au début du printemps 1939 que j’eus pour la première fois l’occasion de voir un peu longuement Georges Duthuit. Il était venu nous rendre visite à Saint-Germain-en-Laye, dans la maison que nous habitions, Bataille et moi, en bas de la côte de la rue de Mareil, presque en lisière de la commune du Vésinet. C’était une demeure paysanne d’assez belle allure, qu’une tradition disait avoir été reliée au château par un passage souterrain depuis longtemps obstrué, et qui servit de pavillon de chasse au roi exilé Jacques II. Elle ouvrait sur un jardin ceint d’un haut mur, que nous cultivions nous-mêmes avec la timidité et la maladresse de citadins endurcis soudain confrontés aux mystères de la terre. L’habitation proprement dite se composait d’un rez-de-chaussée presque entièrement occupé par une grande pièce équilibrant la cuisine et les communs, qui nous tenait lieu à la fois de réfectoire, de salle de lecture et d’endroit où nous recevions les amis. Rien aux murs, sinon des rayonnages lourds de livres qui tapissaient toute une paroi, et un dessin d’André Masson représentant Dionysos. À l’unique étage, quelques pièces spacieuses, bellement proportionnées : celle de Bataille où il avait fait transporter quelques
meubles de famille ; la mienne, donnant sur l’arrière, équipée sommairement d’un petit divan, avec une table de travail composée de planches posées sur des tréteaux et deux chaises de jardin en bois peint. L’austérité de ce décor quasi monacal n’engendrait point la tristesse, car la lumière jouait avec bonheur sur les murs blancs et nus, mais elle suggérait le recueillement et l’étude.

La plupart de ceux qui ont connu la maison de Saint-Germain – ils furent peu nombreux – sont restés frappés par le climat qui émanait des lieux eux-mêmes et le rythme singulier de respiration spirituelle qu’y imprimait Bataille. Georges Duthuit me confiait bien des années plus tard que peu de demeures humaines lui avaient fait impression aussi vive. Lors de sa visite, nous le conviâmes à une promenade dans la forêt de Marly dont on abordait l’orée après quelques kilomètres de marche, en quittant Saint-Germain au sud, vers Pontoise, et en obliquant sur la gauche, en direction de Saint-Nom-la-Bretèche. À cette époque la forêt était le plus souvent déserte et rien ne venait altérer la majesté de ses vieux arbres, le secret de ses sentiers perdus et de ses taillis, la pure géométrie de ses allées rectilignes et de ses étoiles. Nous avions marché jusqu’alors dans un silence qui ne devait être brisé qu’au retour, après que nous eussions regagné la ville. Bataille, qui nous précédait de quelques pas, s’engagea dans une laie et nous fit signe de nous arrêter devant un gros hêtre au tronc duquel on avait cloué un corbeau. Nous restâmes quelques instants immobiles à contempler la victime des peurs ancestrales, puis nous repartîmes sur un chemin plus difficile, à travers d’épais fourrés, jusqu’au mur d’enceinte du domaine de Retz dans lequel des éboulements de pierres avaient ouvert, ici et là, de larges brèches. Nous eûmes ainsi l’occasion d’un coup d’œil sur
le grand parc à l’abandon au fond duquel se laissaient apercevoir quelques fausses ruines* noyées dans le lierre. Après un détour qui nous mena au pied d’un chêne foudroyé où nous fîmes encore une courte halte, nous rentrâmes à la maison en même temps que tombait le soir.

La visite de Georges Duthuit à Saint-Germain et la promenade en forêt de Marly, que je viens de résumer, n’avaient point tout à fait le caractère fortuit de telles rencontres amicales qui n’ont d’objet que le délassement ou le divertissement. Afin de préciser le sens de ce rendez-vous, un bref retour en arrière ne paraît pas superflu.

Après avoir fondé en 1929 la revue Documents, qui regroupait les dissidents du surréalisme, Georges Bataille s’était engagé, en 1931, sur des voies plus militantes, au sein du Cercle communiste démocratique qu’animait Boris Souvarine. Dans ce groupe où se côtoyait Raymond Queneau, Simone Weil, Gérard Walter, Lucien Laurat, Pierre Kaan et une trentaine de membres issus des partis traditionnels, de l’Université ou du surréalisme, la dénonciation marxiste de la société bourgeoise se doublait d’une préoccupation majeure – et prophétique – concernant le débrouillement de la révolution russe par une bureaucratie policière aux ordres de Staline. Les exposés de Bataille sur « La notion de dépense », « Le problème de l’État » et « La structure psychologique du fascisme », publiés ultérieurement dans l’organe du Cercle, La Critique Sociale (n° 7, 9, 11), laissaient entrevoir un au-delà du marxisme prenant appui sur une réévaluation de la pensée de Nietzsche. En 1934 et 1935, après la dissolution du Cercle, une brève alliance entre Bataille et André Breton suscita le mouvement Contre-Attaque, réconciliation des incomptables où, face à la « cohue vide » des troupes libérales et à l’impuissance verbeuse des
formations antifascistes, l'on s'accordait, pour un temps, sur « la vertu magique du secret ». En ces années chargées d'orage l'angoisse se multipliait devant la montée totalitaire et l'appréhension d'une guerre lucidement jugée inéluctable. Fidèle à l'héritage de la Commune, humanitaire et rationaliste en politique, Breton allait bientôt retrouver Trotsky, quitte à perpétuer sur d'autres plans la démesure et le délire. Bataille, en revanche, conséquemment avec ses ultimes cheminements, tournait résolument le dos à la politique proprement dite, opposait à la raison le passionnel et se proposait de restituer à la vie son sens religieux, ce mot pris dans son acception dunkheimienne.

De ces dispositions naquit Acéphale, nom choisi par Bataille pour désigner une « communauté élective » qui prit corps en 1937 et dont l'un des mots d'ordre, fort clair dans sa concision, était : « la chance contre la masse ».

Il y eut peu d'adeptes, — nous ne fûmes jamais treize à table —, assez cependant pour constituer un embryon de société secrète, avec son rituel, ses règles, ses rythmes, se comportant en corps étranger au sein de l'autre. Les initiations et les promenades rituelles avaient lieu de nuit, selon le rythme des lunaisons, et comportaient un minimum de gestes symboliques. Elles avaient pour centre la forêt, dont Bataille s'était rapproché en venant vivre dans cette maison de Saint-Germain qu'il m'avait convié à partager avec lui. Le temps était divisé en périodes de tension et périodes de licence, les premières silencieuses et studieuses, les autres vouées au déchaînement frivole. Bataille avait rangé à part dans la bibliothèque les livres-clés : l'Histoire des Treize, à cause de la préface, les Œuvres de Nietzsche, Le Génie et l'Apôtre de Kierkegaard, l'Essai
sur le don de Marcel Mauss, _Le Serpent à plumes_ de D. H. Lawrence. Les travaux auxquels nous étions censés nous livrer durant les phases de concentration portaient sur l’établissement d’une « sociologie sacrée » qui trouva ses premiers éléments d’expression publique dans le Collège de Sociologie.

Cette longue digression ne m’a qu’en apparence éloigné de Georges Duthuit qui, avant notre rencontre, avait prononcé au Collège une conférence sur le cérémonial, à propos du couronnement de George VI d’Angleterre. L’exaltateur de la Rome gnostique et de Byzance s’était montré mieux qu’intéressé par la récente orientation de Bataille, qu’il avait connu par l’intermédiaire d’André Masson auquel il était, de longue date, lié d’amitié. En l’invitant à Saint-Germain pour le conduire ensuite dans la forêt, Bataille entendait éprouver son éventuelle inclination à rallier Acéphale. Le cloisonnement entre notre communauté et le Collège de Sociologie était assez étanche, et rares parmi les personnes qui y enseignèrent furent celles que Bataille pressentit aussi ouvertement. Duthuit, sans en rien laisser voir, avait été profondément touché de cette marque de confiance et je puis bien dire que c’est le souvenir de cette journée qui, lorsque nous nous retrouvâmes à New York en exil, scella notre amitié définitive. Par scrupule peut-être, mais aussi par une sorte de recul devant ce qui apparaissait comme chimérique et, vu d’un certain angle, quelque peu puéril, Duthuit n’alla point jusqu’à l’initiation, mais il avait, quand même, hésité.

De toute manière, trois ou quatre mois plus tard, la guerre puis la défaite emportaient tout, ne laissant d’autre issue que les longues dérives individuelles. Bataille et Duthuit, qui avaient tous deux reçu en partage la noblesse
physique, offraient au demeurant un singulier contraste. Sombre en général, avec des éclaircies de gaieté et, parfois, des accès d'hilarité muette, Bataille, sous un front large, présentait de profondes orbites d'où le regard glissait vers son objet à travers des paupières mi-closes. Son nez long sinuait entre des joues d'une juvénile roseur, surmontant une lèvre en arc de Cupidon. Dans l'ensemble, il faisait penser à quelque prélat renaissant aux mœurs païennes, mûr pour l'hérésie. Sa parole, le plus souvent, était un murmure, tandis que Duthuit, le verbe haut et clair, aimait s'abandonner à un rire dont les éclats entraînaient la contagion. Grand, blond, le cheveu dru, le teint clair, un nez large à l'arête cassée, avec une mobilité inquiète de l'expression et du regard, Duthuit évoquait pour moi la figure d'un chef guerrier arverne converti au patriciat romain et devisant, avec Plotin, de la nature des essences. À Bataille eussent convenu la mitre, les bas violets et l'anneau d'améthyste, corrigés par l'expression narquoise tendant au satanique, tandis que l'on n'imaginait Duthuit que drapé dans les plis amples d'un péplum ou bien, caracolant à la tête de quelque cohorte barbare, cousu de cuir, orné de la plaque pectorale et de bijoux où se fussent mêlés l'or, l'émeraude, la tourmaline, l'opale et la turquoise. Je garde un souvenir indélébile de la soirée à Saint-Germain qui suivit notre promenade en forêt, avec un repas froid où le vin coula généreusement, et où la conversation portait tour à tour sur le sacrifice mithraïque, la gnose carpocratienne, la religion des Aztèques, l'essor de l'Empire ottoman, la Société de Jésus, les chevaliers teutoniques, avec d'incessantes plongées sur la misère de notre temps : propos d'avant l'apocalypse entrecoupés de rites d'angoisse. Je ne faisais alors qu'écouter et, à vrai dire, j'écoute encore […]
NOTES


4. Il s'agit probablement de la Colonne détruite, la fabrique principale du Désert de Retz.


PATRICK WALDBERG

Acéphalogramme

Le nom d’Acéphale désigne un périodique dont la publication, échelonnée de juin 1936 à juin 1939, a comporté cinq numéros dont un numéro double. Les quatre fascicules ainsi constitués, de format inégal, ont en commun leur couverture porteuse d’une effigie et d’un signe. L’effigie, un dessin au trait œuvre d’André Masson, est celle de l’homme debout jambes écartées, sans tête, les bras en croix, tenant dans la main droite une grenade enflammée, de la main gauche un poignard losangulaire dressé. L’homme nu, vu de face, présente à la place du sexe une tête de mort, son ventre ouvert laisse apparaître les entrailles et sur la poitrine les mamelons sont remplacés par deux étoiles. En bas de couverture à gauche, également dessiné par Masson, le signe est celui du labyrinthe. Au dos du premier numéro, daté du 24 juin 1936, précédant le programme de la revue et vis-à-vis d’une réduction de l’effigie ci-dessus décrite, on peut lire l’inscription suivante : « Acéphale est la Terre / La Terre sous la croûte du sol est feu incandescent / L’homme qui se représente sous les pieds / L’incandescence de la Terre / s’embrase / Un incendie extatique détruitra les patries / Quand le Cœur humain deviendra Feu / et Fer. » Un peu plus bas, en petits caractères et chaque mot séparé par un espace, s’étale cette phrase : « L’homme échappera à sa tête comme le condamné à la prison. »

Le ton invocatoire de ces paroles, de même que le caractère insolite, effrayant, de l’image qui les illustre eussent sans doute suffi pour avertir le lecteur non prévenu qu’il s’agissait là d’une revue hors du commun. Le sous-
titre d'Acéphale, « Religion-Sociologie-Philosophie », qui se voulait rassurant, ne parvenait pas à écarter de l'esprit l'idée d'une volonté voilée sous le symbole et prête à assumer sa vocation perturbatrice. « La Conjuration sacrée », titre qui englobait l'ensemble des textes du premier numéro, avait un caractère de manifeste immédiatement confirmé par les propos qui lui faisaient suite. Trois citations de Sade, de Kierkegaard et de Nietzsche, mettaient l'accent sur la violence intérieure et l'opportunité de la fondation d'un ordre et précédé quelques propositions non équivoques. On y pouvait lire ceci : « Ce que nous avons entrepris ne doit être confondu avec rien d'autre, ne peut être limité à l'expression d'une pensée et encore moins à ce qui est justement considéré comme art » ; ou bien cela : « ... si rien ne pouvait être trouvé au-delà de l'activité politique, l'avidité humaine ne rencontrerait que le vide. » Il y était écrit, en lettres capitales : « NOUS SOMMES FAROUCHEMENT RELIGIEUX », puis, cette déclaration finale : « Ce que nous entreprenons est une guerre. »

Si l'on tient compte du fait que le numéro inaugural d'Acéphale est sorti des presses au milieu de l'année 1936, c'est-à-dire en un moment de l'histoire où se perpétue l'égorgement de la république espagnole, où l'hitlérisme et le fascisme pavoisent devant l'incurie du monde démocratique, où le régime soviétique s'engage sans retour sur la voie de la dictature policière – si l'on replace la naissance d'Acéphale dans ce contexte calamiteux, il se dégage des citations que je viens de faire une impression d'inactuel, voire d'irréel, que ne sauraient corriger qu'une approche conséquente et un examen attentif des sources.

Il est constant qu'Acéphale exprime d'un bout à l'autre la pensée de Georges Bataille qui en fut le fondateur, l'ins-
pirateur, et dont les textes occupent la majeure partie de la revue. On peut dire, même, qu’il s’agit là de l’aboutissement d’une pensée dont on peut suivre la trace manifeste depuis 1929. Bataille, en ces quelques années, s’était constitué une audience. Rien de comparable à la vogue universitaire et « contestataire » qui dilue aujourd’hui son œuvre dans une marée d’exégèses abstruses et généralement abusives, mais une audience faible en nombre, certes, quoique qualitativement appréciable. Au départ il y va de la récusation du monde donné, de la conviction, déjà émise par Rimbaud, que « la vraie vie est ailleurs », de la nécessité impérieusement éprouvée qu’il faut « changer la vie » et « transformer le monde ». À ces revendications répond le mouvement surréaliste, né en 1924, auquel Bataille se lie par l’intermédiaire de son ami Michel Leiris, mais avec lequel il rompt brutalement lors de la scission de 1929 en publiant, dans la brochure Un Cadavre, une attaque féroce contre André Breton. Dès lors il ne cessera de dénoncer l’idéalisme et l’esthétisme des surréalistes, ainsi que leur inconséquence sur le plan révolutionnaire. Autour de la revue Documents dirigée par Bataille et dont les quinze numéros furent publiés en 1929 et 1930 confluent la plupart des dissidents du surréalisme, notamment Robert Desnos, Roger Vitrac, Georges Limbour, Michel Leiris, Jacques Prévert et Raymond Queneau.

Aucune position politique ne se trouvait formulée dans Documents mais, en revanche, à travers les écrits de Bataille une dénonciation obstinée de la société environnante et de ses structures mentales. Bataille décrirait jusqu’au vomissement ce « monde né dans le cerveau d’une saucisse qui aurait les sentiments de celui qui la mange ». Insulteur de la « beauté », comme voulut l’être Rimbaud,
il puisait son exaltation dans la contemplation de la « laideur », qualifiait le soleil de « pourri », s’envirait de la notion de « souillure », marquait sa prédilection pour le « pied » proche de la fange en opposition avec la tête perdue dans les nuées, se réclamait enfin du « bas matérialisme » qui dépouille l’homme de toute illusion de dignité ou de grandeur. L’article terminal de Documents élevait au rang de mythe l’oreille coupée de Van Gogh, l’autosectionnement du doigt et l’énucleation volontaire des schizophrènes, ce qui répondait à la sacralisation des abattoirs et à la glorification du gros orteil énoncée dans les livraisons précédentes. Qu’il faille voir dans cette mise au pinacle de la dégradation humaine et de l’horreur l’une des constantes de l’esprit de Georges Bataille, cela ne fait aujourd’hui aucun doute. Toutefois, aux yeux du lecteur contemporain, ces négations accumulées pouvaient apparaître comme un antidote salubre aux élans satisfaisants de la pensée bourgeoise, comme aux illusions humanitaires des théoriciens de la révolution.

Cette révolution en laquelle tant d’hommes depuis octobre 1917 avaient placé leur espoir ne semblait pas, quinze ans plus tard, tenir ses promesses initiales. Ce qui filtrait de l’Union soviétique en dépit d’une censure redoutable était des pires craintes et justifiait les cris d’alarme jetés par les observateurs les plus lucides. Parmi ceux-ci, Boris Souvarine, rédacteur de la première heure qui, en outre, jouissait de la confiance de Trotsky, opposait la rigueur de ses raisonnements, fondés sur une information des plus sûres, à l’escamotage des fins et à la décadence morale qu’il discernait en Russie et au sein de la IIIe Internationale. Boris Souvarine, qui fut notre gourou noir, aura connu comme le dit Denis de Rougemont, « l’amère satisfaction d’avoir presque à chaque fois prévu
le pire ». Il accueillit dans son groupe – peu nombreux mais d'une rare tenue intellectuelle – Georges Bataille, Michel Leiris, Raymond Queneau, Jacques Baron, les plus marquants de ceux qui, parmi les surréalistes, avaient pris le large et refusé de suivre André Breton dans sa folle adhésion au Parti communiste. Cette rencontre donna lieu, entre 1931 et 1934, à une revue qui demeure un modèle quant à la pertinence et à la qualité percutante de l'analyse historique, sociologique et politique, *La Critique Sociale* dont les onze numéros constituent aujourd'hui encore une source irremplaçable pour la connaissance de l'époque.

Le Cercle communiste démocratique – ainsi que se désignait, non sans modestie, l'organisation souvarinine – se réclamait encore du marxisme, mais point d'une manière aveugle, et de Lénine, tout en mettant en garde contre les conséquences déjà perceptibles de sa tactique machiavélique. Le Cercle croyait encore possible l'instauration d'une véritable confrontation démocratique à l'intérieur du Parti, l'abolition des méthodes policières instaurées par le clan au pouvoir et le retour aux sources généreuses de l'impulsion révolutionnaire. Il aurait sans doute souscrit à ces propos de Rosa Luxembourg publiés dans la *Rote Fahne* de 1919 : « L'énergie révolutionnaire, la plus intransigeante et l'humanité la plus généreuse – cela seul est la véritable essence du socialisme. Un monde doit être bouleversé ; mais chaque larme qui a coulé, pouvant être essuyée, est une accusation, et l'homme qui, courant à sa grande tâche, écrase un ver par une brutale inattention commet un crime. » Nous sommes loin, ici, de l'empire glacial qui s'établit, à l'Est, au nom de la révolution et au mépris des vies humaines et des consciences. Souvarine et ses amis savaient cela et n'assistaient pas sans
une immense tristesse au dévoiement progressif et à l'avi-
lissemement par le mensonge de l'idée révolutionnaire. En
1933, Bataille pouvait écrire dans *La Critique Sociale*:
« Le moindre espoir de la Révolution a été décrit comme
dépérissement de l'État : mais ce sont au contraire les
forces révolutionnaires que le monde actuel voit dépérir
et, en même temps, toute force vive a pris aujourd'hui la
forme de l'État totalitaire. » Des articles tels que « Chaos
mondial » et « Sombres jours », par lesquels Souvarine
tentait d'alerter ceux qui, dans le camp socialiste, étaient
encore capables d'une réflexion autonome, laissaient au
cœur un sentiment de désespérance. Et la parole de
Bataille, en ces années malades, résumait bien notre état
esprit : « Staline, l'ombre, le froid projetés par ce seul
nom sur tout espoir révolutionnaire, telle est, associée à
l'horreur des polices allemande et italienne, l'image d'une
humanité où les cris de révolte sont devenus politiquem-
ent négligeables, où ces cris ne sont plus que déchire-
ment et malheur. »

Ce désespoir auquel rien ne semblait plus pouvoir por-
ter remède, nous aurions donné cher pour parvenir à le
conjurer, oui, nous étions quelques-uns qui eussions
volontiers donné notre vie si cela eût pu aider à infléchir
la fatalité catastrophique de l'Histoire. Mais nous ne
voyions s'élever autour de nous que menaces et péris aux-
quels ne répondaient dans le camp de la liberté que fa-
blesse, confusion et verbiage. Nous savions la guerre iné-
luctable à brève échéance, et que ni les congrès de la paix,
ni les mouvements pacifistes, ni les programmes des par-
tis politiques n'y pouvaient rien. Un nouveau désastre,
plus meurtrier encore que celui de 1914-1918, créerait-
il une situation révolutionnaire grâce à laquelle les oppri-
més pussent prendre le dessus ? Rien n'était moins sûr.
Ceux d'entre nous qui avaient mis leur foi dans le socialisme révolutionnaire se trouvaient acculés au retrait, et à une assez cruelle révision des fondements de la pensée et de l'action.

En 1935 et 1936, le Cercle et La Critique Sociale ayant disparu au printemps de 1934, on put assister à une brève tentative de reprise en main du projet révolutionnaire avec la création de Contre-Attaque, qui scellait la réconciliation en vue d'une action commune de Georges Bataille et André Breton. Contre-Attaque se voulait plus militant que n'avait été le Cercle et plus vétérain, si possible, dans sa dénonciation des classes dirigeantes et des tares de l'opposition. Aux réunions, dont l'audience ne dépassa jamais une trentaine de personnes, se côtoyaient avec méfiance d'anciens souvariniens, les membres du groupe surréaliste et quelques luxembourgiests issus du groupe Masses qu'avait fondé René Lefeuvre. Les tracts faisaient appel aux travailleurs, mais en mettant l'accent moins sur leurs besoins matériels que sur leur fierté et leur dignité d'hommes. « Nous plaçant dans les rangs des ouvriers, disait l'un d'eux, nous nous adressons à leurs aspirations les plus fières et les plus ambitieuses – qui ne peuvent être satisfaites dans les cadres de la société actuelle ; nous nous adressons à leur instinct d'hommes qui ne courbent la tête devant rien, à leur liberté morale, à leur violence. » Le peuple n'entendait pas ce langage, pas plus qu'il ne se déplaisait lorsque Contre-Attaque le conviait à manifester afin de commémorer l'anniversaire de la décollation de Louis XVI par le moyen d'un tract représentant une tête de veau dans une assiette. Cette vieille image utilisée à maintes reprises et sans plus de succès par les républicains au cours du XIXᵉ siècle, tombait dans l'indifférence la plus lourde et ne portait à sou-
rire que quelques dandys. « Ce qui décide aujourd’hui de la destinée sociale, disait un autre pamphlet, c’est la création organique d’une vaste composition de forces, disciplinée, fanatique, capable d’exercer le jour venu une autorité impitoyable. »

Ce qui se tramait, en fait, sous les propos publics de Contre-Attaque, c’était la constitution d’un groupe d’hommes capables de « vivre conformément à la violence de l’être humain » et, par conséquent, de pousser l’action jusqu’à la terreur afin de répondre aux provocations du monde légal. Il n’était plus question de faire confiance aux solutions rationnelles, et Breton n’hésitait pas à mettre en avant « la vertu magique du secret ». Apparemment il était trop tôt, ou trop tard, pour qu’à Paris, en ce moment précis, de telles conceptions pussent comporter la moindre chance d’application pratique. Tout se passa en velléités, les querelles de tendances tournèrent à l’aigre, Breton et ses amis dénoncèrent comme « surfascistes » les propositions émises par Bataille. Contre-Attaque, comme avant lui tant de groupes, tant de mouvements, tant d’ébauches révolutionnaires, s’effaça dans les ténèbres de l’inespoir.

À vrai dire, et on le voit bien aujourd’hui, la démarche politique de Contre-Attaque était maladroite et illusoire. En Allemagne, l’effondrement presque sans lutte des syndicats ouvriers, qui étaient cependant les plus puissants du monde, et le passage massif des foules communistes au nazisme, devaient comporter une leçon à la démonstration de laquelle la mort tragique de l’Espagne républicaine, sous les huées d’un peuple désormais à genoux devant Franco et l’Église, mettait un point final. Quelle confiance politique pouvait-on accorder au monde ouvrier dont les éléments supposés les plus conscients, de
leur côté, faisaient confiance à des organisations et à des chefs qui les conduisaient à la dictature sanglante ou à la ruine ? Une phrase tirée d’un des derniers tracts de Contre-Attaque résume assez bien notre situation d’alors : « Ce que nous avons devant les yeux c’est l’horreur de l’impuissance humaine. » C’est dans ce climat que Bataille conçut de publier Acéphale et, autour de cette revue, d’ériger une communauté choisie, cachée, qui répondrait à ses vœux.

Il est des moments dans la vie d’un homme, lorsqu’il est jeune, où la destinée est incertaine, où la forme que prendra l’avenir n’est pas encore dessinée, où il semble que le prochain pas à faire, quel qu’il soit, sera un pas vers l’inconnu. C’est alors que peuvent intervenir un signe, un déclenchant, un hasard qui décident du cours de toute une vie. Je n’ai pas assisté à la naissance d’Acéphale car, durant toute l’année 1936, je me suis trouvé hors de France, en Suède pour de longs mois, puis en Californie où m’appelaient des affaires familiales. À Stockholm les amis anarchistes qui m’avaient accueilli et moi nous suivions avec angoisse le cours déplorable de la guerre d’Espagne. S’il est vrai que nous partagions la même hostilité envers les structures sociales établies, et la même méfiance vis-à-vis des théoriciens du socialisme, je n’avais plus, comme eux, cette foi dans la nature humaine qui animait leur espérance. Le traumatisme moral dû aux échecs que je viens de relater m’avait laissé pantelant, morose et quelque peu inerte. Je profitais de mes quelques loisirs pour lire ou relire Durkheim, Mauss, Hubert, Hertz, Czarnowski et Granet, les piliers de cette École sociologique française que j’avais trop négligée en faveur de la littérature marxiste. Depuis 1932, date de mon adhésion au Cercle, j’avais été constamment requis par la
pensée de Bataille. Il me paraissait clair que « la vie humaine ne peut être en aucun cas limitée aux systèmes fermés qui lui sont assignés dans les conceptions raisonnables ». Me paraissait féconde également la notion de « dépense libre » opposée à celles d’accumulation et de profit qui étayaient le marxisme. Enfin Bataille pressentait justement, dans une société désacralisée et désacralisante qui se voulait exclusivement tributaire du rationnel, la nécessité de redonner un sens à la notion de « sacré », tel que l’avait défini Marcel Mauss, « phénomène central » de toute société à cohésion interne.

Ces pensées étaient présentes à mon esprit lorsque je reçus, à Los Angeles, au début de 1937, le premier numéro d’Acéphale intitulé « La Conjunction sacrée » accompagné d’une lettre de Bataille souhaitant mon retour à Paris. Dans cette lettre celui-ci m’annonçait la constitution d’une « société secrète » comportant une cérémonie d’initiation, des rites et l’acceptation d’un changement de mode de vie destiné à séparer les adeptes, sans que cela fût extérieurement visible, du monde désormais considéré comme profane. Ce fut là le signe, le déclenchant dont je parlais tout à l’heure : le signal par lequel peut se jouer l’orientation d’une vie. Quoique j’eusse déjà pris des mesures pour une installation définitive aux États-Unis, le projet fou de Bataille – parce qu’il était à ce point insensé – renversa instantanément les miens et, toutes affaires cessantes, je me réembarquai pour la France.

Il y a longtemps que « la vertu magique du secret », concernant Acéphale, a perdu sa merveilleuse efficace. Longtemps que des révélations, publiées ici et là, peuvent donner par recoupement une idée assez nette des faits et gestes que recouvrait ce nom. En outre, les anciens par-
ticipants, à l'exception d'André Masson et de Pierre Klossowski, me sont devenus étrangers au point qu'il ne m'est pas permis de confronter mes souvenirs aux leurs. Ce que je vais dire n'engage donc que moi et n'est pas à l'abri d'erreurs de détail encore que, pour l'essentiel, j'atteste que la vérité n'y est pas altérée. Dès mon arrivée à Paris je fus conduit par Bataille sur la terrasse de l'immeuble qu'il habitait, 76 bis rue de Rennes. C'était à la tombée du jour. Il m'orienta vers l'est, c'est-à-dire face à la nuit, et me fit prêter serment de silence. L'initiation à laquelle j'étais tenu de me soumettre devait avoir lieu quelques jours plus tard. À cet effet il me fut remis un horaire ainsi que le calque d'un itinéraire. À la date indiquée, jour de nouvelle lune, il m'était enjoint de prendre, à la Gare Saint-Lazare, le train pour Saint-Nom-la-Bretèche. S'il m'arrivait au cours de ce voyage de croiser des figures connues, il convenait de les ignorer, de même qu'après être descendu, en suivant le chemin indiqué à travers la forêt, si les mêmes figures prenaient le même chemin, la consigne était de se tenir à distance et de préserver le silence. La longue promenade silencieuse par les chemins creux que baignait l'odeur mouillée des arbres nous conduisait, à la nuit noire, au pied d'un chêne foudroyé en bordure d'une étoile où bientôt se regroupaient, muettes et immobiles, une dizaine d'ombres. Au bout d'un moment une torche fut allumée. Bataille, qui se tenait au pied de l'arbre, sortit d'un sac un plat d'émail dans lequel il disposa quelques morceaux de soufre auxquels il mit le feu. En même temps que grésillait la flamme bleue, s'élevait une fumée dont nous parvenaient les bouffées suffocantes. Le porteur de torche vint se placer à ma droite tandis que, me faisant face, avançait vers moi l'un des autres officiants. Il tenait à la main un poi-
gnard identique à celui brandi par l’homme sans tête dans l’effigie d’Acéphale. Bataille me prit la main gauche et releva ma veste et la manche de ma chemise jusqu’au coude. Celui qui tenait le poignard en appuya la pointe sur mon avant-bras et y traça une entaille de quelques centimètres, sans que je ressentisse la moindre douleur. La cicatrice en est aujourd’hui encore visible. Un mouchoir fut ensuite noué autour de la plaie, ma chemise et ma veste furent remises en place et la torche fut éteinte. Il s’écoulait ensuite un moment qui me parut long, pendant lequel, toujours dans le plus grand silence, nous nous tenions au garde-à-vous autour de l’arbre, inquiétants, inexplicables, les visages blêmis par la lumière bleue du souffre. Puis, quelqu’un donna le signal du départ et nous nous mimes en route dans la nuit de plus en plus noire, en file indienne très espacée, non plus vers Saint-Nom-la-Bretèche, mais cette fois en direction de Saint-Germain-en-Laye. Comme à l’aller les instructions précisaient qu’il était interdit, dans le train qui nous ramenait à Paris, d’échanger le moindre signe de reconnaissance.

Les rencontres au pied de l’arbre foudroyé eurent lieu tous les mois à la nouvelle lune, qu’il vente ou pleuve. L’« unité communier » ainsi obtenue avait pour corollaire l’établissement de nouvelles règles de vie. Le temps était partagé en périodes de tension et périodes de licence. Durant les premières, le silence et une certaine ascèse étaient recommandés aux membres de la communauté qui devaient éviter même de se voir sauf si cela était absolument nécessaire. En revanche les périodes de licence autorisaient tous les excès, y compris ceux qu’impliquaient la promiscuité. Bataille s’était installé à Saint-Germain-en-Laye dans une maison belle et austère où je vins habiter avec lui en 1938, après la mort de sa compagne. Les
règles de frugalité et d’austérité, durant les périodes de tension, étaient assez rigoureusement observées. Bataille recommandait « une raideur prussienne dans les manières », ainsi que le « flegme britannique » face à l’imprévu. Nous n’étions pas loin de la forêt de Marly où il nous arrivait de faire des marches, mais cette fois en plein jour, ce qui me permit de reconnaître que notre itinéraire rituel longeait les murs écoulés du célèbre désert de Retz.

Le Collège de Sociologie, annoncé dans le numéro 3-4 d’Acéphale, et dont les activités se succédèrent de 1938 à la fin de 1939, était un lieu de confrontation, une sorte de laboratoire à partir duquel étaient soumis au public les divers problèmes existentiels que posait l’époque. À l’exception de quelques-uns, proches de Bataille mais qui n’avaient pas voulu le suivre dans son entreprise secrète, les membres du Collège ne surent jamais ce qui se passait dans la forêt et d’ailleurs, rien ne transpira au dehors sinon auprès des rares sujets qui avaient été jugés dignes d’être sollicités. « La chance contre la masse », mot d’ordre qui figurait en tête d’un document intérieur, annonçait mieux que toute autre formule le passage de Marx à Nietzsche, déjà impliqué dans certains écrits antérieurs de Bataille. Le Génie et l’Apôtre de Kierkegaard fut rangé parmi les textes essentiels, ainsi que la préface à L’Histoire des Treize de Balzac. Pendant l’année 1939, à Saint-Germain, Bataille instaura des pratiques orientales, auxquelles il apportait le correctif de sa propre méthode d’illumination. Le dernier numéro d’Acéphale de juin 1939, intitulé « Folie, guerre et mort », donne à ce sujet quelques indications mais c’est à l’essai de Jean Bruno publié dans l’hommage posthume de la revue Critique qu’il convient de se référer si l’on veut connaître cet aspect des choses. La guerre ayant éclaté, Acéphale vacillait, miné
par les dissensions internes, atterrée peut-être par la conscience de sa propre incongruité au sein du désastre mondial. À la dernière rencontre au cœur de la forêt nous n’étions que quatre et Bataille demanda solennellement aux trois autres de bien vouloir le mettre à mort, afin que ce sacrifice, fondant le mythe, assurât la survie de la communauté. Cette faveur lui fut refusée. Quelques mois plus tard se déchaînait la vraie guerre qui balaya ce qui pouvait rester d’espoir.

Tout ce qui précède, à mesure que je l’écrivais, n’est apparu comme le récit d’un rêve, ou d’une fiction telle qu’en pouvait concevoir un Villiers de l’Isle-Adam. Jamais peut-être n’avaient été associés un aussi formidable sérieux à une puérilité aussi énorme en vue de porter la vie à un certain degré d’incandescence et d’obtenir ces « instants privilégiés » auxquels nous aspirions depuis l’enfance. Les rieurs eussent eu beau jeu – l’auront encore – et l’échec n’était pas évitable. Toutefois pour certains, dont je suis, l’expression « changer la vie » avait cessé d’être une formule creuse. Quant à la « transformation du monde », il est devenu de plus en plus clair qu’elle demeure à jamais sans pouvoir sur la nature profonde de l’être humain.

NOTES

2. Cette tête de mort peut être interprétée comme une réplique à la symbolique des têtes de mort du fascisme. Cf. la lettre de Bataille à Queneau du 14 avril 1934 (document 20).
3. La citation provient de l’article « Le Problème de l’État », qui ouvre le n° 9 de La Critique Sociale.
5. Cette citation provient, elle aussi, de l'article « Le Problème de l’État ».

6. En réalité, la citation provient de la deuxième partie du manifeste inaugural de Contre-Attaque, « Position de l’union sur des points essentiels ».

7. Cette citation provient, elle aussi, du manifeste inaugural de Contre-Attaque, de la première partie, « Résolution ».


11. Cf. le Plan de la forêt de Marly.

REMERCIEMENTS

Ce livre, né d'un ensemble de découvertes fortuites, n'aurait pas pu se réaliser sans le concours de Marie Tourrès, petite-fille de Pierre Kaan, qui m'a transmis une grande part des lettres que j'ai réunies dans la première et dans la deuxième partie du livre, ainsi que le manifeste Peuple travailleur, Alerte ! du Cercle communiste démocratique. On lui doit également les descriptions des textes qu'elle m'a autorisée à publier et une partie des informations biographiques sur Pierre Kaan que j'ai utilisées dans mon travail. Le déchiffrement des passages les plus obscurs des documents et les hypothèses de datation de ces mêmes documents sont eux aussi le fruit de nos rencontres répétées à Saint-Germain-en-Laye. Dans certains cas, les commentaires que Marie Veyrun, la veuve de Pierre Kaan, a apposés sur les documents au moment de l'organisation des archives nous ont apporté une aide inestimable. Les descriptions de la correspondance Kaan-Kelemen sont dues à Catherine Kaan, qui m'a permis d'accéder à des textes inédits de son père et à d'autres précieux documents, conservés eux aussi dans les archives Pierre Kaan à Uzès. Les autres filles de Pierre Kaan, Claude, Marianne et Sylvie, ont fourni d'importantes informations sur le parcours intellectuel de leur père et ses amitiés, ainsi que sur les collaborateurs de La Critique Sociale.

Pierre Andler et Jacques Chavy, qui ont partagé avec Bataille les différentes expériences communautaires de l'entre-deux-

Non moins essentiel a été l’apport de Dominique Rabourdin, des archives de qui proviennent les documents qui lui ont été transmis par Jean Rollin et dont il a fait la description : en particulier les textes de trois réunions de Contre-Attaque et la correspondance Bataille-Rollin. Je dois aussi à Dominique Rabourdin de très utiles suggestions ainsi que la lecture des innombrables documents rares qu’il a mis à ma disposition et surtout de l’introuvable mémoire de Marie Tourrès, La Critique Sociale. Mars 1931-mars 1934 (mémoire de maîtrise d’histoire sous la direction de Gaston Bordet. Université des Lettres et Sciences Humaines de Besançon) dont est née l’idée de ce livre.

Les témoignages de Michel Koch, Jean Rollin et Henri Dubief ont également été fondamentaux pour mon travail.

C’est grâce à Julie Bataille que ce livre a vu le jour : non seulement parce que mon projet de publier les inédits de son père réunis ici a obtenu son adhésion immédiate, mais aussi parce qu’elle a accepté de relire et de commenter avec moi chaque texte en temps utile.
Denis Hollier m’a aidée de sa compétence pour plusieurs aspects du livre. Jean-Louis Panné m’a fourni la copie des lettres de Bataille à René Michaud, dont il a établi la description. Jean-Pierre Le Bouler m’a donné des indications utiles et a mis à ma disposition l’essentiel de sa documentation sur Henri Dussat et Jean Rollin.


Enfin, je remercie Eric Bourde, Maurice Brock, Elvira Brunetti, Florence Cadouot, Michel Canteloup, Michèle Flusin, Riccardo Garbetta, Rean Mazzone, Giovanni Mirra, Philippe Morel, Domenica Pala, Laura Santone, Tito Spinelli.

Le dessin Aube à Montserrat d’André Masson reproduit en couverture date de 1935. C’est grâce à l’autorisation de Guitte Masson qu’il figure dans ce livre.

M. G.
TABLE

Le roi du bois, introduction de Marina Galletti .................. 9

Première Partie

Au Cercle communiste démocratique

   [Hiver 1932] .................................................. 78
   9 mai 1933 ..................................................... 79
   [Juin ? 1933] .................................................. 80
5. Boris Souvarine à Pierre Kaan. Lettre. [Juin 1933] ... 83
   23 juin [1933] .................................................. 87
   27 juin [1933] .................................................. 89
    [Juillet] 1933 ................................................ 93
    [Juillet 1933] ................................................ 97
    20 juillet [1933] ............................................... 98
    [24 juillet 1933] .............................................. 100
14. Michel Leiris à Pierre Kaan. Lettre. 1er août 1933 ... 103

603
17 août [1933] ........................................ 104

[ Août 1933] ........................................ 106

[13 février 1934] ........................................ 106

**Peuple Travailleur Alerte !** ........................................ 108

[13 février 1934] ........................................ 109

[14 février 1934] ........................................ 111

14 avril 1934 ........................................ 114

---

**Deuxième Partie**  
*Contre-Attaque ou l'offensive antifasciste*

20 janvier [19]35 ........................................ 119

22. Georges Bataille, Jean Dautry, Pierre Kaan  
[Avril 1935] ........................................ 124

[Avril 1935] ........................................ 126

[Avril 1935] ........................................ 126

[24 avril 1935] ........................................ 128

[4 août 1935] ........................................ 129

[Été 1935 ?] ........................................ 130

[8 septembre 1935] ........................................ 132

[Septembre 1935] ........................................ 134

604
[Octobre 1935] .................................................. 140
[Octobre 1935] .................................................. 146
[7 octobre 1935] .................................................. 147
[9 octobre 1935] .................................................. 151
34. Georges Bataille à René Michaud. Lettre.  
[22 octobre 1935 ?] ............................................... 154
[Octobre-novembre 1935] ..................................... 156
[3 novembre 1935] .............................................. 158
[Novembre 1935] .................................................. 161
[Novembre 1935] .................................................. 162
40. Georges Bataille, Réunion de la commission politique  
de Contre-Attaque. 27 novembre 1935 .................. 164
[3 décembre 1935] ............................................... 171
42. Contre-Attaque, [Formulaire de la convocation de la  
réunion de Contre-Attaque du 4 décembre 1935] ...... 173
43. Georges Bataille à Alain Girard, [Formulaire  
de la convocation de la réunion de Contre-Attaque  
du 8 décembre 1935] ........................................... 174
44. Georges Bataille, Réunion de la commission politique  
de Contre-Attaque. 19 décembre 1935 .................. 175
45. Imre Kelemen à Pierre Kaan. Lettre.  
19 déc[embre] 1935 ................................................ 179
46. Georges Bataille, Réunion de la commission politique  
de Contre-Attaque. 27 décembre 1935 ................. 183
47. Georges Bataille, [Circulaire des Cabiers de Contre-Attaque] [Décembre 1935] .......................... 186
48. Contre-Attaque, Mots d’ordre. [Décembre 1935 ?] 187
49. Henri Dussat, Du sang. [29 décembre 1935] 189
52. Contre-Attaque, Procès-verbal de la réunion du B.E. du 18 janvier 1936 ........................................ 201
53. Contre-Attaque, Séance constitutive du groupe Rive gauche, 20 janvier 1936 203
56. Contre-Attaque, Réunion du groupe Sade. 25 janvier 1936 ...................................................... 225
60. Contre-Attaque, 2e séance du groupe Rive gauche. 28 janvier 1936 238
64. Charles Rosen à Pierre Kaan. Lettre. 1er mars [1936] ............................................................... 253
65. Georges Bataille à Pierre Kaan. Lettre. 5 mars [1936] ............................................................... 258
   9 mars [19]36 ........................................ 265
   10 mars [19]36 ......................................... 268
   [12 mars 1936 ?] ..................................... 271
70. Georges Bataille à Pierre Kaan. Lettre.
   [Mars 1936] ........................................... 275
   [14 mars 1936] ........................................ 276
   1er avril [19]36 ......................................... 277
73. Contre-Attaque, Réunion générale
   du 2 avril [1936] ....................................... 279
75. Pierre Andler, [La guerre]. 7 avril [19]36 .............. 284
76. Claude Cahun, [La guerre]. 8 avril [19]36 .............. 287
77. Georges Bataille, Pour mes propres yeux l'existence...
   4 avril [19]36 ........................................... 290
78. Pierre Andler, Notes sur le fascisme.
   17 avril [19]36 .......................................... 295
79. Jean Dautry, [Contre-Attaque. Mai 1936 ?] ............. 297

Troisième Partie
De Acéphale à Acéphale

80. Georges Bataille à Jacques Chavy. Lettre
   [9 juin 1936] ........................................... 301
81. André Masson à Georges Bataille.
   Lettre. [Juin 1936] ..................................... 302
82. André Masson à Georges Bataille. Lettre.
   [Juillet 1936] .......................................... 307
83. Pierre Andler, Moriat, ergo sum. 25 juillet [19]36 ... 308

607
85. Acéphale. [Juillet 1936] ........................................ 311
86. Georges Bataille à Pierre Kaan. Lettre
   [29 octobre 1936] ............................................ 312
   4 novembre [19]36 ........................................ 314
89. Pierre Andler, Henri Dussat, Imre Kelemen.
   Lettre. 7 décembre 1936 ................................... 318
   11 décembre [19]36 ....................................... 318
   29 décembre [19]36 ....................................... 320
   14 janvier [19]37 .......................................... 322
   [Janvier-février 1937 ?] ................................... 323
94. Georges Bataille, Ce que j'ai à dire...
   [7 février 1937] ............................................ 324
95. Georges Bataille, Constitution du « Journal intérieur ».
   9 février 1937 .............................................. 336
   [25 février 1937] .......................................... 343
97. Henri Dubief, Principes. 1er mars 1937 ............... 345
   Plan de la forêt ........................................... 354
   [Mars 1937 ?] ................................................ 356
100. Georges Bataille, [Instructions pour la « rencontre »
      en forêt.] [25 mars 1937] ............................ 359
101. Georges Bataille, Sur un sol marécageux...
    [Mars 1937 ?] .............................................. 363
102. Georges Bataille, Pour la seconde fois aujourd'hui...
    [26 mars 1937] .......................................... 364
103. Georges Bataille, *Ce que nous avons entrepris il y a peu de mois...* [Printemps 1937] .......................... 367
104. Henri Dussat, *L'effort qui s'assigne des buts...*  
13 juillet 1937 .................................................. 378
105. Georges Bataille, *Si nous sommes unis véritablement...*  
17 juillet 1937 .................................................. 380
17 juillet 1937 .................................................. 385
20 juillet [19]37 .................................................. 386
108. Pierre Klossowski, *[Fragment sur Nietzsche.]*  
[Juillet 1937 ?] .................................................. 387
110. Pierre Klossowski ?, *[Du Maître et de l’Esclave.]*  
[Juillet 1937 ?] .................................................. 391
111. Georges Bataille, *[Le Crucifié.]*  
[11 septembre 1937] .......................................... 393
112. Henri Dussat, *Un ordre.* 19 septembre 1937 .... 396
Texte final .......................................................... 398
24 septembre 1937 ............................................. 401
117. Les membres d'Acéphale, *Texte de l'engagement* 
du 1er octobre 1937 ............................................ 410
118. Georges Bataille, *[Les ruines de la Montjoie.]*  
[2 octobre 1937] .............................................. 412
119. Henri Dussat, *[La méditation devant la Croix].*  
3 octobre 1937 ................................................ 414
120. Georges Bataille à Jean Rollin. Lettre.  
16 octobre [19]37 ............................................. 419
121. Georges Bataille à Pierre Andler. Lettre.  
10 novembre [19]37 ........................................... 421
122. Georges Bataille, Règles du 28 décembre 1937 .......... 424
123. Imre Kelemen, Déclaration à la réunion sessionnelle de décembre 1937 ........................................... 425
124. Henri Dussat, [Méditation dans la forêt]. 
13 janvier 1938 ........................................... 428
24 janvier [19]38 ........................................... 432
126. [Acéphale], Liste de noms. 8 mars 1938 .......... 433
127. Henri Dussat, Se mouvoir dans l'éthique. 
25 mars [19]38 ........................................... 435
129. Georges Bataille, Réunion sessionnelle du 25 juillet 1938 ........................................... 438
131. Les membres d'Acéphale, Décisions. 
[25 juillet 1938] ........................................... 447
132. Georges Bataille, [Le type de mes disciplines.]
[Eté 1938] ........................................... 448
133. Pierre Andler, Il s'est agi de se refuser à l'ennui... 
24 juillet [19]38 ........................................... 450
134. Henri Dussat, [L'acéphale]. 8 août 1938 .......... 452
135. Les membres d'Acéphale à Jean Rollin. 
[Août 1938] ........................................... 453
137. Patrick Waldberg, [L'image de la Mort.] 
[30 août 1938] ........................................... 456
138. Pierre Andler, [La guerre]. 18 septembre [19]38 ... 458
139. Georges Bataille, [Procès d'adéption 
de Patrick Waldberg.] [Septembre 1938] .......... 461
25 septembre [19]38 .................................................. 461
141. Georges Bataille, [Réunion sessionnelle 
du 29 septembre 1938] ............................................ 463
142. Georges Bataille [Communication.] 
[Septembre 1938] .................................................... 475
143. Georges Bataille, Vingt propositions 
sur la mort de Dieu [1936-1938?] ............................ 476
144. Georges Bataille [Degrés. La rude école.] 
[28 septembre 1938] ............................................... 486
145. Georges Bataille, Rencontre du 28 septembre 1938 .. 491
146. Georges Bataille [Communication.] 
[Octobre 1938 ] ........................................................ 495
147. Georges Bataille aux membres d’Acéphale, [Note]. 
8 octobre 19[38] ......................................................... 496
148. Georges Bataille [Instructions concernant 
la rencontre du 10 octobre 1938] .......................... 498
149. Pierre Andler, Certaines fautes de goût... 
12 octobre [19]38 ..................................................... 500
150. Henri Dussat, [Sur la « rude école »]. 
20 octobre [19]38 ..................................................... 501
151. Henri Dussat, [Débat sur le problème de la guerre]. 
Octobre 1938 .......................................................... 504
25 octobre [19]38 ..................................................... 506
153. Georges Bataille, Addition au questionnaire A. 
[Octobre 1938] .......................................................... 507
2 novembre [19]38 .................................................... 514
156. Georges Bataille, [Le monstre tricéphale.] 
[Novembre 1938] ..................................................... 516
[7 novembre 1938] .................................................... 519
Henri Dussat, Bouddha l'Anti-tragique.  
29 décembre 1938 ........................................ 520

Jean Rollin à Georges Bataille. Lettre. [Barcelone, 
décembre 1938-janvier 1939] ............................ 522

Jean Rollin, [L'acéphale.]  
[Décembre 1938-janvier 1939] ............................ 527

Georges Bataille, Propositions. [1939 ? ] .............. 530

Acéphale, [À la recherche de la joie devant la mort.]  
[1939 ?] ........................................................... 532

Georges Bataille, Méditation héraclitéenne.  
[1939 ?] ........................................................... 533

Georges Bataille à Isabelle Waldberg, [L'étoile  
Alcool. Texte de méditation.] [1939] ...................... 536

Georges Bataille, [La joie devant la mort.  
Texte de méditation.] [1939 ? ] ............................ 538

Georges Bataille à Patrick Waldberg. Lettre.  
[1939] ........................................................... 540

Henri Dussat, L'agent de l'ironie dans la tragédie.  
Mai 1939 .......................................................... 542

Georges Bataille aux membres d'Acéphale. Lettre.  
31 mai 1939 ..................................................... 544

Georges Ambrosino à Patrick Waldberg. Lettre.  
1er juillet 1939 ................................................ 547

Georges Ambrosino à Patrick Waldberg. Lettre.  
3 août [19]39 .................................................... 550

Georges Ambrosino à Patrick Waldberg. Lettre.  
14 août 1939 ................................................... 559

Georges Bataille à Saint-Paul. Lettre.  
1er octobre 1939 ............................................. 561

Georges Bataille à Patrick Waldberg. Lettre.  
20 octobre [19]39 ............................................. 562

Georges Bataille aux membres d'Acéphale. Lettre.  
20 octobre [19]39 ............................................. 563

Georges Bataille aux membres d'Acéphale. Lettre.  
20 octobre [19]39 ............................................. 565
   29 octobre [19]39 .............................................. 567
177. Georges Ambrosino à Patrick Waldberg. Lettre.
   7 novembre 1939 ................................................ 568

Appendice

Georges Bataille à Patrick Waldberg. Lettre.
24 octobre 1960 ...................................................... 573
Georges Bataille à Michel Leiris. Lettre.
28 octobre [19]60 ..................................................... 575
CE VOLUME EST LE ONZIÈME
DE LA COLLECTION « LES ESSAIS »

ISBN 2-7291-1249-9
Composition : Compo-Méca s.a.
64990 Mouguerre
L'Apprenti Sorcier est centré sur les années militantes de Georges Bataille, de 1932 à 1939. Composé de lettres et de documents, inédits pour la plupart, il permet de déchiffrer l'évolution de son engagement politique, d'abord au Cercle communiste démocratique de Boris Souvarine (1932-1934), ensuite dans les différents groupes qu'il a lui-même fondés pour lutter contre les totalitarismes qui menaçaient l'Europe : Contre-Attaque (janvier 35-mai 36) où on le voit monter au créneau, aux côtés d'André Breton, contre Staline et le pacte germano-soviétique, contre Hitler et la remilitarisation de la Rhénanie, contre Mussolini et l'invasion de l'Éthiopie ; le Collège de Sociologie (1937) où il tente, avec Roger Caillois, Michel Leiris, Pierre Klossowski, Patrick Waldberg, de conjurer la crise de la démocratie par l'étude du pouvoir, du sacré et du mythe ; et enfin Acéphale (1937-1939), la société secrète où est portée au paroxysme l'exigence d'une unité active.

Essayiste et romancier, Georges Bataille (1897-1962) est l'auteur d'une œuvre abondante et variée, centrée sur l'érotisme et l'obsession de la mort, qui compte parmi les plus importantes du XXe siècle.